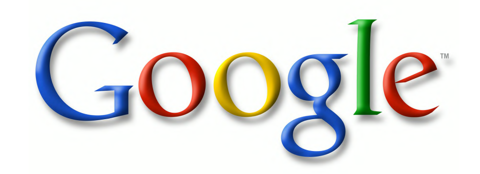


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

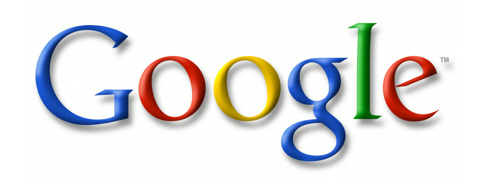
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

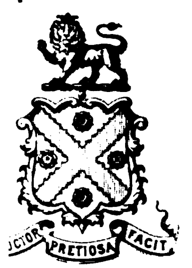
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



itoin Collection.
resented in 1884.

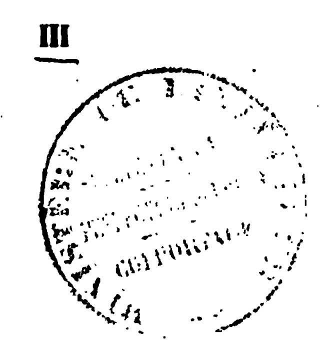


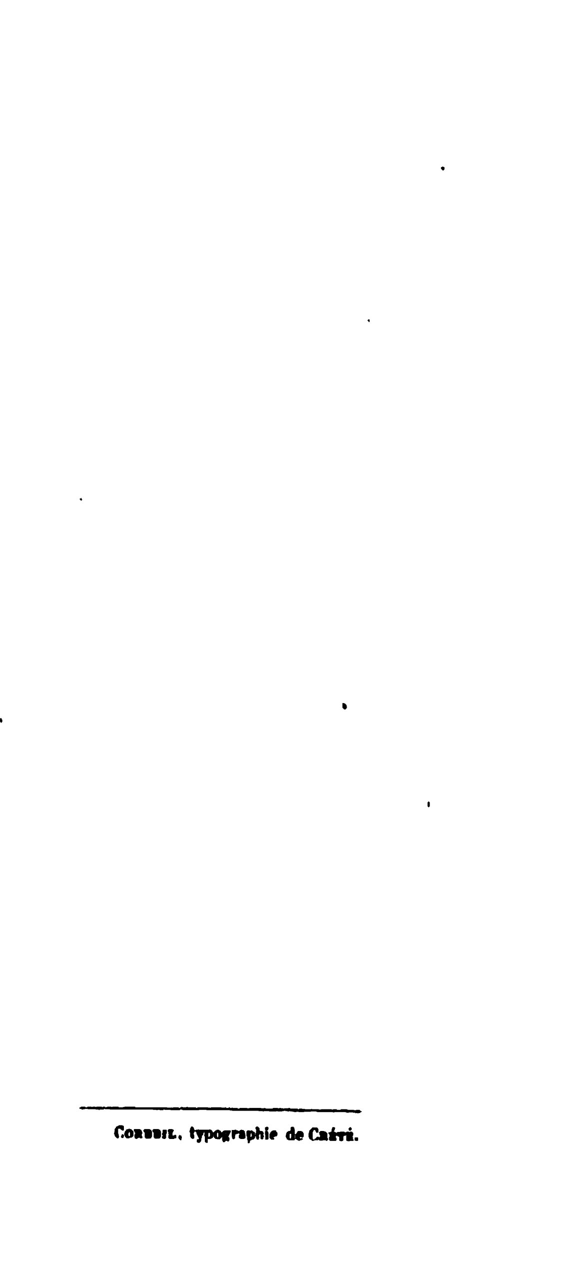
THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

III





Corbeil, typographie de Crété.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

3

TOME TROISIÈME

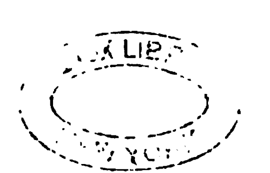
PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1855

L'éditeur se réserve le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.


LIB
YOR

LA REINE DE SEIZE ANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de S. A. R. le 30 janvier 1828.

Personnages :

CHRISTINE, reine de Suède.

Le comte de RANTZOFF, vieux ministre.

Frédéric de BURY, officier de l'armée suédoise.

M. de VADERG, son cousin, attaché à la maison de la reine.

EMMA, nièce du comte de Rantzoff.

Un officier du palais.

Dames de la suite de la reine.

Courtisans, Gardes.

LA SCÈNE EST, AU PREMIER ACTE, A SWARTZIO, MAISON DE PLAISANCE DE LA REINE, ET AU SECOND ACTE, DANS LE PALAIS DE LA REINE, A STOCKHOLM. — LES COSTUMES SONT, A PEU DE CHOSE PRÈS, CEUX DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

LA REINE DE SEIZE ANS

ACTE PREMIER

Une salle gothique; l'appartement de la reine est à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, EMMA.

(Le comte porte une chaîne d'or à laquelle est suspendu l'ordre de l'Epée.)

EMMA.

Oui, mon oncle, oui, je tremble... Ecoutez donc! je vivais loin de cette cour, près d'une tante qui n'était heureuse que de mon bonheur, et tout à coup je me trouve au milieu de tous ces grands seigneurs qui me fatiguent de leurs compliments, parce que je suis votre nièce, et que la nièce d'un premier ministre est toujours charmante : c'est de rigueur... Enfin, je vais paraître pour la première fois devant la reine; devant la reine! mon oncle, et vous riez de mon émotion!

LE COMTE.

Eh bien! prends un peu de courage; je ne te présenterai que plus tard. Sa Majesté a mal dormi; elle nous fait l'honneur d'être, ce matin, d'une humeur détestable.

EMMA.

Ah! mon oncle, si vous pouviez ne pas me présenter du tout?

LE COMTE.

Si fait : je tiens à te placer près de la reine; elle a besoin d'avoir à ses côtés une jeune fille qui ne soit l'instrument d'aucune intrigue, d'aucune ambition.

EMMA.

A la bonne heure! car je vous préviens que je n'entends rien aux affaires d'État.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi; j'y ai passé ma vie, et je te réponds que ce n'est pas amusant. J'étais le ministre du grand Gustave, qui était bien le plus grand entêté!... maintenant me voilà celui de Christine, qui a recueilli toute la succession de son père, jusqu'à l'opiniâtreté inclusivement.

EMMA.

Il paraît, mon oncle, qu'elle se fâche souvent.

LE COMTE.

Oh! elle s'emporte, elle s'apaise deux, trois fois dans un jour. Reine depuis l'âge de sept ans, elle a pris de bonne heure l'habitude du : Je le veux.

AIR :

Notre Christine encore enfant
Gouverne ce peuple qui l'aime,
Et, comme un roi ferme et puissant,
Soutient déjà le diadème.
Son premier ministre, c'est moi;
Mais souvent, à mon préjudice,
Il en est un autre, je croi,
Qui règne, qui nous fait la loi...
Et celui-là c'est le caprice.

Et c'est un ministre qui en fera, si cela continue, et malgré ses bonnes qualités, la petite reine la plus absolue et la plus mal élevée de l'Europe.

EMMA.

Mais, mon oncle, on vous croit si bien auprès d'elle!

LE COMTE.

Mais, oui, pas mal; elle m'a déjà exilé deux fois; c'est égal, je ne suis pas parti. Je reste près du trône pour servir mon

pays. Je mourrai à mon poste, et le plus tard possible, afin de faire enrager tous ceux qui espèrent prendre ma place.

EMMA.

Mais savez-vous que ce que vous me dites là n'est pas rassurant du tout?

LE COMTE.

Sois tranquille : c'est elle qui m'a ordonné de te mander à la cour; je voulais attendre, pour te présenter, qu'elle eût quitté cette antique maison de plaisance pour retourner à son nouveau palais de Stockholm; mais il a fallu te faire venir sur-le-champ : elle est impatiente de te voir. Comment donc, elle veut te marier!

EMMA.

Me marier!

LE COMTE.

Oui, et je suis enchanté qu'elle ait de ces idées-là. Le peuple, la cour, les états, nous faisons tous des vœux pour que Christine choisisse un époux parmi les princes qui demandent sa main. Elle paraissait nous menacer d'un long célibat; mais du moment qu'elle veut marier quelqu'un, j'ai bon espoir. Il est rare qu'on s'occupe de mariage pour les autres sans y penser un peu pour soi; il n'y a rien de si contagieux.

EMMA.

Ça m'est égal, pourvu qu'elle ne me choisisse pas un mari.

LE COMTE.

Non, certainement; c'est impossible, attendu que je t'en ai choisi un.

EMMA.

Vous!

LE COMTE.

Oui : le fils du baron de Pihrson. Tu le connais?

EMMA.

Oui, mon oncle; mais lorsqu'il venait chez ma tante, j'étais loin de penser...

LE COMTE.

C'est une alliance que je désire; et, par ma foi de gentilhomme, elle se fera.

EMMA.

Mais, mon consentement...

LE COMTE.

Je l'ai donné. D'ailleurs, mon enfant, je ne dois pas te cacher que ce mariage, quelque brillant qu'il puisse être, n'est à mes yeux qu'un nouveau service que je rends à la Suède. Monsieur de Pihrson est un gentilhomme puissant, un conseiller habile et courageux qu'on a brusquement éloigné de la cour; mais si je décide la reine à approuver l'union de nos deux familles, il ne me sera pas difficile ensuite de calmer le dépit du baron et de le faire rentrer au conseil.

EMMA.

AIR :

Mon oncle, pouvez-vous ici
Exiger un tel sacrifice?
Il faut que j'accepte un mari,
Pourquoi?... pour vous rendre service.

LE COMTE.

Un mari dont les tendres soins
Feront ton bonheur... Mais je pense
Que ce service-là, du moins,
Porte avec lui sa récompense.

SCÈNE II.

LE COMTE, EMMA, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, entrant par le fond, à gauche.

C'est bien, c'est bien, j'attendrai; mais en attendant, si je pouvais revoir...

EMMA.

O ciel! mon oncle, c'est lui!

FRÉDÉRIC.

Je ne me trompe pas. Emma!

LE COMTE.

Hein? plaît-il?

EMMA.

Comment! vous, monsieur, que je croyais si loin d'ici?

FRÉDÉRIC.

Et vous, mademoiselle, vous avez quitté le château de votre tante? Mais, pardon, monsieur.

EMMA.

Mon oncle.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte de Rantzoff! Pardon, je n'avais pas l'honneur de connaître Son Excellence.

EMMA.

C'est un ami d'enfance, un jeune homme que ma tante estimait beaucoup.

LE COMTE.

Et toi aussi, à ce qu'il me paraît?

EMMA.

Monsieur Frédéric de Bury.

LE COMTE.

Frédéric de Bury! vous, monsieur, au service de la Suède depuis un an à peu près, officier de première classe?

FRÉDÉRIC.

En effet.

LE COMTE.

Monsieur, je vous connais beaucoup; (à part.) et j'ai de bonnes raisons pour cela. (haut.) Et vous avez quitté l'armée, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, un message important me conduisait à Stockholm, lorsque j'ai appris que la reine était à Swartzio.

LE COMTE.

Oui, monsieur, avec sa cour... (avec intention.) et les dames de sa suite.

EMMA.

Eh ! mais, mon oncle, qu'est-ce que cela fait à monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC.

En effet, monsieur le comte, je ne vois pas... (à part.) On dirait qu'il sait tout.

LE COMTE, à part.

Comment ! c'est là ce protégé mystérieux ?

EMMA, à Frédéric.

Mais vous paraissez inquiet, vos yeux se portent sans cesse de ce côté...

FRÉDÉRIC, regardant vers le fond.

Il est vrai, ce que je viens de voir... Cet appartement, à droite de la galerie, par qui est-il occupé ?

LE COMTE.

C'est la demeure des dames de la reine.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je m'en doutais.

EMMA.

Qu'est-ce donc? ce trouble...

LE COMTE.

Là peut-être habite quelque protectrice puissante, dont la beauté...

EMMA.

Mon oncle !...

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

Monsieur le comte, je comprends vos soupçons ; mais sachez mieux me connaître. J'aime votre nièce ; sa tante fut témoin de mes premiers serments ; mais pour l'obtenir de vous, il fallait un nom, un état, une fortune peut-être... Eh bien ! je reviens plus épris que jamais, et plus digne de vous.

LE COMTE.

Monsieur... (à part.) Et mes projets!

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE VADERG.

M. DE VADERG, entrant par le fond, à droite.

Un jeune officier... plus tard... nous verrons. (au comte.) Monsieur le comte de Rantzoff, Sa Majesté va passer dans son cabinet. Mademoiselle...

FRÉDÉRIC.

Eh quoi! Vaderg, mon cousin!

M. DE VADERG.

Frédéric! par quel hasard? Je te croyais encore sur la frontière, occupé à battre les Danois; car il paraît que nous les battons, les Danois.

LE COMTE.

Ah! vous êtes parents, messieurs! (à part.) C'est cela... la fortune de l'un tient à celle de l'autre.

M. DE VADERG.

Oh! parents... de loin.

LE COMTE.

Monsieur Frédéric, c'est à ma nièce à vous répondre, et j'espère qu'elle n'oubliera pas ce qu'elle doit à sa famille, ce qu'elle se doit à elle-même. Venez, Emma. Monsieur de Vaderg, vous savez que la reine quitte aujourd'hui cette résidence.

EMMA.

Adieu, monsieur Frédéric.

LE COMTE, à part.

Voilà un jeune homme qu'il faut renvoyer le plus tôt possible. (Il sort avec Emma par la droite.)

SCENE IV.

M. DE VADERG, FRÉDÉRIC.

M. DE VADERG.

Je crois qu'il me donne des ordres !

FRÉDÉRIC, à part.

En vérité, je ne puis concevoir... Emma doit me répondre. (à M. de Vaderg.) Ah ! mon cher Vaderg ! Mais je ne reviens pas de ma surprise... Comment ! au service de la reine !

M. DE VADERG.

Oui, mon ami, et aujourd'hui, comme tu vois, dans l'exercice de mes fonctions... Mais toi-même, il paraît que tes affaires vont assez bien ?

FRÉDÉRIC.

On ne peut mieux ; mais, en vérité, ta nouvelle fortune...

M. DE VADERG.

Oh ! cela t'étonne... et moi aussi !... je n'y comprends rien. Quand tu es parti, j'avais chez le premier ministre, chez ce comte de Rantzoff, que je n'aime pas et qui me le rend bien, un emploi assez mince dont je me contentais, parce que je ne pouvais pas faire autrement. J'étais las de solliciter une place plus élevée, et j'y renonçais, quand tout à coup j'appris que j'étais attaché à la maison de la reine. Une fois à la cour, mon mérite m'a fait avancer rapidement ; avec ça je plais à notre petite reine : d'honneur ! je lui plais. Elle est pour moi d'une bonté !... elle aime à me faire causer. Comme tu sais, je ne cause pas mal... de sorte que je tiens l'oreille de Sa Majesté.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, comment, à quel titre es-tu arrivé?

M. DE VADERG.

A quel titre ? voilà ce qu'ils demandent tous. Quand je suis entré à la cour, la reine, pour achever son éducation... (car elle apprend le latin, le grec, que sais-je ?...) la reine, dis-je, fai-

sait venir des savants de tous les pays ; elle rassemblait autour d'elle toute la noblesse de la Suède.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Les gentilshommes, les savants
Disaient, en me voyant paraître :
« Quels sont ses titres, ses talents ? »
Chacun cherchait à me connaître.
Moi, je vais toujours en avant,
Si bien qu'à présent on me nomme,
Chez les gentilshommes, savant,
Et chez les savants, gentilhomme.

FRÉDÉRIC.

Allons, je ne me trompais pas ! il y a dans ta fortune, comme dans la mienne, quelque chose de mystérieux.

M. DE VADERG.

Laisse donc ; nous perçons, voilà tout. Je perce... C'est tout simple, quand on a du mérite.

FRÉDÉRIC.

Oui, quand on en a. (mystérieusement.) Mais sais-tu pourquoi tu es ce que tu es ?

M. DE VADERG.

Pourquoi je suis ce que je suis ?

FRÉDÉRIC.

Si tu me devais ton entrée à la cour, ta faveur, tes espérances ?

M. DE VADERG.

Par exemple !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! oui, tu me dois tout cela.

M. DE VADERG.

Frédéric, tu m'offenses.

FRÉDÉRIC.

Apprends donc ce qui se passe ; car enfin tu es mon ami, mon

parent, je ne puis me confier qu'à toi. J'aurai besoin de tes services, de tes conseils.

M. DE VADERG.

Mes conseils, tant que tu voudras.

FRÉDÉRIC.

Écoute. Tu sais qu'il y a un an, quinze mois environ, à mon retour d'Heidelberg, où j'avais passé ma jeunesse, une longue maladie me retint près de cette résidence. La cour y était. Pauvre jeune homme, sans autre appui que toi, et comme toi perdu dans la foule, je ne pouvais approcher du château, malgré tout mon désir de voir notre jeune reine, que je ne connaissais pas, que je ne connais pas encore. Un jour, je me promenais à l'entrée du parc, où j'avais obtenu par grâce la permission de jouir de l'air pur du matin... Tout à coup une jeune fille vêtue de blanc se présente devant moi... Mon aspect l'effraya d'abord; je ne sais pourquoi je n'étais pas plus rassuré qu'elle; cependant mon air de souffrance parut la toucher; elle jeta sur moi un regard qui me rendit mon courage; je m'approchai pour m'excuser : elle me répondit en souriant. Je lui trouvais une physionomie vive, un ton brusque, mais de cette brusquerie qui n'exclut ni la bonté ni la grâce; sa conversation annonçait déjà un esprit supérieur... Tout à coup nous entendîmes quelques personnes venir de notre côté. Elle me fit signe de m'éloigner..... A quelques pas je me retournai pour la voir encore..... elle avait disparu.

M. DE VADERG.

Ah! çà, qu'est-ce que tu me racontes là? C'est une histoire d'apparition... c'était le diable, ou peut-être quelque dame de la cour?

FRÉDÉRIC.

Le lendemain, l'espérance me ramena au même lieu; elle y était arrivée avant moi.

M. DE VADERG.

C'était une dame de la cour.

FRÉDÉRIC.

Cette fois, je lui parlai avec moins de contrainte. Il y avait de sa part je ne sais quel abandon qui m'invitait à la franchise. Elle voulut savoir qui j'étais... je lui dis ma naissance obscure, ma fortune assez mince, et mon ambition qui était d'entrer au service de la reine... je lui parlai de toi, mon plus proche parent.

M. DE VADERG.

Comment donc! cousin germain... Tu es mon cousin...

FRÉDÉRIC.

Elle m'avoua que, bien jeune encore, elle était en faveur près de Christine, qui était de son âge, et que je pouvais tout espérer de son crédit pour moi et pour ma famille. Nous nous rencontrâmes ainsi plusieurs fois. J'étais devenu l'ami de cette aimable enfant; elle me faisait mille promesses dont je riais moi-même sans penser qu'elle dût les tenir sitôt. Un matin, je trouvai à notre rendez-vous, au lieu de mon aimable inconnue, un officier du château, qui m'apprit le départ de la cour pour Stockholm et me remit un brevet d'enseigne, l'ordre de rejoindre l'armée sur la frontière et une épée... Tiens! celle-ci; elle ne m'a jamais quitté depuis.

M. DE VADERG.

Une épée! et superbe encore! Attends donc! c'est à cette époque-là que je fus attaché au palais. Ce cher Frédéric!... Et, dis-moi, tu n'as pas revu?...

FRÉDÉRIC.

Si fait, si fait... Il y a deux mois, près du camp, il se tenait des conférences secrètes dans un château, à quelques lieues de la frontière. Un soir j'y fus envoyé pour un message, et, arrivé au point du jour, je fus introduit dans une grande salle. Un moment après je vois entrer cette jeune fille, qui pousse un cri de surprise en m'apercevant. Je voulus me précipiter à ses pieds pour lui témoigner ma reconnaissance... Elle me fit asseoir auprès d'elle, en cachant son émotion sous je ne sais quel air de dignité; mais la joie se peignait dans ses yeux. Elle ne m'avait

point oublié, et tout semblait me dire qu'elle était heureuse de me voir... Elle m'apprit ce qu'elle avait fait pour toi.

M. DE VADERG.

Vrai ! Et moi qui croyais que mon mérite...

FRÉDÉRIC.

Après un entretien plein de charme et d'abandon, j'allais sortir, elle me rappela et me tendit la main ; je la pressai contre mes lèvres. « Adieu, me dit-elle, pensez à moi !... Je ne demande pour prix de ce qu'on fera pour vous que le silence le plus profond. » Je la quittai, et comme j'allais retourner au camp, on me présenta un cheval magnifique, qui fut tué sous moi deux jours après.

M. DE VADERG.

Pauvre bête ! C'est alors que j'ai été tout à fait en faveur. Il paraît décidément que mon mérite n'y était pour rien.

FRÉDÉRIC.

Depuis cette dernière rencontre, j'avance avec tant de rapidité que j'en suis moi-même étourdi.

M. DE VADERG.

Parbleu !

FRÉDÉRIC.

Ah ! ne crois pas que j'aie à rougir devant mes camarades. Cette préférence qui les irritait d'abord, ces honneurs dont j'étais honteux moi-même, j'ai su du moins m'en rendre digne.

AIR *de Turenne.*

On murmurait que sur moi la fortune
Loin du danger répandît tant d'éclat,
Et j'avais l'air, dans la foule commune,
D'un courtisan plutôt que d'un soldat ;
Mais, par bonheur, nous marchions au combat.
A tous les yeux, là, de ma protectrice
Justifiant les dons par ma valeur,
Si, le matin, c'était de la faveur,
Le soir, c'était de la justice !

M. DE VADERG.

Moi, c'est différent, je ne me bats pas. Et, dis-moi, tu ne rêves qu'à ta jeune inconnue? tu as pour elle un amour...

FRÉDÉRIC.

De l'amour! oh! non, de l'amitié, de la reconnaissance, à la bonne heure; mais j'aime ailleurs!

M. DE VADERG.

Tu aimes ailleurs..... Eh bien! ça n'empêche pas d'aimer ici; on aime partout.

FRÉDÉRIC.

Moi! oublier mes serments! moi, les trahir! Non, mon ami, non, jamais! Juge donc de ma surprise, lorsqu'en arrivant au château j'ai cru apercevoir de loin...

M. DE VADERG.

Ta protectrice! Vrai, tu vas la revoir!... et je suis sûr que de nouvelles faveurs... Ce cher cousin!... si tu savais combien tu me parais intéressant!... Ah çà, dis-moi, tu seras des nôtres; car tu ne sais pas... je suis dans les affaires à présent... On parle de moi... il y a des gens qui disent que suis ambitieux... c'est possible. Et d'abord nous avons formé une ligue contre les vieilles têtes du conseil; tu nous serviras. Il faut que nous fassions sauter deux ministres : le comte de Rantzoff...

FRÉDÉRIC.

Le comte de Rantzoff! Non, non; je ne suis d'aucune intrigue.

M. DE VADERG.

Laisse donc, tu es sans expérience. Je te donnerai des leçons de politique.

FRÉDÉRIC.

Toi!... Eh! mon cher...

AIR *du vaudeville du Premier Prix.*

Il faut avoir en politique
Et de l'esprit et du talent.

M. DE VADERG.

Sans doute... A la cour on explique
Ces deux mots-là tout simplement.
Dans des postes comme les nôtres,
Il faut avoir, pour avancer,
Le *talent* de chasser les autres,
Et l'*esprit* de les remplacer.

Mais quel bruit ! C'est l'heure de la promenade ; la reine va monter à cheval.

FRÉDÉRIC.

La reine !

M. DE VADERG.

Vite, tes dépêches... je vais te présenter.

FRÉDÉRIC.

Oh ! je suis tout tremblant... c'est la première fois.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHRISTINE, LE COMTE, DEUX MINISTRES.

(Le costume de la reine est simple ; elle porte le grand cordon bleu de l'Etoile polaire.)

CHRISTINE, avec colère.

Non, non, je ne veux plus de vos remontrances, je n'en veux plus !.. Je ne suis plus une enfant... je n'ai plus besoin de tuteurs !

FRÉDÉRIC, bas, dans le plus grand trouble.

Grand Dieu ! Vaderg ! mon ami ! cette jeune demoiselle...

M. DE VADERG.

Chut ! tais-toi donc !

CHRISTINE.

Comte de Rantzoff, le baron de Pihrson n'a plus entrée au conseil. (Le comte fait un mouvement.) C'est ma volonté. (Apercevant Frédéric.) Ciel ! Frédéric !

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle !

LE COMTE.

Suspendez de grâce votre arrêt, madame.

CHRISTINE, après un moment de silence.

Quel est ce jeune officier?

M. DE VADERG.

Madame... c'est mon parent... Frédéric de Bury, capitaine au service de Votre Majesté.

FRÉDÉRIC, avec émotion.

Madame... le général m'a chargé... ce message...

M. DE VADERG.

Pardonnez à son émotion, madame... il est jeune et timide, mon parent... il n'a pas l'habitude...

CHRISTINE.

Il est ému; oui, je vous crois. Donnez. (Elle prend les dépêches que lui présente Frédéric.)

M. DE VADERG, bas à Frédéric.

Que diable! on parle, au moins.

CHRISTINE.

Ah! un armistice... le Danemarck offre la paix...

LE COMTE.

La paix! quelle heureuse nouvelle pour la Suède!

CHRISTINE.

Oui, bien heureuse en effet. Le capitaine qui me l'apporte a désormais un titre à ma bienveillance... Monsieur le major, je vous remercie.

FRÉDÉRIC.

Ah! madame...

M. DE VADERG, à part.

Nous voilà major... c'est encore un pas de fait.

FRÉDÉRIC, à part.

Je ne sais plus où j'en suis.

LE COMTE.

Madame, la grâce du baron de Pirhson...

CHRISTINE.

Je l'accorde; n'en parlons plus. (Lui remettant les dépêches.) Monsieur le comte, voyez ces papiers, voyez-les sur-le-champ. (A Frédéric qui s'éloigne.) Monsieur le major, restez. Le général me mande que vous m'expliquerez l'état de la frontière; restez... (A M. de Vaderg.) Monsieur de Vaderg, je ne monterai pas à cheval ce matin... les affaires de l'État doivent m'occuper d'abord. (Aux ministres.) Messieurs... (Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, FRÉDÉRIC.

CHRISTINE, souriant.

Pauvre jeune homme! il tremble. Il me fait de la peine. (Haut.) Approchez, Frédéric, approchez.

FRÉDÉRIC.

Ah! madame, pardonnez à mon émotion...

CHRISTINE.

Eh! oui, oui, je pardonne.

FRÉDÉRIC.

Quoi! madame, c'est vous dont la bonté me protégeait sans cesse... dont les bienfaits...

CHRISTINE.

Taisez-vous, taisez-vous... Vous m'avez promis le secret.

FRÉDÉRIC.

Souffrez que ma reconnaissance...

CHRISTINE.

Allez-vous faire comme les autres? me parler en balbutiant, protester de votre zèle, mentir peut-être? Allons! rassurez-

vous; ne suis-je plus cette jeune dame, cette enfant, disiez-vous, à qui vous parliez de vos plaisirs, de vos peines, de vos espérances?

AIR *d'Aristippe.*

Quoi! vous tremblez?...

FRÉDÉRIC.

Pardonnez-moi, madame...

CHRISTINE.

D'où vient ici ce trouble, cet effroi?
Rappelez-vous ces jours où de votre âme
Tous les secrets s'épanchaient devant moi.

FRÉDÉRIC.

Mon cœur, ému d'une faveur soudaine,
Croyait alors s'ouvrir à l'amitié;
Mais j'ignorais que vous étiez... la reine...

CHRISTINE.

Et moi, je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC.

Ah! madame! quels souvenirs! combien je suis confus!

CHRISTINE.

De quoi? de ne pas m'avoir abordée le dos plié, un genou en terre? Je ne vous en veux pas, au contraire. Souvent dans ce palais, où tout est faux, je me suis rappelé avec plaisir nos entretiens du parc, votre franchise, votre abandon... vous savez... voilà ce que j'aime, ce que j'espère retrouver en vous; il le faut, je le veux!... Ah! mon Dieu! je fais la reine! Mais aussi, on dirait qu'il faut vous rappeler tout cela.

FRÉDÉRIC, vivement.

Moi! madame... dans toutes les circonstances de ma vie, qui me semblait un long rêve, vous m'apparaissiez comme au premier jour; je jurais d'être digne de votre protection... je le jurais sur cette épée... qui m'a toujours porté bonheur, en me rappelant vos bienfaits, votre amitié... Ah! pardon, pardon, ce mot m'est échappé.

CHRISTINE.

A la bonne heure! vous parlez..... Et, dites-moi, vous êtes content ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! madame! pouvais-je espérer un avancement si rapide !... moi, officier obscur?

CHRISTINE.

Vous vous trompez; votre famille est d'origine française, mais elle a rendu des services à la Suède. Votre nom a déjà brillé dans les armées... Oh! je me suis occupée de vous... mais en secret. Mes ministres vous voient avancer, sans connaître la main qui vous protége... J'échappe à leurs questions, et j'ai le plaisir d'intriguer auprès d'eux en attendant qu'ils prennent leur revanche : cela m'amuse. Mais tout à l'heure, lorsque je vous ai vu, il me semblait que tous les yeux allaient me deviner, et pourtant j'aurais ri de bon cœur de votre surprise et de votre embarras.

FRÉDÉRIC.

En effet, je n'ai pu cacher mon trouble.

CHRISTINE.

Vous ne savez pas dissimuler.

FRÉDÉRIC.

Oh ! pas du tout.

CHRISTINE.

Vous ne seriez pas courtisan.

FRÉDÉRIC.

Je crois que non.

CHRISTINE.

Eh bien! vous resterez à ma cour pour faire contraste. La retraite du comte de Horn, mon écuyer, laisse sa place vacante auprès de moi; elle est à vous. Ce matin, à l'heure de mon départ, trouvez-vous dans cette galerie... c'est vous qui me donnerez la main.

FRÉDÉRIC.

Moi, madame!

CHRISTINE.

Prenez garde! je vais vous faire des ennemis... vous les craignez peut-être?

FRÉDÉRIC.

Protégé, soutenu par vous, madame, je sens qu'une noble fierté...

CHRISTINE.

Vous aimez les lettres, les arts; vous me l'avez dit, vous les aimez?

FRÉDÉRIC.

Cent fois davantage depuis que je sais qu'ils plaisent à Votre Majesté.

CHRISTINE.

Ah! vous voyez bien que vous seriez courtisan tout comme un autre.

FRÉDÉRIC.

Vous doutez de ma franchise? Ah! ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie, et je jure à vos pieds...

CHRISTINE.

O ciel! relevez-vous, monsieur, relevez-vous! Vous ne savez pas... dans cette cour où je règne... mes bontés, votre dévouement, tout éveillerait une curiosité qui me fatigue. Heureusement je comptais sur votre discrétion, vous me l'avez promise... (Apercevant Rantzoff qui entre par la droite.) Mon vieux ministre...

SCÈNE VII.

LE COMTE, CHRISTINE, FRÉDÉRIC.

LE COMTE.

Madame, j'ai lu ces dépêches; et je viens...

(Apercevant Frédéric, il s'arrête.)

CHRISTINE.

Eh bien! monsieur le comte, voyons ces papiers. Poursuivez; de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Madame, c'est une affaire importante, un secret...

CHRISTINE.

Ah! j'entends. Monsieur le major, je désire vous revoir; je vous reverrai... ne vous éloignez pas.

(Frédéric salue et sort; la reine le suit des yeux.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, CHRISTINE.

LE COMTE.

Ce jeune officier vous a sans doute expliqué, madame, la situation de votre armée?

CHRISTINE, avec embarras.

Ce jeune officier... Oui, oui, je sais.

LE COMTE.

Il vous a donné des détails.

CHRISTINE.

Assurément.

LE COMTE.

Il vous a dit...

CHRISTINE.

Ah! de grâce, ces dépêches.

LE COMTE.

Le Danemarck offre la paix, et, afin de mieux l'assurer, on demande votre main pour le prince Ulric.

CHRISTINE.

Ah! encore un mariage... j'en étais sûre.

LE COMTE.

Vous le savez, madame, la Suède vous voit avec peine rejeter tous nos projets d'alliance. D'ailleurs, on dit le prince brave, spirituel, aimable...

CHRISTINE.

Que m'importe?

LE COMTE.

Votre cœur se fermerait-il au plaisir d'aimer, d'être aimée?

CHRISTINE.

Non, non, je ne crois pas...

LE COMTE.

Le prince Ulric vous rendrait le sceptre moins pesant.

CHRISTINE.

Trouvez-vous que je le porte mal?

LE COMTE.

Non, sans doute, et il n'y a pas de prince en Europe qui promette d'occuper plus dignement le trône de ses ancêtres.

CHRISTINE.

Ah! monsieur le comte...

LE COMTE.

Vous savez que je suis assez mauvais courtisan.

CHRISTINE.

C'est vrai... et puis, si j'acquiers un jour quelque gloire, vous devez en être fier; car c'est vous qui avez élevé mon enfance... j'écoute vos remontrances, vos avis...

LE COMTE.

Que vous ne suivez pas toujours.

CHRISTINE.

C'est encore vrai.

LE COMTE.

Mais du moins vous me rendrez justice. Ma sévérité déplaît à cette nouvelle cour qui vous environne... je le sais, on veut m'éloigner.

CHRISTINE.

Vous éloigner! vous, mon vieil ami... Ah! vous n'êtes pas de ceux qu'on laisse partir... Mais voyons, que proposez-vous?

LE COMTE.

J'assemblerai votre conseil ce soir, à Stockholm, pour lui transmettre ces dépêches ; il recevra votre réponse ; et quant à l'armistice, je vais écrire au général que vous l'acceptez.

CHRISTINE.

Oui, cela n'engage à rien.

LE COMTE, saluant.

Frédéric de Bury partira sur-le-champ.

CHRISTINE.

Frédéric !... Arrêtez... Arrivé depuis peu, chargé d'un message de paix, il a droit à ma bienveillance... Il a un parent à ma cour, des amis à Stockholm !... et vous le renvoyez ainsi ! Non, ce n'est pas bien... je désire qu'il reste, il restera.

LE COMTE.

Il ne restera pas.

CHRISTINE.

Comment ?

LE COMTE.

Pardon, madame ; je veux dire qu'il est nécessaire que ce jeune homme...

CHRISTINE.

Expliquez-vous.

LE COMTE.

Il n'est pas convenable...

CHRISTINE.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? Vous m'effrayez.

LE COMTE.

Je crains qu'il n'ait à Stockholm une intrigue.

CHRISTINE.

Une intrigue !... Achevez donc.

LE COMTE.

Il y a dans votre palais même une dame, j'ignore laquelle... qui le protége en secret.

CHRISTINE, souriant.

Ah! ce n'est que cela?

LE COMTE.

C'est elle, sans doute, qui l'a fait venir.

CHRISTINE.

Elle!... Vous vous trompez.

LE COMTE.

Comment, madame, vous savez...

CHRISTINE.

Ah! oui... oui... je sais.

LE COMTE.

Et puis-je la connaître?

CHRISTINE.

Vous!... non, elle ne le veut pas. Mais vous... vous ne devinez pas?

Air *de Céline.*

Ministre adroit que partout on redoute,
Bien des secrets vous sont connus, je croi;
Mais il en est qu'une femme, sans doute,
Pénètre mieux... et le nôtre en fait foi!...
Oui, ce qu'ici vous cherchez à connaître,
Depuis longtemps je l'avais deviné...
Et c'est le seul talent peut-être
Que vous ne m'avez pas donné.

LE COMTE.

Mais du moins, madame, je dois m'opposer à une intrigue qu'on n'aurait pas dû vous confier.

CHRISTINE.

Et pourquoi donc?

LE COMTE.

Vous ne souffrirez pas que ce jeune homme reste plus longtemps.

CHRISTINE.

Monsieur le comte, dans une heure, ici, quand la cour partira pour Stockholm, cette dame sera...

LE COMTE.

Près de vous?

CHRISTINE.

Très-près... et le major lui donnera la main. Vous verrez après cela jusqu'à quel point vous croirez devoir lutter contre son protégé.

LE COMTE.

Alors, je n'en insisterai pas moins pour qu'il s'éloigne. C'est dans mon intérêt particulier, dans celui de ma famille, de ma nièce.

CHRISTINE.

De votre nièce? Expliquez-vous; parlez. Qu'y a-t-il de commun entre votre nièce et le major Frédéric?

LE COMTE.

Madame, puisqu'il faut l'avouer, ils s'aiment.

CHRISTINE.

Ils s'aiment!

LE COMTE.

Ils s'adorent!... à ce qu'ils disent. Le jeune homme est-il sincère! je le crains... Pour ma nièce, c'est différent, j'en suis sûr. C'est une amitié d'enfance qui a maintenant le caractère d'une passion... mais je ne crois guère aux passions... Aussi, je romprai aisément des nœuds qui ne sauraient me convenir.

CHRISTINE.

Assurément.

LE COMTE.

J'ai promis ma nièce au fils du baron de Pihrson.

CHRISTINE.

A la bonne heure! c'est une alliance que j'approuve; elle se fera... je veux qu'elle se fasse.

LE COMTE.

Comment, madame, vous consentiriez?...

CHRISTINE.

A ce mariage? Mais sans doute, du moment qu'il vous plaît.

LE COMTE.

En ce cas, il n'y a plus qu'à éloigner ce jeune Frédéric.

CHRISTINE.

Vous croyez qu'il aime votre nièce?

LE COMTE.

Oh! je mets tout en œuvre pour qu'elle le déteste... Vous le voyez, madame, me voilà très-occupé à désunir deux amants, moi!... Mais que voulez-vous? c'est encore de la politique, et je réussirai, je l'espère. On n'a pas été vingt ans ministre pour rien... Mais, madame, vous m'avez ordonné de vous présenter mon Emma; elle attend...

CHRISTINE, allant s'asseoir à gauche.

Qu'elle vienne... je vais la connaître!

(Le comte va chercher Emma à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EMMA, ensuite M. DE VADERG.

LE COMTE.

Viens, mon enfant, rassure-toi.

EMMA, bas à son oncle.

J'ai peur.

CHRISTINE.

Approchez, mademoiselle, approchez.

LE COMTE, à demi-voix à la reine.

Vous voyez, madame; elle est trop jolie pour épouser un officier de fortune.

CHRISTINE, jetant un coup d'œil sur Emma; à part.

Jolie... rien de plus. (Elle se lève; haut.) Mademoiselle, la nièce du comte de Rantzoff a des droits à ma protection..... Il veut assurer votre bonheur; je le seconderai.

EMMA.

Madame, ma reconnaissance... (se jetant dans les bras du comte.) Ah ! mon oncle...

LE COMTE.

Enfant !

CHRISTINE.

Comte de Rantzoff, vous me présenterez le fils du baron de Pihrson.

EMMA.

Ciel !

CHRISTINE.

C'est l'époux que votre oncle vous destine... que je vous donne... vous l'aimerez.

LE COMTE, à demi-voix.

Madame, je vous en supplie, ce ton sévère...

CHRISTINE.

Moi ! pas du tout, je vous assure.

M. DE VADERG, entrant.

Les ordres de Sa Majesté.

CHRISTINE.

Monsieur de Vaderg, que le jeune officier, votre parent, quitte la cour aujourd'hui... aujourd'hui même... il prendra les ordres de mon ministre et retournera à l'armée sur la frontière... Vous le suivrez. (Elle sort.)

SCÈNE X.

EMMA, LE COMTE, M. DE VADERG.

LE COMTE.

Que d'intérêt elle prend à cela ! En vérité, je ne comprends pas...

EMMA.

Ah ! comme elle a pris un air méchant !

M. DE VADERG.

Comment ! comment... à l'armée, moi !

LE COMTE.

Monsieur de Vaderg, j'en suis fâché.

M. DE VADERG.

Vous en êtes fâché... (à part.) Il en est fâché... (haut.) Vous croyez que c'est une disgrâce; rassurez-vous, monsieur le comte, nous ne sommes pas encore partis... Frédéric a des protecteurs près de la reine.

LE COMTE, vivement, en observant Emma.

Des protecteurs... une protectrice, voulez-vous dire.

M. DE VADERG.

Ah! vous savez... Eh bien! oui, une protectrice, cela vaut mieux... Et si certaine dame disait un mot...

EMMA.

Serait-il vrai?

M. DE VADERG.

Oui, mademoiselle, oui, une protectrice. Au moment où tout paraît perdu, il sera sauvé s'il le veut... et moi aussi... Elle a du crédit, monsieur le comte, elle en a beaucoup... et la preuve c'est qu'elle nous défend contre nos ennemis, Frédéric et moi.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

A tous les deux sa faveur est commune.

EMMA, à part.

Juste ciel! que m'a-t-il appris?

M. DE VADERG.

Près de la reine elle a fait ma fortune.

LE COMTE.

Vraiment!
(à part.)
Ma nièce l'a compris,
Oui, je le vois, m'a nièce l'a compris.

M. DE VADERG.

Elle a distingué mieux qu'un autre
Tout mon mérite.

LE COMTE.

C'est fort bien.
Puisqu'elle a distingué le vôtre,
On ne peut plus douter du sien.

M. DE VADERG.

Et c'est elle qui a fait de Frédéric un enseigne, un capitaine, un major... elle en ferait un général.

LE COMTE.

Un ministre.

M. DE VADERG.

Pourquoi pas? Eh! parbleu?...

EMMA.

Frédéric! Il se pourrait!

LE COMTE.

Eh bien! qu'est-ce donc? qu'as-tu?

EMMA.

Moi, mon oncle! rien, je vous assure.

LE COMTE, en l'observant toujours.

Et cette dame est jolie, sans doute?

M. DE VADERG.

Charmante.

LE COMTE.

Vous la nommez?...

M. DE VADERG.

Je la nomme... Je ne la nomme pas, attendu que je ne sais pas son nom.

LE COMTE.

Et il doit l'aimer?

M. DE VADERG.

S'il doit l'aimer!... Elle est bien; mais il n'est pas mal... Elle est d'un rang élevé; mais il s'élève aussi. Il lui doit ce qu'il est, ce que je suis, ce que nous sommes. Tout cela est entouré d'un mystère charmant. Et il ne l'aimerait pas! Mais à sa place, moi,

moi qui vous parle, je l'adorerais ! Il est vrai que j'ai les passions vives.

EMMA.

Ah ! oui, en effet, son trouble en arrivant, ses regards distraits...

LE COMTE.

Chut ! tu vois s'il mérite ton amour. (A part.) A présent, s'il donne la main à sa protectrice...

M. DE VADERG, à part.

Je suis sûr qu'il étouffe.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

QUATUOR (de M. Adam).

LE COMTE.

Vous savez l'ordre de la reine...
Mais vous la fléchirez sans peine,
Et je vous fais mon compliment.

EMMA.

Assurément,
Moi, monsieur, je vous félicite.

M. DE VADERG.

Monsieur le comte...
(à part.)
Oh ! l'hypocrite !
(haut.)
Je reçois votre compliment.

EMMA.

Ciel ! le voici... Sortons.

LE COMTE, à part.

Près d'elle,
Sans le savoir il m'a servi.

FRÉDÉRIC.

Pardon, monsieur... mademoiselle,

Que vient-on de m'apprendre ici ?
Est-il vrai que Pihrson devient votre mari ?

LE COMTE.

Oui, monsieur.
(à Emma.)
Mais réponds toi-même.

EMMA.

Il demande ma main, il m'aime.

LE COMTE, bas.

Du courage, de la fierté.

EMMA.

Il m'aime, il me sera fidèle.

FRÉDÉRIC.

Et pour époux, mademoiselle,
Vous l'avez accepté ?

LE COMTE.

Sans doute ; une telle alliance
Pour sa famille est au moins un honneur.

FRÉDÉRIC.

Il se pourrait ?...

EMMA.

Cette alliance
Assure mon bonheur.

FRÉDÉRIC.

Votre bonheur !

M. DE VADERG.

Au diable, de bon cœur,
Moi, j'enverrais Son Excellence.

ENSEMBLE.

EMMA.

En d'autres nœuds l'amour engage,
Ce cœur volage

Qui m'adorait...
Oui, c'en est fait!
Je vous oublie;
C'est pour la vie,
Et sans regret.

LE COMTE.

Ma politique en cette affaire,
Aura, j'espère,
Succès complet.
Oui, mon Emma, brisant sa chaîne,
Revient sans peine
A mon projet.

FRÉDÉRIC.

En d'autres nœuds l'amour engage,
Ce cœur volage
Qui m'adorait...
Oui, c'en est fait!
Je vous oublie;
C'est pour la vie,
Et sans regret.

M. DE VADERG.

Oui, plus d'orgueil et de courage!
Il se dégage.
Ah! c'en est fait!
Son cœur discret,
Pour notre amie,
Jeune et jolie,
Brûle en secret.

(Le comte emmène Emma.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, M. DE VADERG.

FRÉDÉRIC.

Emma! il se pourrait! Son oncle, je ne dis pas... il est riche, puissant, orgueilleux.

M. DE VADERG.

Oh ! que j'aurai de plaisir, quand on nous dira : Monsieur le comte part pour ses terres !

FRÉDÉRIC.

Repousser ainsi l'amour le plus tendre !

M. DE VADERG.

Hein ! tu l'aimes ?... la nièce du comte de Rantzoff ?

FRÉDÉRIC.

Moi ! l'aimer ! Non, non ; tout est rompu.

M. DE VADERG.

A la bonne heure ! Ces gens-là sont mes ennemis, les tiens.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je sens là qu'il m'est impossible... Mais si fait ; j'aurai du courage... Avec quel mépris ils m'ont traité !

M. DE VADERG.

Il faut leur rendre orgueil pour orgueil, mépris pour mépris.

FRÉDÉRIC.

Assurément.

M. DE VADERG.

Il faut les écraser. Moi, d'abord, je ne suis pas méchant, mais ça me fera plaisir.

FRÉDÉRIC.

Il croit peut-être que j'ai besoin de son crédit, de sa faveur... eh bien ! nous verrons !... C'est moi maintenant qui refuserais sa nièce. Et pour qui suis-je sacrifié ? pour monsieur de Pihrson... un intrigant, un fat !

M. DE VADERG.

Monsieur de Pihrson !... Encore un que nous ferons sauter... c'est dans nos plans... Mais, dis-moi, tu as vu ta protectrice ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami, je l'ai vue ; et si tu savais... Mais j'ai juré de me taire.

M. DE VADERG.

Comme tu voudras. Parbleu! je devinerai, voilà tout. Je connais toutes ces dames : il y en a de jolies, il y en a de laides, il y en a beaucoup de laides; mais l'essentiel c'est qu'elle ait du crédit près de la reine.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! je te réponds qu'elle en a.

M. DE VADERG.

C'est une des premières dames de la cour?

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, une des premières.

M. DE VADERG.

Elle a pour toi beaucoup de bienveillance?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai lieu de le penser.

M. DE VADERG.

En ce cas, voilà le moment de la mettre à l'épreuve... Nous sommes perdus, si elle ne nous sauve pas.

FRÉDÉRIC.

Comment? explique-toi.

M. DE VADERG.

On te fait partir, ce qui t'est peut-être égal... et l'on m'envoie à l'armée, ce qui ne m'arrange pas du tout.

FRÉDÉRIC.

On me fait partir! et qui donc?

M. DE VADERG.

La reine.

FRÉDÉRIC.

La reine!

M. DE VADERG.

Elle te défend de reparaître devant elle.

FRÉDÉRIC.

La reine... quand tout à l'heure encore... ça ne m'étonne pas, c'était trop inexplicable. Tout est fini.

M. DE VADERG.

Eh! vite; il faut voir ton inconnue, il faut qu'elle nous tire de là.

FRÉDÉRIC.

Oh! mon pauvre Vaderg, si nous n'avons pas d'autre ressource, c'en est fait; partons.

M. DE VADERG.

Eh! non... que diable!... on ne cède pas ainsi. Les Rantzoff se flatteraient de nous avoir perdus.

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu? Le comte...

M. DE VADERG.

Et sa nièce... Ils étaient avec la reine, et ils avaient l'air triomphant.

FRÉDÉRIC.

Comment! tu crois?... ce serait le comte?... Oui, tu as raison; je l'ai laissé ici... c'est une indignité!... il faut partir sur-le-champ.

M. DE VADERG.

Hein!... que je parte!... moi?...

FRÉDÉRIC.

AIR *des Amazones.*

Obéissons, si la reine l'ordonne.

M. DE VADERG.

Eh! non, mon cher, non, ce n'est pas ainsi...
Apprends comment, aux ordres qu'on lui donne,
Un courtisan doit obéir ici.
Pour des honneurs, des titres, une place,
Du premier coup il faut les accepter;
Mais s'il nous vient un ordre de disgrâce,
Il faut toujours le faire répéter.
Oui, toujours on le fait répéter.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHRISTINE, UN OFFICIER DU PALAIS, PAGES, DAMES DE LA SUITE.

L'OFFICIER, annonçant.

La reine!... Monsieur de Vaderg, tout est-il prêt pour le départ?

M. DE VADERG, sortant.

Je vais m'assurer moi-même...

CHRISTINE, entrant.

Eh bien! monsieur de Steimberg?... (Apercevant Frédéric.) Vous ici, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Pardon, madame; j'obéis, je me retire... Je vois qu'une prompte disgrâce...

CHRISTINE.

Je dois à monsieur de Rantzoff de vous éloigner de ma cour... Il importe à son repos, à l'honneur de sa famille que vous n'y reparaissiez jamais.

FRÉDÉRIC.

Il m'accuse près de vous, madame?

CHRISTINE.

Vous aimez sa nièce.

FRÉDÉRIC.

Moi!

CHRISTINE.

Vous l'aimez. Il trouve que votre fortune, votre naissance...

FRÉDÉRIC.

Que monsieur le comte se rassure, madame; sa nièce ne m'a jamais aimé; et moi-même, abusé un moment par des souvenirs d'enfance, par une première amitié... j'oublie sans regret des nœuds qu'elle a rompus.

CHRISTINE.

Vous ne l'aimez pas ?

FRÉDÉRIC.

Non, madame... Elle est libre, comme je le suis moi-même.

CHRISTINE.

Vous me trompez...

FRÉDÉRIC.

Moi ! grand Dieu !

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, CHRISTINE, LE COMTE, EMMA.

LE COMTE.

Madame, je vous présente ma nièce, qui accepte avec reconnaissance l'époux que vous lui avez choisi.

EMMA.

Avec reconnaissance !

CHRISTINE, regardant Frédéric.

Ah ! je suis contente ; c'est bien.

LE COMTE.

Et voici les dépêches que monsieur le major doit porter sur la frontière.

CHRISTINE.

Non, non, j'ai réfléchi... décidément, chargez-en quelque officier des gardes.

LE COMTE, à part.

Allons, encore la protectrice ! (haut.) Mais, madame...

CHRISTINE.

Mademoiselle ne me suivra point à Stockholm ; elle habitera cette résidence jusqu'à son mariage... Je le v... je le désire...

FRÉDÉRIC, à part.

Son mariage !

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, M. DE VADERG, CHRISTINE, LE COMTE, EMMA,
LES PAGES, LES DAMES DE LA REINE, COURTISANS.

FINALE.

Musique de M. Adam.

LE CHOEUR, entrant avec M. de Vaderg.

La reine nous appelle,
Rendons-nous près d'elle,
Partons, à l'instant, partons tous !

M. DE VADERG.

Madame, tout est prêt; la garde est sous les armes.

CHRISTINE.

C'est bien... Monsieur Vaderg, dissipez vos alarmes ;
Avec votre parent demeurez près de nous.

M. DE VADERG, bas à Frédéric.

Ah ! la chance est tournée; on a parlé pour nous?

CHRISTINE, à part.

Je ne sais pourquoi dans mon âme
Le calme est soudain revenu.

FRÉDÉRIC, regardant Emma.

A son aspect je suis encore ému.

EMMA, bas.

Mon oncle, avez-vous reconnu
Cette dame?...

LE COMTE, de même.

Tais-toi, tais-toi.

FRÉDÉRIC, à part.

Le comte est furieux.

CHRISTINE, au comte.

Je compte ici sur votre obéissance...
Partons, messieurs, quittons ces lieux !

LE CHOEUR.

Partons, partons, quittons ces lieux !

CHRISTINE.

Vous, major Frédéric...

EMMA, regardant les dames de la cour.

La voyez-vous ?

LE COMTE.

Silence !

CHRISTINE.

Donnez-moi votre main.

LE COMTE, à part.

Dieux !

La reine !

EMMA.

Et moi, je reste en ces lieux !

LE COMTE, bas, avec fermeté.

Non, viens, suis-moi ! quittons ces lieux !

LE CHOEUR.

Partons, partons, quittons ces lieux !

(Frédéric donne la main à la reine, le comte emmène sa nièce, la cour les suit.)

ACTE SECOND

Un salon du palais de Christine à Stockholm ; le cabinet de la reine est à gauche du même côté une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, seule, assise près de la table, et lisant.

At regina gravi jam dudum saucia curâ,
Vulnus alit venis...

C'est beau Virgile, quand on le comprend... et je ne le comprends pas toujours. Heureusement j'ai la traduction. Il ne faut

pas qu'on sache à la cour que je fais encore des contre-sens, parce que l'autorité ne doit jamais avoir tort... Voyons... *At regina*... En vérité, mon professeur Vossius m'a choisi là une leçon bien intéressante; je plains beaucoup cette pauvre Didon en proie à un amour qu'elle n'ose s'avouer... (Elle se lève.) Mais Frédéric devrait être ici, on lui a porté mes ordres... Ce matin, à mon retour de Swartzio, le comte fixait sur moi des regards sévères... Pourquoi? Je protége un jeune officier... n'est-ce pas naturel?... j'aime beaucoup la bravoure... Oui! mais j'ai des officiers qui sont très-braves, et que je n'aime pas du tout.

AIR : *L'Amour qu'Edmond.*

De tant de contrainte et de gêne
Je sens que je puis m'affranchir;
Doit-on ainsi, quand on est reine,
Craindre toujours de se trahir?
Ah! quels ennuis seraient les nôtres!
Mais mon peuple permettra bien,
Qu'en veillant au bonheur des autres,
Je pense quelquefois au mien.

SCÈNE II.

CHRISTINE, FRÉDÉRIC.

(Frédéric entre et salue profondément.)

CHRISTINE, assise.

Ah! monsieur le major, j'ai voulu vous revoir, vous parler pour un objet important. Il s'agit du repos, de la gloire de la Suède... de mon bonheur peut-être.

FRÉDÉRIC.

De votre bonheur! madame... Ah! comment... par quel moyen puis-je concourir?...

CHRISTINE.

Oui, vous m'êtes dévoué, je le sais bien ; aussi, vous le voyez, je me rappelle le temps où j'avais votre confiance, où vous aviez la mienne ; vous l'avez toujours, et en ce moment je vous élève

au rang de conseiller... de conseiller intime. Ainsi, monsieur, conseillez-moi. Le Danemarck, en m'offrant la paix... vous voyez que c'est une affaire d'État... le Danemarck y met une condition... que vous ignorez.

FRÉDÉRIC.

Pardon, madame; si j'en crois les bruits qui se répandent, on parle d'une alliance... d'un mariage...

CHRISTINE, se levant.

Ah ! vous savez déjà... Oui, l'intérêt du royaume, une guerre qui, en se prolongeant, peut devenir funeste... on le dit, du moins... C'est très-grave, je crois ; et voici la raison pour laquelle je vous ai fait venir. Vous arrivez de l'armée; vous me direz, vous, avec franchise, parce que vous êtes très-franc, si notre position exige quelque sacrifice.

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, madame ; la campagne qui vient de s'ouvrir doit être glorieuse pour votre couronne. Vos troupes, impatientes de franchir la frontière, forceront bientôt les Danois à un traité dont votre bonheur ne sera pas le prix. Les Danois seront battus !

CHRISTINE.

J'aimerais mieux cela... Je vous sais gré de la chaleur que vous mettez à me rassurer.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas un de vos officiers, madame, qui ne vous tînt un pareil langage ; il n'y en a pas un qui ne soit prêt, comme moi, à verser son sang pour Votre Majesté.

CHRISTINE.

Fréd... monsieur le major, non, je ne crois pas qu'ils aient tous le même zèle, le même... dévouement que vous.

FRÉDÉRIC.

Sans doute, madame, votre protection ne leur a pas tenu lieu de talent comme à moi.

CHRISTINE.

Vous êtes modeste ; mais ne parlons plus d'une faveur que vous avez justifiée. Oh ! je sais, elle a dû vous surprendre, vous confondre même... Et tenez, monsieur Frédéric, dites-moi, que pensez-vous maintenant de tout ce qu'il m'a plu de faire pour vous ?

FRÉDÉRIC.

En me voyant dans ce palais, admis auprès de vous, il me semble qu'une pitié toute royale...

CHRISTINE.

Ah ! quel mot prononcez-vous ? Il ne vous convient pas... il m'offense. Je veux qu'on vous respecte, qu'on vous honore.

FRÉDÉRIC.

Moi, madame, sans titres, sans fortune...

CHRISTINE, avec abandon.

Et si je vous donne un titre ? si je me charge de votre fortune ? Je suis peut-être encore une enfant, mais je ne suis plus une enfant que l'on gouverne ; je puis ce que je veux... et ceux que j'estime, car je vous estime beaucoup, et vous ne savez pas ce que vous pouvez attendre, ce que... Mais je vous parlais tout à l'heure... de quoi ?... J'oublie...

FRÉDÉRIC.

De votre armée, madame, de ces offres du Danemarck.

CHRISTINE.

Ah ! oui, du Danemarck, du prince Ulric... car vous savez, c'est du prince Ulric qu'il s'agit. Quels sont ses goûts, ses plaisirs ? J'aime les arts, je les appelle à ma cour. L'Italie m'envoie des chanteurs ; l'ambassadeur de France me fait venir un maître de ballets et les romans de mademoiselle Scudéry. Il y a de quoi mettre en fermentation toutes les vieilles têtes de mon royaume ; c'est une révolution !... Et voyez un peu, monsieur, si le prince Ulric est triste, sévère, avare comme mes ministres,

nous ne nous accorderions pas ensemble; et j'aime mieux battre les Danois que de m'ennuyer dans mon palais.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! Madame, nous les battrons!

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE VADERG.

M. DE VADERG.

Madame, vos ministres sont réunis dans votre cabinet.

CHRISTINE.

Avant le conseil! Je comprends; ils espèrent me décider d'avance. Monsieur de Vaderg, je priais monsieur le major de s'attacher à vous, de ne plus vous quitter... Je suis contente de ses services, des vôtres.

M. DE VADERG.

Ah! madame...

CHRISTINE.

Vous me parlerez de lui quelquefois, je veillerai à son avancement. Vous vous y intéressez?

M. DE VADERG.

Mais oui, madame. Je pense que, si vous l'ordonnez, Frédéric peut s'allier à quelque grande famille dont l'éclat rejaillirait sur nous, sur lui.

(Christine le regarde avec inquiétude.)

FRÉDÉRIC, très-vivement.

Jamais! je veux rester libre... (se reprenant.) Je ne veux rien devoir qu'à la protection de la reine.

CHRISTINE, avec émotion.

Major... (se reprenant.) monsieur de Vaderg, je vous salue.

(Elle rentre dans son cabinet à gauche.)

CHRISTINE.

Vous êtes modeste ; mais ne parlons plus d'une faveur que vous avez justifiée. Oh ! je sais, elle a dû vous surprendre, vous confondre même... Et tenez, monsieur Frédéric, dites-moi, que pensez-vous maintenant de tout ce qu'il m'a plu de faire pour vous ?

FRÉDÉRIC.

En me voyant dans ce palais, admis auprès de vous, il me semble qu'une pitié toute royale...

CHRISTINE.

Ah ! quel mot prononcez-vous? Il ne vous convient pas... il m'offense. Je veux qu'on vous respecte, qu'on vous honore.

FRÉDÉRIC.

Moi, madame, sans titres, sans fortune...


CHRISTINE, avec abandon.

Et si je vous d... ...re ? si je m... de votre for-
tune ? Je suis p... e une en... ne suis plus
une enfant q... ; je pu... x... et ceux
que j'estime... time b... s ne savez
pas ce que... endre, ... vous parlais
tout à l'he... .. J'oubl...

FRÉDÉR...

De v... ame, d... anemarck.

CH...

...rck, ... r vous sa...
... s'agi... goûts, se...
... Italie m...
... fait veni...
... le Scudé...
... vieilles
... voyez u...

valier que la reine retenait à la portière de son carrosse, et qu'elle a rappelé tout à l'heure ? Tu vas faire bien des jaloux ; et moi-même...

FRÉDÉRIC.

Toi aussi !...

M. DE VADERG.

Eh bien ! non, monsieur le major, non, je ne suis pas jaloux... que tous les honneurs soient pour toi, je ne demande pas mieux, pourvu que j'en aie ma part... Je suis votre cousin, monsieur le major... Montez, montez toujours... mais tirez-moi après vous.

FRÉDÉRIC.

Sois tranquille.

M. DE VADERG.

Et, dis-moi, est-ce que tu ne l'adores pas ?

FRÉDÉRIC.

Qui, Emma ?

M. DE VADERG.

Eh ! non ! l'autre, la belle inconnue, que tu ne veux pas me nommer ; ça m'est égal.

FRÉDÉRIC.

Ah ! malheureux ! que dis-tu ?... Je vous demande un peu quelle idée lui vient là ?

M. DE VADERG.

Écoute donc, je crois la connaître. Il y a mademoiselle d'Oxel, une petite blonde de l'âge de la reine... charmante... Allons ! avoue, elle t'aime, cette dame, cette honorable dame.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu te taire ! lorsque le respect le plus profond...

M. DE VADERG.

Laisse donc ! que tu es jeune !...

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Avec nos dames en ces lieux,
Crois-tu qu'à la fois on puisse être

Reconnaissant, respectueux ?
Non, mon cher, je sais m'y connaître.
Près d'elles je suis circonspect ;
Mais il est des cas où, je pense,
Il vaut mieux manquer de respect
Que manquer de reconnaissance.

FRÉDÉRIC.

Chut ! on sort de chez la reine.

M. DE VADERG.

Ah ! Son Excellence, mon ennemi intime.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, LE COMTE, M. DE VADERG.

LE COMTE, très-agité.

Major Frédéric, je suis heureux de vous rencontrer ; j'ai bien pensé que je vous trouverais ici... (à part.) et c'est ce que je ne veux pas.

FRÉDÉRIC, à part.

L'oncle d'Emma ! Que me veut-il !

M. DE VADERG, à part.

Il a un ton plus doux, plus poli.

LE COMTE.

J'attends de vous une marque de condescendance. Éloignez-vous, quittez la cour, je vous en prie... (mouvement de Frédéric.) je vous en prie... et, au besoin, je vous l'ordonne.

M. DE VADERG.

Quitter la cour ! Cela ne se peut pas, c'est impossible.

LE COMTE, sans le regarder.

C'est au major que je m'adresse.

FRÉDÉRIC.

Est-ce la reine qui exige ainsi ?...

LE COMTE.

La reine... cela peut être.

M. DE VADERG.

Eh ! non, c'est plutôt le caprice... (se reprenant.) la volonté de quelque ministre.

LE COMTE.

Eh bien ! oui, monsieur, c'est la mienne, la mienne seule.

M. DE VADERG.

En ce cas, nous attendrons les ordres de Sa Majesté.

LE COMTE.

Major Frédéric, retirez-vous !

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte...

M. DE VADERG, élevant la voix.

Major Frédéric, mon cousin, restez !

LE COMTE.

Je vous comprends ; il y a des intrigants dont les menées ne m'échappent pas.

M. DE VADERG.

Il y a des conseillers qui ne commencent à être modestes que lorsqu'ils sont tout à fait par terre.

FRÉDÉRIC.

O ciel ! Vaderg ! messieurs !...

M. DE VADERG.

Laisse donc ; c'est de l'injustice à la fin ! Il faut se montrer... je me montre.

LE COMTE.

A la bonne heure ! je vous aime mieux ainsi.

M. DE VADERG.

Et moi, je ne vous aime pas du tout.

FRÉDÉRIC.

La reine !

SCÈNE VI.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, CHRISTINE, M. DE VADERG.

CHRISTINE.

Qu'est-ce donc, messieurs? M'expliquerez-vous ces débats dont le bruit est venu jusqu'à moi?

M. DE VADERG.

Madame, monsieur le comte de Rantzoff...

CHRISTINE.

Eh bien! le comte...

FRÉDÉRIC.

M'ordonne de m'éloigner.

CHRISTINE, regardant le comte.

Ah!

LE COMTE.

Et monsieur de Vaderg a repoussé mes ordres d'un ton qui ne doit plus me surprendre.

CHRISTINE, avec bonté.

Monsieur le major, éloignez-vous, je vous en prie... Dans une heure vous recevrez mes ordres... les miens.

(Frédéric salue et sort.)

LE COMTE, à part.

Grand Dieu!

M. DE VADERG, à part.

Les ordres de la reine... et tout à l'heure sa nièce...

CHRISTINE, sévèrement.

Monsieur de Vaderg, je suis mécontente; vous avez oublié le respect qu'on doit au comte de Rantzoff.

M. DE VADERG, confondu.

Madame...

CHRISTINE.

Laissez-nous.

(Monsieur de Vaderg salue très-bas et sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, CHRISTINE.

LE COMTE, à part.

Il faut absolument que je sache...

CHRISTINE.

Vous en voulez beaucoup à ceux que je protége ?

LE COMTE.

Madame, tout ce que j'ai appris...

CHRISTINE.

C'est pour venger ceux que vous protégez... le prince de Danemarck, par exemple !... Le conseil saura ma réponse. Est-il assemblé ?

LE COMTE.

Votre hésitation m'afflige sans doute, madame. Rejetteriez-vous cette alliance ? Vous avez entendu vos ministres...

CHRISTINE.

Avec beaucoup de patience.

LE COMTE.

Ils vous portaient les vœux de votre peuple.

CHRISTINE.

Eh ! qu'importe à mon peuple que j'aime ou que je n'aime pas un prince étranger que je n'ai jamais vu ? Parce qu'un mariage plaît à mes ministres, il faut que je prenne un mari qui ne me plaît pas... vous voyez bien que ce n'est pas raisonnable.

LE COMTE.

Cependant, madame, vous ferez un choix.

CHRISTINE.

Oui, s'il le faut, je choisirai un époux... mais plus tard... je verrai... Laissons cela.

LE COMTE, l'observant.

Et dans quel royaume ?

CHRISTINE, de même.

Dans le mien, peut-être.

LE COMTE.

Un de vos sujets ?

CHRISTINE.

Je serais sûre au moins de ne pas être gouvernée.

LE COMTE.

Un Suédois !

CHRISTINE.

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE.

Je dis, madame, je dis... Mais, non, je ne dis rien, car c'est impossible.

CHRISTINE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Parce que c'est impossible.

CHRISTINE.

Mais enfin...

LE COMTE.

Tout repousserait une pareille union : la dignité du trône, l'exemple de vos ancêtres, l'intérêt de la Suède, son honneur, sa volonté...

CHRISTINE, avec impatience.

Sa volonté !... Et la mienne ?...

LE COMTE.

Votre conseil ne saurait approuver...

CHRISTINE.

Vous savez bien que mon conseil approuve tout ce que je veux.

LE COMTE.

Non pas moi, qui suis votre ministre.

CHRISTINE.

Mais je suis votre reine, et si je veux...

LE COMTE.

Vous ne voudrez pas.

CHRISTINE.

Mais si !

LE COMTE.

Mais... non !

CHRISTINE.

Et qui m'en empêcherait ? Qui oserait ici ?... Vous allez me fâcher. On me dit que je règne, que je suis la maîtresse, que tout doit m'obéir... et pourtant on me résiste, on m'enchaîne, on me contrarie... cela me fatigue à la fin !... Je veux être libre, et plutôt que de céder, je rejetterai le sceptre ; je vous laisserai tous, je m'en irai.

LE COMTE.

Madame...

CHRISTINE.

Monsieur le comte, que personne ne donne d'ordres dans le palais sans avoir pris les miens ; que le major... que le comte Frédéric de Bury soit désormais respecté.

LE COMTE.

Le comte Frédéric !

CHRISTINE.

Me comprenez-vous ?

LE COMTE.

Non, madame... Je ne puis expliquer tant de faveur pour un officier de fortune qui, ce matin, ne vous paraissait pas digne d'entrer dans ma famille.

CHRISTINE.

Ce matin, vous ne connaissiez pas sa protectrice.

LE COMTE.

Un homme obscur...

CHRISTINE.

Si je dis un mot, demain il sera le plus grand de l'armée, le plus noble de la cour.

SCÈNE VIII.

EMMA, LE COMTE, CHRISTINE.

EMMA, entrant vivement.

O ciel! mon oncle!... il se pourrait... (Elle aperçoit la reine.) Ah! la reine!

CHRISTINE.

Votre nièce!

LE COMTE.

Emma! je vous avais ordonné... Madame...

EMMA, timidement.

Mon oncle, on m'a dit... on m'envoie...

CHRISTINE.

C'est bien! On veut sans doute que je sache comment je suis obéie.

LE COMTE.

Madame, Emma est une enfant qui n'a pu se séparer de moi; mais j'espérais que le jeune Frédéric quitterait Stockholm.

CHRISTINE.

Ah! vous l'espériez? (à demi-voix.) Elle aussi, sans doute? mais il restera. Je sens là, maintenant, que j'y suis décidée. (haut.) Comte de Rantzoff, suivez-moi au conseil; envoyez mes ordres au comte Frédéric de Bury; qu'il m'attende dans mon cabinet. (au comte.) Que votre nièce quitte ma cour sur-le-champ! Suivez-moi.

(Elle sort par le fond à gauche.)

SCÈNE IX.

EMMA, LE COMTE.

EMMA.

Oh! oui, je ne demande pas mieux; renvoyez-moi, mon oncle.

LE COMTE.

Elle s'est trahie! A la bonne heure! je sais à quoi m'en tenir; elle prend son parti, et moi aussi je prends le mien. Heureusement, j'avais tout prévu, et voici ma nièce.

EMMA.

Ah! mon oncle, vous allez vous fâcher peut-être; mais pour me faire venir ici...

LE COMTE.

Oui, on a voulu me perdre, mais on nous sauve, au contraire. Nous, c'est-à-dire la Suède; car pour moi!... C'est égal, je ne balance pas; c'est un dernier service à rendre à la reine; après cela, qu'on prenne ma liberté, mes jours...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

En l'approuvant, en flattant ses caprices,
Je pourrais bien conserver mon pouvoir;
Mais non, dût-elle oublier mes services,
Jusqu'à la mort je ferai mon devoir!
Bientôt... et l'âge me l'atteste!...
Titres, grandeurs, il faudra tout quitter;
Je veux qu'au moins mon vieil honneur me reste :
C'est le seul bien que l'on doive emporter.

EMMA.

Oh! mon oncle, comme la reine m'a regardée! J'en tremble encore.

LE COMTE.

Parbleu! je crois bien; moi qui y suis accoutumé, je ne sais plus où j'en suis. (à part.) Elle l'aime... par contrariété, voilà tout! Qu'on lui résiste, elle l'épousera. Si elle le revoit, ce sera pour lui déclarer, peut-être... Il n'y a pas de temps à perdre.

EMMA.

Elle parlait de Frédéric.

LE COMTE, allant à la table.

Sans doute; il va venir.

EMMA, s'éloignant.

En ce cas, mon oncle...

LE COMTE.

Reste, je veux que tu restes. Que diable! il t'aime, ce jeune homme.

EMMA.

Mais non, mon oncle, vous savez bien...

LE COMTE, écrivant.

Je sais bien, je sais bien... Je ne veux rien savoir! Il t'aime, et tu l'adores; tant mieux!

EMMA.

Moi, mon oncle! vous croiriez...

LE COMTE.

Eh! oui, je crois. Tu l'aimais ce matin, et le cœur d'une femme a beau faire, il ne change pas si vite.

EMMA.

Vous avez bien changé d'avis.

LE COMTE, se levant.

Oh! c'est différent, un homme d'Etat! Et moi qui, ce matin encore, me donnais tant de peine pour empêcher... (Lui remettant un billet.) Tiens, retire-toi. Frédéric est rappelé au palais; remets-lui ce billet; il doit décider de son sort, du tien, du nôtre peut-être.

EMMA.

Mais, mon oncle, cette dame qui le protége... il l'aime.

LE COMTE.

Il l'aime... non, non, je ne puis le croire. Il n'a pu comprendre... Au reste, je vais le savoir.

EMMA.

Quelle est-elle, enfin?

LE COMTE.

Il est inutile que tu le saches. Si Frédéric entre chez la reine,

s'il lui parle, nous sommes perdus. On m'appelle au conseil ; je vais y plaider la cause de la Suède, et toi, tu peux la gagner ici. (Il sort.)

SCÈNE X.

EMMA, seule.

Moi, revoir Frédéric, lui parler ! non, jamais ! Après ce qui s'est passé... Cependant, (regardant du côté du cabinet de la reine.) s'il entre chez la reine, s'il lui parle, nous sommes perdus ! Mon oncle me l'a dit ; et ce billet... Ah ! je crois que c'est lui.

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, EMMA.

FRÉDÉRIC, entrant par la droite.

Allons ! cette fois-ci ce sont les ordres de la reine... Ciel, Emma !

EMMA.

Il m'a vue.

FRÉDÉRIC.

Elle détourne les yeux.

EMMA.

Oh ! d'abord, je ne parlerai pas la première.

FRÉDÉRIC.

Je ne chercherai pas de nouveaux mépris.

(Il va pour entrer chez la reine.

EMMA, à part.

Oh ! mon Dieu, il va entrer ! (haut.) Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Emma ! c'est mon nom que vous avez prononcé.

EMMA.

Moi !

FRÉDÉRIC.

Ah ! oui, oui, vous m'avez rappelé. Pourquoi vous en dé-

fendre ? Moi, je l'avoue, je jurais de vous fuir, et j'étais impatient de vous rencontrer.

EMMA, vivement.

Que dites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Je me croyais trahi, j'étais désespéré, et pourtant je ne voyais, je ne cherchais que vous.

EMMA.

Vous ! monsieur ; quand loin de moi vous étiez heureux !

FRÉDÉRIC.

Heureux... d'une fortune que je ne pouvais plus vous offrir, d'un avenir où je ne devais plus vous voir...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

J'étais heureux, lorsque naguère
Je me croyais aimé de vous...
Mais j'avais cessé de vous plaire,
Et moi-même j'étais jaloux.
Le nom de celle que j'adore
Malgré moi déchirait mon cœur ;
Ah ! c'était de l'amour encore ;
Mais ce n'était plus le bonheur.

Oui, Emma, oui, malgré vos préventions...

EMMA.

Mes préventions ! Non, monsieur, tout n'est que trop vrai ! Cette dame dont la protection mystérieuse... (Mouvement de Frédéric.) Ah ! vous voyez bien que je sais tout. Je vous aimais certainement, et, malgré vos torts, je ne suis pas sûre de ne plus vous aimer. Un mot va me décider, monsieur ; cette dame, je veux la connaître.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous me demandez un secret qui n'est pas le mien.

EMMA.

Gardez-le, monsieur ; pour moi je ne dois plus vous revoir.

FRÉDÉRIC.

Plus tard vous me rendrez justice. Adieu.

(Il va pour entrer.)

EMMA.

O ciel ! Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Ah ! je le vois, en m'écoutant vous craignez moins de me pardonner que de déplaire à votre oncle, dont les mépris...

EMMA.

Mon oncle !... Tenez, monsieur, prenez !

FRÉDÉRIC.

Ce billet !... Je ne comprends pas... Grand Dieu ! qu'ai-je lu ! Vous approuvez ce qu'il contient ?

EMMA.

Oui, monsieur, oui, j'approuve... Je ne sais pas ce que c'est...

FRÉDÉRIC, lisant.

« Major Frédéric, vous aimez ma nièce... » Vous voyez bien que votre oncle ne doute pas...

EMMA.

Lisez, lisez.

FRÉDÉRIC.

« Vous avez demandé sa main ; je vous l'accorde à une seule condition : c'est que vous descendiez sur-le-champ à la chapelle. Je vais donner des ordres, tout sera prêt pour votre union ; mais si vous hésitez, si vous tardez d'un instant, d'un seul instant, vous perdez Emma, vous la perdez pour jamais.

COMTE DE RANTZOFF. »

EMMA, prenant la lettre.

Que dites-vous ! il se pourrait !

FRÉDÉRIC.

Vous le voyez, votre oncle... Je ne puis m'expliquer... N'importe ; consentez-vous ?

EMMA.

Moi !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. DE VADERG.

M. DE VADERG, *d'un air satisfait.*

Je suis baron ; ça se succède avec une rapidité !... (*à Frédéric.*) Ah ! monsieur le comte Frédéric... car tu sais, tu es comte ?

FRÉDÉRIC.

Hein ! que dis-tu ?

M. DE VADERG.

Je dis que tu es comte et que je suis baron. La reine sort du conseil ; elle paraît irritée, et tous ces messieurs ont un air... ah ! Dieu ! quel air ! Il paraît que Sa Majesté leur a imposé silence ; et tout à l'heure, en m'apercevant : « Baron de Vaderg, s'est-elle écriée, rejoignez le comte Frédéric ; j'ai besoin de vous voir sur-le-champ l'un et l'autre. »



FRÉDÉRIC.

Ah ! je dois me rendre dans son cabinet.

EMMA.

Frédéric, et mon oncle !

FRÉDÉ

Vous consentez ?

Votre oncle,

de la chapelle

mais je crois

cotrons.

Fréd

FRÉDÉRIC.

Ah ! ne crains rien ; elle veut que je sois heureux, elle m'approuvera.

M. DE VADERG.

O ciel ! je crois l'entendre.

FRÉDÉRIC.

La reine !

EMMA.

Vous hésitez ?

FRÉDÉRIC.

Non, non.

M. DE VADERG.

Tu nous perds en faisant attendre Sa Majesté.

EMMA.

Vous me perdez en demeurant.

FRÉDÉRIC.

Venez, Emma, venez ; sortons ! (Ils sortent par le fond, à gauche.)

M. DE VADERG, seul, les suivant.

Eh bien ! Frédéric ! monsieur le comte ! il me laisse là, et les ordres de la reine aussi. Ah çà, qu'est-ce que ça veut dire ? Depuis ce matin je reçois les contre-coups, et je ne sais pas ce qui se passe ! On me traite comme un imbécile ! on me fait baron, ce qui est assez agréable, mais, du reste, pas la moindre confidence ! Cette dame qui nous protége, je ne la connais pas ! Et pourquoi s'en va-t-il ? Que répondre à la reine quand elle me dira : « Où est le major Frédéric ? Pourquoi ne se présente-t-il pas devant moi ? » Que diable ! je me fâcherai, je romprai avec lui. C'est mon parent, soit... mais je ne tiens pas à mes parents, moi, je tiens aux procédés !

SCÈNE XIII.

M. DE VADERG, CHRISTINE, DEUX GARDES dans le fond ; ils entrent avant la reine.

CHRISTINE.

Permettre qu'on me donne des lois, qu'on me gouverne ! et

le baron de Pihrson qui ne reparaît au conseil que pour me résister ! Monsieur de Vaderg, le major Frédéric... où est-il ? Pourquoi ne se présente-t-il pas devant moi ?

M. DE VADERG, à part.

Là ! j'en étais sûr.

CHRISTINE.

Répondez-moi.

M. DE VADERG.

Madame... je ne sais... j'ignore...

CHRISTINE.

Qu'il vienne, qu'il vienne ! Je l'attends.

M. DE VADERG, à part.

Décidément, je ne romprai pas avec lui. (Il s'éloigne.)

CHRISTINE.

Je veux jouir de sa surprise, de son bonheur ! Il m'aime ; oui, oui, il m'aime. Je ne sais ce que j'éprouve ; mais ces remontrances de mes ministres, ces menaces même m'ont décidée... Ils ne veulent pas, et moi, je veux !

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Ils voulaient se donner pour maître
Un étranger qui fût mon roi ;
Mais c'est en vain... Frédéric seul doit l'être,
Et tous ses droits, il les tiendra de moi.
Mieux qu'un prince né près du trône,
En amour payant mes bienfaits,
Je veux qu'il soit, sous ma couronne,
Le plus heureux de mes sujets.

(Apercevant M. de Vaderg qui rentre.) Eh bien ! monsieur de Vaderg, vous m'avez entendue. Le major Frédéric devrait être ici.

M. DE VADERG.

Il y était, madame ; mais... la nièce de monsieur de Rantzoff...

CHRISTINE.

Sa nièce ! encore... Achevez...

M. DE VADERG.

Il l'a suivie ; et j'apprends que le comte les attendait...

CHRISTINE.

Le comte !

M. DE VADERG.

Dans la chapelle du château.

CHRISTINE.

Dans la chapelle... Frédéric !... c'est lui...

M. DE VADERG.

Je crois que je tremble.

SCÈNE XIV.

M. DE VADERG, FRÉDÉRIC, CHRISTINE.

FRÉDÉRIC, d'un air de satisfaction.

Madame, je me rends à vos ordres.

CHRISTINE.

Vous avez bien tardé, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Madame, j'ose espérer que Votre Majesté me pardonnera un retard qui vient d'assurer mon bonheur. Le comte de Rantzoff...

CHRISTINE.

Que pouvait-il pour votre bonheur ?

FRÉDÉRIC.

Il m'offrait la main de sa nièce... aujourd'hui, à l'instant même, et...

CHRISTINE.

Vous avez répondu ?...

FRÉDÉRIC.

Je suis son époux.

CHRISTINE.

Vous !... Sortez !

FRÉDÉRIC, étonné.

Madame...

CHRISTINE, avec une violence concentrée.

Sortez !

M. DE VADERG, à part.

Oh ! ma foi ! à moins que notre inconnue ne s'en mêle...

CHRISTINE.

Que le comte de Rantzoff soit amené devant moi sur-le-champ !... Monsieur de Vaderg, qu'il vous suive ! Allez !... (Il va pour sortir.) Non... restez !... (Il revient.) Monsieur de Vaderg, vous n'êtes plus à mon service ; sortez de ma cour, ne reparaissez jamais devant moi !

M. DE VADERG, à part.

Là ! voilà le contre-coup.

CHRISTINE.

Que le comte de Rantzoff...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Madame, me voici.

CHRISTINE.

Comte, approchez... Vous m'avez trahie ! vous m'avez outragée ! (aux personnes qui sont entrées avec elle) Messieurs, messieurs, éloignez-vous... (Monsieur de Vaderg sort, les autres se retirent dans le fond qui reste ouvert. Au comte.) Vous aviez choisi un époux à votre nièce, le baron de Pihrson... j'approuvais cette alliance, et vous me trompiez.

LE COMTE.

Non, madame ; mais j'ai changé d'avis.

CHRISTINE.

Sans mon aveu ?

LE COMTE.

Oh ! une affaire si peu importante...

CHRISTINE.

Et si je rompais ce mariage !...

LE COMTE.

Vous ne le romprez pas.

CHRISTINE.

Mais le major peut se dégager lui-même ; vous l'avez trompé, séduit...

LE COMTE.

Pardon, madame, je n'ai séduit personne... et mon neveu...

CHRISTINE.

Votre neveu !

LE COMTE.

Oui, madame, mon neveu est au comble de la joie... il aime Emma.

CHRISTINE.

Et si je ne le veux pas ?

LE COMTE.

Il est homme à l'aimer toujours.

CHRISTINE.

Mais la fortune, les honneurs, les dignités...

LE COMTE.

Ont un attrait auquel il est difficile de résister ; tout cela pouvait éblouir un officier de vingt ans, et c'est ce qui m'a décidé...

CHRISTINE.

Comte de Rantzoff !...

LE COMTE.

J'ai malheureusement pour moi l'habitude de deviner les secrets ; j'en ai surpris un, que je connais seul ; il m'a fait trembler pour ce trône, pour ce pays que j'ai juré de servir et de défendre ! (Mouvement de Christine.) Je l'ai juré, madame ! et je tiens

mes serments. Vous connaissez le vieil orgueil de la Suède; craignez, en le blessant, d'affaiblir son respect, son amour.

CHRISTINE, avec impatience.

Comte de Rantzoff.

LE COMTE.

La cour ne manque pas de flatteurs qui tiennent un autre langage. Ils font leur métier ; moi, j'ai fait mon devoir. Je me perds sans doute ; mais c'est le dernier sacrifice d'un vieux conseiller de Gustave, qui sert son pays, au risque de vous déplaire, et qui, au jour du danger, serait près de vous, pour mourir à vos côtés.

CHRISTINE.

Et le prix d'un pareil sacrifice ?

LE COMTE.

Doit être une disgrâce... Je l'avais prévu.

CHRISTINE.

Eh bien ! vous ne vous trompiez pas ! (aux personnes qui sont dans le fond.) Que les ministres se rendent ici, que la nièce de monsieur ne quitte pas le palais, que le major Frédéric revienne devant moi ! (revenant au comte.) Oui, une disgrâce pour vous, pour votre famille ; et je vais vous apprendre, en présence de toute ma cour, si c'est vous qui régnez ou si je suis votre reine !

LE COMTE.

Les regards des courtisans ne peuvent me faire rougir. Mes honneurs, comme mes jours, vous appartiennent, et je dépose aux pieds de Votre Majesté ce pouvoir que j'ai reçu de vous et du roi votre père.

CHRISTINE.

Je le reprends.

LE COMTE.

Il est un autre gage de votre confiance... un témoignage de mes services... auquel se rattachent de glorieux souvenirs : cet ordre... (montrant son collier.) le même que le grand Gustave votre père portait à Lutzen... que je reçus de vous, et que je plaçais sur mon cœur avec une noble fierté... (Christine le regarde.) vous

m'en avez décoré vous-même, ce jour que les états repoussèrent je ne sais quelle fantaisie de votre âge... Vous étiez bien jeune alors; vous ignoriez les droits de votre peuple et les devoirs du trône... Une démarche imprudente allait vous aliéner tous les cœurs... je m'y opposai... je vous défendis contre vous-même, comme aujourd'hui; et cet acte qui devait outrager et la Suède et les états, j'osai le retenir. Votre colère fut terrible... j'étais perdu... et ce pouvoir, dont j'avais abusé peut-être, il fallut le remettre en vos mains, comme aujourd'hui.

CHRISTINE.

Oui! oui! je m'en souviens.

LE COMTE.

Je parus devant vous; mais à l'aspect du conseiller, du ministre, de l'ami de Gustave, de ce vieux serviteur à qui votre père avait confié votre enfance, et qui venait expier trente ans de fidélité, je ne sais ce qui se passa dans votre âme; votre colère se calma tout à coup. Votre Majesté sentit sans doute qu'il y avait plus de dévouement dans ce ministre, qui se perdait pour la sauver, que dans tous ces lâches qui l'approuvaient; et lorsqu'on me croyait disgracié, détachant cet ordre: « Tenez, Rantzoff, me dîtes-vous, vous fûtes l'ami de mon père, soyez le mien; que ce souvenir ne vous quitte jamais; qu'il nous rappelle à tous deux ce qui s'est passé aujourd'hui; et si jamais j'oubliais l'intérêt de mon peuple, l'honneur de ma couronne et votre vieille amitié, faites briller à mes yeux ce prix d'un noble service, et vous retrouverez le cœur de Christine. »

CHRISTINE, émue.

Comte!...

LE COMTE, détachant le collier dont il est décoré, et le présentant à la reine.

AIR *de Téniers*.

Je vous le rends, ce noble témoignage
D'un dévoûment que vous aviez compris;
Qu'à votre cœur il rappelle un courage
Dont en exil je recevrai le prix.

(La reine reçoit le collier.)

Le roi mon maître, en un jour de victoire,
Mourut du moins !... En tombant aujourd'hui,
Comme lui je sauve ma gloire ;
Mais je suis moins heureux que lui !

SCÈNE XVI.

EMMA, FRÉDÉRIC, M. DE VADERG, CHRISTINE, LE COMTE, MINISTRES, COURTISANS, GARDES.

CHRISTINE.

Frédéric ! (apercevant Emma.) Ciel !

M. DE VADERG.

Madame, vos ordres sont remplis.

CHRISTINE.

C'est bien. Messieurs, j'ai voulu vous réunir autour de moi pour vous déclarer que je rejette l'alliance qui m'est offerte. Je régnerai seule ; quoique bien jeune encore, je prends une résolution irrévocable... le sceptre de mon père me restera sans partage ; l'amour et le courage des Suédois, voilà les seuls appuis que je réclame, et, avec l'aide de Dieu, ils me suffiront. (A Frédéric, sans le regarder, et avec émotion.) Major Frédéric, partez pour le Danemarck avec la comtesse votre épouse; je vous charge de ma réponse et de mes offres de paix; partez tous les deux aujourd'hui, aujourd'hui même... Soyez notre ambassadeur auprès du roi notre frère... et n'oubliez pas, l'un et l'autre, que vous avez à la cour de Suède des amis qui veilleront sur vous.

FRÉDÉRIC.

Ah ! madame, tant de bonté...

M. DE VADERG, à part.

Ambassadeur !

CHRISTINE.

Monsieur de Vaderg, vous suivrez votre parent.

M. DE VADERG, à part.

Encore un contre-coup !

CHRISTINE.

Messieurs, le comte de Rantzoff a bien mérité de son pays et de sa reine... (au comte, en lui présentant son collier.) Chancelier, êtes-vous content?

LE COMTE, lui baisant la main.

Ah! madame!

CHOEUR.

Musique de M. Adam.

Honneur à notre reine!
Et que le ciel toujours
De notre souveraine
Prolonge les beaux jours!

FIN DE LA REINE DE SEIZE ANS.

LA MANIE DES PLACES,

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de S. A. R., le 19 juin 1828.

En société avec M. Scribe.

Personnages :

M. DE BERLAC.

M. DE NOIRMONT, ancien inspecteur général.

FRÉDÉRIC DE RINVILLE.

M. DUFOUR, employé au Mont-de-Piété.

GEORGES, commis de l'hôtel garni.

Mme PRESTO, tenant un hôtel garni.

JULIETTE, sa fille.

JOSEPH, domestique de l'hôtel.

UN DOMESTIQUE.

LA SCÈNE EST A PARIS, RUE DE RIVOLI, DANS L'HOTEL GARNI TENU PAR MADAME PRESTO.

LA MANIE DES PLACES

Une grande salle de l'hôtel ; porte au fond, et deux portes latérales sur les derniers plans. — Sur le premier plan, à gauche et à droite, portes d'appartements au-dessus desquelles sont des numéros ; la porte à gauche, qui est celle de M. de Berlac, doit porter le n. 34. — A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire ; on doit y voir un grand livre où sont inscrits les noms des voyageurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES.

Comment ! vous ici, monsieur Frédéric de Rinville ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mon pauvre Georges, par quel hasard dans un hôtel garni ? et premier garçon, à ce qu'il me semble.

GEORGES.

Du tout, monsieur, premier commis, ce qui est bien différent ; et puis la situation fait tout ; un hôtel, rue de Rivoli ! ce n'est pas déroger. On ne reçoit ici que des ducs, des marquis, des princes étrangers. Nous avons manqué avoir les Osages.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas alors si moi, qui ne suis ni prince, ni marquis, ni Os...

GEORGES.

Vous avez cinquante mille livres de rente ; c'est reçu partout ; et puis, vous avez des amis qui vous sont dévoués. Élevé près de vous, ayant presque fait mes études, en vous voyant faire les vôtres, je pouvais solliciter comme tout le monde ; mais, dans cette maison, j'ai pris d'autres idées.

AIR *de Marianne.*

Ici, je deviens philosophe...
Nous logeons des solliciteurs
Dont j'ai vu mainte catastrophe
Emporter toutes les grandeurs.
Je veux souvent
Suivre en avant
Les gens heureux que protége un bon vent;
Ils sont montés...
A leurs côtés
Je rêve aussi des rangs, des dignités;
Mais qu'une tempête survienne,
Je les vois revenir confus,
Pleurant les places qu'ils n'ont plus,
Et je reste à la mienne.

Aussi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester ici, et de m'y marier.

FRÉDÉRIC.

Je comprends; tu aimes l'hôtesse.

GEORGES.

Pas tout à fait; j'aime sa fille sérieusement, et je serais déjà son mari sans un procès que nous suscite un concurrent; car je suis malheureux, moi! il y a toujours de la concurrence. Mais vous avez l'air préoccupé, inquiet, et moi qui vous ennuie de mes affaires.

FRÉDÉRIC.

Écoute : tu es un garçon actif, discret, intelligent : j'ai toujours eu besoin de ton zèle, et maintenant plus que jamais.

GEORGES.

Parlez, monsieur Frédéric. faut-il courir? Faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC.

Dis-moi; n'avez-vous pas dans cet hôtel un voyageur arrivé depuis peu... tête poudrée, air enjoué, œil vif, même un peu hagard... toujours allant, venant, parlant de son crédit, et jetant à tort et à travers des espérances, des cordons et des places?

GEORGES.

Si, monsieur ; il y en a ici beaucoup, nous en voyons tous les jours, parce que, comme je vous disais tout à l'heure... la situation... vis-à-vis des Tuileries et à côté d'un ministère...

FRÉDÉRIC.

Eh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de quelqu'un que tu as dû voir chez moi ; tu le connais, M. de Berlac.

GEORGES.

Non, non ; mais Julien, votre valet de chambre, m'en a souvent parlé. Attendez donc ; vous aimiez sa fille ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! je l'aime plus que jamais. Le jour du mariage était fixé, j'allais être heureux, lorsqu'aux dernières élections il prit fantaisie à mon beau-père de se porter candidat. J'avais quelque influence ; il comptait sur moi ; il avait raison ; j'aurais tout fait pour lui, excepté d'en faire un député.

AIR *de Julie.*

Pour lui j'aurais donné ma vie ;
Mais il s'agissait, en ce jour,
Des intérêts de ma patrie,
J'oubliai ceux de mon amour.
Oui, l'on doit, s'immolant soi-même,
Préférer toujours, en bon fils,
La mère qui nous a nourris
A la maîtresse qui nous aime.

M. de Berlac ne doutait pas du succès ; il faisait déjà des discours superbes qui nous ennuyaient à mourir ; il commanda son habit qui devait servir à un autre... cela s'est vu quelquefois..... Enfin, le jour fatal arriva ; il n'eut pas une voix, pas même la mienne. Juge de sa colère. Dès lors, plus d'amitié entre nous, plus de mariage ; il me bannit de sa présence ; il ne veut même pas que mon nom soit prononcé devant lui.

GEORGES.

Ma foi, monsieur, à votre place, je l'aurais envoyé à la

Chambre ; il ne penserait pas à faire sa fortune, puisqu'elle est faite, il est aimé, estimé ; c'est ce qu'il faut, je crois.

FRÉDÉRIC.

Assurément, c'est un excellent homme, mais la tête...

GEORGES.

La tête ?

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, plus rien ! c'est fini !

GEORGES.

O ciel ! que dites-vous là ? ah çà, il lui est donc arrivé quelque malheur ?

FRÉDÉRIC.

Une maladie assez à la mode aujourd'hui, une ambition rentrée. L'échec qu'il venait de recevoir aux élections avait déjà donné à son esprit, un peu faible, un nouveau degré d'exaltation, lorsqu'un matin il lit dans le *Moniteur*, partie officielle : « M. de Berlac vient enfin d'être nommé conseiller d'État. » Juge de sa joie, de son ravissement ! Le jour de la justice est donc enfin arrivé ! Il court chez tous ses amis, même chez moi, avec qui il était brouillé ; il m'offre son crédit, sa protection ; car le voilà en place, le voilà conseiller d'État. Il le fut en effet toute la journée ; mais le lendemain, l'implacable *Moniteur* lui apprit sa destitution.

GEORGES.

Sitôt que cela ?

FRÉDÉRIC.

Il n'avait pas été nommé : c'était par erreur.

GEORGES.

Du ministère ?

FRÉDÉRIC.

Non, de l'imprimeur ; une faute d'impression, une lettre changée, M. de Berlac, au lieu de Gerlac : erreur bien permise entre deux mérites aussi inconnus l'un que l'autre. Mais vois à quel point une lettre, un jambage de plus ou de moins, peuvent influer sur la raison humaine ! Il a été accablé du coup,

et son cerveau, déjà malade, n'a pu supporter la perte d'une place qu'il n'avait jamais eue.

GEORGES.

Je crois bien : on s'habitue si vite... Si encore, en le destituant, on lui avait donné des consolations, des dédommagements ; enfin, une place supérieure, comme cela se pratique... quelquefois.

FRÉDÉRIC.

De ce côté-là sois tranquille, rien ne lui manque ; il s'est donné de lui-même des cordons, des dignités, des portefeuilles ; il ne se refuse rien.

GEORGES.

Comment, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

C'est là sa folie. Aujourd'hui, il se nomme chef de division ; demain, secrétaire général ; après-demain, ministre ; et puis il recommence, toujours enchanté de sa nomination, qui, du reste, ne peut faire crier personne ; car il est impossible d'exercer avec plus de probité ; tout au mérite, rien à la faveur. Enfin, mon ami, comme je te le disais, une folie complète.

AIR *du Charlatanisme.*

Partout il admet tour à tour
La justice et l'économie ;
Même on m'a dit que, l'autre jour,
Dans un beau moment de folie...
Trouvant le budget trop pesant,
Il s'est ôté son ministère...
Et, pour être moins exigeant,
Pour mieux sentir la valeur de l'argent,
Il s'est nommé surnuméraire.

GEORGES.

Voyez-vous cela ?

FRÉDÉRIC.

A cela près, un excellent homme ; bon père, bon ami, causant de la manière la plus sage et la plus raisonnable sur tous les sujets, un seul excepté.

GEORGES.

Ce n'est pas possible.

FRÉDÉRIC.

Si vraiment. Semblable à Don Quichotte, qui n'extravaguait que lorsqu'il était question de chevalerie, M. de Berlac ne perd la tête que quand il s'agit de places ou de dignités. L'un prenait des auberges pour des châteaux, et celui-ci prend toutes les maisons pour des ministères.

GEORGES.

Je comprends, monsieur.

AIR *de l'Artiste.*

Don Quichotte moderne,
Il prendrait en chemin
Tel orateur qu'on berne
Pour l'enchanteur Merlin ;
Un ministre en disgrâce
Pour quelque mécréant,
Et bien des gens en place
Pour des moulins à vent.

Et dans quelle maison, dans quel ministère est-il en ce moment ?

JULIETTE, en dedans.

Georges ! Georges !

FRÉDÉRIC.

Chut ! quelqu'un.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; JULIETTE, sortant de la chambre du fond, à gauche.

JULIETTE, accourant.

Georges ! Georges ! Ah ! monsieur Georges.

GEORGES, bas à Frédéric.

C'est elle, monsieur, la jeune personne...

JULIETTE.

Maman vous recommande les voyageurs qui sont arrivés cette nuit.

FRÉDÉRIC, vivement, allant à Juliette.

Des voyageurs ! Permettez, mademoiselle; qui sont-ils? savez-vous ?

JULIETTE.

Mais, M. de Noirmont, cet inspecteur général qui est déjà venu l'année dernière.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ce n'est pas cela. (Il passe à la gauche de Juliette.)

GEORGES.

Moi qui ne suis ici que depuis six mois, je ne le connais pas, je ne l'ai pas vu.

JULIETTE.

Je crois bien. Cette nuit, on vous a fait appeler longtemps sans pouvoir vous réveiller. M. Georges a le sommeil très-dur. Eh bien ! venez-vous ? on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Pardon, mademoiselle ; j'ai deux mots à lui dire, et je vous le renvoie.

GEORGES.

Si c'est possible, mademoiselle Juliette.

JULIETTE, à part.

Il y a toujours des importuns. (Haut.) Comme vous voudrez. C'est que M. Dufour, que vous n'aimez pas, ni moi non plus, est là-bas près de maman, il lui parle, et...

GEORGES.

Vrai ! M. Dufour, cet intrigant, cet imbécile, un commissaire au Mont-de-Piété ! (A Frédéric.) C'est mon rival, monsieur.

JULIETTE.

Monsieur Georges !

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, mademoiselle ; je sais tout, et s'il y a des obstacles à votre bonheur, je les lèverai peut-être. Avez-vous confiance en moi ?

JULIETTE.

Dame ! monsieur, ça commence à venir.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure. Cela dépend de Georges.

AIR *du Piége.*

S'il peut me servir aujourd'hui,
Je vous marie.

JULIETTE.

Ah ! quelle ivresse !
Monsieur, je vous réponds de lui.
Mais vous tiendrez votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi, s'il réussit.

GEORGES.

Parlez, monsieur ; j'aurai, je pense,
Cent fois plus d'adresse et d'esprit
En songeant à la récompense.

JULIETTE.

Maintenant, je n'ai plus peur de M. Dufour, et je vais faire prendre patience à maman. Adieu, monsieur, adieu. (Elle rentre dans l'appartement du fond, à gauche.)

SCÈNE III.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

GEORGES.

Est-elle gentille ! et vous consentiriez...

FRÉDÉRIC.

A servir tes amours ? mais certainement, si tu parviens à servir les miens.

GEORGES, riant.

Moi, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Oui, toi, si tu m'aides à retrouver M. de Berlac.

GEORGES.

Est-ce qu'il est comme sa raison ? est-ce qu'il est égaré ?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute, voilà ce qui cause mon inquiétude ; je suis à sa poursuite. Sa fille Emilie, qui vient d'arriver à Paris, me mande que, depuis six jours, son père a disparu, qu'il a quitté son château, sa province, en lui laissant la lettre que voici et qu'elle m'envoie. (Il lit.) « Ma chère Emilie, je suis obligé de « partir à l'instant et sans t'embrasser. On vient de créer pour « moi un nouveau ministère. Viens donc me rejoindre dès que « tu pourras. Tu me trouveras à Paris, dans mon hôtel.

« Mon Excellence,

« DE BERLAC. »

GEORGES.

Je comprends, Son Excellence est perdue.

FRÉDÉRIC.

Précisément.

GEORGES.

Et où la retrouver ? dans la foule des Excellences. Il y en a tant à Paris, d'anciennes et de nouvelles.

FRÉDÉRIC.

D'après les renseignements que j'ai pris, une voiture de poste, à peu près semblable à la sienne, a passé hier dans ce quartier. Mais dans quel hôtel s'est-il arrêté ?

GEORGES.

Je les connais tous ; je verrai, je m'informerai.

FRÉDÉRIC.

C'est le service que j'attendais de toi ; et si tu peux réussir, je te marie, je t'assure une place auprès de moi.

GEORGES.

Une place auprès de vous ! Nous le trouverons, monsieur, nous le trouverons.

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur en dépend. J'ai promis à Emilie de lui ramener son père ; et pourtant je ne puis me montrer à ses yeux ; car, s'il me reconnaissait, il ne voudrait pas me suivre. Il faut

donc que ce soit toi seul qui paraisses, qui te charges de tout. Mais je te recommande, dans toutes tes mesures, les plus grands égards.

GEORGES.

Oui, monsieur, oui, je comprends... comptez sur moi. (On sonne.) Mais pardon ; on s'impatiente. On y va. Mon mariage et une place, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Pour l'argent, ne l'épargne pas ; et si tu as le bonheur de le retrouver, tâche, avec esprit, et sans violences, de ne plus le quitter, de t'en assurer, afin de le conduire à la maison dont voici l'adresse. (Il lui donne une adresse.)

GEORGES.

Soyez tranquille. (On sonne encore.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, GEORGES, Mme PRESTO.

Mme PRESTO.

Eh bien ! Georges, vous n'entendez pas?

GEORGES.

Si, madame, car je prenais les ordres de monsieur.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

AIR : *La voilà... de frayeur.*

(De Léonide.)

Tu m'entends,
Je t'attends,
Je compte sur ton zèle,
Tu m'entends,
Tu comprends,
Vous serez tous contents.

Mme PRESTO.

Allez donc,
Partez donc,
On sonne, on vous appelle ;

Allez donc,
Partez donc,
Quel bruit dans la maison !

GEORGES.

On y va,
Me voilà ;
Oui, comptez sur mon zèle ;
On y va,
Me voilà,
On le retrouvera.

FRÉDÉRIC.

Je vais bien vite au ministère,
Où j'ai du monde à prévenir,
Dans la crainte que mon beau-père
Ne veuille d'abord y courir.

Mme PRESTO.

Mais allez donc, dans l'antichambre,
J'entends des députés sonner ;
Ils demandent leur déjeuner
Avant de se rendre à la Chambre.

(On sonne.)

ENSEMBLE.

Reprise de l'air.

FRÉDÉRIC.

Tu m'entends, *etc.*, *etc.*

Mme PRESTO.

Allez donc, *etc.*, *etc.*

GEORGES.

On y va, *etc.*, *etc.*

(Frédéric sort par le fond ; Georges entre dans la chambre du fond, à droite.)

SCÈNE V.

Mme PRESTO, *seule.*

Je ne sais pas où ce garçon-là a la tête. Quoi qu'en dise ma fille, ce n'est pas le gendre qu'il me faut ; il nous aime, et

voilà tout ; tandis que M. Dufour... il ne nous aime pas celui-là; au contraire, il plaide contre nous.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A nous poursuivre il se dispose ;
Je le ménage. A mon avis
On doit plus soigner, et pour cause,
Ses ennemis que ses amis.
Lorsque les beaux jours disparaissent,
Quand vient le malheur, on sait ça,
Les amis souvent nous délaissent,
Les ennemis sont toujours là.

Ah ! voici M. de Noirmont, notre inspecteur général.

SCÈNE VI.

Mme PRESTO; M. DE NOIRMONT, qui entre en rêvant, par la porte du fond, à droite, et se dirigeant vers la chambre de M. de Berlac

Mme PRESTO.

J'ai bien l'honneur de présenter mes respects à monsieur l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT.

Ah ! c'est vous, madame Presto ?

Mme PRESTO.

Monsieur l'inspecteur est arrivé hier au soir si tard, que je n'ai pu avoir le plaisir de lui présenter mes hommages; mais j'espère qu'on a eu les soins, les égards qui sont dus à monsieur l'inspecteur général ?

M. DE NOIRMONT, de mauvaise humeur.

Monsieur l'inspecteur général, monsieur l'inspecteur général, vous pouvez bien m'appeler M. de Noirmont. Il me semble que ce nom vaut bien l'autre, qui me choque, qui me déplaît ; je ne puis souffrir qu'on me le donne, surtout depuis qu'on me l'a ôté.

Mme PRESTO.

Comment ! monsieur ne serait plus inspecteur général ?

M. DE NOIRMONT.

Eh! voilà une heure que je vous le dis. Vous n'avez donc pas lu le *Moniteur* ?

Mme PRESTO.

Je m'y abonne, monsieur; mais je ne le lis pas. Et monsieur a été destitué ?

M. DE NOIRMONT.

Oui, ma chère amie; voilà comme on récompense les services. Moi qui étais en place depuis vingt ans, sous tous les gouvernements, sous tous les ministères! Aussi, je venais ici pour réclamer, et pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'être dédommagé.

Mme PRESTO.

C'est bien difficile maintenant.

M. DE NOIRMONT.

Moins que vous ne le croyez, (A voix basse.) et vous-même, si vous voulez, vous pouvez m'être utile, me seconder.

Mme PRESTO.

Moi, monsieur!

M. DE NOIRMONT.

Silence. Il y a ici, dans cet hôtel, un homme puissant, un grand personnage, un ministre, en un mot.

Mme PRESTO.

Que me dites-vous là ?

M. DE NOIRMONT.

C'est moi qui l'ai amené dans votre hôtel.

Mme PRESTO.

Je logerais une Excellence!

M. DE NOIRMONT.

Je l'ai rencontré hier à Fontainebleau, où sa voiture venait de se briser. Il pressait les ouvriers, disant qu'il était attendu à Paris; et, se promenant avec impatience, il laissait échapper les mots de *conseil de ministres, projets de loi, portefeuille*. Ces paroles mystérieuses, ce regard bienveillant, cet air de dignité, tout en lui me surprit, m'imposa. Je me hasardai à lui offrir

dans ma chaise de poste une place qu'il a daigné accepter ; et, tout en roulant, il m'a avoué lui-même qu'on le rappelait de sa campagne pour lui confier un portefeuille.

Mme PRESTO.

Lequel ?

M. DE NOIRMONT.

C'est ce que j'ignore ; car il parlait à la fois de finances, de la guerre, de la marine, et il se pourrait qu'il fût honoré de la présidence.

Mme PRESTO.

Bonté de Dieu !

M. DE NOIRMONT.

Silence ; il est là, dans cette chambre, n° 54.

Mme PRESTO.

Et vous l'avez amené dans mon hôtel ?

M. DE NOIRMONT.

Il n'en connaissait point, et je lui ai indiqué celui-ci.

Mme PRESTO.

Quelle reconnaissance !

M. DE NOIRMONT.

Il ne tient qu'à vous de me la prouver. Autant que j'ai pu en juger, (Élevant la voix en se tournant du côté de la chambre de M. de Berlac.) c'est un homme intègre, impartial, qui vient ici avec des idées de justice et d'économie.

Mme PRESTO.

Croyez-vous qu'il reste longtemps ?

M. DE NOIRMONT.

Ah !... raison de plus pour se hâter. Mais vous sentez bien qu'avec un pareil homme, je me suis bien gardé de rien demander ; de parler de moi ou de mes services. D'abord, il n'est pas dans mon caractère de solliciter ou d'intriguer ; on sait ce que je vaux. Vous le savez, vous, madame Presto ?

Mme PRESTO.

Certainement.

M. DE NOIRMONT.

Eh bien, vous pouvez le dire à Son Excellence, lui parler des injustices dont j'ai été la victime, de tout le bien que j'ai fait, de cette brochure que j'ai fait faire, et surtout de cette place de receveur particulier qui est vacante à Paris, et que je sollicite pour mon gendre ; et tout cela négligemment... sans affectation... par manière de conversation, et comme choses de notoriété publique, le tout sans vous compromettre ; car vous n'êtes pas censée savoir que c'est un ministre ; vous ne voyez en lui qu'un simple particulier qui vient loger et déjeuner chez vous.

Mme PRESTO.

Vous avez raison, moi qui n'y pensais pas ! (Allant vers la porte du fond.) Le déjeuner de monseigneur !

M. DE NOIRMONT, l'arrêtant.

Silence donc, attendez au moins qu'il le demande, et surtout n'allez pas donner à ce déjeuner une dénomination ministérielle. C'est un déjeuner incognito.

Mme PRESTO.

Soyez tranquille.

M. DE NOIRMONT, écoutant et regardant à la porte de la chambre de M. de Berlac.

On a parlé, il est levé. Oh ! ma foi, je n'y tiens plus. (Il frappe à la porte.)

M. DE BERLAC, en dedans.

Qu'est-ce ? qui est là ?

M. DE NOIRMONT.

Monseigneur est-il visible ?

M. DE BERLAC, de même.

Oui.

M. DE NOIRMONT.

Peut-on entrer ?

M. DE BERLAC.

Entrez.

M. DE NOIRMONT.

Entendez-vous ? Il a dit : Entrez.

Mme PRESTO.

Il l'a dit !

M. DE NOIRMONT.

Quelle bonté ! Mais surtout, madame Presto, de la discrétion, la plus grande discrétion. Il a dit : Entrez ; j'entre.

(Il entre dans la chambre.)

SCÈNE VII.

Mme PRESTO, puis DUFOUR.

Mme PRESTO.

Je ne puis revenir encore d'une semblable aventure, et il y aura bien du malheur si je n'en profite pas. (M. Dufour entre par la porte du fond.) Ah ! monsieur Dufour, vous voilà !

M. DUFOUR.

Oui, ma belle dame, et je reçois à l'instant de mon avoué une lettre que je m'empresse de vous communiquer.

Mme PRESTO.

Une lettre ! votre avoué ! vous savez bien qu'il n'y a plus de procès entre nous.

M. DUFOUR.

Comme vous voudrez ; je suis en mesure. Je suis principal locataire ; et en faisant rompre un bail que le propriétaire a fait en fraude de mes droits, je vous renvoie de cet hôtel, qui est déjà achalandé rue de Rivoli... une exposition superbe... et je vous ruine.

Mme PRESTO.

Monsieur Dufour.

M. DUFOUR.

Ou je reste avec vous, comme votre associé, comme votre gendre : c'est à vous de choisir.

Mme PRESTO.

Vous savez bien que mon choix est déjà fait.

M. DUFOUR.

Oui, mais à condition que vous donnerez à votre fille une

dot proportionnée à mon amour ; et vous savez que je l'aime beaucoup.

Mme PRESTO.

Beaucoup trop ; votre tendresse est d'une exigence... Mais si, au lieu d'une dot assez modique, je vous faisais avoir une belle place ?

M. DUFOUR.

Que dites-vous ?

Mme PRESTO.

Une place de receveur des finances à Paris ?

M. DUFOUR.

Pas possible ! moi !

Mme PRESTO.

Si, j'en réponds !

M. DUFOUR.

Moi ! M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété.

Air *des Scythes*.

Moi, receveur ! quel bonheur ! quelle place !
Se pourrait-il ?

Mme PRESTO.

Mais soyez notre ami.

M. DUFOUR.

Parlez : pour vous que faut-il que je fasse ?
Neuf ans encor vous resterez ici :
Plus de procès entre nous, c'est fini.
J'en perds l'esprit.

Mme PRESTO.

Entrez dans ma famille.

M. DUFOUR.

C'est un honneur que j'ai toujours cherché.
Vite au contrat. J'adore votre fille,
Et vous aussi par-dessus le marché.

De plus, j'épouse sans dot.

Mme PRESTO.

C'est dit ; touchez là, mon gendre.

M. DUFOUR.

Et quels sont vos desseins ?

Mme PRESTO.

Laissez-moi faire, et taisez-vous. Le voici.

M. DUFOUR.

Qui donc ?

Mme PRESTO.

Silence !

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, Mme PRESTO, M. DE BERLAC, M. DE NOIRMONT.

M. DE BERLAC.

Oui, monsieur, je diminue le budget ; j'éclaircis les comptes ; je les mets à la portée de tout le monde. Les voilà : regardez ; vous n'y voyez pas encore ? Approchez des lumières ; n'ayez pas peur, ça ne mettra pas le feu. Des lumières partout ; je ne les crains pas, je veux qu'on y voie.

Mme PRESTO.

Comme monsieur voudra ; mais comme il fait grand jour...

M. DE BERLAC.

Grand jour ! ma chère amie. Oui, vous avez raison ; c'est un grand jour, le jour de la réconciliation, du bonheur général ; car je veux désormais que tous nos administrés, que tous nos contribuables soient heureux. Quand une fois, par hasard, ils auraient de l'agrément pour leur argent, où serait le mal ?

M. DE NOIRMONT, à part.

Voilà bien le ministre le plus original...

M. DE BERLAC.

Et puis quand je m'en irai, je leur dirai : « Mes enfants, me « voilà. Rien dans les mains, rien dans les poches. Regardez « dans les vôtres, et comptez. Comme cela, on se sépare bons « amis ; une poignée de main, et votre serviteur de tout mon

« cœur, je m'en vais déjeuner. » — Car nous déjeunons, n'est-il pas vrai ? (Il passe à gauche du théâtre; madame Presto est à sa droite.)

M. DE NOIRMONT.

Moi, c'est déjà fait; mais vous, n'est-ce pas, madame l'hôtesse? (Il avance un fauteuil pour M. de Berlac.)

Mme PRESTO.

Oui, monsieur; oui, monsieur.

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Commencez donc sur-le-champ, il n'y a pas de temps à perdre.

Mme PRESTO.

N'ayez pas peur. (A M. de Berlac avec volubilité.) On va le monter à l'instant, un déjeuner soigné et délicat, mon mari est en bas à la cuisine, qui a voulu s'en occuper lui-même, et mon mari est un homme..... c'est un homme, celui-là!

M. DE BERLAC.

C'est un cuisinier.

Mme PRESTO.

Cuisinier par excellence. Quand je parle d'excellence, il y en a beaucoup qui auraient voulu l'avoir, et il a toujours refusé, à cause de l'indépendance de ses opinions. Celui-qui aurait l'esprit de se l'attacher ne s'en repentirait pas.

M. DE BERLAC.

Vraiment ? (Il tire un calepin de sa poche.)

M. DE NOIRMONT.

Il ne s'agit pas de cela; allez donc au fait.

Mme PRESTO.

C'est une manière d'y arriver. (A M. de Berlac.) Et à un grand seigneur, à un ministre, par exemple, pour qui j'aurais de l'amitié, je ne souhaiterais point d'autre chef d'office que mon mari. (M. de Berlac s'assied.) C'est un cadeau que je lui ferais.

M. DE BERLAC.

Son nom ?

Mme PRESTO.

Presto, cuisinier italien.

M. DE BERLAC.

Cuisinier bouffe.

Mme PRESTO.

Connu par la vivacité de son exécution ; avec lui on n'attend jamais, et l'on dîne toujours de bonne heure. (A part.) Et le déjeuner qui n'arrive pas. (Elle va vers le fond.)

M. DE BERLAC.

Ses titres ?

Mme PRESTO, revenant et s'approchant de M. de Berlac, qui est assis.

Auteur d'un Traité sur le macaroni ; attaché au dernier conclave en qualité de restaurateur ; employé au congrès de Véronne ; et, dans les cent-jours, il a refusé une place de cinquante napoléons, chez un chambellan dont la fortune était douteuse et les opinions suspectes.

M. DE BERLAC, se levant.

C'est bien : il aura quinze cents francs.

AIR : *Mon père était pot.*

Oui, les dîners sont dans nos mœurs ;
Chez moi, je veux qu'on dîne.
J'ouvre aux penseurs, aux orateurs,
Ma table et ma cuisine.
Mais,
Malgré mes mets
Et mes vins,
Divins,
Les lois, l'honneur, la charte,
Seront respectés,
Et nos libertés
Ne paîront pas la carte.

(Juliette entre, suivie d'un domestique qui porte un petit guéridon sur lequel se trouve le déjeuner.)

Mme PRESTO.

Voici le déjeuner.

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Mais parlez donc de moi.

Mme PRESTO.

Nous y voilà. (M. de Berlac s'assied. Madame Presto est à côté de lui, à sa gauche; Juliette et M. Dufour, à droite; M. de Noirmont auprès de madame Presto.

M. DE BERLAC.

Beau déjeuner! (Regardant Juliette.) Jolie fille. (Montrant Dufour.) Et celui-là, c'est votre mari, M. Presto, dont vous me parliez tout à l'heure?

JULIETTE.

Non, monsieur, ce n'est pas là mon père. N'est-ce pas, maman?

Mme PRESTO.

C'est un homme du plus grand mérite, un comptable! un administrateur! et s'il y avait une justice au monde, il y a longtemps qu'il serait receveur.

M. DE BERLAC.

Comment cela?

Mme PRESTO.

Il en a exercé les fonctions en secret, pour un homme nul et sans talents, qui en avait le titre et les appointements, tandis que lui en remplissait la place, avec un zèle, une intégrité. C'est cette place de receveur particulier qui est maintenant vacante.

M. DE BERLAC.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Y pensez-vous! cette place que j'ai en vue pour mon gendre!

Mme PRESTO.

Écoutez donc, j'ai aussi une fille à marier.

M. DE BERLAC.

Voilà qui n'est pas juste : et la justice avant tout; il aura la place. Son nom?

Mme PRESTO.

M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété. (Bas à Dufour.) Vous avez votre place.

M. DE NOIRMONT.

Madame Presto, voilà qui est bien peu délicat.

Mme PRESTO.

La famille avant tout.

M. DE NOIRMONT, à part.

Je vois bien qu'il faut que je me soigne moi-même. (Haut.) Madame Presto, a-t-on apporté les exemplaires de mon dernier ouvrage?

M. DE BERLAC.

Un ouvrage! qu'est-ce que c'est? et de qui?

Mme PRESTO.

De M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Allez donc, allez donc.

Mme PRESTO.

Un homme très-capable, et qui joint aux plus grands talents le plus beau caractère. Il a été inspecteur général pendant vingt ans, et a donné sa démission pour cause d'économie publique.

M. DE BERLAC.

Il serait possible!

Mme PRESTO.

M. de Noirmont! c'est connu, tout le monde vous le dira.

M. DE BERLAC, se levant de table.

Une injustice à réparer! c'est mon affaire, c'est mon état. (Allant à M. de Noirmont.) Mon ami, j'ai besoin dans mon ministère d'un secrétaire général. Touchez là, je vous nomme. Voilà comme je suis; c'est toujours cela en attendant mieux.

M. DE NOIRMONT.

Ah! monseigneur! une pareille faveur...

DUFOUR, à madame Presto.

Monseigneur! que dit-il?

M. DE NOIRMONT.

C'est le ministre lui-même.

JULIETTE.

Un ministre dans la maison, moi qui n'en ai jamais vu.

Mme PRESTO.

Ah! monseigneur, Votre Excellence me pardonnera-t-elle la liberté, la familiarité avec laquelle je vous ai parlé? Moi, d'abord, je dis tout ce que je pense.

M. DE BERLAC.

Il n'y a pas de mal. Qu'ils sont doux, qu'ils sont inappréciables les avantages de l'incognito! Un ministre doit tout entendre et tout voir par lui-même; c'est le seul moyen de connaître la vérité et de faire des choix estimables. M. Presto sera cuisinier du ministère, M. Dufour receveur des finances, et M. de Noirmont secrétaire géuéral.

TOUS, s'inclinant.

Ah! monseigneur!

M. DE BERLAC.

C'est bon; je n'exige rien, que votre estime, votre amitié, et une prise de tabac. En usez-vous?

DUFOUR, lui donnant une tabatière d'or.

En voici, monseigneur.

M. DE BERLAC, prenant la tabatière.

C'est bien. (Il prend une prise et dit en rêvant:) Je suis fâché d'être ministre, à présent; si je n'étais pas ministre, je me serais fait nommer directeur général des droits réunis.

M. DE NOIRMONT, s'approchant.

Y pensez-vous?

M. DE BERLAC, froidement.

C'est agréable, on a toujours du bon tabac.

M. DE NOIRMONT.

Votre Excellence veut rire?

M. DE BERLAC.

Je ne ris jamais ; mais je ne vous en empêche pas. Je veux que le peuple s'amuse, je veux qu'il rie, fût-ce à mes dépens ; cela vaut mieux que de le faire pleurer.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je le permets ;
Ayez tous de l'indépendance :
Avocats, députés, préfets,
Ayez ensemble désormais
De l'appétit, de l'éloquence,
Et même un grain de conscience ;
Je le permets.

DEUXIÈME COUPLET.

Je le permets ;
Qu'un journal soit incorruptible,
Qu'un orateur parle français,
Que nos auteurs, dans leurs couplets,
Aient de l'esprit, si c'est possible,
Qu'un censeur même soit sensible ;
Je le permets.

Les journaux sont-ils arrivés ?

Mme PRESTO, allant à gauche.

Ils sont en bas. Vite, petite fille, les journaux de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Ne vous donnez pas la peine, je descendrai dans la salle des voyageurs les lire moi-même ; je ne suis pas fier. En même temps je prendrai mon café, et, de là, je me rendrai au ministère pour m'y installer. (A M. de Noirmont.) Vous m'y suivrez.

M. DE NOIRMONT, s'inclinant.

Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

M. DE BERLAC.

Si vraiment, cette note qu'il faut mettre au net, et envoyer au journal ministériel. Entrez là, dans la chambre. (Il le prend à

part, et lui dit tout bas avec mystère :) Vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. Monsieur de Noirmont, conduisez-vous bien. (Lui glissant la tabatière qu'il a reçue de M. Dufour.) Je ne m'en tiendrai pas là. (Mouvement de Dufour.) Adieu, mes enfants, adieu.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

(De la Muette de Portici.)

TOUS.

Ah! monseigneur, ah! monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur.

Mme PRESTO.

Il sera notre bienfaiteur,
Nous lui devrons notre bonheur.

JULIETTE.

Il aurait bien mieux fait ici
De m'donner Georges pour mari.

DUFOUR.

Quel talent, quelle profondeur!
Ah! quel grand administrateur.

M. DE NOIRMONT.

Celui-là fera, mes amis,
Le bonheur de notre pays.

TOUS.

Ah! monseigneur, ah! monseigneur!
Je suis bien votre serviteur.
Je suis à vous de tout mon cœur.

M. DE BERLAC.

Que je jouis de leur bonheur!...
Je suis à vous de tout mon cœur.

(M. de Berlac entre dans la chambre du fond, à droite ; madame Presto dans celle du fond, à gauche ; M. Dufour sort par la porte du fond, et M. de Noirmont entre dans la chambre de M. de Berlac, n° 54.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis GEORGES.

JULIETTE, seule.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je viens d'apprendre? Il avait bien besoin d'arriver au ministère et de donner une place à M. Dufour. Pauvre Georges! qu'est-ce qu'il va devenir maintenant?

GEORGES.

Je n'en peux plus, j'ai couru tous les hôtels du quartier; ils n'ont pour locataires que des gens sages, raisonnables et sans ambition. Je n'aurais jamais cru qu'à Paris on eût tant de peine à rencontrer un fou. (Apercevant Juliette qui a un mouchoir sur les yeux.) Eh! mais, Juliette, qu'avez-vous? qui donc vous fait pleurer?

JULIETTE.

C'est le ministre.

GEORGES.

Le ministre! Comment, mademoiselle Juliette, vous avez des relations avec le ministre?

JULIETTE.

Hélas! oui; il est venu chez nous.

GEORGES.

Pas possible!

JULIETTE.

C'est là sa chambre, n° 54; c'est moi qui l'ai servi à table; et je lui trouvais d'abord un air si doux, si bienveillant! et je me disais: Bon, ça promet. Après m'avoir dit qu'il me trouvait gentille, vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a fait.

GEORGES.

Quoi donc?

JULIETTE.

Il a fini par donner une place à M. Dufour, votre rival, qui

est maintenant receveur des finances à Paris, et qui va m'épouser tout de suite.

GEORGES.

M. Dufour receveur ! ce n'est pas possible. Ah, mon Dieu ! quelle idée ! Comment nomme-t-on ce ministre ?

JULIETTE.

Monseigneur, et Votre Excellence : pas autrement.

DUO.

AIR : *Quand une belle est infidèle.*

(Des Maris garçons.)

GEORGES.

Son Excellence !

JULIETTE.

Son Excellence !

GEORGES.

Et sa puissance ?...

JULIETTE.

Elle est immense ;
Il a de l'or et des emplois.

GEORGES.

Comment ! de l'or ?

JULIETTE.

Et des emplois,
Et pour tout le monde, je crois.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah ! l'aventure est piquante et nouvelle,
Si c'était lui, que dans mon zèle
Bien loin d'ici je voulais découvrir,
Et le hasard vient me l'offrir.

JULIETTE.

Ah ! l'aventure est pour nous bien cruelle,
L'occasion était si belle ;

Quand la fortune à nous semblait s'offrir,
Monsieur ne veut pas la saisir.

GEORGES.

Et depuis quand est-il chez nous?

JULIETTE.

De cette nuit.

GEORGES.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Des voyageurs voyez le livre.

GEORGES, allant à la table et ouvrant le livre.

De Noirmont, de Berlac, c'est lui!...
A quel espoir mon cœur se livre!

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGES, repassant à la gauche de Juliette.

Je suis ravi,
Ne perdons pas de temps; à Joseph allez dire
D'amener la voiture, et de monter ici.

JULIETTE.

Mais pourquoi donc?

GEORGES.

Plus tard, j'irai vous en instruire.
Ne craignez rien.
Tout ira bien.

REPRISE DU DUO.

Son Excellence!

JULIETTE.

Son Excellence!

GEORGES.

Est, je le pense,
En ma puissance;
De notre hymen
Je suis certain.

JULIETTE.

Et ce rival?

GEORGES.

N'aura demain,
Ni sa place, ni votre main.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Oui, c'est bien lui, grâce à mon zèle,
Bientôt, morbleu, je saurai le saisir;
Notre projet doit réussir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Comptez aussi sur notre zèle,
Si notre hymen par là doit réussir.
Adieu: je cours vous obéir.

(Elle sort.)

GEORGES, seul.

Elle n'y comprend rien, elle a perdu la tête. Mais, en fait de tête, voici la meilleure de toutes; car c'est notre ministre, je l'entends; attention.

SCÈNE X.

M. DE NOIRMONT, GEORGES, au fond.

M. DE NOIRMONT sort de la chambre de M. de Berlac; il tient un papier à la main, et il a un portefeuille sous le bras.

La note est recopiée, et pour une entrée au ministère, il est impossible de voir une profession de foi plus positive, et des intentions mieux prononcées; il en arrivera ce qui pourra. — Et le journal ministériel auquel il faut l'envoyer; il n'y a pas un instant à perdre. Maintenant ça m'est égal; je tiens la faveur, je la tiens et je m'y cramponne.

GEORGES, avec compassion.

C'est un accès qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Ils me croyaient perdu; mais me voilà, je reviens, je rentre dans la carrière, prêt à les écraser tous; et malheur à qui se trouvera sur mon passage.

GEORGES, à part.

Pauvre homme! c'est du délire, de la rage! je ne le croyais pas aussi malade.

M. DE NOIRMONT, s'asseyant auprès de la table, à droite.

Je suis donc depuis un instant secrétaire général. Secrétaire général! c'est bien peu...

GEORGES, à part.

C'est vrai, lui qui tout à l'heure était ministre; il paraît qu'il recommence.

M. DE NOIRMONT.

Mais on peut devenir conseiller d'État, directeur général; qui sait même? ministre; et pourquoi pas?

GEORGES.

Ça dépend de lui, quand il voudra.

M. DE NOIRMONT.

Et puis ça ne m'empêche pas d'avoir un titre; un titre, c'est utile, c'est même économique; ça tient lieu de tant de choses, et puis cela fait bien, surtout quand on ouvre les deux battants, et qu'on vous annonce... M. le baron... M. le vicomte... M. le duc... M. le duc! il y a pourtant des gens qui s'entendent appeler ainsi, des gens qui, devant leur nom, peuvent mettre ces trois lettres, DUC, le duc; sont-ils heureux! Je paierais un pareil mot de toute ma fortune, et du repos de ma vie entière.

GEORGES, à part.

Si celui-là n'est pas fou! il me faisait peur tout à l'heure, il me fait pitié maintenant; M. Frédéric a raison, il est trop malheureux pour qu'on ne tâche pas de le guérir.

JOSEPH, entrant. Bas à Georges.

Monsieur, la voiture est en bas, elle est prête.

GEORGES, regardant M. de Noirmont.

C'est bien. Il se calme, il s'apaise, et le plus fort de l'accès est passé; profitons-en pour tâcher de l'emmener. (Saluant.) Monsieur...

M. DE NOIRMONT.

Qu'est-ce que c'est ?

GEORGES.

Je voulais parler à M. le secrétaire général.

M. DE NOIRMONT.

C'est moi ; que voulez-vous ? qui vous envoie ? de quelle part ?

GEORGES.

De la part... de la part de Son Excellence.

M. DE NOIRMONT, se levant.

Son Excellence, c'est différent : qui êtes-vous ?

GEORGES.

Je suis son secrétaire.

M. DE NOIRMONT, vivement.

Son secrétaire ! c'est moi.

GEORGES.

Oui, secrétaire général ; mais je suis, moi, du cabinet particulier.

M. DE NOIRMONT, avec envie.

Secrétaire intime ! une belle place que vous avez là, une place influente ; et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux...

GEORGES, à part.

C'est ça, il va me la prendre ; il les lui faut toutes.

M. DE NOIRMONT.

Et que me veut Son Excellence ?

GEORGES.

Elle vous attend.

M. DE NOIRMONT.

Pour aller au ministère?

GEORGES.

Précisément : la voiture est en bas, et vous n'avez qu'à y monter.

M. DE NOIRMONT.

Je mets un cachet à cette lettre, et je suis à vous.

(Il va à la table.)

GEORGES, bas à Joseph.

Il y a des cadenas aux portières?

JOSEPH, bas.

Comme vous l'aviez dit.

GEORGES.

Alors, fouette, cocher; et conduis-le à la maison de santé dont voici l'adresse. Dix écus pour toi.

JOSEPH.

Vous pouvez être tranquille.

M. DE NOIRMONT.

Monsieur ne vient pas avec nous?

GEORGES, à part.

Pour aller à Charenton : merci. (Haut.) Je ne prendrai point cette liberté. Vous avez sans doute à causer de graves intérêts, et je n'ai pas une tête comme la vôtre, (à part.) grâce au ciel.

M. DE NOIRMONT.

C'est juste. Adieu, mon cher, adieu ; nous nous reverrons. (A part.) Secrétaire intime! à son âge! il y a des gens qui ont un bonheur insolent.

(Il sort par le fond. Joseph le suit.)

SCÈNE XI.

GEORGES, seul.

AIR : *Du Neveu de Monseigneur.*

Il est en ma puissance,
Tous nos vœux sont remplis !
Bientôt de ma prudence
L'hymen sera le prix.
J'entends ses cris,
Le voilà pris.
Serviteur,
Monseigneur,
Partez !... Votre Excellence,
En perdant sa grandeur,
Doit assurer mon bonheur.

(On entend rouler la voiture.)

DEUXIÈME COUPLET.

Pour vous plus de puissance,
Pour vous plus de crédit ;
Et mon bonheur commence
Où le vôtre finit.
Allez chercher votre raison
A Charenton.
Serviteur,
Monseigneur,
Il part, et Son Excellence,
En perdant sa grandeur,
Vient d'assurer mon bonheur.

SCÈNE XII.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

GEORGES.

D'excellentes ! j'ai trouvé votre homme ; il roule maintenant,

sous bonne escorte, dans une voiture qui va le conduire à la maison de santé dont vous m'avez donné l'adresse.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon cher Georges, comment te témoigner ma reconnaissance! et quelle sera la joie de sa fille! je la quitte à l'instant, et elle ne croyait pas avoir sitôt le bonheur de revoir son père.

GEORGES.

Ce bonheur-là ne sera pas sans mélange ; car je l'ai trouvé bien mal.

FRÉDÉRIC.

Vraiment?

GEORGES.

Oui, monsieur ; le cerveau est bien malade, plus que vous ne croyez ; il a même eu un accès de fureur concentrée.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! et tu n'as pas peur qu'il ne s'échappe?

GEORGES.

Impossible! un cadenas à chaque portière. Quand je me mêle de quelque chose...

(On entend M. de Berlac qui, en dehors, s'écrie :)

Ce ne sera pas ainsi ; je ne veux pas cela.

FRÉDÉRIC.

O ciel! c'est lui que j'entends.

GEORGES.

Non, monsieur, vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, regardant à la porte de la chambre du fond, à droite.

Je le vois d'ici ; il monte l'escalier, en causant avec madame Presto et ta prétendue. Regarde plutôt.

GEORGES.

Je le vois bien ; mais ce n'est pas celui-là.

FRÉDÉRIC.

Eh ! je te dis que si ; je le connais bien, peut-être ; c'est M. de Berlac lui-même.

GEORGES, étonné.

M. de Berlac ! Ah çà ! et l'autre ?

FRÉDÉRIC.

Quel autre ?

GEORGES.

L'autre fou. Il faut donc qu'ils soient deux.

FRÉDÉRIC.

Que le diable t'emporte, et l'autre aussi ! Mais il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

GEORGES, lui montrant la porte du cabinet, à droite.

Là, dans ce cabinet, où vous pourrez le voir et l'entendre.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Comptez sur moi, je vous le jure,
Je suis là pour vous obéir ;
(Seul.)
Et l'autre qui roule en voiture,
Dieu sait ce qu'il va devenir.
Ce bon monsieur, quoique, hélas ! bien malade,
A se traiter ne songe nullement,
Et va, morbleu ! grace à mon escapade,
Être guéri par accident.

(Frédéric est entré dans le cabinet, à droite, et M. de Berlac entre par la porte du fond, à droite, avec madame Presto et Juliette.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, JULIETTE, M. DE BERLAC, Mme PRESTO.

M. DE BERLAC, à Juliette, qu'il tient par la main.

Comment, ma chère amie ! vous en aimez un autre ?

Mme PRESTO.

Je demande pardon à Votre Excellence, que cette petite fille a été étourdir de ses bavardages.

M. DE BERLAC.

Apprenez, madame Presto, que j'aime le bavardage des petites filles. Ça me rappelle la mienne, parce qu'un ministre qui est père de famille... ça ne fait jamais de mal; ça fait penser à être sensible, et on a si peu d'occasions! Voyons, mon enfant, ne craignez rien.

GEORGES.

Qu'est-ce que disait donc M. Frédéric? celui-là est la raison même.

M. DE BERLAC, à Juliette qui hésite.

Eh bien, vous disiez donc?...

JULIETTE.

Qu'on veut me faire épouser M. Dufour, un de vos employés, que je n'aime pas.

M. DE BERLAC.

Comment, madame Presto, votre fille n'aime pas M. Dufour? et vous voulez qu'elle l'épouse?

Mme PRESTO.

Mais, monseigneur...

M. DE BERLAC.

Voilà comme on fait de mauvais ménages! voilà comme les accidents arrivent! comme les plus honnêtes gens du monde finissent par être... (Prenant une prise de tabac.) par être vexés! Et exposer M. Dufour, un employé à moi, à être un mari de ce genre-là! Je ne le veux pas; je ne veux pas qu'il y en ait un seul dans mon administration.

GEORGES, à part.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Allons, il s'y met, il commence.

M. DE BERLAC.

Je ne veux plus de tels maris,
Dans les bureaux d'une Excellence.

Mme PRESTO.

Ce n'est pas leur faute.

M. DE BERLAC.

Tant pis.
Je les supprime, je les chasse,
C'est à ces dames d'y penser.
Ça leur fera perdre leur place.

GEORGES, à part.

Jadis ça les faisait placer.

M. DE BERLAC.

Et vous qui les défendez, madame Presto; voilà votre époux que j'ai pris comme maître d'hôtel; si je savais qu'il fût...

Mme PRESTO.

Du tout, monsieur.

M. DE BERLAC.

A la bonne heure; dès que vous en répondez... Et, au fait, elle doit le savoir mieux que personne. (A Juliette.) Approchez ici. Vous n'épouserez pas M. Dufour; nous trouverons quelque autre employé, quelque surnuméraire, à qui il faille une jolie place... et en attendant, voilà mon présent de noce. (Voulant lui donner un anneau.)

JULIETTE, refusant.

Oh! non, non, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Allons donc, une misère comme celle-là, une bague de cinq ou six cents francs.

Mme PRESTO, bas à Juliette.

Apprenez, mademoiselle, qu'on ne refuse jamais un ministre.

JULIETTE.

J'aimerais mieux que monseigneur me donnât autre chose.

M. DE BERLAC.

Et quoi donc?

JULIETTE.

Une place à Georges, que voici ; il devait la demander à Votre Excellence, et il paraît qu'il n'a pas osé.

M. DE BERLAC.

Une place ?

GEORGES, à part.

Elle aurait mieux fait de prendre la bague ; c'était plus sûr.

M. DE BERLAC.

Ah ! il veut une place ? (Il fait approcher Georges.) Approchez. Quels sont vos titres ?

GEORGES, passant auprès de M. de Berlac.

Je n'en ai pas, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Voilà, au moins, de la franchise, et c'est rare. C'est bien, mon garçon ; c'est très-bien ; et à quoi es-tu bon ? que sais-tu faire ?

GEORGES.

Rien.

M. DE BERLAC.

Je te nomme... à la barrière de l'Étoile, inspecteur des travaux... il n'y a rien à faire.

JULIETTE.

Quel bonheur !

GEORGES.

Je vous remercie, monseigneur ; mais je n'en veux pas.

M. DE BERLAC.

Qu'entends-je ?

JULIETTE.

Comment ! monsieur Georges, vous refusez ?

GEORGES.

Oui, mademoiselle ; je n'ai pas d'ambition ; je ne tiens pas aux honneurs, aux dignités ; je ne tiens qu'à vous.

JULIETTE.

A la bonne heure ; mais ça n'empêche pas.

M. DE BERLAC.

Jeune homme, jeune homme, donnez-moi la main, l'autre. Ce n'est plus une place que je vous offre ; c'est mon amitié, vous l'avez ; et, par-dessus le marché, je vous nomme chef de division.

GEORGES.

Mais, monseigneur...

M. DE BERLAC.

Conseiller d'État, directeur général.

GEORGES.

Non, non; et cent fois non. Je n'accepte de tout cela que votre amitié.

M. DE BERLAC.

Mon amitié, soit; mais j'espère que vous prendrez quelque chose avec.

AIR *de Turenne.*

Venez toujours dîner au ministère,
Rien qu'en ami l'on vous y traitera;
Nous vous verrons y prendre goût, j'espère.

GEORGES.

Je ne crois pas.

M. DE BERLAC.

Ça vous viendra,
Au ministère on connaît ça.
Tous ces dîneurs qui font les bons apôtres,
Sans avoir faim, prennent place au repas,
Et l'appétit vient...

GEORGES.

En mangeant.

M. DE BERLAC.

Non pas,
Mais en voyant manger les autres,
Rien qu'en voyant manger les autres.

M. DE BERLAC.

Mais, à propos d'appétit, où est donc mon secrétaire général, M. de Noirmont?

JULIETTE, s'approchant de M. de Berlac.

Je n'osais pas en parler à monseigneur; car nous avons cru, en bas, que c'était par son ordre qu'il venait d'être arrêté.

M. DE BERLAC.

Arrêté! qu'est-ce que cela signifie?

JULIETTE.

Ah! mon Dieu oui; des cadenas aux portières et des hommes à cheval qui escortaient la voiture.

(Georges veut l'empêcher de parler.)

M. DE BERLAC.

Et de quel droit priver un citoyen de ce qu'il a de plus précieux au monde, de sa liberté? Holà, quelqu'un! (Un domestique entre.)

GEORGES.

Il y a sans doute des raisons.

M. DE BERLAC.

Des raisons! il n'y en a pas; il n'y a que la loi, la loi avant tout: je ne connais que ça: point d'arbitraire, je n'en veux pas.

GEORGES, regardant le domestique qui est entré.

Aussi, je vais envoyer.

M. DE BERLAC.

Attendez, il faut un ordre, je vais le signer. (Il va à la table et prend du papier et une plume. Pendant ce temps, Juliette passe à gauche, à côté de madame Presto.) Quel honneur! quel beau privilége! une plume, un peu de papier, trois mots: *Mettez en liberté*, et vous sauvez un innocent, un opprimé, un honnête homme. *Mettez en liberté*. Allez. (Il donne le papier à Georges.)

GEORGES, qui, pendant ce temps, a parlé à un domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, reprenant le papier.

Un instant, que je lui donne l'adresse de mon ministère, pour qu'il vienne m'y rejoindre de suite. (Il écrit et donne le papier à Georges.) Allez.

GEORGES, donnant le papier au domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, sur le devant de la scène.

Je suis content : une injustice réparée... ça fait bien pour entrer en fonctions ; et je puis maintenant me rendre à mon ministère. On doit aimer à faire le bien quand on a le temps; c'est si facile ! moi, j'en ferai souvent ; je n'aurai pas d'ennemis, je pardonnerai toujours, et d'abord ce pauvre Frédéric de Rinville... (Frédéric paraît sur la porte du cabinet.) Me voilà ministre ; c'est le moment d'avoir de l'indulgence et de lui dire : « Mon « ami, une poignée de main ; rendez-moi votre amitié, et pre- « nez ma fille ; je vous la donne avec des gants blancs, un bou- « quet au côté... c'est bien, c'est bien, point de remercîments. « (S'essuyant les yeux.) Pauvre enfant ! rendez-la heureuse, et nous « serons quittes. »

GEORGES.

Ah ! l'honnête homme.

M. DE BERLAC.

Qu'est-ce que c'est ?

GEORGES.

Rien, monseigneur.

M. DE BERLAC.

J'ai dit à M. de Noirmont de me rejoindre au ministère. (A Juliette.) Voilà votre mari. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Moi, on m'attend ; je vais à mon audience.

Mme PRESTO.

Et la voiture de monseigneur ?

M. DE BERLAC.

Point de voiture ; il est beau d'entrer au ministère à pied,

avec le parapluie à canne, et d'en sortir de même. Donnez-moi le parapluie à canne, (Georges lui donne le parapluie.) il est de rigueur; car, là aussi, il y a souvent des orages. Adieu, mes amis, je vous reverrai ici, après mon audience. Je reviendrai dîner.

Mme PRESTO, accompagnant M. de Berlac qui sort.

Ah! quel honneur pour moi! Vous pouvez être sûr que le dîner le plus fin et le plus délicat... un dîner de ministre... rien que des truffes.

M. DE BERLAC, revenant avec colère.

Des truffes! Qui est-ce qui a dit des truffes? Point de truffes. Les malheureuses! elles ont causé dans l'État trop de désordres, trop d'abus, sans compter les indigestions, je n'en veux point sous mon ministère, je les destitue.

Mme PRESTO.

Destituer les truffes! qu'allons-nous devenir?

M. DE BERLAC.

Je ferme la bouche aux mécontents, aux envieux.

GEORGES.

Ils l'ouvriront encore pour crier; c'est changer les idées reçues.

Mme PRESTO.

Bouleverser tous les repas.

GEORGES.

Soulever contre vous tous les appétits de la grande propriété.

M. DE BERLAC, rêvant.

C'est possible. (A Georges.) Vous me ferez un rapport là-dessus; (à part.) au fait, il faut marcher avec le siècle, et nous vivons dans un siècle truffé. D'ailleurs, si je les destitue, qu'est-ce que je mettrai à leur place? je ne vois que les... qui sont bien insuffisantes pour les besoins de la civilisation : j'y songerai. (A Georges.) Le portefeuille. (Georges lui donne un portefeuille.) Vous ferez votre rapport. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Adieu, mes enfants, adieu : j'y songerai. (Il sort par le fond, Juliette et madame Presto sortent avec lui.)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES, à Frédéric qui sort du cabinet.

Eh bien! monsieur, vous avez tout entendu; faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC.

Non; en l'écoutant, j'ai changé d'idée. — Cet excellent homme, qui me pardonne, qui me donne sa fille, parce qu'il est ministre; et je lui ôterais une place dont il fait un si bon usage! je l'empêcherais d'être heureux!

GEORGES.

Ce serait bien ingrat.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que nous gagnerions à le guérir? il rêve, c'est vrai; mais ce sont les rêves d'un homme de bien; pourquoi le réveiller?

GEORGES.

Vous avez raison. C'est là de l'humanité, de la bonne philosophie; laissons-lui son erreur et son portefeuille, et qu'il dorme tranquillement : c'est si rare quand on est ministre!

FRÉDÉRIC.

Je vais retrouver sa fille, lui faire part de mes nouveaux projets; et si elle les approuve, je viens sur-le-champ les mettre à exécution.

GEORGES.

Et je suis là pour vous seconder.

(Frédéric sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE XV.

GEORGES, DUFOUR, entrant avec Mme PRESTO et JULIETTE.

DUFOUR.

Quoi! madame, refuser de signer ce bail et ce contrat?

JULIETTE.

C'est le ministre qui ne veut pas.

Mme PRESTO.

Oui, le ministre ne veut pas.

AIR : *Honneur, honneur et gloire.*
(De la Muette.)

JULIETTE.

Ici, Son Excellence,
Dispose de ma foi,
Et d'une autre alliance
Nous impose la loi.

ENSEMBLE.

Mme PRESTO.

Oui, c'est Son Excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la préférence,
Et sera son époux.

GEORGES.

Oui, c'est Son Excellence
Qui s'intéresse à nous;
J'obtiens la préférence,
Je serai son époux.

DUFOUR.

Quelle insolence et quelle audace !
Combien j'enrage ! c'est égal.
Faisons, pour conserver ma place,
Des compliments à mon rival.

ENSEMBLE.

TOUS.

Oui, c'est Son Excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la } préférence,
J'obtiens la }
Et sera son }
mon } époux.
Je serai son }

DUFOUR.

Oui, de Son Excellence
Redoutons le courroux...
George a la préférence,
Il sera son époux.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. DE NOIRMONT.

M. DE NOIRMONT, entrant par le fond.

C'est une horreur ! c'est une indignité ! se jouer de moi à ce point !

DUFOUR.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE NOIRMONT.

D'abord un rapt, un enlèvement.

Mme PRESTO.

Nous le savions ; mais cela n'a pas eu de suites.

M. DE NOIRMONT.

Au contraire ; me conduire dans une maison où l'on m'a donné des douches !

DUFOUR.

Des douches !

M. DE NOIRMONT.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire, une, deux.

JULIETTE.

Et l'ordre de mise en liberté que monseigneur avait signé ?

GEORGES.

Et que je me suis empressé d'expédier.

M. DE NOIRMONT.

Empressé ! joliment ! il n'est arrivé qu'à la troisième, et dans ma fureur, j'aurais tué tout le monde... si je n'avais eu peur de faire attendre Son Excellence, qui me donnait rendez-vous à son ministère. J'y cours, et là, ce que j'apprends est encore pire.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE NOIRMONT.

Il y a que je suis compromis, que vous êtes compromis, que nous sommes tous compromis.

TOUS.

Expliquez-vous.

M. DE NOIRMONT.

Je monte d'abord au cabinet du secrétaire général pour m'y installer ; je le trouve occupé par un compétiteur, qui me demande ce que je voulais ; parbleu ! ce que je voulais, c'était sa place ; mais en fonctionnaire obstiné, il refuse de s'en dessaisir, et c'est pour le mettre à la raison que je m'élance avec lui dans le cabinet du ministre.

TOUS.

Eh bien !

M. DE NOIRMONT.

Eh bien ! voici bien un autre incident : le ministre n'était pas ministre.

TOUS.

Comment ?

M. DE NOIRMONT.

C'en était bien un, mais ce n'était pas le nôtre.

TOUS.

O ciel !

GEORGES, à part.

Voilà le réveil qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Troublé à cette vue, je me courbe jusqu'à terre, pour me donner une contenance ; et, balbutiant quelques mots d'excuse, je sors au milieu des chuchotements, des éclats de rire, et des politesses de mon confrère l'usurpateur, qui me reconduit jusqu'à la porte pour la fermer sur moi.

DUFOUR.

Et l'autre Excellence ?

M. DE NOIRMONT.

L'autre Excellence s'était moquée de nous ; je l'ai rencontrée dans un corridor, se disputant avec un garçon de bureau qui

ne voulait pas la laisser entrer; vous entendez bien que j'ai filé sans la voir, et sans la saluer.

AIR : *Le soleil va paraître.*

(De la Muette de Portici.)

TOUS.

Ah! c'est affreux! une telle disgrâce
Compromet tous nos intérêts.

ENSEMBLE.

M. DE NOIRMONT.

C'est grâce à lui que je me vois sans place,
Et c'est pour lui que je me compromets.

GEORGES.

Pauvre Dufour! il en perdra sa place.
Ah! s'il pouvait encor payer les frais!

DUFOUR.

C'est votre faute, et, si je perds ma place,
Nous plaiderons, et vous paierez les frais.

Mme PRESTO et JULIETTE.

Tout est perdu, Georges perdra sa place.
Nous plaiderons, et je paierai les frais.

Mme PRESTO.

Écoutez-moi.

DUFOUR.

Non; j'enrage.
Plus de bail, plus de mariage..

GEORGES.

Quel réveil!

JULIETTE.

Quel dommage

Mme PRESTO.

Mais je le vois. Oui, c'est lui,
Il ose encor venir ici.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M. DE BERLAC, qui entre en rêvant.

TOUS, allant au-devant de lui et l'entourant.

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrâce
Menace tous nos intérêts :
C'est grâce à vous que je me vois sans place,
Et c'est pour vous que je me compromets.

M. DE BERLAC, sortant de sa rêverie.

Qu'est-ce que c'est ? des regrets, des murmures, des amis qui me plaignent, qui se désolent.

GEORGES.

Il voit tout en beau.

M. DE BERLAC.

Vous êtes mécontents? pourquoi cela?... Je ne le suis pas, moi, parce que je suis philosophe, c'est-à-dire destitué.

TOUS.

Destitué !

M. DE BERLAC.

Oui, mes enfants, j'ai été nommé ; j'ai été ministre vingt-quatre heures, je ne le suis plus : cela peut arriver à tout le monde.

DUFOUR.

Et ceux que vous avez nommés ? ceux que vous avez placés?

M. DE BERLAC.

Rassurez-vous ; ils partagent mon sort, ils partent avec moi.

M. DE NOIRMONT.

Partir ! partir ! comme c'est agréable ! Et qui vous priait de me nommer secrétaire général ? Vous l'avais-je demandé ?

DUFOUR.

Et moi, avais-je besoin de votre recette? Quand on est indé-

pendant par sa fortune et son caractère, on n'a que faire d'aller s'exposer. J'en perdrai peut-être ma place au Mont-de-Piété.

Mme PRESTO.

Et moi, qui ai refusé une affaire superbe, un bail que monsieur me proposait ; je me vois obligée de plaider ; et c'est vous qui êtes cause de tout. (Ils se retirent tout au fond du théâtre ; M. de Berlac est seul sur le devant, Georges est auprès de lui.)

M. DE BERLAC.

Les ingrats ! ils sont tous les mêmes. Allez, vils roseaux que courbait le vent de la faveur, relevez-vous, le vent ne souffle plus ; (à Georges.) et toi ? eh bien, tu restes là ? tu ne t'éloignes pas ?

GEORGES.

Non, monseigneur ; je suis courtisan du malheur, je lui suis fidèle.

M. DE BERLAC.

Ce n'est pas un roseau celui-là, c'est un chêne qui prend racine dans le terrain de la disgrâce ; je n'oublierai pas ton dévouement ; et si jamais je reviens aux grandeurs...

GEORGES.

Je serais encore le même.

M. DE BERLAC.

Tu as raison, tu n'as besoin de rien ; seul et unique de ton espèce, tu n'as qu'à te montrer pour de l'argent, et ta fortune est faite, la mienne aussi ; car je reviendrai aux honneurs ; il me faut une place, j'emploierai mes amis, mon crédit.

M. DE NOIRMONT et DUFOUR.

Oui, il est joli.

Mme PRESTO.

Je lui conseille de s'y fier.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. de Berlac ! M. de Berlac, où est-il ?

M. DE BERLAC.

Frédéric de Rinville !

FRÉDÉRIC.

Lui-même, qui est impatient de vous embrasser.

M. DE BERLAC.

Ce matin, monsieur, j'étais puissant, j'étais ministre, je pouvais vous revoir et vous pardonner, mais maintenant...

FRÉDÉRIC.

Maintenant plus que jamais ; il y a bien d'autres nouvelles.

M. DE BERLAC.

Il serait possible !

FRÉDÉRIC.

On vous a enlevé votre place de ministre, parce qu'on vous en destinait une bien autrement importante dans les circonstances actuelles, une place qui réclamait tous vos talents et votre adresse ; on vous nomme ambassadeur à Constantinople.

M. DE BERLAC.

Moi !

TOUS, s'approchant de M. de Berlac.

Ambassadeur !

M. DE BERLAC.

Mon cher Frédéric, mes amis, mon gendre ! ambassadeur ! je m'en doutais ; ambassadeur à Constantinople !

GEORGES.

Au moment où ils reviennent tous, au moment où la guerre est déclarée ! voilà qui prouve la confiance que l'on a en vous.

M. DE BERLAC.

Elle ne sera pas trompée. Ambassadeur à Constantinople !

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Je pars : l'espoir me donnera des ailes ;
La Grèce attend, et les Russes sont là :
Notre vaisseau franchit les Dardanelles;
A mon nom seul je vois fuir le pacha;
Jusqu'à *Stamboul* j'arrive : me voilà !
(Il fait un pas en avant, et se posant avec dignité :)
« Sultan Mahmoud, il faut que ça finisse ;
« Résignez-vous, ou je repars soudain ;
« Vous entendrez la raison, la justice,
« Ou le canon de Navarin. »

FRÉDÉRIC.

Ma voiture est en bas ; et il faut avant tout remercier le ministre qui nous attend, et qui n'a rien à refuser.

DUFOUR et Mme PRESTO.

Il serait possible ! ah, monseigneur !

M. DE BERLAC, les regardant.

La girouette a tourné, le vent de la prospérité souffle de nouveau, et le roseau reprend son pli. (Voyant qu'ils saluent.) C'est ça, c'est ça, inclinez-vous ; je devrais vous abaisser plus encore, mais ça n'est pas possible. Faites vos pétitions, je les présenterai.

DUFOUR et Mme PRESTO.

Ah ! monseigneur ! (M. Dufour et madame Presto vont à la table à droite, et écrivent leur pétition.)

M. DE BERLAC.

Et vous aussi, monsieur de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Vous ne me connaissez pas, monsieur, et bientôt vous saurez ce que je pense.

M. DE BERLAC.

De la fierté ; c'est bien.

M. DE NOIRMONT.

Je prie seulement Votre Excellence de jeter les yeux sur ce mémoire. (Ils se retirent un peu vers le fond, à gauche. Pendant que M. de Berlac parcourt le mémoire, Georges s'approche de Frédéric, et lui dit à voix basse :)

GEORGES.

Ah çà, monsieur, d'où nous vient cette ambassade ?

FRÉDÉRIC, se touchant le front.

De là ; j'ai vu Émilie, elle consent à un projet qui fait le bonheur de son père et le nôtre. Le ministère a tout appris ; il nous secondera, et au moment de nous embarquer à Marseille, nous serons nommés à d'autres ambassades, et de capitale en capitale...

GEORGES.

Je comprends, nous voyagerons ainsi gaiement en famille.

FRÉDÉRIC.

Tant que durera sa folie.

GEORGES.

Oui, le tour de l'Europe.

M. DE NOIRMONT, à M. de Berlac qui a fermé le mémoire.

Vous y voyez, monsieur, que je ne veux rien, que je ne demande rien au ministre.

M. DE BERLAC.

C'est trop juste, et vous êtes sûr de l'obtenir.

M. DE NOIRMONT.

Mais vous allez courir des dangers ; je demande à les partager, à ne point quitter l'ambassadeur.

M. DE BERLAC.

Un pareil dévouement vous rend mon estime et ma faveur ; je vous nomme secrétaire d'ambassade.

M. DE NOIRMONT.

Ah ! monseigneur !

GEORGES, bas à Frédéric.

Celui-là est incurable; les douches n'y feraient rien, et je vous conseille de le laisser aller à Constantinople.

Mme PRESTO, se levant et présentant sa pétition à M. de Berlac.

Voici ma pétition.

DUFOUR, de même.

Voici la mienne.

M. DE BERLAC.

C'est bien; mais je vous ai entendus parler de procès; je n'en veux pas, je supprime les procès, les huissiers, les procureurs; il faut que tout le monde se donne la main. (A Dufour.) Donnez la main à madame. (Il désigne madame Presto.) (A Georges.) Vous, à mademoiselle. (Il montre Juliette.) (A Frédéric et à M. de Noirmont.) Et, nous aussi, (il leur donne la main.) là...

FRÉDÉRIC, à Georges.

Eh bien! quel est le plus fou d'eux tous?

GEORGES, les regardant.

Je n'en sais rien : mais, à coup sûr, (montrant M. de Berlac.) ce n'est pas celui-là.

CHŒUR FINAL.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

TOUS.

Ah, monseigneur! ah, monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur!

(Pendant ce dernier chœur, M. de Berlac s'éloigne tenant Frédéric sous le bras, et donnant la main à M. de Noirmont; Georges, Juliette, M. Dufour, madame Presto le saluent avec respect. Le rideau tombe.)

FIN DE LA MANIE DES PLACES.

MARIE MIGNOT,

COMÉDIE HISTORIQUE, MÊLÉE DE COUPLETS, EN TROIS ÉPOQUES,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville,
le 17 octobre 1829.

En société avec M. PAUL DUPORT.

Personnages :

Marie MIGNOT, nièce de Mignot.

LAGARDIE.

MIGNOT, traiteur.

MARION DELORME.

NACQUART, procureur.

Le maréchal DE L'HOPITAL.

CASIMIR, de Pologne.

GASTON, secrétaire-copiste du Maréchal, et secrétaire de Casimir.

MARIE, fille de Mignot.

UN VALET.

MARIE MIGNOT

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Une arrière-salle du cabaret de Mignot, éclairée dans le fond sur la boutique. A droite une table de blanchisseuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, BLANCHISSEUSES.

(Au lever du rideau, elles sont occupées à placer du linge dans des corbeilles.

CHŒUR.

AIR *de la Fiancée.*

Hâtez-vous, mesdemoiselles ;
Ces plis et cette blancheur,
Près des marquis et des belles,
Doivent nous mettre en faveur...

MARIE.

Oui, mesdemoiselles, dépêchons-nous ; vous êtes en retard, et cela doit impatienter les pratiques qui attendent leur linge, surtout celles qui n'en ont pas assez pour attendre... La reine d'Angleterre, par exemple... pauvre femme ! j'ai été l'autre jour chez elle : pas de feu, pas de bois ! ça fend le cœur ; la fille d'Henri IV ! vous lui ferez crédit, entendez-vous ?... Je ne suis que Marie Mignot, la nièce d'un cuisinier... une blanchisseuse... mais je fais plus pour elle que le Mazarin !... (A une autre.) Pas de faux plis, donc ; c'est la robe de Marion Delorme ; elle est si difficile !... elle surtout qui a exercé...

AIR *du Piége.*

Marion avant ses beaux jours
Travaillait pour les blanchisseuses...

Et ces pratiques-là toujours,
Sont difficiles et grondeuses
Jamais on ne peut bien servir
Ces dames qui furent des nôtres,
Lorsque plutôt que d'donner à blanchir,
Elles blanchissaient pour les autres.

Et surtout pas de crédit à Marion!... N'oubliez pas la toilette de noces de mademoiselle d'Aubigné... ou de madame Scarron, comme vous voudrez... Dieu! être si jolie, et épouser un mari aussi laid! et ça, parce qu'il est le malade de la reine!... Faut-il avoir de l'ambition... J'en ai aussi, moi, mais ça ne va pas jusque-là! C'est bon, voilà tout fini; partez! mais surtout beaucoup de soins... Dans notre état, il ne faut qu'une robe chiffonnée pour compromettre une réputation.

REPRISE DU CHOEUR.

Hâtez-vous, mesdemoiselles, *etc.*

Les blanchisseuses sortent à gauche, emportant plusieurs paniers remplis de linge.)

SCÈNE II.

MIGNOT, MARIE, GARÇONS, portant des ballots; ils entrent par le fond.

MIGNOT.

Allons, allons, tous les ballots... du courage!

MARIE.

Ah! mon Dieu! mon oncle, qu'est-ce que c'est que ça?

MIGNOT.

Ça, ma nièce?... c'est ma vengeance! une satire contre ce Despréaux!... Ah! monsieur le satirique:

« ...Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
« Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier. »

Me larder ainsi, moi qui fais la meilleure pâtisserie !... Ça ne peut pas se digérer!... Et le Châtelet a pu l'absoudre!

MARIE.

Vous n'êtes pas encore consolé de la perte de votre procès?

MIGNOT.

Consolé !... moi qui avais envoyé des pâtés à tous les conseillers!... On dit même que le président Bellièvre s'en est donné une indigestion, et qu'il ne m'a fait condamner que parce qu'il avait ça sur le cœur... C'est affreux !... Aussi M. Nacquart, mon procureur, m'a dit : Appelez-en à Apollon ! Et j'en ai appelé à Apollon... c'est-à-dire à l'abbé Cotin ; il a été insulté comme moi... et le ressentiment d'un poëte ou d'un cuisinier, c'est tout comme... Rien ne porte à la tête comme le feu du génie ou des fourneaux !

MARIE.

Jésus, mon Dieu!... comme en voilà ! c'est une édition complète!

MIGNOT.

Juste !... il n'y manque pas une page... Dame ! allez chez Barbin, le libraire au Palais... demandez du Despréaux, il n'y en a plus... mais du Cotin, il y en a toujours, et ce n'est pas cher !... Comme m'a dit cet honnête Barbin : « Prenez toute l'édition, vous me donnerez quelques brioches, et nous se« rons quittes. » Pour moi, j'ai mon plan : chaque exemplaire servira d'enveloppe à un pâté, à un biscuit, même à la modeste tartelette... tout y passera !... Hein ! quel débouché pour les auteurs !

AIR : *C'est l'Hypocrène de Voltaire.*

Je veux, par un si beau traité,
Unir leur génie et le nôtre,
Et chez moi, satire et pâté,
Vont se vendre l'un portant l'autre.
Confondant nos talents divers,
Qu'on dise des traiteurs-poëtes :
Vive Mignot pour les beaux vers!
Vive Cotin pour les galettes !...

Ah çà, ma nièce, tu t'es installée chez moi ; c'est très-bien... mais c'est ici que je reçois tous nos grands seigneurs, ainsi

fais-moi le plaisir... (Quelques garçons, sur un signe de Marie, enlèvent les tables des blanchisseuses.) Vite une fournée de poésie et de gâteaux feuilletés. (Ils emportent les ballots, en sortant par la droite.)

MARIE.

Il vous en faudra des fournées comme celle-là, pour payer les honoraires de M. Nacquart !

MIGNOT.

Mon procureur !... je crois bien !... il ne se paie pas de brioches, lui !... mais dis donc, je crois qu'il en tient, M. Nacquart ; tu lui as tourné la tête... c'est peut-être pour cela que j'ai perdu mon procès... j'ai eu le contre-coup de sa passion... Hein ! qu'en dis-tu ?... Eh ! M. Nacquart est un bon parti, et pour une blanchisseuse...

MARIE.

Laissez donc !.. si je voulais écouter fleurette, j'aurais mieux que lui : des gens de qualité ! L'autre jour encore, le maréchal de l'Hôpital, qui m'a rencontré chez Marion Delorme... mais je m'y fie comme à Jean de Vert ; ces gros messieurs, procureurs et courtisans, ça se ressemble pour la bonne foi.

MIGNOT.

Et puis, ce que tu ne me dis pas... Lagardie va revenir. Il voulait s'enrôler... il a peut-être la casaque de soldat... Mais attention, Marie : au physique, il est gentil, c'est vrai, mais au moral, il n'a pas le sou.

MARIE.

Je sais bien !... et c'est désolant, surtout pour une fille qui veut être riche... mais c'est égal, quoique simple blanchisseuse, je vous réponds qu'il n'y aura pas plus de tache sur ma réputation, que sur le linge de mes pratiques.

MIGNOT.

A la bonne heure !... quoique les taches... Moi par état je n'y prends pas garde... mais la vertu... (On entend le bruit d'une voiture.) Eh ! mais, quel est ce bruit ?... un carrosse à ma porte...

MARIE.

C'est Marion Delorme.

MIGNOT.

Un drôle d'à-propos, quand on parle de vertu.

MARIE.

Est-elle heureuse !... quel luxe !... quels beaux équipages !... toujours les livrées les plus riches.

MIGNOT.

Je crois bien.

AIR *du Carnaval.*

Toujours jolie et toujours adorée,
Selon l'heureux qu'elle fait, elle prend
Et ses armes et sa livrée...
Et Dieu le sait, elle en change souvent !
Car chez une femme pareille,
L'heureux du soir ou du matin,
N'est déjà plus son amant de la veille,
N'est pas encor celui du lendemain.

SCÈNE III.

MARIE, MARION, MIGNOT.

MARION, entrant par le fond et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! bonjour, la belle Marie ! bonjour, père Mignot ! ah ! ah ! ah !

MIGNOT.

Ah çà, mais, est-ce de moi que rit madame ?

MARION.

Non, pas cette fois-ci... Ah ! ah ! je venais... demander à votre nièce...

MARIE.

La robe de bal ? je viens de l'envoyer chez madame.

MARION.

A la bonne heure... car les plaisirs se succèdent... Mon Dieu, que la vie est gaie !

MARIE.

Pour vous, madame, à qui tout rit.

MARION.

Et qui ris de tout... même de m'entendre appeler madame... Moi qui ai débuté, il y a longtemps de ça... par être la pauvre Marion Delorme, comme tu es la pauvre Marie Mignot ; une grisette absolument comme toi.

MARIE, à part.

Insolente !

MARION.

J'allais porter les robes de mes pratiques à pied... et maintenant je porte les miennes en voiture.

MARIE.

Dame !... c'est que vous avez toujours eu du goût pour aller vite. (A part.) Attrape.

MARION.

C'est le reproche de mademoiselle de Scudéry que je viens de rencontrer. J'en ris encore.

AIR *du Verre.*

Elle prétend que les Amours,
Craignent le bruit et le scandale ;
Comme *Clélie* elle fait des discours
Pleins de fadeurs et de morale.
Puis elle vante son honneur,
Sa vertu !... J'y crois, et pour cause...
Ne faut-il pas que sa laideur
Lui serve au moins à quelque chose ?

MARIE.

J'espère qu'il n'y a pas que les laides qui puissent répondre...

MARION.

Ah ! tu dis ça pour toi ; tu es prude aussi. Qu'est-ce que ça prouve ? que tu n'as jamais été tentée. Vois-tu, comme disait un jour Mazarin à la Régente, qui prenait son éventail en entendant prononcer mon nom : — Est-ce qué madame répondrait

touzours d'elle-même ? — Quelle demande ! — Ma si on offrait à madame oun million ? — Quelle horreur ! — Oun million de pistoles ? — Finirez-vous ? — Ouna centaine de millions ?

MARIE.

Ah ! dame, vous en direz tant...

MARION.

Allons donc... voilà des Marion Delorme toutes trouvées.

MIGNOT.

Le fait est que c'est une jolie somme.

MARIE, à part.

Dieu !... est-ce que j'aurais aussi mauvais ton, si j'avais voiture ? Je voudrais bien voir...

MARION.

Oh ! moi, je n'en rougis pas... je serais fière de donner mon nom à la galanterie, comme Corneille au génie tragique.

MIGNOT.

Et moi aux sauces.

MARION.

Mon existence est si heureuse, si animée ; c'est une ivresse perpétuelle. A mon lever se presse et bourdonne à ma toilette un essaim de jeunes seigneurs. Quelle sera la partie du jour ? Où dînera-t-on ? Graves questions que je décide sans appel. Le soir, j'occupe la plus belle loge à l'hôtel de Bourgogne. Ma parure fait le désespoir des duchesses. A minuit, un tapis vert, un brillant lansquenet, des pyramides d'or qui s'élèvent et disparaissent. Moi ça m'amuse... j'aime les caprices de la fortune ; c'est tout simple, n'en suis-je pas un ?

MARIE, à part.

Dieu ! son bonheur donne des idées.

MARION.

Et les amants qu'on prend, qu'on laisse, qu'on désole... Ah ! c'est drôle.

MARIE.

Pourtant, quand on aime quelqu'un, il me semble que la fidélité...

MARION.

La fidélité? je ne l'ai connue qu'une fois, dans un autre temps... Pauvre *Cinq-Mars !*... Mais aujourd'hui...

Air *du Charlatanisme.*

La fidélité !... c'est mon lot !...
Je l'estime fort et pour causes ;
Mais non pas en détail ; il faut
En grand concevoir bien des choses :
Un amant a-t-il votre foi ?
Qu'à son cœur le vôtre réponde ;
Soyez-lui fidèle... pour moi
J'aime tout le monde, et je doi
Être fidèle à tout le monde.

SCÈNE IV.

MARIE, LE MARÉCHAL, MARION, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, qui est entré sur les dernières paroles.

Fidèle à tout le monde !... C'est Marion Delorme.

MIGNOT.

M. le maréchal de l'Hôpital !

LE MARÉCHAL.

Ah çà ? les maréchaux de France en sont-ils ?

MARION.

Ah ! ah ! c'est charmant ; au cabaret... je vous y prends.

LE MARÉCHAL.

En bonne compagnie, du moins.

MARION.

Eh ! mais, que venez-vous faire ici ?

LE MARÉCHAL.

Commander un dîner de garçons. Eh ! parbleu, Marion, ça se trouve bien... vous en serez.

MARION.

Si la compagnie est digne de moi.

LE MARÉCHAL.

Comment donc !... nous avons presque un roi... L'héritier présomptif du trône de Pologne.

MARIE.

Le prince Casimir?..... celui qui s'échappa de Vincennes ?...

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est cela même... le prisonnier de Richelieu... Quel intérêt !... (Apercevant Marie.) Eh ! mais, que vois-je?... cette jolie blanchisseuse que j'ai distinguée l'autre jour chez vous, Marion? (Bas à Marion.) Que diable fait-elle ici ?... Est-ce qu'elle s'est lancée?...

MARION, bas.

Elle?... allons donc !

AIR *du Passe-partout.*

Pour oser marcher sur mes traces,
Il lui faudrait de l'esprit, des talents !...

LE MARÉCHAL.

Taille légère, œil vif, traits pleins de grâces...
C'est vous quand vous aviez vingt ans !...

MARION.

Sa figure est sans caractère !...

LE MARÉCHAL.

Ah ! vous voulez dire sans fard ?...

MARION.

J'ai commencé bien plus tôt qu'elle à plaire...

LE MARÉCHAL.

Elle pourra finir plus tard.

LE MARÉCHAL, à Marie.

Qui êtes-vous donc, ma belle enfant?

MIGNOT.

C'est ma nièce, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Ah! ah! mon cher; je me sais bon gré d'avoir donné aujourd'hui la préférence à votre cabaret.

MIGNOT.

C'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARÉCHAL.

Le prince Casimir m'a été confié par Mazarin, qui veut lui faire oublier la terrible hospitalité de Richelieu, qui n'était aimable... que pour vous... et pour certaine grande dame. Le ministre de Louis XIII gouvernait avec des prisons : celui de la Régente gouverne avec des bals; il nous a donné l'Opéra, c'est plus gai que Vincennes. Ma foi, pour bien divertir le prince, j'ai imaginé un dîner de beaux esprits... Surtout, Mignot, distinguez-vous.

MIGNOT.

Oui, monseigneur, un repas dans les règles. Ce n'est pas moi qui ferai des incongruités de bonne chère, quoi qu'en dise M. Despréaux.

LE MARÉCHAL.

Ah! dame, il y sera.

MIGNOT.

Il y sera, monsieur le maréchal?

MARION.

Prenez garde, vous allez mettre aux prises deux grands ennemis. Ah! ah!

MIGNOT.

Riez! riez! un petit faiseur de vers... Et c'est moi qu'il attaque, moi que la cour honore de sa confiance... Qu'il vienne donc, ce Boileau! je lui donne une sauce à faire, et je suis sûr qu'il la manquera.

LE MARÉCHAL.

On dit que vous publiez contre lui une satire un peu forte.

MIGNOT.

Très-forte ! c'est du Cotin ; et comme j'ai dit à l'abbé : « Il ne « s'agit pas d'épargner le sel et le poivre, il faut que ça emporte « la bouche, je ne connais que ça... » Ah ! il vient aujourd'hui ! à la bonne heure, je l'attends ; ma tête s'exalte, j'entre en verve.

MARION.

Il est dans le feu de l'inspiration !

LE MARÉCHAL.

Allons, qu'on dise de vous :

Que Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

MIGNOT, à part.

Encore du Boileau !

LE MARÉCHAL.

Je vais prendre le prince... Ainsi, Marion, à midi sonnant ; je compte sur votre promesse.

MARION.

Soit ! j'en fais tous les jours ; pour changer, je veux en tenir une.

LE MARÉCHAL.

AIR : *Fragment de la Gazza.*

Pour vous revoir,
Souffrez, ma toute belle,
Qu'un doux espoir
En ces lieux me rappelle !

MARIE et MIGNOT.

Un amant de haute naissance !...
Il veut { me / la } séduire, je pense ;
Mais { je connais / ell' connaît } trop { mon / son } devoir !

ENSEMBLE.

LE MARÉCHAL.

Que de charmes et d'innocence !
Cela m'amusera, je pense,
De les réduire en mon pouvoir !

MARION.

Il la courtise en ma présence !
Le perfide ! quelle inconstance !...
C'est comme moi dans mon boudoir.

MARION.

Son cœur est fier; blanchisseuse dans l'âme,
D'un cuisinier elle sera la femme !

(Parlé.) Mignot, faites venir mes gens !

ENSEMBLE.

MIGNOT et MARIE.

Ah ! c'est trop fort ! quelle arrogance !
Peut-on, avec plus d'insolence,
A ce point-là nous insulter ?
Quelle colère !
Et comment faire
Pour la forcer à nous mieux respecter ?

LE MARÉCHAL.

Que de charmes et d'innocence !
Pour moi quelle douce espérance
De pouvoir me faire écouter !...
Bientôt, j'espère,
Je saurai plaire ;
Sur mes rivaux je saurai l'emporter.

MARION.

Je vois déjà son inconstance !...
Je ne ferais pas mieux, je pense !
Mais ici, pourquoi m'emporter ?
Point de colère ;
D'un mot, j'espère,
Je forcerai l'ingrat à me rester.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V.

MARIE, seule.

Femme d'un cuisinier! Blanchisseuse dans l'âme!

AIR *de Marianne.*

Ah! pour une honnête personne,
C'est bien d'avoir de la vertu!
Mais pour le mal que cela donne,
Quel prix m'en est-il revenu?
Ah! que j'ai peur!
Avec l'honneur,
L'ambition se dispute mon cœur;
Un jour, hélas!
N'aurai-je pas
Mes diamants,
Mon hôtel et mes gens?
Quel beau sort!... J'aurais le courage
De donner tout pour le gagner!
Oui, si l'on pouvait tout donner
Sans cesser d'être sage!... (*bis.*)

Oh! que les hommes sont heureux; ils ont mille moyens de s'enrichir, et les femmes n'en ont qu'un; c'est le mariage, à ce que dit M. Nacquart. M. Nacquart, c'est un beau nom; il est riche, il m'aime... oui; mais...

LAGARDIE, dans la coulisse.

Oui, père Mignot, mon parti est pris... comptez sur moi.

MARIE.

Qu'entends-je? cette voix...

SCÈNE VI.

MARIE, LAGARDIE.

LAGARDIE, entrant par le fond.

Ma chère Marie!

MARIE.

Lagardie! c'est vous?

LAGARDIE.

Laisse-moi t'embrasser. Si tu savais comme mon cœur tremblait quand je suis arrivé ; je me disais : S'est-elle souvenue de moi, de notre amour, de nos espérances ? sera-t-elle heureuse de me revoir ?

MARIE.

Pouvais-tu en douter ?

LAGARDIE.

C'est que lorsqu'on aime bien, vois-tu, on a peur de tout ; mais enfin, nous voilà réunis... Que je te regarde à mon aise... Ah ! comme tu es embellie.

MARIE.

Et vous, monsieur, voyons ; comment revenez-vous ?

LAGARDIE.

Comment ?...

AIR *de Lantara.*

Mais je reviens toujours fidèle,
Je reviens cent fois plus épris !...

MARIE.

Et plus heureux ?

LAGARDIE.

Mais oui, ma belle,
Puisque nous allons être unis.
Content d'un sort simple et modeste,
Le malheur dût-il m'accabler,
Je braverai tout... s'il me reste
La main qui doit me consoler.

Juge de mon amour !... j'ai attendri un oncle goutteux, et qui pis est, un procureur !

MARIE.

Il te donne son nom et sa fortune ?

LAGARDIE.

Du tout, au contraire.

MARIE.

Comment?

LAGARDIE.

Il exige que je ne me fasse jamais connaître pour son parent, que je renonce à son héritage; et, à ces conditions-là, il veut bien me donner de quoi me faire un établissement.

MARIE.

Un établissement! lequel?

LAGARDIE.

Tu sais bien, j'avais des goûts militaires, je voulais m'engager. Oh! que j'aurais aimé à porter l'uniforme; mais le père Mignot m'a déclaré qu'il ne donnerait ta main qu'à celui qui prendrait son fonds. Eh bien! me voilà; je viens de m'offrir à lui, il m'accepte.

MARIE.

Comment? vous seriez traiteur... cuisinier?... (A part.) Juste ce que disait Marion tout à l'heure.

LAGARDIE.

Sans doute!... je ne sais pas faire de sauces, mais j'aurai des marmitons; c'est comme les hommes d'État qui ont des secrétaires.

MARIE.

Est-il possible? un jeune homme de famille qui pourrait aller si haut.

LAGARDIE.

Si j'aime mieux descendre à cause de toi?

MARIE.

C'est cela, et je resterai ouvrière, sujette au public!... A quoi sert donc de me marier?

LAGARDIE.

C'est ça, c'est ça; voilà les idées que tu as prises en fréquentant les gens de qualité. Tu es ambitieuse, Marie, prends garde... Mais qu'est-ce qu'il te faut donc? car enfin, moi, pour te satisfaire, pour t'obtenir, je serais capable de tout, d'attendre même

s'il le faut. Qu'exiges-tu de moi ?... l'uniforme te plairait mieux peut-être ? Veux-tu que je me fasse soldat ?

MARIE.

Je veux que mon mari ait un état, mais un état indépendant ; c'est-à-dire, qui mette les autres dans sa dépendance, un état enfin qui soit lucratif et honorable, qui me donne l'estime publique et une voiture.

LAGARDIE.

Et lequel ? lequel ?

MARIE.

Ça m'est égal, je n'ai pas de préférence ; je ne tiens qu'à la voiture... et à toi.

LAGARDIE.

Ah ! j'en perdrai la tête !... Que faire ? où puis-je me mettre ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIGNOT.

MIGNOT, entrant par le fond, à droite.

A la broche ! chaud, chaud... Ah ! te voilà.... J'ai pensé à ta proposition ; me succéder ! c'est ambitieux, mais ça ne me déplaît pas ; ça vaut mieux que d'aller se faire tuer sur la frontière. Sois tranquille, une fois entre mes mains... C'est que j'ai fait des élèves !... Vatel, par exemple, le petit Vatel, le maître d'hôtel du prince de Condé, il sort de mes fourneaux... Et, dis-moi, qu'est-ce que tu crois que ton oncle pourra bien te donner à peu près ?

LAGARDIE.

Il m'avait parlé de 4,000 écus ; mais à présent, qu'importe ?

MIGNOT.

Comment, diable !... 12,000 livres ; mais avec ça nous nous entendrons bien.

LAGARDIE.

Au contraire, j'ai peur que non ; votre nièce... Ah ! père Mignot !...

MIGNOT.

Qu'est-ce que c'est ? une querelle ? allons donc ! L'amour c'est comme un dîner, ça ne vaut plus rien quand ça refroidit. Ce mariage-là me convient très-fort. Je viens d'en toucher, tout à l'heure, deux mots à M. Nacquart, qui te baise bien les mains, Marie.

LAGARDIE.

Ah ! M. Nacquart. Quel est cet homme-là ?

MIGNOT.

Oh dame ! c'est un homme charmant, un procureur honnête et désintéressé, seul et unique de son espèce,.. Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu recevoir mon argent ?... Il me fait remise des frais, c'est superbe... Ah ! c'est qu'il est riche, celui-là.

MARIE.

Je crois bien ! à la bonne heure, voilà un état... procureur !

LAGARDIE.

Comme mon oncle. Quoi ! vraiment, ça vous plairait ?

MIGNOT.

Un procureur doit toujours plaire à une femme, quand il fait bien ses affaires. Et M. Nacquart ! il faut voir dans son antichambre, des grands seigneurs, et je dis des plus huppés, les mains dans leurs poches, ou bien soufflant dans leurs doigts. Voilà comme il les traite. Moi, c'est différent ; reçu tout de suite, et des politesses... — Comment va la belle Marie ? Pense-t-elle toujours à moi ? — Aussi, quand je lui ai parlé de ton mariage, ça a paru l'intéresser, qu'il en est devenu tout pâle, quoi !

MARIE.

Qu'en pense-t-il ?

MIGNOT.

Il allait me le dire, quand nous avons été interrompus par une duchesse. Il voulait la renvoyer à cause de moi ; parce que

lui, les duchesses, ce n'est rien du tout. Mais je me suis retiré, et il m'a fait reconduire de force en carrosse.

MARIE.

Comment!

MIGNOT.

Celui d'un marquis dont il a fait saisir les meubles.

AIR : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Ah ! dam', c'est un beau privilége,
Un procureur voit chaque jour,
Dans son étude qu'on assiége,
A ses pieds la ville et la cour.
On cède à tout ce qu'il ordonne,
Les plus grands implor'nt son appui ;
Comme il n'a d'égards pour personne,
Ça fait qu'tout l'monde en a pour lui.

MARIE.

Comme sa première femme était heureuse!

MIGNOT.

Je crois bien.

LAGARDIE, à part.

Que dit-elle? Ce caprice...

MARIE.

Un mari qui tient dans ses mains le sort de tant de personnes.

MIGNOT.

Et leur carrosse.

MARIE.

Qui peut humilier les uns.

MIGNOT.

Qui fait remise des frais aux autres.

MARIE.

Courir en poste à la fortune.

MIGNOT.

Courir ! dis donc voler !... Et puis le désintéressement... Moi, si je n'étais pas pâtissier, je voudrais être procureur.

MARIE.

Dieu ! si vous l'étiez !

LAGARDIE.

Qu'entends-je ? Lui ou moi, n'est-ce pas ?

MIGNOT.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc ?

MARIE.

Lagardie !

MIGNOT, apercevant Nacquart qui paraît dans le fond.

Ah ! tenez, c'est lui ; c'est ce bon M. Nacquart, mon digne procureur.

LAGARDIE, à part.

Procureur, pourquoi pas ?... J'écrirai à mon oncle. Je cours voir mes amis... Marie, vous serez contente... Père Mignot...

(Il lui secoue la main.)

MIGNOT.

Mais encore, dis donc ?...

LAGARDIE.

Ne me retenez pas... Adieu, Marie, adieu.

(Il sort par le fond, très-vivement, en heurtant M. Nacquart, qui se trouve sur son passage.)

SCÈNE VIII.

MARIE, NACQUART, MIGNOT.

MIGNOT, secouant son poignet.

Est-il drôle !... comme il m'a serré la main.

NACQUART.

Voilà un jeune homme qui paraît bien aimable... il a manqué me jeter par terre.

MIGNOT.

C'est l'amoureux... vous savez, Lagardie, que ma nièce adore.

MARIE.

Mon oncle...

NACQUART.

Il ne faut pas rougir, mon enfant... C'est que votre nièce est d'une rigidité... Moi-même, j'ai essayé de voir si... et j'ai vu que non. Ça m'a fait plaisir. C'est la première ; car voilà ce qui m'a empêché jusqu'ici de me remarier. Je tenais à m'assurer par moi-même, attendu que ma première femme était d'une légèreté...

MIGNOT, *à part.*

Diable! je crois bien, c'est connu.

NACQUART.

Non pas que je dise...

MIGNOT, *à lui-même.*

Ce n'est pas la peine, vos clercs l'ont assez dit.

NACQUART.

Quoi qu'il en soit, j'ai reconnu que Marie avait des principes solides, et j'ai résolu de venir, avec la franchise de mon état, surtout depuis que je sais qu'un autre se présente... et attendu l'urgence, je vous la demande en mariage.

MARIE.

Qu'entends-je!

MIGNOT.

Sérieusement?

NACQUART.

Ça vous étonne?... Je sais bien que ça fera jaser mes confrères ; aussi je vous préviens, qu'afin qu'on se taise plus vite, je veux qu'on n'ait la première nouvelle de mon mariage qu'en apprenant qu'il est déjà fait. Mes mesures sont prises : si j'ai votre aveu, celui de la belle Marie, c'est aujourd'hui même.

MARIE.

Sitôt?

NACQUART.

Père Mignot, parlez pour moi.

MIGNOT.

Ça la regarde, plaidez votre cause, et surtout ne la perdez pas comme la mienne.

Air *de Turenne.*

Mais mon dîner m'appelle, je vous laisse,
Car aujourd'hui je traite Despréaux ;
En mauvais vers il me poursuit sans cesse,
Mais je le tiens, je cours à mes fourneaux,
Et, cuisinier, je me venge en héros ;
J'ai pour dompter cette muse farouche,
Ragoûts divins, mets friands, vins parfaits,
Et, c'est à force de bienfaits,
Que je lui fermerai la bouche.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MARIE, NACQUART.

NACQUART.

Nous voilà seuls, tant mieux... Ma belle demoiselle, allons, que votre cœur se rassure... Cette fois-ci, mes vues n'ont plus rien qui puisse vous mécontenter... J'espère qu'il est encore temps ?

MARIE.

Assurément... je ne dis pas... Mais, monsieur Nacquart, combien coûte une charge de procureur ?

NACQUART.

Ah ! j'entends... Les moindres de notre compagnie se vendent quinze et vingt mille écus.

MARIE.

Pauvre Lagardie!... il n'a que douze mille livres !... Et, pour être procureur, il faut de longues études ?

NACQUART.

Trois ans de droit, et cinq ans de cléricature.

MARIE, à part.

Huit ans! oh! que c'est long!... Je l'aime bien... mais je n'attendrai jamais jusque-là.

NACQUART.

Il faut du temps pour faire sa fortune, et moi, Marie, je vous en offre une toute faite... Oui, c'est un secret de famille, les Nacquart sont procureurs de père en fils; la pelote a grossi en roulant, et aujourd'hui, je ne dis cela qu'à vous, parce que la réputation de mon père pourrait en souffrir un peu... aujourd'hui je compte par cent mille écus.

MARIE.

Cent mille écus!

NACQUART.

Le double.

MARIE.

Six cent mille livres!

NACQUART.

Encore!

MARIE.

Vraiment?... Et Lagardie!... Oh! non, non, jamais!... Monsieur Nacquart, vous m'aimez, vous le dites du moins, et je veux bien le croire; ne pourriez-vous l'aider à faire sa fortune, le protéger?...

NACQUART.

Enfantillage!... on devient commis, on avance par protection... mais procureur, c'est autre chose!... il faut du travail et de l'argent... Allons, nous avons ruiné tant de gens, j'ai besoin d'enrichir quelqu'un... ça me ferait du bien. Le contrat est prêt : je vous aime, Marie... Je vous assure toute ma fortune... Je vous donne un rang... Je vends mon étude... J'achète une charge au Parlement... Pour vous plaire, je monte ma maison sur le pied le plus somptueux... Vous aurez équipage... Je donnerai des fêtes où la Cour et la ville se presseront comme à celles du surintendant Fouquet...

MARIE.

Monsieur Nacquart... de grâce... comme vous me pressez...

NACQUART.

Il est permis d'embrouiller les idées de son juge, c'est de mon état. Voyons, choisissez : blanchisseuse ou grande dame... Le curé m'attend... Les diamants sont prêts.

MARIE.

Les diamants !... Ah ! ce pauvre Lagardie !

SCÈNE X.

MARIE, MARION, NACQUART.

MARION.

Ah ! te voilà ? Je suis venue exprès avant l'heure du repas pour te laver la tête, ma petite blanchisseuse.

MARIE, à part.

Allons, la voilà avec ses grands airs !

MARION.

Mais que vois-je ! M. Nacquart ?... Je te rencontre à propos, mon beau procureur.

NACQUART.

Votre procureur ? c'est-à-dire celui de vos créanciers.

MARION.

C'est vrai, mon bon petit Nacquart... C'est égal, je ne t'en veux pas, au contraire ; tu sais bien que j'ai toujours eu de l'amitié et de l'estime pour toi.

MARIE, à part.

Elle le respecte, lui !

MARION.

Comment vont-ils, mes créanciers ?... Veux-tu être du nombre ?... On dit que tu as fait saisir le carrosse d'un marquis... une voiture magnifique... de l'or jusque sur le marchepied ;

le roi n'a rien de plus beau, c'est scandaleux... Combien me le vendras-tu ?

NACQUART.

Je ne le vends pas, je le donne.

MARION, le toisant.

Toi ?... Diable, c'est plus cher.

NACQUART, regardant Marie.

Expliquons-nous... Je le donne à celle qui sera ma femme.

MARION.

C'est trop cher, n'en parlons plus. Ah! çà, à nous deux, Marie !... je suis très-mécontente de toi... Comment, je te donne à blanchir la plus jolie de mes robes de bal, et tu me la renvoies toute chiffonnée.

MARIE.

Madame, je vous assure...

MARION.

Je t'assure que c'est une indignité !... tous les plis sont faux... Je m'y connais, peut-être ? De mon temps, nous blanchissions mieux que ça.

MARIE.

Mais...

MARION.

Mais... ne réplique pas ; quand on n'est bonne qu'à être ouvrière, au moins faut-il savoir son état.

MARIE, à part.

Je ne sais qui me tient...

MARION.

Je te déclare que j'ai donné ordre à mes gens de la rapporter chez toi.

MARIE.

Vos gens !... Ma foi, faites-la rapporter chez qui vous voudrez ; pour moi je ne veux plus être blanchisseuse.

NACQUART, à part.

Que dit-elle ?

MARION.

Qu'est-ce que tu seras donc?

MARIE, avec aigreur.

Ah! vous avez peut-être peur de la concurrence? rassurez-vous, je me marie... Monsieur Nacquart, c'est fini, ma main est à vous.

MARION.

Comment?

NACQUART, prenant la main de Marie.

Quand je vous ai dit que nous avions de la sympathie. Ah! çà, plus de délais.

MARIE.

Oui, tout de suite.

MARION.

Allons donc, c'est impossible!

MARIE.

Et pourquoi pas?... S'il faut dépendre de quelqu'un, j'aime mieux que ce soit d'un mari que de certaines pratiques... Oui, monsieur Nacquart, oui, je suis votre femme... Allez, allez tout préparer... et à votre retour vous me trouverez prête à vous suivre.

NACQUART.

Je cours trouver votre oncle, mon notaire... (Il donne la main à Marie, et la conduit jusqu'à la porte à gauche. — Marie sort.) Ah! Marion, quel service vous m'avez rendu! (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MARION, seule.

Heim!... je reste suffoquée!... Il m'a pourtant courtisée, moi... et peut-être si j'avais voulu... Moi, madame Nacquart... (Riant aux éclats.) C'est trop drôle!...

SCÈNE XII.

MARION, CASIMIR, LE MARÉCHAL, *entrant par le fond.*

LE MARÉCHAL.

Tenez, mon prince, je n'ai pas besoin de vous la présenter ; à ces éclats de rire, vous avez deviné...

CASIMIR.

La belle Marion Delorme, qui me vengeait de Richelieu, quand j'étais prisonnier d'État.

LE MARÉCHAL.

Comment cela ?

MARION.

Belle demande !... avec la vengeance de notre sexe.

CASIMIR.

En le trompant.

LE MARÉCHAL.

Ah ! Marion, vous êtes bien la plus vindicative des jolies femmes !... Mais de quoi pouviez-vous rire ainsi toute seule ?

MARION.

D'un mariage, mais d'un mariage sérieux... et le plaisant, c'est que j'y suis pour quelque chose... Le riche procureur Nacquart épouse la petite blanchisseuse, vous savez ?...

LE MARÉCHAL.

Oh ! une blanchisseuse !

CASIMIR.

Eh bien ! je conçois cela depuis mes aventures de Vincennes...

LE MARÉCHAL.

Mais bon ! je suis charmé que le procureur l'épouse !... Une jolie fille de si bas étage, c'est de l'or dans la mine.

CASIMIR.

Ah ! que vous êtes heureux, vous autres Français !... tout est

chez vous matière à plaisir !... C'est le ton de la Cour... que d'éclat, de grâce et de gaieté!... Mais votre peuple aussi est assez bien, vous avez des bourgeois qui ne sont pas du tout sots !... Votre Corneille, votre Pascal, ça a des idées... presque comme nous !... Et vos petites roturières sont, ma foi, fort agréables !... Ah ! si je n'étais pas condamné à régner un jour, je voudrais n'être, tout simplement, qu'un de vos ducs et pairs, avec cent mille écus de rente, et une compagne parisienne.

MARION.

Vous n'êtes pas dégoûté, mon prince.

SCÈNE XIII.

MARIE, CASIMIR, MIGNOT, NACQUART, LE MARÉCHAL, CUISINIERS, BLANCHISSEUSES, QUELQUES BOURGEOIS.

MIGNOT.

Eh oui ! c'est bien, j'approuve tout... Vite la mariée... Ah ! messeigneurs, pardon... je vous présente mon neveu, M. Nacquart, procureur, et bientôt conseiller au Parlement. (Il entre dans la chambre de Marie.)

LE MARÉCHAL.

Déjà ?... Eh ! monsieur Nacquart, vous menez les affaires bien vite.

NACQUART.

Mais oui, quand ce sont les miennes. (Mignot rentre en scène, donnant la main à Marie, qui est en toilette de mariée.)

MARION.

Voici madame Nacquart.

CASIMIR.

Que vois-je ?... Marie !...

MARIE.

Le prince Casimir !...

MARION.

Eh bien ! une reconnaissance !... c'est intéressant !...

NACQUART.

Quoi ! Marie, vous connaissez des princes ?

CASIMIR.

Oui, monsieur, c'est elle qui à Vincennes, pendant ma captivité, me faisait passer les lettres de mes amis.

AIR : *Si ça t'arrive encore !*
(De la Marraine.)

Au souvenir de ces jours-là,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.
Pauvre enfant ! elle était déjà
Riche de candeur et de charmes ;
Elle promettait que le temps
Ajouterait à ses richesses...
Et vous voyez bien, à vingt ans,
Comme elle a tenu ses promesses.

Mon enfant, je ne vous ai point oubliée... vous refusiez tous mes présents... n'accepterez-vous pas celui-ci, c'est mon cadeau de noce.

MARIE.

Ah ! prince.

MIGNOT.

Certainement, prince, nous acceptons...

MARION, à part.

Rien qu'une agrafe d'émeraudes !... je me défierai des princes polonais !...

LE MARÉCHAL.

Avec la permission de M. Nacquart... voici le mien...

MARION, à part.

Une bague en rubis !... A la bonne heure !... c'est d'un maréchal de France.

MIGNOT.

Nous acceptons encore.

NACQUART.

Moi, ma chère Marie, voici mon petit cadeau.

MARION, à part.

Quelque misère!... il est si avare!... (Haut.) Voyons, voyons, donne, Marie. (Elle ouvre l'écrin.) Que vois-je?... toute une parure en diamants ! et de quelle grosseur !...

MIGNOT.

Nous acceptons toujours. (Il passe dans son cabaret.)

MARION, à Marie, avec regret.

Tenez, madame. (A part.) Décidément, je sens que j'aurais pu être madame Nacquart, avec des compensations de cette espèce-là.

NACQUART.

Allons, partons vite.

MARION.

Ça fera une veuve bien heureuse !

SCÈNE XIV.

MARION, CASIMIR, LAGARDIE, MARIE, NACQUART, LE MARÉCHAL, ensuite MIGNOT.

FINALE de M. Doche.

LAGARDIE.

Je viens, j'accours...

MARIE.

Juste ciel ! Lagardie...

LAGARDIE.

Quoi ! d'une noce en ces lieux les apprêts ?
Parlez, répondez ! Qui donc se marie ?

MARION, à Casimir.

C'est l'amant. (A Lagardie.) Fuyez pour jamais !

LAGARDIE.

Celle que j'aime?...

MARION.

Est mariée !

LAGARDIE.

Mais ma tendresse ?...

MARION.

Est oubliée !

NACQUART.

Allons, partons ! (Tout le monde va pour sortir.)

LAGARDIE, les retenant.

Non, arrêtez !

(A Marie qui se trouve séparée du reste de la noce.)

Il est donc vrai ? pour lui vous me quittez ?
Pour céder à votre caprice,
Si vous saviez quel sacrifice !...

MARIE.

O ciel ! auriez-vous obtenu ?...

MARION.

Je le plains ! mais j'en ai tant vu !...

MARIE.

Parlez...

LAGARDIE.

Me dévouant au travail le plus rude,
J'ai promis dès demain d'entrer dans une étude,
Me voilà clerc... un jour je serai procureur.

MARIE.

Il se pourrait !...

LAGARDIE.

Si tu me rends ton cœur,
A me faire un état je mettrai tant d'ardeur,
Que dans six ans...

MARIE, avec regret.

Dans six ans.

(Elle donne la main à Nacquart, qui s'est rapproché d'elle.)

NACQUART.

Quel bonheur !...

MIGNOT, entrant la serviette sous le bras.

Mes maîtres, vous êtes servis.

ENSEMBLE.

MARIE.

Quelle peine cruelle
De briser mon lien
Que j'eusse été fidèle !
Mais, hélas ! il n'a rien !

LAGARDIE.

C'en est fait, l'infidèle
A brisé son lien !
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien !

CASIMIR, LE MARÉCHAL, MARION, LE CHOEUR.

C'en est fait, l'infidèle
A brisé son lien !
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien !

NACQUART.

Quel plaisir ! qu'elle est belle !...
Dans un heureux lien,
Qu'il m'est doux, avec elle,
De partager mon bien.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Un riche salon chez le maréchal de l'Hôpital ; le fond est fermé par des draperies. A droite, une table, et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIGNOT, GASTON, PLUSIEURS VALETS.

CHOEUR.

AIR : *Chœur de l'introduction de Léocadie.*

Nous répondrons à votre confiance
Pour les apprêts de ce jour solennel ;

Oui, nous devons aveugle obéissance
A l'intendant de ce brillant hôtel !...

MIGNOT, aux valets.

Messieurs, je n'ai pas besoin de vous répéter que vous êtes chez M. le maréchal de l'Hôpital, et que la fête qu'il donne ce soir doit être digne de son rang et de sa fortune; allez... (Ils sortent à droite et à gauche.) Voyez un peu les grands airs, ça se prend tout de suite... Qu'est-ce qui m'aurait dit, il y a dix ans, quand ma nièce épousa M. Nacquart?...

GASTON, entrant.

Monsieur Mignot, vous êtes seul?

MIGNOT.

Ah! Gaston, mon petit ami, venez; on ne peut nous surprendre... Vous avez copié?...

GASTON.

Oui, le menu de votre dîner. Savez-vous que c'est une singulière occupation que vous me donnez?... Aussi voilà que je commence à me connaître en cuisine.

MIGNOT.

Tant mieux, ça ne peut pas nuire... on ne sait pas ce qui peut arriver... (Gaston lui remet un papier.) Oh! la belle écriture! (Lisant.) « Premier service. » Depuis qu'ils m'ont forcé à vendre mon cabaret, voilà ma consolation... diriger les autres... donner des conseils en secret...

GASTON.

C'est vrai, depuis votre entrée dans la maison du maréchal, on vous défend d'aller à la cuisine, à l'office... mais le maître d'hôtel... Si l'on savait que tous ses dîners sont votre ouvrage?... que c'est vous qui gagnez les appointements qu'il touche?

AIR : *Comme il m'aimait !*

Toujours au feu (*bis.*)
Vous êtes son chef de bataille...

MIGNOT.

Chut !... il faut bien cacher son jeu ;
Car pour lui quel danger, grand Dieu !...
De n'être qu'un homme de paille,
Dans un état où l'on travaille
Toujours au feu !

Vous voyez, mon ami, le malheur de ma position ! réduit à faire de la cuisine comme un conspirateur... Quelquefois je surprends mes yeux mouillés de larmes de joie, lorsque j'entends les convives du maréchal faire l'éloge des dîners qu'ils mangent... je jouis de ma gloire incognito... c'est égal, ça ne me console pas.

GASTON.

Bah ! une belle place, un beau traitement ! ça ne vaut-il pas mieux que d'être cuisinier en boutique ?

MIGNOT.

Eh bien ! non, ce n'est pas la même chose... Depuis que je suis entré dans la bouche du maréchal, je ne suis plus à mon aise comme autrefois ; je deviens triste, je maigris...

GASTON.

Mais si vous le regrettez tant, votre cabaret, qui vous empêche de le rouvrir ?

MIGNOT.

J'ai une fille, mon garçon, une fille dont madame Nacquart est la cousine et la marraine... elle m'a promis d'en faire son héritière, si je ne la contrariais pas dans ses idées d'élévation, et il vaut encore mieux être cuisinier malheureux que père dénaturé !

GASTON.

Vous avez raison ; et puis, dites donc, monsieur Mignot, elle sera jolie, votre fille, votre petite Marie ! vous allez la mettre au couvent, et dans une dizaine d'années d'ici, vous la marierez..... alors, moi je suis là, et je la retiens d'avance.

MIGNOT.

Malheureux !... quelles idées !... si madame Nacquart l'entendait !...

GASTON.

Hé! qu'est-ce qu'il y a de mal à cela?... Moi, petit commis du secrétaire de l'hôtel, je suis en secret votre copiste et votre confident... quand vous me donneriez mademoiselle Marie pour honoraires!... Mais je vois, c'est parce que je n'avance pas... rassurez-vous... le prince Casimir, qui vient d'être élu roi de Pologne, monte sa maison à la française... Monsieur le maréchal, qui était son ami, lui envoie les gens qu'il lui faut... et j'en suis.

MIGNOT, vivement.

Faut-il un maître d'hôtel?... (Se reprenant.) Aïe!...

GASTON, riant.

Est-ce que vous voudriez, vous?... tiens, pourquoi pas?

MIGNOT.

Je n'ai pas dit ça... pour moi... certainement... mais pour un de mes élèves... Adieu, monsieur Gaston.. je vais méditer sur ce menu avant de l'envoyer! ça me distraira. (Il s'assied à gauche.)

GASTON, à part.

C'est un brave homme!... il vaut mieux que sa nièce!...

SCÈNE II.

GASTON, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, entrant à gauche.

Cet hôtel!... ce doit être ici... Ah! mon ami, pourriez-vous me faire parler à M. Mignot?

GASTON.

Le voilà, monsieur; mais ne le dérangez pas, parce qu'il a des occupations très-graves. (Il sort à droite.)

SCÈNE III.

LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE.

On ne m'avait pas trompé, ce costume... (S'approchant.) Père Mignot !...

MIGNOT, se levant.

On y va !... Ah ! mon Dieu ! je m'oublie... ce nom que mes anciennes pratiques me donnaient... Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

LAGARDIE.

Eh ! quoi ! vous ne me remettez pas ?

MIGNOT.

Si fait... attendez donc... je crois que c'est... Ah ! dites-moi bien vite si c'est toi, Lagardie !

LAGARDIE.

Embrassons-nous !

MIGNOT, à part.

Comme ce gaillard-là vous a pris de la force, de la tournure !...

LAGARDIE, à part.

Pauvre cher homme !... comme il est vieilli !...

MIGNOT.

Tu vois, ils m'ont exilé ici dans un hôtel, sous un bel habit.

LAGARDIE.

Enfin, je vous ai retrouvé !... J'ai appris que vous habitiez cet hôtel, et qu'on y voyait souvent votre nièce, cette Marie que j'aimais tant !

MIGNOT.

Ah ! tu sais que feu M. Nacquart est mort ?

LAGARDIE.

Je l'ai appris, il y a un an, à Grenoble, où j'étais alors mal-

heureux, sans fortune, sans espérance... Aujourd'hui mon sort est bien changé !... je ne viens ici que pour vous.

MIGNOT.

Vrai?... je t'en remercie, mon garçon... Moi, je suis toujours le même... Pour ma nièce, c'est différent; il y a en elle deux femmes : l'une qui aime le monde, les assemblées, la danse, la parure... celle-là est coquette, altière, ambitieuse.

LAGARDIE.

Je vous crois, elle m'a trahi... je l'oublierai tout à fait...

MIGNOT.

Mais nous avons l'autre femme... que je surprends quelquefois agenouillée, les mains jointes, les yeux rouges, et il me semble même lui avoir entendu murmurer : « Pauvre Lagardie ! »

LAGARDIE.

Il serait vrai? Elle aurait dit?... Eh bien! je vous crois... elle pense encore à moi... cela ne m'étonne pas... je l'espérais... On a pu l'éblouir, mais j'en juge par moi-même, le cœur ne saurait changer... on n'aime bien qu'une fois... Et dites-moi, Mignot, si je pouvais la voir, lui parler aujourd'hui.

MIGNOT.

Ah! ce n'était que pour moi...

LAGARDIE.

Je vous en prie!

MIGNOT.

Tu tombes mal... un grand bal ce soir... car tu ne sais pas... Après la mort de mon neveu Nacquart, conseiller au Parlement, on rechercha sa veuve... elle était riche, tout le monde la reçut, la famille du maréchal de l'Hôpital surtout; le maréchal lui-même s'est déclaré son ami... il la consulte toujours; et, aujourd'hui encore, mademoiselle de l'Hôpital la retient près d'elle pour l'aider à faire les honneurs d'une fête qu'il donne.

LAGARDIE.

Oui, je l'ai appris... J'avais d'abord pensé à me faire pré-

senter chez le maréchal par l'ambassadeur de Suède, auprès de qui j'ai une puissante recommandation.

MIGNOT.

Bah!

LAGARDIE.

Mais au milieu de tout ce grand monde, mon entrevue avec Marie serait trop gênante... je veux, avant tout, connaître ses vrais sentiments, si c'est possible... Voulez-vous lui demander, pour moi, un entretien secret?... J'en ai le pressentiment, je ne la quitterai que pour vous nommer mon oncle.

MIGNOT.

Le ciel t'entende!... et moi, Lagardie, je vous suivrai?

LAGARDIE.

Ma maison ne sera-t-elle pas la vôtre?... et n'aurez-vous pas le droit d'y commander en maître?...

MIGNOT.

En maître d'hôtel, c'est tout ce que je veux... Eh! mais, j'entends... oui, c'est le maréchal... il revient du Louvre; retire-toi.

LAGARDIE.

Et votre nièce?...

MIGNOT.

Je te conduirai près d'elle tout à l'heure... Attends-moi, descends au jardin.

LAGARDIE.

AIR *des Comédiens.*

Dépêchez-vous, il faut que je la voie!...
Je brûle enfin de connaître mon sort!...
Si je l'obtiens, rien n'égale ma joie;
Si je la perds, c'est l'arrêt de ma mort!...

MIGNOT.

Perdre une femme, à ce point te chagrine!
Va, l'on renonce à tout ce qu'on aima,
Sans en mourir... J'adorais la cuisine,
Je n'en fais plus, et pourtant me voilà!...

ENSEMBLE.

Il faudra bien dans peu qu'elle te voie ;
Mais, quels que soient sa réponse et ton sort,
Ne t'laiss' mourir de chagrin ni de joie ;
C'est not' faibless' qui rend l'Amour si fort !

LAGARDIE.

Dépêchez-vous, *etc.* (Il sort à gauche.)

MIGNOT, seul.

Tiens, c'est ma nièce... (A Marie.) Je croyais que le maréchal...

SCÈNE IV.

Mme NACQUART, MIGNOT.

Mme NACQUART, entrant à droite avec précipitation ; elle s'arrête et suit des yeux Lagardie.

Il vient d'arriver, je l'attends... Vous n'étiez pas seul, mon oncle... avec qui parliez-vous donc?...

MIGNOT.

Comment! tu as reconnu?...

Mme NACQUART.

Oui... de loin... ces traits m'avaient déjà frappée... ils me rappelaient quelqu'un... et je ne sais pourquoi... tout à l'heure... la ressemblance produisait sur moi une illusion... j'en suis tout émue!...

MIGNOT.

Et si ce n'était pas une ressemblance?

Mme NACQUART.

Que voulez-vous dire?

MIGNOT.

Si c'était lui-même?...

Mme NACQUART.

Lagardie! Ah! ne plaisantez donc pas ainsi!

MIGNOT.

Je te répète que c'est lui qui demande à te voir, à te parler...

Mme NACQUART.

Ciel! aurait-il besoin de mon crédit, de mes services?... Ce pauvre garçon, il n'était pas riche!

Air *de Yelva.*

Peut-être encor tout plein de son outrage,
Il me maudit, il m'accuse en secret!...
Que mon crédit du moins le dédommage,
Et changeons sa haine en regret.
Oui, je prétends, si dans l'absence
Son cœur a pu se dérober au mien,
Le regagner par la reconnaissance...
Il est si doux de rentrer dans son bien!...

MIGNOT.

Ainsi Lagardie?

Mme NACQUART.

Eh bien! je le recevrai... j'agirai en sa faveur... mais pas aujourd'hui... Cette vue... d'anciens souvenirs... je n'aurais qu'à m'attendrir... et jugez... avec les yeux rouges, comme on est bien pour un bal!...

MIGNOT, à part.

Hum! hum! la femme coquette a le dessus!... (Haut.) Et c'est pour cela que tu ferais attendre un homme qui brûle de te demander... non ta protection!... il n'en a pas besoin... mais ton cœur, ta main!

Mme NACQUART, vivement.

Parlez bas, si le maréchal... Eh quoi! Lagardie me serait resté fidèle?... Ah! que de bien vous me faites!

MIGNOT, à part.

Allons, voilà la femme sensible qui perce!... (Haut.) Tu consens donc à le recevoir?

Mme NACQUART.

Moi ! mais dans les circonstances où je me trouve... Ah ! le maréchal !

MIGNOT, à part.

Tiens ! est-ce que ça le regarde ?

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL, Mme NACQUART, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, entrant à droite, d'un air préoccupé.

Mignot, éloignez-vous, je vous prie ; laissez-moi un moment avec votre nièce.

Mme NACQUART, à part.

Cette agitation...

MIGNOT, bas.

Eh bien ! Lagardie ?

Mme NACQUART, bas.

Qu'il ne vienne pas !...

LE MARÉCHAL.

Ma chère madame Nacquart, je reviens de la Cour... des obstacles que j'étais loin de prévoir...

Mme NACQUART, à part.

Des obstacles !...

LE MARÉCHAL.

Encore là, Mignot !

MIGNOT.

Monseigneur...

LE MARÉCHAL.

Sortez !... c'est insupportable !...

Mme NACQUART.

Laissez-nous un instant, mon oncle ; des chagrins particuliers à M. le maréchal, et auxquels je prends part à cause de lui... (Bas à Mignot.) Qu'il vienne !

MIGNOT, étonné et à part.

Bon!... je n'y comprends rien... Il paraît que les deux femmes sont en présence!... (Il sort à gauche.)

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, Mme NACQUART.

Mme NACQUART, à part.

Est-ce une défaite?... Voyons-le venir.

LE MARÉCHAL.

Ma bonne... mon excellente amie... vous me voyez tout bouleversé... Mes sentiments vous sont connus... tout mon bonheur serait d'unir mon sort au vôtre... aussi mon parti était pris... je sautais à pieds joints sur toutes les convenances de mon rang... je vous épousais... Oui, ce soir même, je voulais annoncer ce mariage à mes amis, au milieu d'une fête. Afin d'obtenir l'agrément du roi, je lui avais parlé de vous comme de la veuve d'un procureur... d'un conseiller; il ne m'avait répondu que par une grimace expressive, et ma foi, à tout risque, j'interprétais son silence... mais ce matin, quelle a été ma surprise, lorsqu'au grand lever il a dit, en fixant sur moi un regard dont je frissonne encore : « Il y a des gens qui ont le cœur bien bas! conçoit-on le poëte Dufresny... qui se dégrade jusqu'à épouser une blanchisseuse! »

Mme NACQUART.

Ciel!

LE MARÉCHAL.

J'ai senti l'apostrophe!... jugez de mon humiliation... Il paraît que depuis hier c'était le sujet de tous les entretiens.

Mme NACQUART.

Et pourtant c'était un secret pour tout le monde.

LE MARÉCHAL.

Excepté peut-être pour Mignot, et encore pour Marion Delorme; elle l'aura dit à Ninon, qui l'aura dit à la veuve Scarron,

qui conte tout à la Montespan, qui n'a point de secrets pour le roi.

Mme NACQUART.

Et pourquoi souffrez-vous que cette Marion pénètre dans votre hôtel?

LE MARÉCHAL.

Ah! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Maintenant, ma pauvre madame Nacquart, jugez de mon embarras : on annonce des promotions prochaines à l'ordre du Saint-Esprit, et si je fâche Sa Majesté... Voyons, que faire?... que résoudre?... montrez-vous mon amie... conseillez-moi...

Mme NACQUART.

Vous me demandez conseil?... (A part.) L'ingrat!... il est décidé!...

LE MARÉCHAL.

Eh bien?...

Mme NACQUART, avec une aisance affectée.

Eh bien! monsieur le maréchal, je ne vois pas dans tout cela de quoi tant se désoler!

LE MARÉCHAL.

Que dites-vous?

Mme NACQUART.

Que ce n'est point à mon âge qu'on a besoin d'un titre pour briller dans le monde : remplissons tous deux notre sort, devenez cordon bleu, moi je reste une veuve jeune et jolie... tout le monde sera content.

LE MARÉCHAL.

Oui, si vous étiez moins cruelle... si vous m'aimiez pour moi. (Il veut lui prendre la main.)

Mme NACQUART.

Je vous aimais assez pour un ami... vous vouliez plus, je sacrifiais ma liberté, j'allais être votre femme...

LE MARÉCHAL.

Oh! si cela se pouvait!

Mme NACQUART.

Non, non, cela ne se peut pas, et je me hais moi-même d'en avoir du chagrin, parce que j'ai la faiblesse de...

LE MARÉCHAL.

De m'aimer ?... achevez !...

Mme NACQUART.

Non, monsieur le maréchal, n'en parlons plus... me voilà libre... eh bien ! je m'étourdirai... j'en aurai besoin... et, à mon âge, on y réussit toujours... on a des distractions... Les hommages, les assiduités d'une foule de jeunes cavaliers... et que sait-on ?... dans le nombre, il peut s'en trouver un qui ne soit pas maréchal, et qui n'attende pas de cordons... Il faut espérer qu'en France tout le monde ne sera pas de l'ordre du Saint-Esprit.

LE MARÉCHAL.

Vous à un autre !...

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, MIGNOT, Mme NACQUART.

MIGNOT, à sa nièce.

Le voilà !

Mme NACQUART, à part.

Ah ! Lagardie !

LE MARÉCHAL.

Comment, Mignot, encore !... On ne pourra donc pas se dire un seul mot sans être relancé par vous ?

MIGNOT.

Monsieur le maréchal, c'est une visite pour ma nièce.

Mme NACQUART, avec intention.

Une visite !... et qui donc, mon oncle ?

MIGNOT.

Parbleu ! c'est Lagardie.

Mme NACQUART.

Lui à Paris!... quelle surprise!...

LE MARÉCHAL.

Eh! mais... Lagardie, n'est-ce pas ce pauvre diable qui s'était fait clerc le jour où vous épousiez un procureur?... Que vient-il faire ici?

Mme NACQUART.

Je ne sais... cela pique ma curiosité; et vous, monsieur le maréchal?...

LE MARÉCHAL.

Moi?... du tout... je ne suis pas curieux... Mignot, dites-lui de nous épargner sa visite, et menez-le à ma caisse pour lui compter cent pistoles.

MIGNOT.

Mais il n'a besoin de rien... Tout ce qu'il désire, c'est de voir ma nièce.

Mme NACQUART, observant le maréchal.

Ce bon Lagardie!

LE MARÉCHAL.

Est-ce que vous seriez d'humeur à le recevoir?

Mme NACQUART.

Pourquoi donc pas?... un ancien ami... Oh! je ne suis pas fière, moi, je ne suis pas de ces gens qui rendent d'un côté les dédains qu'ils essuient de l'autre. Mon oncle, veuillez me l'amener.

MIGNOT.

J'y vais. Va, je te reconnais, tu es ma nièce. (Il sort à gauche.)

LE MARÉCHAL, à part.

Eh bien! voilà une situation fort agréable pour moi!

Mme NACQUART.

Mais, j'y pense, monsieur le maréchal, notre conversation serait bien insignifiante pour vous... d'ailleurs, je ne suis pas chez moi...

LE MARÉCHAL, la retenant.

Du tout... au contraire, restez... je serai charmé d'être là, et de vous voir renouveler connaissance avec un jeune homme qui est votre ancien ami... Ce sera très-amusant ! (Il s'assied près de la table à droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL, Mme NACQUART, LAGARDIE.

LAGARDIE, entrant à gauche.

Enfin, madame, il m'est donc permis... Ciel ! quelqu'un !...

Mme NACQUART.

Ah ! Lagardie, je suis bien aise de vous revoir !... Nous ne nous retrouverons plus si jeunes et si frivoles ; mais nous n'en serons pas moins bons amis, n'est-ce pas ?

LAGARDIE.

Pourriez-vous en douter, ma chère Marie ?... Ah ! c'est à vos genoux... (Le maréchal fait un mouvement très-marqué sur son fauteuil. — A part.) Mon Dieu, que c'est gênant, un tête-à-tête à trois !

Mme NACQUART, se rapprochant du maréchal.

Que la présence d'un témoin ne vous intimide pas... c'est M. le maréchal de l'Hôpital, le guide, le protecteur d'une veuve encore bien jeune et sans expérience... c'est, j'ose le dire, un ami véritable.

LE MARÉCHAL.

Dites plutôt, madame, le meilleur de tous les vôtres.

LAGARDIE.

S'il en est ainsi, monsieur, je me rassure... vous ne pouvez vouloir que son bonheur, et je suis seul capable de le faire.

LE MARÉCHAL, à part.

Comme c'est flatteur pour moi !

Mme NACQUART, revenant à Lagardie.

Eh quoi ! mon ami, vous n'avez donc point oublié nos anciens projets ?

LE MARÉCHAL, à part.

C'est qu'elle l'encourage encore!

LAGARDIE.

Pouvez-vous me faire une telle demande?... mon sort n'est-il pas attaché au vôtre?... croyez-vous que dix ans de séparation aient pu me faire changer?...

Mme NACQUART, jetant un coup d'œil sur le maréchal.

Dame! il y a des hommes qui changent en vingt-quatre heures.

LAGARDIE.

C'est qu'ils n'aiment pas... qu'ils n'ont jamais aimé... Pour moi, vous allez me connaître... Lorsque je vous vis à un autre... oh! je l'avoue, j'essayai d'abord de vous haïr... j'évitai de vous voir, c'était le seul moyen... il fut inutile... Alors, j'allai retrouver mon oncle, j'étudiai sous ses yeux... et maintenant qu'il m'a laissé toute sa fortune, que quelques talents autorisent peut-être mon ambition, je reviens à vous... dites un mot, un seul!... et demain j'échange mon héritage contre une charge au Parlement de Paris.

Mme NACQUART, avec une émotion véritable.

Cher Lagardie!... tant de sacrifices!... un tel dévouement!... je n'y résiste plus!... (Le maréchal, qui tient un livre ouvert, le ferme et le jette sur la table.) Ah! le maréchal!... (Se reprenant.) C'est bien, Lagardie, le sort que vous me proposez me flatte infiniment...

LAGARDIE.

Vous l'acceptez?

Mme NACQUART, toujours occupée du maréchal.

Pourquoi non? J'ai eu un moment d'autres idées, j'en conviens. Oui, une charge de robe, ce n'est pas mal, sans doute... mais je n'aime plus autant cette profession-là, surtout depuis que j'ai eu un mari qui en était... j'aimerais mieux une charge où il y eût un peu de gloire.

LAGARDIE, à part.

Encore de l'ambition !

Mme NACQUART.

L'épée aurait des attraits pour moi... non pour le rang qu'elle peut faire conquérir, et pourtant... (Elevant la voix.) nous avons l'exemple de Fabert que le roi a fait maréchal.

LAGARDIE.

Ah ! Marie, que n'ai-je connu plus tôt vos vœux ! mais non, ces goûts étaient les miens, vous ne les approuviez pas... je vous les sacrifiais... oui, je pensais encore à vous plaire quand vous m'abandonniez. Ah ! si vous me l'eussiez permis alors, je me serais engagé, j'aurais suivi le roi sur la frontière, en Flandre, et j'aurais trouvé sur les champs de bataille, ou la mort ou un peu de gloire.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme Fabert, ne puis-je pas, madame,
Être officier, maréchal, grand seigneur ?

Mme NACQUART.

Mais je perdrais tous mes droits sur votre âme ;
Un ordre... un mot... l'espoir de la faveur...

LAGARDIE.

Ah ! quel que soit le grade où l'on me nomme,
Je remplirai tous mes serments.

Mme NACQUART.

C'est là
Ce que de vous j'attendais... et voilà
(Se rapprochant du maréchal.)
Ce que doit dire un gentilhomme.

LE MARÉCHAL.

Ciel !

LAGARDIE.

Et voilà dix ans que j'ai perdus !... Encore si la France était en guerre à présent !

LE MARÉCHAL, se levant, à part.

Ah ! c'est trop fort ! Il faudra que le roi fasse une guerre pour qu'il soit maréchal.

LAGARDIE.

Mais enfin j'ai des protections, du moins j'en aurai loin de mon pays... j'y porterai ma fortune.

Mme NACQUART.

Comment ! pour l'amour de moi ?...

LE MARÉCHAL, prenant le milieu de la scène.

Désolé, mon cher monsieur, mais madame a la bonté de présider à une fête que je donne, et tous ses instants sont comptés.

LAGARDIE.

Pardon, monsieur le maréchal, je me retire. (Bas à madame Nacquart.) Je reviens bientôt. (Haut.) Monsieur, je vous en supplie, protégez-moi dans son esprit, vous le pouvez, puisqu'elle vous regarde comme son père. (Il baise la main à madame Nacquart.)

LE MARÉCHAL, à part.

Son père !... il ne manquait plus que cela. (Il se retourne ; Lagardie le salue et sort à droite.)

SCÈNE IX.

Mme NACQUART, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

A quelle scène m'avez-vous exposé !... Me faire essuyer jusqu'au bout toutes les incartades amoureuses de ce petit bourgeois ! Vous ne pouviez pas le remettre tout d'abord à sa place par un refus bien sec ?

Mme NACQUART.

Et pourquoi donc un refus ? Vous l'avez écouté, vous voyez s'il m'aime !

LE MARÉCHAL.

Oui, sans doute ; mais est-il donc le seul ?

Mme NACQUART.

Il ne m'a point oubliée ; il revient à moi. S'il recherche les honneurs, c'est pour me les faire partager... Ah ! peut-être aurais-je dû...

LE MARÉCHAL.

N'achevez pas !... c'en est fait, vous avez pris un tel empire sur moi, que l'idée seule de vous perdre... Habitué à vous voir, à vous entendre, à ne prendre conseil que de vous, à ne vivre que pour vous, que deviendrais-je si vous quittiez cet hôtel?... quelle consolation?...

Mme NACQUART.

Un grand cordon... (Mouvement du maréchal.) Ah ! pardon, ce mot m'est échappé... Mon dépit se cache en vain sous un air d'indifférence qui est loin de mon cœur. Mais aussi, vous faites-vous un jeu de mes peines?... Me soupçonner!... Ah ! maréchal !...

AIR *du Baiser au porteur.*

Dédaignez-moi, fuyez-moi... Je vous jure
Que de ce cœur trahi par vous, hélas !
Vous n'entendrez ni plainte, ni murmure ;
De ma douleur vous ne rougirez pas.
Que votre orgueil se satisfasse...
Et je saurai paraître aux yeux de tous,
Heureuse encor d'un cordon, d'une grâce
Qui ne doit consoler que vous !...

LE MARÉCHAL.

Eh quoi ! madame, des larmes ?

SCÈNE X.

MIGNOT, Mme NACQUART, LE MARÉCHAL.

MIGNOT, entrant à droite, et tenant des papiers.

Ma nièce !... Pardon, monsieur le maréchal, de vous interrompre encore ; mais Lagardie prétend que c'est très-pressé.

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce que c'est ?

MIGNOT.

Ce billet qu'il vient de griffonner au crayon... car il était si agité... (Il ouvre un papier qu'il remet vivement dans sa poche.) Pardon... le menu du souper pour le maître d'hôtel.

LE MARÉCHAL, bas à madame Nacquart.

Vous le voyez, il vit de pair et compagnon avec nos gens.

Mme NACQUART, à part.

Il a dit : Nos gens !

MIGNOT, remettant un papier à sa nièce.

Tiens, ma nièce.

Mme NACQUART, lisant ; le maréchal suit des yeux.

« Vous m'avez cité l'exemple du maréchal Fabert... Eh bien ! « Marie, vous serez contente... Je suis recommandé à l'ambas- « sadeur de Suède ; je cours chez lui... Permettez-moi de vous « revoir aujourd'hui, ce soir, à la fête. » (Tristement.) Quel est son projet ?... Pauvre Lagardie !...

LE MARÉCHAL, à part.

Un soupir !... (Bas.) Ce soir, le recevrez-vous ?

Mme NACQUART.

Ce soir, je recevrai... je ne recevrai... que mon mari.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! je cours au Louvre, je parlerai au roi ; je combattrai la calomnie, j'assurerai que vous n'étiez pas... mais c'est que vous l'étiez... N'importe, on n'est pas obligé de dire la vérité au roi.

Mme NACQUART.

Eh bien ! c'est assez ; je me fie à vous. (A part.) Mais je prendrai mes précautions.

LE MARÉCHAL, bas.

Quant à votre oncle, tant qu'il n'était qu'un étranger, cela

passait ; mais s'il devient mon parent, je ne puis plus l'avoir chez moi.

Mme NACQUART.

On lui parlera.

MIGNOT, à part.

Je crois qu'ils me regardent.

Mme NACQUART.

Mais Marion Delorme, que vous recevez souvent...

LE MARÉCHAL.

Je vous l'abandonne... Qu'ils partent, je ne veux plus les revoir ni l'un ni l'autre.

MARION, dans la coulisse, à droite.

Je vous dis que c'est chez madame Nacquart... elle y est pour moi.

MIGNOT.

Eh ! c'est Marion !

SCÈNE XI.

MIGNOT, Mme NACQUART, MARION, LE MARÉCHAL.

MARION.

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie...

Votre servante, monsieur le maréchal. (*Le maréchal passe devant elle, et sort à droite, sans la regarder.*) Tiens! comme il est aujourd'hui!... A son aise!... Je vous salue, madame Nacquart; bonjour, père Mignot... Si vous saviez, la valetaille qui ne voulait pas me laisser entrer, parce que je suis arrivée dans une chaise à porteurs.

Mme NACQUART.

C'est l'ordre de mes gens.

MARION, riant.

De tes gens ! encore plus drôle !... Eh ! pourquoi diable, ma chère Marie, t'avises-tu donc d'avoir des gens ?

MIGNOT, à Marion, en riant.

Le fait est que c'est comique. Ah! ah! ah!... (Madame Nacquart le regarde avec colère, et va s'asseoir pour écrire. — Mignot, honteux, s'est retiré dans le fond.)

MARION.

Mais c'est au maréchal que j'en veux ; il est sorti sans me dire une parole... Ah! j'ai vu un temps où il était moins silencieux!... Dame! chacune son tour... J'étais belle alors... comme toi... impertinente... comme lui... et j'avais des gens comme les tiens.

Air : *On a tant de peine...*
(De la Fiancée.)

Mais mon règne est passé,
Mes attraits ont baissé,
Ce que j'ai n'est qu'un mince avantage;
Je vois fuir les grandeurs,
Et la chaise à porteurs
A déjà remplacé l'équipage.
Dans mes filets j'ai pris
Des ducs et des marquis;
Je gagnais beaucoup d'or,
J'en mangeais plus encor.
Même à présent, vois-tu,
Je n'ai pas tout perdu; (*bis.*)
Je puis, dans mes bons jours,
Rattraper les amours!...
Cependant il faut être modeste;
Mes attraits passeront,
Les amants les suivront;
Ah! du moins que la gaieté nous reste;
Un jour vient où l'on n'a
Rien que ce plaisir-là!... (*bis.*)

MIGNOT, allant près de Marion.

Écoutez donc, mamz'elle Marion, ma nièce, ça sera différent, parce qu'elle aura des maris.

MARION.

C'est juste, des maris, c'est plus solide!... A propos, père

Mignot, est-ce vrai, ce qu'on dit, que madame Nacquart va se remarier?... C'est une nouvelle qui court... Oh! j'en ai bien ri!... et toi aussi, tu en riras, j'en suis sûre; n'est-il pas vrai, madame la maréchale?

Mme NACQUART, toujours assise à la table, à droite.

Pourquoi pas?

MARION, à part.

Dans le fait, où serait la mésalliance? le mari un bâton, la femme un battoir, ça fera de très-belles armoiries!

MIGNOT, bas à madame Nacquart.

Et Lagardie?

Mme NACQUART.

Voici la réponse... Mon oncle, approchez... plus près. (Bas.) Marion ne doit plus paraître ici... le maréchal veut qu'on la renvoie... Je compte sur vous.

MIGNOT, bas.

Comment, tu exiges?...

MARION.

Ah! çà, décidément, madame Nacquart, vous serez donc une grande dame?

Mme NACQUART.

Qui a besoin de vous pour un petit service.

MARION.

Ah! compte sur ma complaisance.

(Elle va près de madame Nacquart.)

Mme NACQUART.

Écoutez. (Elle lui parle bas à l'oreille.)

MIGNOT, à part, dans le coin à gauche.

Maréchale!... ma nièce!... Voilà la peur qui me prend. Si elle s'élève, il faudra que je monte encore... et Dieu sait où je m'arrêterai!

MARION, bas à madame Nacquart.

Qui?... votre oncle?

Mme NACQUART, bas.

Il le faut ; le maréchal le veut.

MARION, bas.

Allons, je m'en charge, ne fût-ce que pour adoucir le coup.

Mme NACQUART, à part.

Au moins, en m'y prenant ainsi, j'évite les reproches de l'un et les railleries de l'autre... (Haut.) Je vous laisse, Marion. Adieu, mon oncle. (Elle sort à droite, en regardant Mignot d'un air de regret.)

SCÈNE XII.

MARION, MIGNOT.

MARION, à part.

Ce brave père Mignot!... comment lui tourner le compliment ?

MIGNOT, à part.

Pauvre Marion! comment lui assaisonner cela ?

MARION, se rapprochant de Mignot.

Eh bien ! mon vieux traiteur ?

MIGNOT, s'avançant aussi.

Eh bien ! mon ancienne pratique ?

MARION.

Comme tout change autour de nous !

MIGNOT.

Oui, et à notre âge, on ne doit plus compter sur personne.

MARION.

Ni sur les parents !

MIGNOT.

Ni sur les amis !

MARION, à part.

Est-ce qu'il se douterait ?...

MIGNOT, à part.

Est-ce qu'elle s'attend ?...

MARION.

Ma foi ! en pareil cas, il faut être philosophe.

MIGNOT.

Sans doute... et oublier ceux qui nous oublient.

MARION.

C'est cela... au lieu de les laisser nous mettre à la porte.

MIGNOT.

Il vaut mieux nous en aller de nous-mêmes.

MARION.

Je suis enchantée de vous voir dans ces dispositions-là...

MIGNOT.

Justement ce que j'ai à vous apprendre des ordres du maréchal...

MARION.

A moi ? cela se trouve bien, car j'ai aussi à vous parler. Le maréchal exige...

MIGNOT.

Sans doute, vous concevez qu'il est des circonstances... Votre présence chez le maréchal... Enfin on m'a chargé... Hum ! hum ! hum !

MARION.

De me fermer la porte ?

MIGNOT.

Quelque chose comme ça.

MARION, riant aux éclats.

Vrai ?... Ah ! ah ! ah !

MIGNOT, de même.

Elle prend assez bien... Ah ! ah ! ah !

MARION.

C'est charmant! ah! ah! le bon tour!... et moi qui allais vous en dire autant.

MIGNOT.

Hein? plaît-il!... Ah! çà, ne plaisantez pas!

MARION.

Eh! non, sur mon honneur! vous n'êtes plus un assez grand personnage... et votre nièce vous prie de... hum! hum! vous comprenez?

MIGNOT.

Il se pourrait!... c'est une infamie!... Ah! je vois bien qu'elle sera de la cour!... elle ne reconnaît déjà plus ses parents!

MARION.

Et moi donc, une ancienne camarade!...

MIGNOT.

Eh bien! je prends mon parti... On envoie une maison complète... en Pologne... chez un roi... j'en serai!... j'y ferai la cuisine, et ça la vexera.

AIR *de la Charmille.*

Rien n'égale ma colère...
Eh quoi! nous chasser ainsi!
Ah! par nous bientôt, j'espère,
Son orgueil sera puni!
Oh! de son dépit d'avance,
Il me semble ici jouir!

MARION.

Bien! courage! la vengeance
Pour moi c'est un grand plaisir.

MIGNOT.

C'est le premier, sur mon âme.

MARION.

Pour un traiteur, oui, c'est bon;
Mais, mon cher, pour une femme,
Ce n'est rien que le second.

ENSEMBLE.

Rien n'égale { ma / sa } colère...
Eh quoi! nous chasser ainsi!
Ah! par nous bientôt, j'espère,
Son orgueil sera puni!

SCÈNE XIII.

MARION, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, entrant à droite.

On arrive pour la fête... les salons se remplissent... Si je pouvais pénétrer jusqu'à elle!...

MIGNOT.

Eh! c'est Lagardie!

LAGARDIE.

Mignot!... Eh bien! que m'apprenez-vous?...

MIGNOT.

Rien de bon, mon pauvre ami!... Marie est une ingrate! elle te trahit, elle me trahit, elle nous trahit tous!

MARION.

Comment!... ce jeune homme?... Eh! mais c'est le même qui, à son premier mariage... Et il est fidèle!... Oh! par exemple, c'est jouer de malheur!

LAGARDIE.

Expliquez-vous!... Que voulez-vous dire?...

MIGNOT.

Tiens, voilà la réponse à ton billet.

LAGARDIE.

Eh! donnez donc! (Il lit.) « Mon ami... » (S'arrêtant.) Qu'est-ce que vous disiez? mon ami!...

MARION.

Ça ne prouve rien; je m'y connais.

LAGARDIE, continuant de lire.

« Jamais je n'ai mieux apprécié tout votre amour, et je vous « dois une preuve de mon estime... c'est la réponse que vous « me demandez, et je vous la promets pour aujourd'hui, venez « ce soir... et vous saurez si je vous aime... » Vous voyez bien...

MIGNOT.

Ma foi ! si j'y comprends un mot...

MARION.

Bah ! elle ne s'engage à rien.

MIGNOT.

Ah çà ! mais son mariage avec le maréchal?...

LAGARDIE.

Qu'ai-je entendu?... avec le maréchal?... Est-ce que, par hasard, j'arriverais encore trop tard, comme l'autre fois?

MARION.

Vous verrez qu'elle les ménage tous les deux pour en avoir un.

(Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit plusieurs salons richement décorés et remplis de monde. — Des valets sont à la porte du milieu. — Le salon où l'on reçoit est avant celui où se passe la scène suivante.)

LAGARDIE.

Serais-je joué?... Non !... il faut que mon sort se décide... Je l'aperçois entourée d'une foule brillante... N'importe, je veux qu'elle s'explique.

MARION.

C'est cela, parlez-lui ferme. Un amant qui se fâche, ça me fait toujours rire !...

SCÈNE XIV.

MARION, LAGARDIE, Mme NACQUART, MIGNOT.

Mme NACQUART, paraissant dans le deuxième salon.

Oui, monsieur le marquis, le maréchal est chez le roi ; mais bientôt... (Elle entre dans le premier salon.) Ciel ! Lagardie !... Déjà !...

MARION, à part.

C'est étonnant, comme elle a l'air enchanté !

LAGARDIE.

Madame, je me rends à vos ordres.

MIGNOT, à Lagardie.

Va donc, parle !

LAGARDIE.

Je viens vous offrir d'autres projets... d'autres espérances... J'entre au service ; vous le savez, depuis longtemps c'était mon ambition... mais aujourd'hui, je suis riche... j'achète une charge d'officier ; recommandé à l'ambassade de Stockholm qui fait des offres brillantes à de jeunes Français...

Mme NACQUART.

Eh quoi ! quitter votre patrie, passer en Suède !

MIGNOT, à part, avec un soupir.

Et moi, en Pologne ; ça doit se toucher.

LAGARDIE.

Vous l'avez voulu !... un vœu de Marie est un ordre pour moi ; et ma patrie sera partout où je vous trouverai.

Mme NACQUART, à part.

Que le maréchal est lent à revenir !

LAGARDIE.

Air *du Pot de fleurs.*

Parlez, j'attends votre réponse.

Mme NACQUART.

Dans les salons le monde vient... bientôt...

LAGARDIE, la retenant.

Non, qu'avant tout votre bouche prononce
Sur mon destin.

Mme NACQUART.

Je ne puis...

LAGARDIE.

Il le faut.
Ah! par pitié pour l'amant le plus tendre...

MARION.

Pauvre garçon! Ah! de mon temps,
Ils étaient bien aussi pressants,
Mais je les faisais moins attendre.

LAGARDIE.

Un mot, un seul mot; mais je le veux ici, à l'instant!

Mme NACQUART.

Mon Dieu! quelle impatience! (Le maréchal paraît dans le deuxième salon.) Puisque vous le voulez, il faut... Ah!...

SCÈNE XV.

MARION, sur l'avant-scène à droite; LAGARDIE, Mme NACQUART, LE MARÉCHAL, MIGNOT, sur l'avant-scène à gauche; SOCIÉTÉ, dans le fond.

LE MARÉCHAL, au milieu de la société.

Pardon, messieurs, je reviens de la cour; j'ai été retenu longtemps près de Sa Majesté. (On commence à entendre l'orchestre du bal.)

LAGARDIE, à madame Nacquart.

Expliquez-vous enfin.

Mme NACQUART.

C'est bon, je suis à vous. (Au maréchal qui est descendu près d'elle.) Eh bien?

LE MARÉCHAL.

Je suis plus incertain que jamais. Le roi refuse de me recevoir; mais j'ai vu M. de Colbert, il parlera pour moi, il me l'a promis: j'attends sa réponse.

LE VALET, annonçant dans le deuxième salon à gauche.

M. le vicomte de Turenne ! (Le maréchal va le recevoir.)

Mme NACQUART.

Sa réponse... encore !...

LAGARDIE.

Adieu, madame ; je devine mon sort, je ne resterai pas plus longtemps.

LE VALET, annonçant.

Madame de la Sablière !

Mme NACQUART, à Lagardie qui va pour sortir.

Attendez... Comment ! me quitter ainsi ?

LAGARDIE, revenant.

Que dites-vous ?... Quel bonheur inespéré !...

LE VALET, annonçant.

Le sieur Despréaux !

MIGNOT, à part.

Ah ! Dieu !

LE MARÉCHAL, revenant entre eux, et bas à madame Nacquart.

Encore cet homme chez moi !... Songez que vous êtes...

Mme NACQUART.

Je suis madame Nacquart.

LE VALET, annonçant.

Monsieur le Prince! (Le maréchal remonte avec impatience pour le recevoir.

LAGARDIE.

Marie, je vous aime : je sens encore là tout l'amour que vous m'inspiriez avant de m'avoir trahi... J'ai tout sacrifié pour vous ; parlez ; si je sors, vous ne me verrez plus !

Mme NACQUART.

Oui, tout à l'heure, vous saurez...

UN VALET, entrant à droite.

De la part de monsieur de Colbert.

Mme NACQUART, à part.

Je tremble.

LE MARÉCHAL, saisissant la lettre.

Une lettre ! donnez !

LAGARDIE, à madame Nacquart.

Achevez !... faut-il vous fuir ?

Mme NACQUART.

Moi, je... ne sais... je...

LE MARÉCHAL, après avoir lu.

Grand Dieu !... Venez, madame. (Il remonte vers le fond, prend madame Nacquart par la main, et la présente à la société, qui se rapproche en foule du premier salon.) Messieurs, je vous présente madame la maréchale de l'Hôpital ! (On la salue.)

LAGARDIE.

Ciel !

MIGNOT, à part.

Ma nièce !

MARION, à part.

Voilà la blanchisseuse tout à fait désencanaillée.

(Le rideau tombe sur le tableau que forme cette présentation.)

TROISIÈME ÉPOQUE.

Un intérieur gothique. — Le fond est ouvert par trois portes sur une galerie qui conduit, à gauche au palais, et à droite à la chapelle. — Sur le devant de la scène une table et des fauteuils. — Deux gardes dans la galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, ensuite GASTON.

Au lever du rideau, Marie est occupée à éplucher des fraises dans une corbeille élégante.

GASTON, au fond, aux gardes.

Eh bien ! allez-vous m'empêcher d'entrer, moi, un des secrétaires de Sa Majesté !

MARIE, se levant.

Ah ! c'est monsieur Gaston !

GASTON, entrant.

Ah ! mademoiselle Marie, c'est vous... quel bonheur !.

MARIE, lui montrant l'huissier.

Chut ! de la prudence !

GASTON.

C'est juste. Quand je pense qu'il y a trois jours que je ne vous ai seulement entrevue !... Eh ! mais, à quoi vous occupez-vous donc là ?

MARIE.

Allons, monsieur, aidez-moi.

GASTON.

Comment, mademoiselle, c'est pour cela que vous me faites venir... pour éplucher des fraises !... Cela me rappelle le temps où votre père me faisait copier ses notes de cuisine.

MARIE, se levant.

Ingrat ! vous ne voyez pas que c'est pour vous ce que j'en fais ?

GASTON.

Je ne comprends pas.

MARIE.

Voilà ce que c'est : depuis que le roi Casimir a quitté la Pologne, où mon père était entré à son service...

GASTON.

Lorsque j'y entrai moi-même, il y a dix ans, après le mariage de votre cousine, madame la maréchale.

MARIE.

Oui; depuis que le roi a quitté la Pologne et s'est réfugié à Paris, vous savez que Sa Majesté Louis XIV lui a donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés...

GASTON.

Oui, de monarque à monarque, on se fait de petits présents... abbayes, châteaux, villes, provinces, avec les dépendances, bêtes et gens, tout compris.

MARIE.

Le nouveau propriétaire de Saint-Germain-des-Prés n'a rien

voulu ôter aux anciens habitants... seulement, il s'est choisi un petit coin de terre pour le cultiver lui-même.

GASTON.

Il est si bon, si simple dans ses goûts!

MARIE.

Ce n'est que par lui que nous pouvons être heureux... je cherche à lui plaire... Aussi, quand je puis l'approcher, je lui demande des nouvelles de ce qu'il aime le mieux, de son petit jardin qu'il cultive avec tant de soins!... et ce matin, il m'a fait appeler: « Tiens, petite... » m'a-t-il dit, « es-tu contente? voilà de mes fraises. » Je l'ai remercié de son cadeau... J'ai consulté mon père pour les assaisonner, et je veux qu'on les serve, ce matin, au roi... Il sera flatté, très-flatté!... et l'on a beau avoir abdiqué, voyez-vous, ça fait toujours bien... et s'il voulait nous protéger...

GASTON.

Vous croyez, mademoiselle Marie, que nous pourrions obtenir? Oh! non, tenez, je n'espère plus rien depuis que votre cousine s'est impatronisée ici; je crois qu'elle a fait un pacte avec le diable!... Avec ça qu'à présent elle est prude, et même elle fait la... (Il lui parle bas.) Parole d'honneur!... On dit que c'est pour ressembler en tout à madame de Maintenon!

MARIE.

Vous la croyez capable...

GASTON.

Je la crois capable de tout!... Une femme qui vous retient dans les salons où je ne puis entrer, doit avoir tous les défauts.

MARIE.

Allons, ne vous emportez pas.

GASTON.

Si vous me laissiez baiser votre jolie main?

MARIE.

Eh bien! monsieur.

GASTON.

Un seul!

MARIE.

AIR *de la Fiancée.*

Cessez votre prière,
Sur ma main un baiser!
C'est par trop téméraire!
Je dois vous refuser.
Finissez, cette audace,
Monsieur, me fâchera...
Quand j'avais quinze ans, passe!
Il m'en souvient déjà,
En ce temps-là
C'était toujours comm' ça.
Ne venez pas sans cesse,
Maintenant, demander
Ce qu'hélas! la sagesse
Me défend d'accorder;
Sitôt qu'un nœud prospère
Enfin nous unira,
A ce refus sévère
Rien ne me forcera.
(Gaston lui baise la main.)
Mais, qu'en ce temps-là,
Ce soit toujours comm' ça.

SCÈNE II.

MARIE, GASTON, LAGARDIE.

LAGARDIE, arrivant par la galerie et parlant à un huissier qui le précède.

Annoncez le feld-maréchal Lagardie, au service de la Suède.

MARIE, à part.

Ciel! ma corbeille!...

LAGARDIE.

Pour moi, j'attendrai ici.

MARIE, à Gaston, d'un air d'autorité.

Ainsi, monsieur, vous les recommanderez à l'office... Faites remettre cette corbeille au maître d'hôtel de Sa Majesté.

GASTON.

Oui, mademoiselle Marie.

(Il donne la corbeille à un valet.)

LAGARDIE.

Marie!... C'est singulier, malgré les années, chaque fois que j'entends ce nom, il produit sur moi un effet!... Je suis toujours tenté de voir si celle qui le porte est aussi jolie que... (Il regarde Marie.) Ma foi!... (Arrêtant Gaston.) Dites-moi, mon ami, quelle est cette jolie personne?

GASTON.

Mademoiselle Marie Mignot.

LAGARDIE.

Que dites-vous? serait-ce?...

GASTON.

La fille du premier officier de Sa Majesté.

LAGARDIE.

Ah! ce n'est pas de Mignot, l'ancien traiteur?

GASTON.

Si fait.

LAGARDIE, à part.

Qu'entends-je!... c'est sa cousine?... la cousine de Marie?... Ah! je ne m'étonne plus qu'elle soit si bien!

GASTON, à part.

Cet homme-là m'est suspect... il a une figure en dessous.

LAGARDIE, s'avançant vers Marie.

Mademoiselle!

MARIE.

Monsieur?

LAGARDIE.

Pardonnez-moi de vous aborder si brusquement.

GASTON, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire

LAGARDIE.

J'ai connu autrefois votre famille. Arrivé d'hier, je n'ai pas encore eu le temps de m'informer... De grâce, vous pouvez m'apprendre par quel hasard Mignot...

MARIE.

Oh ! Monsieur, c'est bien facile. Mon père était attaché à la maison du roi Casimir, qui l'a ramené en France. Comme tous les officiers de Sa Majesté l'avaient abandonnée après son abdication, mon père s'est trouvé le premier ; mais il n'en est pas plus fier pour cela.

LAGARDIE.

Oh ! je le crois !... Toujours bon... toujours un peu faible.

GASTON.

C'est-à-dire, sa nièce le mène.

LAGARDIE, avec émotion.

Ah ! la maréchale de l'Hôpital !... elle est donc ici ?

GASTON.

Oui, monsieur... Le maréchal de l'Hôpital qui était l'ami du vieux roi, lui a recommandé, en mourant, sa veuve, pour qu'il la protégeât. (A part.) Mais c'est elle qui le mène... elle les mène tous !

LAGARDIE.

Il se pourrait !... Chargé par la cour de Suède d'une mission auprès du roi Casimir, j'étais loin de m'attendre que dans son palais même... Quels souvenirs !... Ah ! ma belle demoiselle, vous aussi, vous voilà jeune, faite pour plaire, croyez-moi, ne vous laissez pas éblouir à tout cela ; et si vous aimiez quelqu'un placé dans une condition plus humble que la vôtre, ne le sacrifiez pas... vous lui feriez trop de mal !

GASTON.

Ah ! monsieur, quel bon conseil !... Si vous pouviez nous aider ! voilà justement notre situation.

MARIE.

Monsieur Gaston

GASTON.

Non, mademoiselle, il n'y a pas de danger, c'est un honnête homme; il porte ça sur sa figure.

LAGARDIE.

Comment donc!... un amour à protéger ?... Oui, mes chers amis, comptez sur moi; j'aime à faire le bonheur des autres, ça me rappelle celui que j'espérais.

PLUSIEURS VOIX, annonçant.

Le roi! le roi!

MARIE.

Ciel! il traverse la galerie pour se rendre à la chapelle.

GASTON.

Ah! Monsieur, nous n'espérons qu'en vous!

(Il sort à droite.)

LAGARDIE.

Voilà comme j'étais!... Mais Marie...

SCÈNE III.

LAGARDIE, CASIMIR, MIGNOT, OFFICIERS, HUISSIERS, PAGES et GARDES.

Ils arrivent par la galerie. — Au moment de l'entrée du roi, l'orchestre joue l'air du MOLETIER, en sourdine. — Marie, qui va pour sortir au moment où le roi entre, le salue.)

CASIMIR.

Ah! ma petite amie, bonjour. (Il lui présente sa main; Marie la baise, et sort.) C'est sans doute monsieur le feld-maréchal ?...

LAGARDIE.

Oui, Sire, je vous demande une audience au nom de mon souverain; mais j'attendrai le loisir de Votre Majesté.

CASIMIR.

Ma Majesté n'a pas grand'chose à faire; d'ailleurs, ne jamais faire attendre, c'est la politesse des rois, surtout quand ils ne le sont plus... Ah! Mignot... Messieurs...

(Il remonte et fait signe à sa suite de rester dans le fond.)

LAGARDIE, riant, à part.

Dieu me pardonne !... le vieux traiteur a un habit brodé ! c'est plaisant !... (Se reprenant.) Ah ! je ne pensais plus au mien !

CASIMIR.

Qu'on retarde le déjeuner d'une demi-heure !

MIGNOT.

Ah ! mon bon maître, si vous saviez comme on fait du tort à un cuisinier quand on dérange ses heures !

CASIMIR, avec bonté.

Bien ! bien ! nous raisonnerons de ça entre nous.

LAGARDIE, à part.

Toujours le même.

CASIMIR, à Lagardie.

AIR *de Colalto.*

De mes gens, peut-être avec moi,
Le ton familier vous étonne...
Que voulez-vous ?... Je ne suis plus ce roi
Arbitre des faveurs, des biens d'une couronne.
A mon trésor ne pouvant envoyer
Les serviteurs fidèles à leur maître,
En ami je dois reconnaître
Les soins qu'en roi je ne puis plus payer.

(Mignot s'éloigne.)

A nous deux, maintenant, monsieur le comte !... Je suis charmé de vous voir ; votre nom m'est connu et votre courage aussi. Nous savons quels services vous avez rendus à la Suède contre les Moscovites, nos ennemis communs ; et votre fortune rapide ne vous honore pas moins que le roi qui a su vous apprécier.

LAGARDIE.

Ah ! Sire...

CASIMIR.

Oui, monsieur, oui...

AIR : *Ce luth galant, etc.*

Heureux le roi qui donne sa faveur
Au vrai mérite, au courage, à l'honneur!
Aux cœurs de ses sujets il fait chérir sa gloire;
Quand le temps aura fui,
Quand jugera l'histoire,
Les choix qu'il a su faire, escortant sa mémoire,
Iront plaider pour lui.

Eh! mais, c'est singulier, plus je vous regarde... Vous n'êtes jamais venu en Pologne?

LAGARDIE.

Jamais, Sire.

CASIMIR.

Voyez pourtant, vos traits réveillent en moi un souvenir confus... Au milieu d'une fête... d'une noce... je me rappelle... non, je ne me rappelle rien... Ah! sur mon trône, j'ai eu tant de secousses, que je n'ai plus guère la tête à moi!

LAGARDIE.

Ce n'est pas l'opinion de l'Europe, Sire.

CASIMIR.

L'Europe est trop bonne, et vous aussi.

LAGARDIE.

La mission dont je suis chargé prouve assez l'estime qu'elle fait de vos lumières. Votre Majesté n'ignore pas que son successeur au trône de Pologne...

CASIMIR.

Oui, le pauvre Michel!... il est mort après s'être fait battre par les Turcs... j'ai quitté à temps; ça aurait bien pu m'arriver.

LAGARDIE.

Vos dix ans de règne ont prouvé le contraire... aussi le roi de Suède, mon maître, d'accord avec le cabinet de Versailles, s'est assuré de l'élection, et vous invite par ma voix à remonter sur le trône.

CASIMIR.

Le trône!... Que signifie cette plaisanterie, monsieur? Êtes-vous venu ici pour vous jouer de moi?

LAGARDIE.

Ah! Sire, pouvez-vous supposer?... Ces lettres de créance...

CASIMIR.

Quoi! ce serait sérieusement?... (Il jette un coup d'œil sur les lettres.) Oui, ma foi!... rien n'égale ma surprise! Il y a donc disette d'ambitieux, pour qu'on ait pensé à moi?... On m'avait assuré que Jean Sobieski se mettait sur les rangs; excellent choix pour cette pauvre Pologne que j'aimerai toujours... mais de loin!... Il lui faut un héros, et sous ce rapport, Sobieski est bien mieux son fait que moi; avec les meilleures intentions du monde, je ne suis pas un grand homme, c'est connu : j'ai fait mes preuves.

LAGARDIE.

Ce que j'entends a droit de m'étonner à mon tour!... Puis-je m'expliquer avec franchise?

CASIMIR.

Oui... oui... nous sommes convenus que je n'étais plus roi.

LAGARDIE.

Eh bien! Sire, il me semble que mon message ne devrait pas être imprévu pour vous... Les lettres confidentielles de madame de Maintenon, ce qu'elle m'a dit hier elle-même dans une audience secrète...

CASIMIR.

Plaît-il?

LAGARDIE.

Quelqu'un de votre maison lui a répondu de votre désir, de votre consentement...

CASIMIR.

Qui aurait eu l'audace?... Que je n'aie pas su toujours ce qui se passait dans mon royaume, rien de plus simple; mais dans mon ménage!... Et vous a-t-elle nommé?...

LAGARDIE.

Non, Sire.

UN HUISSIER, annonçant.

Madame la maréchale de l'Hôpital !

LAGARDIE, à part.

Ah ! j'éprouve un trouble...

CASIMIR, à part.

La maréchale !

SCÈNE IV.

LAGARDIE, CASIMIR, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, arrivant par la galerie.

Comment se porte Sa Majesté ? a-t-elle bien reposé ?

CASIMIR.

Je vous rends grâce, madame. Vous êtes sortie de bien bonne heure ?

LA MARÉCHALE.

Il est vrai. Je viens de chez madame de Maintenon, qui m'avait fait demander.

CASIMIR, avec intention.

Ah ! ah !... (A part.) Juste... je vois tout. (Haut.) Je vous présente monsieur l'envoyé de Suède.

LA MARÉCHALE, à part.

Déjà !... il ne perd pas de temps... à merveille !... (Haut.) Son Excellence est la bien venue, et... (Regardant Lagardie. — A part.) Que vois-je ?... est-ce une illusion ?

CASIMIR.

Monsieur le feld-maréchal Lagardie... Qu'avez-vous donc, madame ? ce trouble...

LA MARÉCHALE.

Moi ?... rien.

CASIMIR.

Monsieur le comte m'apprend des choses qui m'étonnent, et que vous m'expliquerez, sans doute, madame la maréchale. (A Lagardie.) Sans adieu, monsieur, nous nous reverrons. Je vous

mènerai à mon abbaye de Saint-Germain, vous verrez quelle solitude, quel repos on y trouve! je vous montrerai mes sujets, des chanoines bien portants et bien soumis; mon petit jardin que je cultive moi-même; mes fraises et mes superbes laitues; et vous me direz ensuite si l'on peut quitter tout cela pour une couronne... Adieu, madame la maréchale. (A part.) Est-ce que madame de Maintenon voudrait?... Ah! pour l'exemple, peut-être... (A sa suite.) Messieurs, à la chapelle!

MIGNOT, à la cantonade.

Faites mettre au feu les côtelettes du roi.

(Tout le monde entre dans la chapelle.)

SCÈNE V.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE.

LAGARDIE.

Enfin, madame, après dix ans d'exil, je puis donc vous revoir; je puis...

LA MARÉCHALE.

Vous, Lagardie!... vous, comte!... feld-maréchal!... ambassadeur!...

LAGARDIE.

Je le vois, mon sort cause votre surprise; et, en vérité, lorsque j'y songe, il ne m'étonne pas moins que vous... Après vous avoir perdue, le cœur déchiré, je me jetai dans cette nouvelle carrière, que j'avais toujours aimée, et qu'un de vos désirs m'avait ouverte... Je quittai mon pays où vous ne pouviez plus être à moi... je partis. La Suède était en guerre... Les jeunes Français étaient accueillis avec faveur, et comme je voulais me faire tuer, on prit mon désespoir pour du courage. Le prince royal lui-même fut témoin de la bravoure avec laquelle j'affrontais des dangers où j'aurais perdu la vie, si j'eusse été heureux. Que vous dirai-je?... j'obtins des grades, des honneurs... je m'élevai, et peu à peu je perdis l'envie de me faire tuer. Cependant ces titres, ces dignités qui vous semblaient si

nécessaires au bonheur, les voilà! mais elles n'ont rien fait pour le mien.

LA MARÉCHALE.

Ah! c'est singulier! j'aurais cru... Et dites-moi, cette mission secrète dont vous êtes chargé près du roi de Pologne?.....

LAGARDIE.

Eh quoi! c'est déjà le diplomate que vous interrogez? Dans la fortune de votre ancien ami, n'y a-t-il plus rien qui vous intéresse? Apprenez donc des secrets que je ne puis révéler qu'à vous, apprenez...

LA MARÉCHALE, à part.

Vous verrez qu'il m'est resté fidèle.

LAGARDIE.

Que j'ai été sur le point d'épouser la comtesse Héléna, une jeune parente du roi de Suède.

LA MARÉCHALE.

Vous!

LAGARDIE.

La comtesse me vit souvent près de son cousin... Quelques succès, quelques exploits peut-être, l'avaient disposée en ma faveur... elle m'aima!

LA MARÉCHALE.

J'entends, et je vous félicite...

LAGARDIE.

Non, car maintenant une séparation éternelle... (Mouvement de la maréchale.) Le roi pénétra nos sentiments... il me manda en secret : « Lagardie, me dit-il, Héléna vous aime, et je la chéris « trop pour lui donner des lois ; mais je compte sur votre « amitié... Je ne vous bannirai pas... mais abuserez-vous de ma « reconnaissance? » En disant cela, il tenait mes mains serrées dans les siennes. Je consentis à un exil qu'il voulut décorer d'un titre pompeux, en me chargeant d'une mission dans ma patrie... il me supplia d'y former un prompt mariage, seul moyen de rendre le calme à la comtesse.

LA MARÉCHALE.

Mais vous auriez pu être prince?

LAGARDIE.

Oh! ce n'est pas ce que je regrette... Que dis-je? rentré en France, quand j'appris votre veuvage, les prières du roi de Suède me revinrent à l'esprit. (Souriant.) Ah! vous ne pensez pas que je vous rapporte un cœur, une passion de vingt ans... Oh non, il s'est passé tant de choses... N'en parlons plus!... mais tenez...

AIR *de Céline.*

Longtemps éloignés l'un de l'autre,
Puisque nous voilà réunis,
Fixons et mon sort et le vôtre...
Enchaînons enfin deux amis!
A deux cœurs que rien ne sépare,
Le bonheur peut être rendu,
Quand c'est l'amitié qui répare
Le temps que l'amour a perdu.

LA MARÉCHALE.

Combien il est flatteur pour moi, qu'au milieu des graves intérêts de la politique... car enfin votre mission... c'est pour le roi de Pologne? Casimir est toujours roi?...

LAGARDIE.

Sans doute, madame, s'il y consent.

LA MARÉCHALE, avec joie.

Il y consentira.

LAGARDIE.

Eh! que nous importe?... laissez-moi vous parler d'intérêts qui nous sont plus chers... Marie! ah! que ce nom me soit encore permis! Vous êtes libre, et cette fois vous n'avez plus rien à m'opposer.. Eh bien! cette main est-elle à moi?

LA MARÉCHALE.

Silence!... que tout le monde ignore... Elle ne m'appartient plus.

LAGARDIE.

Qu'entends-je?... Qui vous retient?

LA MARÉCHALE.

Une promesse de mariage du roi Casimir... je vais être reine.

LAGARDIE, avec enjouement.

Vous? Ainsi j'arriverai donc toujours trop tard! car à présent j'aurai beau faire... On devient procureur : il y en a tant!... officier : il ne faut que du courage... mais roi!... c'est plus rare; on n'en fait pas tous les jours, et s'il vous en faut un, je ne m'élèverai jamais jusque-là.

SCÈNE VI.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MARIE, MARION DELORME.

MARIE.

Ma cousine, une dame âgée et mal vêtue attendait dans la galerie le passage du roi... Elle demande quelques secours... Elle s'est recommandée à moi : « Je n'ai rien, lui ai-je dit; mais ma cousine est riche, venez. » Elle m'a suivie, et je vous l'amène.

LA MARÉCHALE.

Bien, mon enfant; mais il fallait savoir...

MARION, venant à gauche de la maréchale.

Pardon, madame, c'était Sa Majesté, qu'après une longue absence, je venais implorer dans ma misère... Je n'aurais pas osé près de madame, n'en étant pas connue, et encore moins si je l'étais...

LA MARÉCHALE.

Cette voix...

MARION, levant les yeux.

Ah, mon Dieu! ces traits... ces regards... je ne me trompe pas... Marie Mignot! (Riant.) Ah! ah!

LA MARÉCHALE.

Marion!

LAGARDIE.

Marion Delorme!

MARION.

Juste! excusez-moi, c'est un retour de gaieté ; j'en ai si rarement!

AIR : *Faut l'oublier.*

En vous voyant, je me rappelle
Mon opulence et mes beaux jours ;
Combien de plaisirs et d'amours!...
En ce temps-là que j'étais belle!
Je pouvais rire et folâtrer ;
Mais quand le bonheur se retire,
Qu'il m'est défendu d'espérer,
Je n'ai ni la force d'en rire,
Ni la faiblesse d'en pleurer.

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue! Depuis certaine fête du maréchal de l'Hôpital, où vous avez si bien mystifié ce pauvre jeune homme, vous savez... Ah! ah! ah!...

LAGARDIE, à part.

Peste soit de sa mémoire!

LA MARÉCHALE.

Finissez, Marion! que voulez-vous?

MARION.

Ce que je veux!... Eh! ne le voyez-vous pas?... J'ai mangé ma fortune à courir le monde ; j'ai vu les Anglais, les Allemands...et je n'ai toujours aimé que mes Français. Mais, hélas! mes amis sont partis au fur et à mesure que mes attraits m'ont quittée. A présent, il ne me reste plus personne... Aussi, sans les secours de mademoiselle Ninon... Dame! celle-là, elle ne dissipe pas tout... elle est sage!

LAGARDIE, à part.

Quelle sagesse!

LA MARÉCHALE.

Osez-vous citer Ninon devant cette jeune fille!

MARION.

Pourquoi pas?... C'est ma bienfaitrice, et si elle était plus

riche, je n'aurais pas besoin de m'adresser à d'autres... Madame de Maintenon ne m'aurait pas refusé dernièrement.

MARIE.

Madame de Maintenon, qui est si charitable !

MARION.

Oui, quand ça fait de l'éclat !... Elle me proposait d'entrer au couvent.

LA MARÉCHALE.

Eh bien ?

MARION.

Moi ?... Allons donc !... Mademoiselle de la Vallière est aux Carmélites ; elle s'y trouve heureuse, et madame de Montespan va souvent se consoler avec elle... c'est bien... qu'elles y restent ! C'est bon, cela, pour les grandes dames qui ont perdu l'amour d'un roi... mais moi, je n'ai jamais été plus haut que les Altesses !

SCÈNE VII.

GASTON, LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MIGNOT, MARION, MARIE.

GASTON, sortant de la chapelle.

Sa Majesté va sortir de la chapelle.

MIGNOT, qui entre avec Gaston.

Le déjeuner de Sa Majesté !

LA MARÉCHALE, à Lagardie.

Monsieur l'ambassadeur m'excusera... (Elle lui fait une révérence, et donne la main à Mignot.)

GASTON, bas à Lagardie.

Monsieur, avez-vous parlé pour nous ?... cela presse.

LAGARDIE, la retenant.

Pardon, madame... Mignot, me reconnaissez-vous ?... un ancien ami... Lagardie ?...

LA MARÉCHALE.

Monsieur le feld-maréchal comte de Lagardie.

MARION.

Lagardie !... Pas possible !... Ce monsieur si beau, si bien doré ?... Comme l'autre ! (Riant.) Ah ! mon Dieu ! que le monde est drôle !

MIGNOT.

Comment, ce serait toi !... Votre Excellence !

LAGARDIE, à Mignot.

Vous m'aimez encore, vous, n'est-il pas vrai ?... Eh bien ! vous avez une fille, confiez-moi le soin de son bonheur, je lui donne un époux !

LA MARÉCHALE, à part.

Il l'épouserait !

MARION.

Encore un mariage !... Ces gens-là ne se corrigeront pas...

LAGARDIE.

Je connais celui qu'elle aime... j'ai juré de le protéger. (Présentant Gaston.) Le voici.

LA MARÉCHALE.

Un simple secrétaire !

MARION.

Qu'est-ce qu'il lui faut donc ? (A part.) La fille d'un cuisinier !...

LAGARDIE.

Mignot !...

LA MARÉCHALE.

C'est impossible.

LAGARDIE.

N'êtes-vous pas le maître de votre fille ?

MIGNOT.

Sans doute, je commande à ma fille ; mais le roi me commande, et ma nièce commande au roi... ainsi, adressez-vous à elle.

GASTON.

Madame...

MARIE.

Ma cousine...

MARION.

Allons, père Mignot, allons, montrez-vous une bonne fois !...

Oh ! madame, quand vous devriez me faire chasser, il faut que je parle !... C'est être aussi par trop dure... Cette pauvre petite qui a eu pitié de moi !... C'est sage, c'est honnête, ça n'a qu'un amant, et encore on ne veut pas le lui laisser !... (A Mignot.) Il vous faut peut-être un grand seigneur pour gendre ?... Elle sera bien plus heureuse, et vous aussi !... Eh ! songez au temps où vous étiez traiteur, et nous deux blanchisseuses. Nous n'avions rien... C'était là le bon temps !... Si alors on vous eût offert un homme de plume, un secrétaire de bonne maison, hein ? quelle joie ! quel honneur !... Eh bien ! figurez-vous que vous y voilà revenu... Donnez-lui votre fille, soyez le maître, ou vous n'êtes qu'un cuisinier dégénéré !

MIGNOT, entraîné.

Au fait, elle a raison, la vieille Marion Delorme... Qu'est-ce que c'est donc que ça, ma nièce ?... Je me révolte à la fin !... C'est pour vous obliger que j'ai renoncé à l'office ; vous m'avez pendu au cou une chaîne dorée... (A Marion qui le pousse.) Laissez donc, j'irai bien ! Vous avez presque fait de moi un gentilhomme... Je ne suis plus bon à rien... La nature pâtit... je ne vous demandais que de faire un sort à ma fille ; mais s'il faut lui en faire un moi-même, je ne suis pas tout à fait rouillé, il se trouvera d'anciennes connaissances, des vétérans de la gourmandise qui n'auront pas oublié mon nom et mes sauces !

LA MARÉCHALE, lui lançant un regard expressif.

Et qu'est-ce que vous ferez ?

MIGNOT, intimidé.

Moi, madame la maréchale ? je ferai... je ne ferai rien, assurément. (A part.) Oh ! si elle me regarde en face...

MARION, bas.

Quoi ! vous cédez ?

LA MARÉCHALE.

Silence, mon oncle. Comme premier officier du roi, c'est à vous de faire justice d'un de ses gens qui a pu s'oublier à ce point.

MIGNOT.

Comment, tu veux ?... (Elle le regarde.) C'est juste. Allons, mon ami, il faut s'en aller, mon garçon... sans rancune.

LA MARÉCHALE.

Ce ton!... Est-ce là la dignité de votre charge?

MIGNOT, avec dignité.

Retirez-vous, monsieur, et ne reparaissez jamais ici... (à part.) Diable de dignité, je l'oublie toujours!

LAGARDIE, retenant Gaston.

Arrêtez!... j'ai voulu écouter jusqu'au bout... Ainsi, madame, votre ambition est insatiable, et vous aurez fait le malheur de tous ceux qui ont mis leur sort dans vos mains. Ah! Marie, vous, tendre et généreuse, quand nous commencions à nous aimer!... Rappelez-vous ce que nous éprouvions alors, nos plaisirs purs, nos vœux modestes, nos projets de bonheur, vous les avez détruits pour nous. Êtes-vous heureuse? Oh! non, j'en juge par moi, que vous avez forcé à m'élever, et qui regrette les beaux jours que ces enfants vous demandent. Cédez, laissez-vous fléchir.

MIGNOT.

Madame ma nièce...

UN VALET, à Lagardie.

Monsieur le comte...

LAGARDIE.

Ah! pardon, c'est un de mes gens...

MARION, à part.

Encore un qui a des gens!... Ils en ont tous, et je n'en ai plus.

LE VALET.

Un courrier arrive à l'instant à l'ambassade, chargé de dépêches très-pressées pour Votre Excellence.

LA MARÉCHALE, avec entraînement.

Des dépêches!... Ah! monsieur le comte, hâtez-vous, c'est pour ma couronne! (Elle s'arrête avec embarras.)

TOUS.

Sa couronne!

LAGARDIE.

Adieu, madame, je reviendrai sans doute vous annoncer le bonheur, comme vous l'entendez; mais il faudra que j'obtienne celui de ces enfants.

LA MARÉCHALE, à demi-voix.

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Courez, hâtez-vous, je l'ordonne,
Monsieur, et ne négligez rien ;
Des intérêts d'une couronne
Vous répondez, songez-y bien.

MARION.

Du besoin sa grandeur soudaine
Me délivre... c'est assuré ;
Car si je la vois passer reine,
Je rirai tant que j'en mourrai !

ENSEMBLE.

MIGNOT, MARIE, GASTON, MARION.

Tout ceci me confond, m'étonne...
Cet air, cet auguste maintien !...
On croirait la voir sur un trône...
D'honneur ! je n'y comprends plus rien !

LAGARDIE.

Il faut céder, puisqu'elle ordonne...
Pauvres enfants, je n'y puis rien !
Leur bonheur, devant sa couronne,
Disparaîtra comme le mien.

LA MARÉCHALE.

Courez, hâtez-vous, je l'ordonne, *etc.*

SCÈNE VIII.

CASIMIR, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, seule.

Enfin, je touche au trône !... Il ne faut plus qu'un pas, et vouloir que j'accorde ma cousine... jamais !

UN HUISSIER, annonçant.

Le roi !...

(Casimir revient de la chapelle, précédé de ses pages et suivi de ses officiers et de quelques gardes. — Les officiers sortent par la galerie. — Deux pages restent à la porte du fond, et les gardes en dehors.)

CASIMIR.

Grâce au ciel ! je vais donc déjeuner tranquille !

LA MARÉCHALE, à l'huissier.

La voiture de Sa Majesté et la mienne, à l'instant même.

(L'huissier, après avoir reçu cet ordre, s'incline et sort par la galerie.)

CASIMIR.

Nos voitures!... et pourquoi donc, madame?

LA MARÉCHALE.

Il faut nous rendre à Versailles.... Votre Majesté est attendue dans le cabinet du roi de France, et moi chez madame de Maintenon. Le roi vous amènera auprès d'elle ; elle me présentera comme votre épouse ; les portes s'ouvriront, et, en présence de tous les courtisans, nous serons salués roi et reine de Pologne... c'est ainsi que le cérémonial a été réglé entre la marquise et moi.

CASIMIR.

Le cérémonial!... je vous remercie de l'attention que vous avez de m'en prévenir.

LA MARÉCHALE.

Votre Majesté ne savait-elle pas déjà, par l'ambassadeur de Suède?...

CASIMIR.

Oui, oui... je ne m'étais pas trompé... des folies !...

LA MARÉCHALE.

Comment ?

CASIMIR.

Oh ! rien ne presse... excepté le déjeuner qui refroidit.

LA MARÉCHALE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ah ! pouvez-vous parler ainsi !

CASIMIR.

Eh ! mais, quelle erreur est la vôtre !
Je puis prétendre, Dieu merci,

A déjeuner tout comme un autre
Oui, c'est un droit qu'on ne peut attaquer,
Et ce droit-là... dussé-je vous surprendre,
Est, si j'avais pu l'abdiquer,
Le seul que je voudrais reprendre.

LA MARÉCHALE.

Quoi ! il serait possible !..... Votre Majesté hésiterait à remonter sur le trône ?

CASIMIR.

Du tout, je n'hésite pas... je refuse.

LA MARÉCHALE.

Vo srefusez ?

CASIMIR.

Bien résolûment.

LA MARÉCHALE, à part.

Quel égoïsme !... ne pas vouloir être roi !...

CASIMIR, s'asseyant.

Pour calmer vos scrupules, je vous ai signé une promesse...

LA MARÉCHALE.

Oui, Sire, vous m'avez promis...

CASIMIR.

D'être votre mari ; mais non pas de vous faire reine.

LA MARÉCHALE, penchée sur le fauteuil du roi.

Ah ! croyez-vous que mon intérêt... Non... (D'un air caressant. Vous savez bien que je vous aime, que je n'aime que vous...

CASIMIR.

Oui, ma chère maréchale, je connais votre bon cœur, je me rappelle votre ancien dévouement, lorsqu'on me retenait à Vincennes, et que vous étiez... Depuis, vous êtes montée, moi je suis descendu... nous voilà de niveau, restons comme nous sommes... Oh ! vous ne me quitterez pas ?...

LA MARÉCHALE, d'un ton très-séduisant.

Pouvez-vous le penser ?... mais du moment que nous avons été engagés l'un à l'autre, votre gloire est devenue la mienne,

et je dois vous forcer à être grand malgré vous-même; oui, malgré vous, Sire... Ma tendresse va jusque-là...

CASIMIR.

Ah! madame, je vous en prie, ayez-en moins.

AIR *d'Aristippe.*

Non, c'en est fait, je me résigne,
Je ne veux plus de la grandeur!
Si quelque autre s'en trouve digne,
Il peut y chercher le bonheur...
Mais si je cédais... par malheur!
Si j'allais sous une couronne
Mettre mon repos en péril,
Je remonterais sur le trône,
Comme l'on retourne en exil.

Et qu'est-ce que je ferais d'un gouvernement, puisque sans vous, je ne saurais pas même gouverner ma maison?

LA MARÉCHALE.

N'est-ce que cela qui vous effraie?... les soins, les embarras des affaires?... n'aurez-vous pas une amie pour les partager avec vous?

CASIMIR, se levant et passant devant elle.

C'est ça, vous ferez la guerre aux Turcs?

LA MARÉCHALE.

S'il le fallait, Sire; plus d'une reine...

CASIMIR.

Doucement, doucement, soyez moins belliqueuse... laissons toutes ces chimères, et... (Il va pour sortir.)

LA MARÉCHALE.

A merveille, Sire! vous ne me jugez digne que de tenir votre ménage.

CASIMIR.

Eh bien! oui, c'est ce que j'espérais... Et tenez, cette suite, ces huissiers, ces gardes... tous ces restes mesquins de la

royauté, je pensais à m'en débarrasser pour vivre en France, à Paris, comme un riche gentilhomme, voilà tout. Ce sort bien simple, mais bien heureux, si vous le partagiez...

LA MARÉCHALE.

Ah ! quelles idées bourgeoises pour un monarque!...

CASIMIR.

Mais quand ce monarque n'est plus qu'un bourgeois...

LA MARÉCHALE.

Détrompez-vous. Si vous êtes assez faible pour résister à la Providence qui vous appelle, ne comptez plus sur moi, ni comme amie, ni comme épouse. Je sors de votre palais, je vous laisse seul.

CASIMIR.

Par exemple ! a-t-on jamais vu !... si brusquement!... On donne au moins aux gens le temps de se reconnaître.

LA MARÉCHALE, après un mouvement de joie.

Le roi de France vous attend, Sire ; il lui faut une réponse. Dans un quart d'heure, votre voiture doit être sur la route de Versailles, ou je me décide...

CASIMIR.

Madame, madame, je n'aurais jamais cru cela de vous. Encore des tracas! de nouvelles habitudes à me faire! à mon âge!... Il faut que ma maison me donne autant de peine que mon royaume. (Elle lui prend la main ; il se dégage.) Ah ! mes moines me disaient bien que je ne serais heureux que dans mon abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

LA MARÉCHALE, avec douceur.

Vous, Sire, vous irez à Versailles.

CASIMIR.

C'est bien... Je rentre chez moi, mon directeur m'attend. Vous aurez une réponse, puisqu'il le faut absolument. Là ! j'avais tant d'appétit!... et c'est passé!... Maudite grandeur,

tu ne m'as jamais fait que du mal !... Adieu, madame. (Il remonte la scène, se retourne et lui tend la main avec émotion.) Adieu, Marie.
(Elle lui baise la main. — Casimir sort par la porte à gauche, précédé de ses pages et suivi des gardes.)

SCÈNE IX.

LA MARÉCHALE, LAGARDIE.

LA MARÉCHALE, seule.

Que va-t-il faire?... sur quoi dois-je compter?... Il parle de son directeur, de l'abbaye... S'il m'échappait!... Ah! je n'aurais pas dû livrer mon secret à Lagardie... il a un nom, des titres, il m'aime, et...

LAGARDIE, accourant par la galerie.

Ah! madame, c'est vous que je retrouve!... Si vous saviez... Ah! je ne me contiens pas de joie!

LA MARÉCHALE.

Eh bien! ces dépêches?...

LAGARDIE.

Elles n'intéressaient que moi. Apprenez tout mon bonheur!...

LA MARÉCHALE, souriant et l'observant.

Ah! ce n'est plus de votre amour que vous venez me parler?

LAGARDIE.

Eh! que vous importe?... Vous n'êtes plus libre, vous serez reine.

LA MARÉCHALE, de même.

Sans doute; mais supposons... Oh! quelque chose de bizarre, d'impossible!... Supposons que ma main pût encore être à vous... qu'elle vous fût offerte... que répondriez-vous?... Parlez avec franchise.

LAGARDIE.

Je répondrais... Oh! ce n'est qu'une supposition... Je répondrais: « Marie, dans les premiers temps de nos amours, je t'aurais préférée à une conseillère, à une maréchale, à une

reine !... et toi, tu m'as trahi trois fois !... trois fois tu as fait mon malheur !... Aujourd'hui même, quand mon cœur venait s'épancher dans le tien, tu ne m'as parlé que de ton ambition, de tes espérances, d'où j'étais encore exclu... Maintenant, tu reviens à moi parce que j'ai un titre, des honneurs... »

LA MARÉCHALE.

Monsieur !...

LAGARDIE.

Pardon, nous supposons toujours. « Eh bien ! une princesse m'a préféré à tous les gentilshommes qui l'environnaient, aux princes qui la demandaient... Elle n'a pu supporter mon absence ; à mon tour, je refuse ta main qui m'est offerte, et je porte mon cœur à celle qui n'a pu ni me trahir, ni m'oublier !... » Voilà ce que je vous dirais si... Mais bon ! nous n'en sommes pas là. Nous serons heureux, chacun de notre côté ; et j'espère que nous ne regretterons plus de n'avoir pas commencé plus tôt ensemble.

LA MARÉCHALE, avec contrainte.

Certainement, et je le vois... Vous ne restez pas en France, on vous rappelle ?

LAGARDIE.

Lisez, madame. (Il lui remet une lettre.) Nous arrivons au même but : vous, en lui sacrifiant tout, et moi sans y penser... Vaincu par les prières de la comtesse, le roi me rappelle pour me la donner en mariage.

LA MARÉCHALE.

Avec la vice-royauté de Livonie. Vous allez être vice-roi ?... (A part.) Ah ! si je n'étais pas reine !

LAGARDIE.

Ciel ! qu'avez-vous ?... D'où vient ce trouble ?

(On entend le bruit d'une voiture.)

LA MARÉCHALE.

Écoutez !... nos voitures... elles arrivent... il va partir pour Versailles !

SCÈNE X.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MARION, MIGNOT, GASTON, MARIE, VALETS. (Ils entrent par la gauche.)

MARION, entrant.

A Saint-Germain-des-Prés!... à Saint-Germain!... ah! ah! ah

LA MARÉCHALE.

Téméraire!...

MARION, à part.

Toujours des grands airs!... ça ne lui va plus!... (Haut.) On vous croyait reine... mais tu ne l'es pas... Casimir vient d'annoncer qu'il s'enfermait dans son abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

LAGARDIE.

Que dit-elle?

LA MARÉCHALE.

Impossible!

MIGNOT, entrant.

Il m'emmènera avec lui... ce cher prince! ce vertueux prince!... Je serai son maître d'hôtel! dans une abbaye! Des dîners de chanoines, c'est encore agréable!

LAGARDIE, à part.

Ah! je comprends.

LA MARÉCHALE, à part.

Grand Dieu! je me soutiens à peine.

MARION.

Gare les chansons!... Non pas contre ce cher roi, il est si bon!... Je viens de lui parler. Il sort du monde comme il y a vécu, en prince généreux... voilà de l'or qu'il m'a donné. Je brillerai encore un jour!

MARIE.

Et nous, ma cousine, le roi nous a unis. Consentirez-vous?... (A Gaston.) Elle ne dit rien. (Elle descend à la gauche de Mignot.)

GASTON.

J'aime mieux ça. (Il passe à la droite de Lagardie.)

LAGARDIE.

Ah ! madame, si j'avais su que des chagrins...

LA MARÉCHALE.

Des chagrins ! et pourquoi, monsieur ? Je savais tout, j'approuvais tout... Et quant aux plaisanteries de la Cour et de la ville...

UN VALET, en dehors.

La voiture du roi.

LA MARÉCHALE, s'avançant dans le fond.

Il est temps encore...

LE VALET, en dehors.

A Saint-Germain-des-Prés !

LA MARÉCHALE.

A Saint-Germain !... Le lâche ! (Elle jette un regard sur Lagardie.)

LE VALET, entrant.

La voiture de madame la maréchale !

LAGARDIE, tendant la main à Gaston.

Mon ami, vous me suivrez en Suède.

LA MARÉCHALE, avec émotion.

Ah !

LE VALET.

Où madame veut-elle qu'on la conduise ?

LA MARÉCHALE, avec contrainte et fermeté.

Aux Carmélites !

FIN DE MARIE MIGNOT.

LOUISE,

OU

LA RÉPARATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de S. A. R., le 16 novembre 1829.

En société avec MM. Scribe et Mélesville.

Personnages :

Mme BARNECK, veuve d'un riche négociant.

LOUISE, sa nièce.

M. DE MALZEN, jeune baron.

SALSBACH, avocat.

FRITZ, domestique de Mme Barneck.

SIDLER, ami de Malzen.

PLUSIEURS JEUNES GENS AMIS DE MALZEN.

DAMES INVITÉES A LA NOCE.

LA SCÈNE EST DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.

LOUISE

OU

LA RÉPARATION

ACTE PREMIER

Un salon de la maison de madame Barneck. Porte au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame Barneck.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BARNECK, SALSBACH.

Mme BARNECK.

Est-il possible? M. Salsbach parmi nous! je vous croyais à Saint-Pétersbourg.

SALSBACH.

Après deux ans d'absence j'arrive aujourd'hui, ma chère madame Barneck, et viens passer quelques jours avec vous... Je me suis arrêté d'abord à Carlsruhe, pour rendre compte de ma mission à S. A. le grand-duc : il était absent... je ne l'ai pas attendu, et ma seconde visite est pour mes anciens amis, mes excellents clients... car c'est votre mari, feu M. Barneck, qui m'a lancé dans la carrière... Votre fortune n'en a pas souffert; car si j'ai souvent plaidé pour vous...

Mme BARNECK.

Nous avons toujours gagné.

SALSBACH.

Je le crois bien... avec vous, c'est facile... vous avez de l'ar-

gent et de l'obstination ; c'est tout ce qu'il faut dans un procès.

Mme BARNECK.

Moi, de l'obstination !

SALSBACH.

Ou, si vous aimez mieux, du caractère... un caractère noble, généreux et têtu, qui fait que, quand vous avez une idée là... vous aimeriez mieux ruiner vous et les vôtres, que d'y renoncer un instant... Du reste, la meilleure femme du monde, qui mettez à obliger les gens la même ténacité qu'à leur nuire... et dont la bourse est toujours ouverte à l'amitié... J'en sais quelque chose, et les malheureux du pays encore plus que moi.

Mme BARNECK.

Monsieur Salsbach.

SALSBACH.

J'espère, du reste, que vos affaires, votre famille... tout cela va bien ?

Mme BARNECK.

A merveille... et vous ?... votre négociation ?

SALSBACH.

Un plein succès... nos voisins allaient obtenir à notre détriment un traité de commerce fort désavantageux pour nos mines de Badenville et nos vignobles du Rhin... on ne savait comment l'empêcher...

AIR *du Piége.*

Il nous fallait, pour réussir
Dans ces affaires délicates,
Des gens qui pussent parvenir,
Esprits fins, adroits diplomates;
Hommes de génie, à peu près...
Mais dans notre diplomatie,
Les hommes ne manquent jamais...
Il ne manque que du génie.

Alors notre excellent prince a pensé à moi. Il s'est dit : Puisqu'il ne s'agit que d'embrouiller l'affaire, j'ai là le premier avocat de Carlsruhe, M. Salsbach, que je vais leur adjoindre !...

Et il a eu raison, tout a réussi au gré de ses désirs... aussi j'espère bien que le grand-duc saura reconnaître mes services... Et avant de quitter Carlsruhe... je lui laisse une demande... Je sollicite... vous savez ce qui a toujours été l'objet de mes désirs... de mon ambition... des lettres de noblesse.

Mme BARNECK.

Des lettres de noblesse !

SALSBACH.

Pourquoi pas ?... vous qui vous êtes enrichie dans le commerce... qui avez des millions, qui êtes la première bourgeoise de la ville, vous n'aimez pas les grands seigneurs ni la noblesse... tous les industriels en disent autant, et demandent des cordons ; mais moi c'est différent... le titre de *conseiller* ou de *baron*... fait bien pour les clients... cela les fait payer double, et rien que ce mot *de... de Salsbach* mis au bas d'une consultation... savez-vous ce que cela fera ?

Mme BARNECK.

Cela allongera vos plaidoyers, et voilà tout.

SALSBACH.

Allons ; nous voilà déjà en querelle.

Mme BARNECK.

Certainement, je ne trouve rien de plus ridicule que les gens qui achètent la noblesse.

SALSBACH.

Ne disputons pas là-dessus... surtout un jour d'arrivée... et daignez plutôt me présenter... à votre aimable nièce... à votre fille d'adoption... la petite Louise, qui, depuis trois ans, doit être bien embellie.

Mme BARNECK.

Grâce au ciel !

SALSBACH.

Je me rappelle les soins que vous preniez de son éducation ; vous ne la quittiez pas d'un instant... et vu que c'est votre seule

parente, celle-là peut se vanter d'avoir un jour une belle fortune.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Que son sort est digne d'envie!
Être à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant;
De nos jours on n'en veut pas tant.
L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse;
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

Aussi quand elle se mariera...

Mme BARNECK, lui prenant la main d'un ton solennel.

Elle se marie aujourd'hui, mon cher monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

Mme BARNECK, de même.

Dans une heure.

SALSBACH.

Et vous ne me le disiez pas!... et j'arrive exprès pour cela!... J'espère, par exemple, que vous avez jeté les yeux sur ce qu'il y a de mieux... que son époux est jeune... aimable... et bien fait.

Mme BARNECK.

Je ne sais... on le dit.

SALSBACH.

Comment, vous qui aimez tant votre nièce... qui deviez être si difficile sur le choix de son mari... vous ne le connaissez pas!

Mme BARNECK.

Je l'ai vu une fois; mais j'aurais peine à me le rappeler.

SALSBACH.

Cependant quand il venait faire sa cour à votre nièce...

Mme BARNECK, s'animant.

Lui, venir ici!... lui, mettre les pieds chez moi!... si cela lui était arrivé... s'il avait osé!...

SALSBACH.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme BARNECK.

Ah ! mon cher monsieur Salsbach, pourquoi étiez-vous absent ? c'est dans une pareille affaire que vos conseils et votre expérience m'auraient été bien utiles.

SALSBACH.

Parlez, de grâce.

Mme BARNECK.

Chut... un de nos gens... pas un mot devant lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

Pardon, madame, si j'entre comme cela.

SALSBACH.

Eh ! c'est Fritz, votre garde-chasse.

FRITZ.

Salut, monsieur Salsbach... vous vous portez bien tout de même.

SALSBACH.

Ah ! tu me reconnais.

FRITZ.

Parbleu... c'est vous qui avez fait mon mariage... et mieux que cela, c'est vous qui avez fait mon divorce... Ce sont des choses qui ne s'oublient pas... Ce bon monsieur Salsbach !

SALSBACH.

Tu me parais engraissé.

FRITZ.

Dame ! le calme et la tranquillité... c'est-à-dire, pour le moment, je viens d'avoir une révolution... vu que le futur, pour qui j'avais une commission de madame, m'a reçu la cravache à la main.

SALSBACH.

Hein...

Mme BARNECK.

Est-ce qu'il t'a frappé ?

FRITZ.

Je ne crois pas, mais c'en était bien près... Il gesticulait... en marchant dans sa cour de Malzen.

SALSBACH.

De Malzen ! comment, ce serait ce jeune baron de Malzen, dont le père, ancien ministre du prince, se croit le premier gentilhomme de l'Allemagne ?

Mme BARNECK.

Lui-même.

FRITZ.

J'allais donc le prévenir, de la part de madame, que la cérémonie était pour quatre heures, et qu'il eût à se trouver ici, au château d'Ober-Farhen, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, comme le jugement l'y condamne.

SALSBACH.

Le jugement !

FRITZ.

Ah ! dame... il avait l'air vexé.

Mme BARNECK.

Vraiment ?

FRITZ.

Ça faisait plaisir à voir... il se mordait les lèvres en disant : « Je le sais... j'ai reçu l'assignation... mais ta maîtresse est bien pressée... — Oh ! que je lui ai dit d'un petit air en dessous, elle ne s'en soucie pas plus que votre seigneurie ; mais quand il y a jugement, faut obéir à la loi. »

Mme BARNECK.

Très-bien.

SALSBACH.

Si j'y comprends un mot !...

FRITZ.

Ça l'a piqué... il s'est avancé, je crois, pour me payer ma commission... et comme madame m'avait défendu de rien recevoir, je lui ai tourné le dos... au galop.

Mme BARNECK.

Et tu as bien fait... va, mon garçon, je suis contente... Va voir si tout est disposé dans la chapelle ; et fais dresser la table pour le souper.

FRITZ.

Oui, madame... et je souperai aussi. (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

SALSBACH, Mme BARNECK.

SALSBACH.

L'ai-je bien entendu ! un mariage par arrêt de la cour.

Mme BARNECK.

Eh bien ! oui... c'est la vérité... vous savez que, quand je plaide une fois, j'y mets du caractère, et j'aurais dépensé un million en assignations, plutôt que de ne pas obtenir la réparation qu'il devait à notre famille...

SALSBACH.

J'entends... Ces jeunes nobles se croient tout permis... et le baron de Malzen aura tenté de séduire Louise.

Mme BARNECK.

La séduire...

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Que dites-vous ? dans mon expérience
N'a-t-elle pas un modèle, un soutien !
Oui, de son cœur où règne l'innocence,
Je vous réponds, monsieur, comme du mien.

Aussi, malgré tout l'amour qu'elle inspire,
Le plus hardi n'eût osé s'avancer ;
Car, pour tenter de la séduire,
C'était par moi qu'il fallait commencer.

La pauvre enfant, grâce au ciel, n'a rien à se reprocher... et elle me disait hier encore, en caressant le petit Alfred, son fils...

SALSBACH.

O ciel ! vous seriez grand'tante !

Mme BARNECK.

D'un enfant beau comme le jour.

SALSBACH.

Miséricorde ! voilà du nouveau.

Mme BARNECK.

Un enfant dont je raffole... je ne peux pas vivre sans lui !... c'est moi, monsieur, qui suis sa marraine.

SALSBACH.

J'y suis... vous êtes si bonne, si indulgente... vous avez pardonné à votre nièce.

Mme BARNECK.

Lui pardonner ! et quoi donc ? Est-ce sa faute si le baptême est venu avant les fiançailles ? est-ce sa faute, si un rapt, un enlèvement ?... Ne parlons pas de cela ; car je me mettrais en colère ; et depuis trois ans je ne fais pas autre chose. Je serais morte de chagrin, sans le désir d'obtenir justice, et de désoler ces grands seigneurs, ces barons que je ne puis souffrir... Il n'y avait que cela qui me soutenait... Je me suis d'abord adressée à l'ancien ministre, au vieux Malzen.

SALSBACH.

C'était bien... c'était la marche à suivre.

Mme BARNECK.

Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me répondre, en l'absence de son fils qui voyageait alors en Italie, que si réelle-

ment le jeune homme s'était oublié avec une petite bourgeoise, il ne se refuserait pas à payer des dommages, et la pension d'usage ?

SALSBACH, avec colère.

Une pension !... des dommages-intérêts, pour réparer...:

Mme BARNECK, vivement.

Oui, monsieur, ce qui est irréparable... Je répondis que les Barneck, enrichis par le travail et le commerce, valaient un peu mieux que les Malzen, barons ruinés par l'orgueil et la paresse.

SALSBACH.

A la bonne heure.

Mme BARNECK.

Que c'était moi qui croyais me mésallier en faisant un pareil mariage ; mais que je voulais qu'il eût lieu pour rendre l'honneur à ma nièce, un rang à son fils... car je veux que mon filleul soit baron... Ce cher enfant, il le sera.

SALSBACH.

Vous qui ne les aimez pas ?

Mme BARNECK.

Ah ! dans ma famille... c'est différent.

SALSBACH.

Et M. de Malzen...

Mme BARNECK.

Se permit de m'envoyer promener.

SALSBACH.

L'insolent !

Mme BARNECK.

Moi, je menaçai d'un procès.

SALSBACH.

Il fallait commencer par là... Un procès !... et je n'y étais pas ! Comme je l'aurais mené !... j'y aurais mangé sa fortune et la vôtre.

Mme BARNECK, lui prenant la main.

Ah ! mon ami !

SALSBACH.

Voilà comme je suis !... C'est dans ces cas-là qu'on se retrouve.

Mme BARNECK.

En votre absence... je fis marcher les huissiers... on plaida... et en moins d'un an, je gagnai en deux instances.

SALSBACH.

Bravo... je n'aurais pas mieux fait.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le bon droit enfin l'emporta.

Mme BARNECK.

Mais, par une chance fatale,
Le vieux baron nous échappa;
Il était mort dans l'intervalle.
J'ai toujours... je le connaissais,
Des soupçons sur sa fin précoce ;
Et je crois qu'il est mort exprès
Pour ne point paraître à la noce.

SALSBACH.

Mais son fils !...

Mme BARNECK.

Son fils, revenu depuis peu de ses voyages, doit se présenter aujourd'hui pour exécuter la sentence.

SALSBACH.

Il paraît que ce n'est pas de trop bonne grâce.

Mme BARNECK.

Oh ! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'il a fait pour nous échapper... jusqu'à nous menacer de se brûler la cervelle.

SALSBACH.

Vraiment !

Mme BARNECK.

Toutes les chicanes possibles ! mais il n'y a pas moyen pour

lui de se soustraire ni à l'arrêt, ni à la noce... car, grâce au ciel, il y est contraint, et par corps.

SALSBACH.

C'est bien.

Mme BARNECK.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le procès a été jugé à huis clos, et que, dans l'intérêt même de ma nièce, je n'ai pas laissé ébruiter l'affaire... Une seule chose me contrarie... c'est l'indifférence de Louise. Elle ne sent pas comme nous le plaisir de la vengeance... Vous ne croiriez pas que ce matin elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage... et voyez où nous en serions, si le refus venait d'elle... Heureusement que vous voici... et je compte sur vous pour la décider à être baronne.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

Mme BARNECK.

Mais j'entends déjà les voitures... Sans doute nos jeunes gens... Bravo! courons à ma toilette.

SALSBACH.

Comment, du monde?

Mme BARNECK.

Eh! oui... vous ne savez pas... M. de Malzen avait demandé, pour se sauver une humiliation, que le mariage se fît sans bruit, sans témoins.

AIR *de Ma tante Aurore.*

Mais je ne lui fais pas de grâce :
Il craint l'éclat... et sans façons,
Moi, j'ai fait inviter en masse
Tous les nobles des environs.
Quel dépit, quand on va lui faire
Des compliments à l'étourdir!
Et puis au bal quelle colère!
Avec lui je prétends l'ouvrir...

SALSBACH.

Vous danserez?

Mme BARNECK.

Ah ! quel plaisir !
A quinze ans je crois revenir...
La vengeance fait rajeunir.
Ah ! quel plaisir !

(Elle rentre dans son appartement.)

SALSBACH.

Elle en perdra la tête, c'est sûr... Quant à sa nièce, je vais...

SCÈNE IV.

SALSBACH, SIDLER, PLUSIEURS JEUNES GENS en toilette.

CHOEUR.

Air : *Au lever de la mariée.*

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix ;
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

SALSBACH.

Ma chère cliente avait raison... ce sont tous les gentilshommes des environs.

SIDLER.

Monsieur, nous avons l'honneur... (Bas aux autres.) Figure respectable... air gauche... S'il y a un père, c'est lui... (Haut.) Nous nous rendons à l'aimable invitation de notre ami Malzen... qui, à ce qu'il paraît, n'est pas encore arrivé.

SALSBACH, froidement.

Non, messieurs... Vous êtes plus pressés que lui.

SIDLER.

Il est vrai que nous sommes venus si vite ; et il fait une chaleur... (Bas aux jeunes gens.) Il me semble qu'il pourrait nous offrir

des rafraîchissements... ou du moins un siége. (Haut, à Salsbach.) Monsieur est un parent de la mariée?

SALSBACH, froidement.

Non, monsieur... un ami.

SIDLER.

Chargé peut-être de nous faire les honneurs?

SALSBACH.

Je ne suis chargé de rien.

SIDLER.

Je m'en doutais... Il est impossible alors de remplir avec plus d'exactitude et de fidélité les fonctions que vous vous êtes réservées.

SALSBACH.

AIR *des Amazones.*

Le fat!... j'étouffe de colère.

SIDLER, en riant, à ses amis.

Que dites-vous du compliment?

SALSBACH.

Mais attendons... j'aurai bientôt, j'espère,
Comme eux, droit d'être impertinent.
Depuis longtemps ils l'ont par leur naissance ;
Mais qu'un jour je l'aie obtenu...
Plus qu'eux encor j'aurai de l'insolence,
Pour réparer du moins le temps perdu.

SIDLER, qui s'est rapproché de la porte du fond.

Mes amis, mes amis, j'aperçois le marié... il entre dans la cour.

TOUS.

Est-il bien beau?

SIDLER.

Non, vraiment... en bottes... en éperons... costume de cheval... singulier habit de noce!... Mais il paraît qu'ici (regardant Salsbach en riant.) tout est original.

SALSBACH, à part.

Encore, morbleu !... Allons trouver Louise, et faire prévenir la tante de l'arrivée de son estimable neveu. (Il entre dans l'appartement de madame Barneck.)

SIDLER.

Allons, messieurs... le compliment d'usage au marié.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MALZEN entrant, SIDLER ET LES AUTRES l'entourant.

REPRISE DU CHŒUR.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

MALZEN.

Que vois-je ! comment, vous êtes ici !... qui vous y amène ?

SIDLER.

Et lui aussi !... c'est aimable... Il paraît que c'est le jour aux réceptions gracieuses... Ingrat ! nous venons assister à ton bonheur.

MALZEN, à part.

Que le diable les emporte ! (Haut.) Je suis bien reconnaissant ; mais, de grâce, qui a daigné vous prévenir ?

SIDLER, lui présentant une lettre.

Toi-même... vois plutôt... la circulaire de rigueur.

MALZEN, prenant la lettre.

Hein !... plaît-il !... (La parcourant des yeux.) « Le baron de Malzen « vous prie de lui faire l'honneur... *et cœtera*. » Allons, encore un tour de cette vieille folle. . Décidément... c'est une guerre à mort.

SIDLER.

Est-ce que ce n'est pas toi qui nous as invités?

MALZEN.

Je m'en serais bien gardé... non pas que je ne sois charmé... mais dans la position où je me trouve...

SIDLER.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose... tu n'es pas très-bien avec la famille ?

MALZEN.

On ne peut pas plus mal.

SIDLER.

Je comprends... la jeune personne... une passion...

MALZEN.

Du tout... elle ne peut pas me souffrir.

SIDLER.

Bah !... alors c'est donc toi...

MALZEN.

Moi !... je la déteste.

SIDLER.

J'y suis... c'est tout à fait un mariage de convenance.

MALZEN.

Il n'y en a aucune.

SIDLER.

Et tu l'épouses ?

MALZEN.

Peut-être.

SIDLER.

Ah çà !... mais à moins d'y être condamné...

MALZEN.

Précisément, je le suis.

TOUS.

Que dis-tu ?

SIDLER.

Oh ! pour le coup, je m'y perds... explique-toi.

MALZEN.

C'est bien l'aventure la plus maussade et la plus comique en même temps... car si elle était arrivée à l'un de vous, j'en rirais de bon cœur... parce qu'au fond le malheur ne me rend pas injuste... Au fait, le commencement était assez agréable... une jeune fille, jolie et fraîche comme les amours... seize ans au plus... simple comme au village... du moins je le croyais; car maintenant je suis sûr que j'avais affaire à la coquette la plus adroite!... C'était dans un bal!... Eh! mais, Sidler, tu y étais aussi, il y a trois ans?

SIDLER.

Chez le grand bailli!... parbleu, je m'en souviens... je faillis étouffer quand le feu prit à la salle... tout le monde courait...

MALZEN.

C'est cela... Tremblant pour les jours de ma jolie danseuse, je l'enlevai dans mes bras, et la portai au bout du jardin, dans un pavillon isolé, où, vu la distance, il était impossible que le feu arrivât... Mais je n'avais pas prévu un autre danger... la petite s'était évanouie pendant le trajet... j'étais fort embarrassé pour avoir du secours; je n'osais la quitter... (Souriant.) Et puis, entre nous, j'ai le malheur de ne pas croire aux évanouissements!... Bref, je ne sais, mais je n'appelai personne... et... enfin, c'est trois mois après, lorsque j'étais au fond de l'Italie, que j'apprends qu'on me suscite le procès le plus ridicule.

SIDLER.

C'est drôle, cette histoire-là... tu aurais dû nous l'écrire.

MALZEN.

Oui; autant la mettre dans la gazette... et puis cela a été si vite...Se trouver tout de suite époux et père... par arrêt de la cour... et avec dépens.

AIR *de l'Artiste.*

D'un fils on me menace,
J'ignorais qu'il fût né;
Et, père contumace,
Me voilà condamné.

J'arrive par prudence,
Et sans retard aucun,
De peur que mon absence
Ne m'en coûte encore un.

SIDLER.

C'est donc une famille qui a du crédit... une famille noble?

MALZEN.

Eh! non... de la bonne bourgeoisie... et voilà tout.

SIDLER.

Il fallait en appeler.

MALZEN.

Nous n'y avons pas manqué; et nous avons encore perdu.

SIDLER.

C'est une horreur... mais cela ne me surprend pas... la justice à présent est si bourgeoise!... elle est pour tout le monde. Mais elle a beau faire, nous sommes au-dessus d'elle... et à ta place...

MALZEN.

Qu'est-ce que tu ferais?

SIDLER.

Je m'en irais... je me moquerais de l'arrêt. (Les jeunes gens remontent la scène, Malzen et Sidler seuls se trouvent sur le devant.)

MALZEN.

Et si je ne l'exécute pas, je suis privé de mon grade, déshonoré... je ne puis plus servir... ma carrière est perdue.

SIDLER.

Il fallait alors t'adresser au prince, dont ton père a été ministre... il t'aime, et si tu lui présentais requête...

MALZEN.

C'est ce que j'ai fait inutilement. Hier encore je lui en ai adressé une nouvelle. La réponse n'arrive pas... l'heure s'avance... et pour la mémoire de mon père... pour ma propre dignité, il ne me reste plus qu'un moyen... que j'aurais dû

peut-être tenter plus tôt... Chut! (Regardant par la porte à gauche.) Quelqu'un paraît au fond de cette galerie.

SIDLER.

Est-ce la mariée?

MALZEN.

Eh! non... c'est la tante.

SIDLER.

Dieu! quelle toilette!

MALZEN.

Et quel port majestueux... un vrai portrait de famille!... Décidément il n'est pas permis d'avoir une tante comme ça... Laissez-moi... j'ai à lui parler.

SIDLER.

Veux-tu que nous restions là pour te soutenir?

MALZEN.

Du tout.

SIDLER.

Mais tu ne seras pas en force.

MALZEN.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Laissez-moi seul avec ma tante.

SIDLER.

Vous laisser ainsi tous les deux!
Avec femme si séduisante,
Le tête-à-tête est dangereux.
Si dans tes bras en pâmoison soudaine,
Comme sa nièce, elle allait se trouver!
Crains sa faiblesse.

MALZEN.

Ah! crains plutôt la mienne.
Je ne pourrais à coup sûr l'enlever.

ENSEMBLE.

MALZEN.

Oui, morbleu, je brave la tante,
Laissez-nous ici tous les deux;

L'entretien qui vous épouvante
N'a rien pour moi de dangereux.

SIDLER et LES JEUNES GENS.

Allons, puisqu'il brave la tante,
Laissons-les ici tous les deux ;
Mais pour lui cela m'épouvante ;
Le tête-à-tête est dangereux.

(Sidler et les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

MALZEN, Mme BARNECK, en grande parure.

Mme BARNECK.

Monsieur, on me prévient à l'instant...

MALZEN.

Madame, vous voyez un ennemi que le sort des armes n'a pas favorisé, et qui se rend à l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire signifier.

Mme BARNECK.

C'est un peu tard, monsieur le baron... mais quand on y met autant de grâce et de bonne volonté... (A part.) Il étouffe... Oh ! que cela fait de bien !

MALZEN.

J'aurais pourtant quelques reproches à vous faire.

AIR *du Premier Prix.*

Pourquoi ces gens, cet étalage?
Nous étions convenus...

Mme BARNECK.

Pardon,
Vous savez qu'en un mariage...

MALZEN.

Ah ! ne lui donnez pas ce nom.
C'est un combat, c'est une guerre.

Mme BARNECK.

Rendez alors grâce à mes soins ;
Car dans un combat, d'ordinaire,
Vous savez qu'il faut des témoins.

Tout est prêt, monsieur ; et si vous voulez me suivre...

MALZEN.

Permettez, madame... je désirerais avant tout un moment d'entretien.

Mme BARNECK.

Comme ce n'est pas moi qui suis la fiancée, je vais faire appeler ma nièce, (appuyant.) madame la baronne de Malzen.

MALZEN.

La baronne ! (Froidement.) Non, madame, la présence de mademoiselle votre nièce est inutile... c'est avec vous seule que je veux causer un instant... si vous consentez à m'entendre.

Mme BARNECK.

Oui, monsieur, avec calme, et sans vous interrompre : dût-il m'en coûter, je vous le promets. (Ils s'asseyent.)

MALZEN, après un court silence.

Ce qui s'est passé, madame, a pu vous donner de moi une opinion assez défavorable ; mais j'ose croire que, lorsque vous me connaîtrez, vous me jugerez mieux. J'ai eu des torts, j'en conviens ; et je ne les ai que trop expiés... C'est votre obstination qui a causé la mort de mon père.

Mme BARNECK.

Quoi, monsieur ?...

MALZEN.

Oui, madame, voilà ce que je ne pardonnerai jamais... Jugez alors si je puis entrer dans votre famille... et si ce mariage n'est pas impossible.

Mme BARNECK.

Impossible, monsieur ! si c'est pour cela...

MALZEN.

Ah ! madame, vous m'avez promis de ne pas m'interrom-

pre... oui... un mariage impossible; car il ferait mon malheur, celui de votre nièce; et vous ne voudriez pas la punir aussi, en la forçant à épouser quelqu'un qu'elle n'aime point, et qui n'aura jamais d'amour pour elle.

Mme BARNECK.

S'il y avait eu d'autres moyens...

MALZEN.

Il en est un, madame... je vous dois un aveu, et je le ferai, quelque pénible qu'il puisse être pour moi... Vous me croyez riche, vous vous trompez; je ne le suis pas. Mon père ne m'a rien laissé que son nom et ses titres... Tout ce que je puis donc faire pour réparer mes torts, c'est de reconnaître mon fils, de lui donner ce nom, ces titres... désormais mon seul bien... Et pour que vous soyez sûre que personne au monde ne pourra les lui disputer... je promets dès aujourd'hui de ne jamais me marier... de renoncer à toute alliance, et je suis prêt à en donner toutes les garanties que vous désirerez.

AIR *du Baiser au porteur*.

Ma parole n'est pas trompeuse,
Je vous le jure sur l'honneur!
Que votre nièce soit heureuse;
Pour moi, je renonce au bonheur.
Ainsi, madame, et sans vaine chicane,
Mon crime peut être effacé,
Et l'avenir auquel je me condamne
Expîra les torts du passé.

Voilà, madame, la satisfaction que je vous offre.

Mme BARNECK, se levant.

Et moi, monsieur, je la refuse.

MALZEN, se levant.

Madame...

Mme BARNECK.

Mais, monsieur, la famille Barneck est riche, très-riche... Ce n'est ni la fortune, ni le titre d'un baron qui peut la satisfaire dans son honneur... il lui faut mieux que cela.

MALZEN.

Oui... le baron lui-même.

Mme BARNECK.

Un bon mariage bien public, bien solennel.

MALZEN.

Un mariage... toujours ce maudit mariage.

Mme BARNECK.

Et il se fera aujourd'hui... dans une heure.

MALZEN.

Mais je vous répète que je n'aime point votre nièce.

Mme BARNECK.

Quand on se marie à l'amiable, cela peut être nécessaire... mais dans les mariages par arrêt de la cour... on peut s'en passer.

MALZEN.

Eh bien! madame... apprenez donc la vérité... je l'abhorre... je la déteste.

Mme BARNECK.

Nous en avons autant à vous offrir... mais quand la loi est là, il faut bien s'y soumettre.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

Mme BARNECK.

L'arrêt vous condamne à épouser... et vous épouserez.

MALZEN, hors de lui.

Plutôt vous épouser vous-même.

Mme BARNECK.

Eh! mais, s'il y avait jugement, il le faudrait bien.

MALZEN.

Je ne sais où j'en suis... et je serais capable de tout... Eh bien! madame, puisque votre absurde tyrannie m'y contraint, il faudra bien devenir votre neveu; mais je vous préviens qu'au-

jourd'hui même, aussitôt le mariage célébré... je forme ma demande en séparation.

Mme BARNECK.

La nôtre est déjà prête... La loi permet en pareil cas de se séparer au bout de vingt-quatre heures ; et nous comptons bien profiter du bénéfice de la loi.

MALZEN.

Moi aussi.

AIR : *Non, non, vous ne partirez pas.*

Ah ! j'y consens, je suis tout prêt.

Mme BARNECK.

C'est combler mon plus cher souhait.

MALZEN.

D'avance mon cœur s'y soumet.

Mme BARNECK.

C'est un bonheur.

MALZEN.

C'est un bienfait.

Mme BARNECK, vivement.

Alors, plus de querelle.

MALZEN, de même.

Car enfin, grâce au sort,
La rencontre est nouvelle ;
Nous voilà donc d'accord.

TOUS DEUX, avec ironie.

Toujours d'accord, toujours d'accord.
(A part, avec colère.)
Quel caractère... ah ! c'est trop fort.
Je lui jure une guerre à mort.

ENSEMBLE.

SIDLER et LES JEUNES GENS, arrivant.

Qu'avez-vous ? quel est ce transport ?
Et pourquoi donc crier si fort ?

La méthode est vraiment nouvelle,
Mais pourquoi crier si fort
Si vous êtes d'accord?

Mme BARNECK et MALZEN, criant.

De grâce, calmez ce transport.
Grâce au ciel, nous voilà d'accord.
(A part.)
Ah! de cette injure nouvelle
Je veux me venger encor;
Tous deux être d'accord!
Non, non... c'est une guerre à mort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIDLER, LES JEUNES GENS.

SIDLER.

A merveille, voici que vous vous entendez.

MALZEN.

Joliment!

SIDLER.

Est-ce qu'elle tient toujours à ses idées matrimoniales?

MALZEN.

Plus que jamais.

SIDLER.

Allons, mon cher, il faut se résigner... Je sors du salon, où la mariée vient d'arriver... vrai, elle n'est pas mal... et, si tu n'y étais pas obligé, je t'en ferais mon compliment.

MALZEN.

Je n'y tiens pas.

SIDLER.

Mais, console-toi... nous sommes là... nous ne sommes pas tes amis pour rien.

MALZEN.

Vous en êtes bien les maîtres... Le ciel m'est témoin que je ne vous empêche pas de m'enlever ma femme.

Mme BARNECK.

Quelle indignité!

MALZEN.

Mais je ne vous le conseille pas; car madame vous ferait un procès en dommages-intérêts.

SIDLER, riant.

Pas possible.

MALZEN.

Et comme aujourd'hui même nous sommes séparés, elle peut vous faire condamner dès demain à épouser en secondes noces.

Mme BARNECK, prête à s'emporter.

Monsieur... (Se retenant.) Mais, vous avez beau faire... vous ne me mettrez pas en colère... Je suis trop heureuse, car vous nous épouserez... oui, vous nous épouserez.

SIDLER.

Voilà bien la femme la plus entêtée.

MALZEN, à part.

Dieu, si ce n'était pas ma tante... si c'était seulement mon oncle... comme je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre... Qui vient là ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

Madame, c'est un courrier à la livrée du prince... qui arrive en toute hâte de la part du grand-duc.

MALZEN, à Sidler.

Quel espoir !

Mme BARNECK, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRITZ.

Il apporte deux lettres de Son Altesse... l'une est pour M. Salsbach, qui doit être ici.

Mme BARNECK.

C'est bien... Je me doute de ce que c'est... je la lui remettrai.

FRITZ.

L'autre est adressée à M. le baron de Malzen.

MALZEN.

Donne vite... Eh bien! est-ce que tu n'oses avancer?

FRITZ.

C'est que je vous vois la même cravache que ce matin.

MALZEN, prenant vivement la lettre.

Eh! donne donc... Dieu soit loué, c'est la lettre que j'attendais; et je triomphe enfin.

Mme BARNECK.

Que dit-il?

MALZEN, vivement et avec joie.

Oui, madame, j'avais écrit au prince, et lui rappelant les services de mon père et les miens, je l'avais supplié de refuser son consentement à ce mariage.

Mme BARNECK.

Vous auriez osé...

MALZEN, décachetant la lettre.

Vous m'aviez fait condamner... je me suis pourvu en grâce.

Mme BARNECK.

Si un souverain osait commettre une pareille injustice...

MALZEN, après avoir jeté les yeux sur la lettre, et avec un mouvement de douleur.

O ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MALZEN, lisant d'une voix émue.

« Mon cher Malzen,

« Il y a un pouvoir au-dessus du mien; c'est celui des lois...
« Elles ont prononcé... je dois me taire, et donner le premier à
« mes sujets l'exemple du respect qu'on doit à la justice.

« Votre affectionné maître. »

(Froissant la lettre avec dépit.)

Quelle indignité!

SIDLER.

Quel absolutisme !

Mme BARNECK.

Ah! le bon prince !... le grand prince ! le magnanime souverain! Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds... mais aujourd'hui, nous devons avant tout songer au mariage; car l'heure est près de sonner. (A Malzen.) Rassurez-vous, monsieur le baron, on vous laissera un instant pour votre toilette... car je conçois que ce costume...

MALZEN.

Ce costume, madame, je le trouve fort bon, et je n'en changerai rien... absolument rien.

Mme BARNECK.

A la bonne heure... (A part.) Encore un affront qu'il veut nous faire... mais c'est égal, on enrage en frac aussi bien qu'en grand uniforme... et voilà ma vengeance qui arrive... voilà la mariée.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GENS DE LA NOCE, SALSBACH, donnant la main à Louise, qui est habillée en mariée. Toute la noce sort de l'appartement de madame Barneck.

CHŒUR.

AIR : *Enfin il revoit ce séjour* (de MALVINA).

Enfin voici l'heureux moment
Qui tous deux les engage ;
Pour son mari quel sort charmant !
Qu'il doit être content !

SALSBACH, bas à Louise.

Eh ! mais pourquoi donc cet effroi ?
Un peu plus de courage.

(Il passe à la droite de madame Barneck.)

Mme BARNECK, à Louise.

Allons, mon enfant, calme-toi,
N'es-tu pas près de moi ?

CHŒUR.

Enfin, voici l'heureux moment, *etc.*

SALSBACH, bas à madame Barneck.

Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidée... mais enfin, grâce à mon éloquence...

Mme BARNECK.

C'est bien. (A Louise.) Ne t'avise pas de pleurer ; tu le rendrais trop heureux.

SIDLER, de l'autre côté du théâtre, bas à Malzen.

Quand je te disais qu'elle n'était pas mal, surtout ainsi... les yeux baissés...

MALZEN, la regardant avec dépit.

Laisse-moi donc tranquille !... un petit air hypocrite.

Mme BARNECK.

Partons... l'on nous attend dans la chapelle. (Bas à Salsbach.) Ayez soin, aussitôt après le mariage, de dresser l'acte de la séparation... c'est vous que j'en charge

SALSBACH.

Soyez tranquille.

Mme BARNECK.

Et puis j'oubliais... une lettre qui vient d'arriver pour vous, de la part du grand-duc.

SALSBACH.

Il serait possible !... une place de conseiller... mes lettres de noblesse.

TOUS.

Partons... partons.

SIDLER, à Salsbach.

Monsieur l'ami de la famille..... ne vient pas ?...

SALSBACH, tenant sa lettre.

Non, je reste.

MALZEN.

Je conçois... quand on n'y est pas condamné...

Mme BARNECK.

Allons, madame la baronne.

CHOEUR.

Enfin, voici l'heureux moment, *etc.*

(Malzen engage Sidler à donner la main à Louise. Dépit de Mme Barneck en voyant sa nièce conduite par Sidler; Malzen offre la main à Mme Barneck. Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

SALSBACH, seul.

Il me tardait qu'ils s'éloignassent; car, devant tout ce monde, je n'aurais pas pu être heureux à mon aise... Le cœur me bat en pensant que j'ai là dans ma main... mes lettres de noblesse... Qui seraient bien étonnés, s'ils le savaient? ce sont ces jeunes freluquets de ce matin... ce baron de Malzen... et surtout mon père, le maître d'école, s'il revenait au monde... Le cachet est rompu... c'est sans doute de la chancellerie... Non, de la main même du prince... Des lettres closes... quel honneur!... Lisons...

« Monsieur,

« Le baron de Malzen a imploré ma protection contre la fa-« mille Barneck, dont vous êtes l'ami et le conseil. J'ai dû « respecter la justice en refusant mon intervention... je vois « d'ailleurs avec plaisir, dans mes États, les alliances des fa-« milles riches et des familles nobles... J'entends donc que ce « mariage, devenu nécessaire, ait lieu aujourd'hui même. » (S'interrompant.) C'est aussi notre intention, et Son Altesse sera satisfaite, car dans ce moment sans doute, bon gré, mal gré, les époux sont bénis. (Continuant.) « Mais je sais que, dans ce cas-là, « la loi autorise quelquefois une séparation à laquelle Malzen « est décidé à avoir recours. » (S'interrompant.) Il n'est pas le seul, sa femme aussi. (Continuant.) « Il y a déjà eu trop de scandale « dans cette affaire... cette séparation en serait un nouveau « que je veux empêcher; et, pour cela, je compte sur vous. »

Sur moi ! (Continuant.) « Je suis tellement persuadé que votre in-
« tervention et vos soins conciliateurs amèneront cet heureux « résultat, que j'ai différé jusque-là de vous accorder ce que « vous sollicitez. » Ah ! mon Dieu ! (Continuant.) « Mais, au pre- « mier enfant qui naîtra du mariage contracté aujourd'hui... « je vous promets cette grâce, que vous méritez du reste à tant « de titres, etc., etc., etc. » Qu'est-ce que je viens de lire !... et de quelle mission le prince s'avise-t-il de me charger ?

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Y pense-t-il ? quelle folie !
Moi qui dois l'exemple au palais :
Il veut que je les concilie,
Et que j'accommode un procès.
Cet usage n'est pas des nôtres ;
Mais il l'exige... par égard,
Arrangeons-le... quitte plus tard
A se rattraper sur les autres.

D'ailleurs mes lettres de noblesse en dépendent... Mais comment désarmer la tante... la plus obstinée des femmes ?... et rapprocher des jeunes gens qui s'abhorrent, qui se détestent ?... Un enfant !... Eh ! mais il y en a un... (Relisant la lettre.) « Qui « naîtra du mariage contracté aujourd'hui. » C'est clair : celui qui a précédé ne compte pas... Eh ! mais je les entends... C'est toute la noce qui vient.

SCÈNE XI.

SALSBACH, LOUISE, Mme BARNECK, MALZEN, SIDLER, FRITZ, PAYSANS, GARDES-CHASSE, GENS DE LA NOCE.

(En rentrant, Malzen donne la main à Louise ; mais aussitôt Mme Barneck les sépare et se met entre eux.)

FINALE.

Air : *Fragment du premier finale de la* Fiancée.

CHOEUR.

Ils sont unis... ah ! quelle ivresse !
Quel doux moment ! quel jour heureux !

Qu'à les fêter chacun s'empresse;
Pour leur bonheur formons des vœux.

Mme BARNECK, radieuse, bas à Salsbach

Je triomphe.

MALZEN, avec embarras.

A l'arrêt j'ai souscrit, madame,
Et votre nièce est donc ma femme.

SALSBACH, le regardant.

Pauvre garçon!

MALZEN.

Mais du bienfait
Dont vous avez flatté mon âme,
J'ose espérer l'heureux effet.
Pour nous séparer l'acte est prêt.

Mme BARNECK, vivement.

Moi-même aussi je le réclame.

SALSBACH, à part.

Ah! diable!

(Haut.)

Comme ils y vont! Mais un moment.

Mme BARNECK.

On peut signer.

MALZEN.

Dès ce soir.

Mme BARNECK.

A l'instant.

SALSBACH, passant entre Malzen et Mme Barneck.

Non pas, non pas... la loi est formelle... elle ordonne qu'avant la séparation les époux restent au moins vingt-quatre heures ensemble, et sous le même toit.

MALZEN.

C'est trop fort.

ACTE SECOND

Le théâtre représente l'appartement de Louise. Au fond une alcôve. Deux portes latérales ; celle de droite conduit à l'appartement de madame Barneck ; celle de gauche est la porte d'entrée. Au fond deux croisées avec balcon extérieur. Auprès de la porte, à droite, et sur le devant une table de toilette. Deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, en négligé du matin, assise auprès de la toilette, et la tête appuyée sur sa main ; SALSBACH, entr'ouvrant la porte à gauche.

SALSBACH.

Peut-on entrer chez la mariée? (Louise ne l'entend pas ; il entre, et venant auprès d'elle, il répète encore :) Peut-on entrer chez la mariée?

LOUISE, se levant.

Ah!... c'est vous, M. Salsbach?

SALSBACH.

Pardon de me présenter ainsi... vous n'avez paru ni au déjeuner, ni au dîner ; et j'étais impatient de savoir des nouvelles de *madame la baronne*... car vous voilà baronne maintenant... et la chère tante a beau dire, c'est un titre assez agréable.

LOUISE.

Que l'on ne me donnera plus dès ce soir... je l'espère.

SALSBACH.

Pourquoi donc?... c'est indélébile, impérissable... quand on a été baronne, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

LOUISE.

Peu m'importe, je n'y tiens pas... pourvu que la séparation soit prononcée aujourd'hui même.

SALSBACH, à part.

Nous y voilà...

AIR *d'une Heure de mariage.*

A se rapprocher tous les deux
Comment pourrai-je les contraindre ?

LOUISE, l'observant.

Mais vous paraissez soucieux...
Avons-nous quelque obstacle à craindre ?

SALSBACH.

(A part.)

Non, non, madame, aucun encore !
(Haut.)
Vous êtes, sans qu'on vous y force,
Tous deux parfaitement d'accord...
C'est ce qu'il faut pour un divorce.

Vous ne l'avez pas vu depuis hier soir ?...

LOUISE.

Non, sans doute.

SALSBACH, à part.

Ni moi non plus... (Haut.) Je viens de le rencontrer tout à l'heure... il paraît qu'il voudrait vous parler.

LOUISE, effrayée.

A moi !

SALSBACH.

Oui... il m'a chargé... de vous demander un moment d'entretien... (A part.) Il se pendrait plutôt que d'y songer.

LOUISE.

Que me dites-vous là ?... Ah ! mon Dieu ! cette idée me rend toute tremblante.

SALSBACH.

Eh bien ! eh bien ! pourquoi donc ? est-ce que je ne suis pas là ! Certainement... je ne vous conseillerai jamais d'aimer votre mari, le ciel m'en préserve... mais cela n'empêche pas de l'écouter... si ce n'est pas pour vous... c'est peut-être pour d'autres..... pour le monde, pour l'honneur de la famille.

LOUISE, avec calme et résolution.

Monsieur Salsbach, je n'ai pas votre expérience : je connais peu ce monde dont vous me parlez, et qui m'a punie autrefois de la faute d'un autre... On m'a dit que, pour le satisfaire, il fallait un mariage, une réparation : et quoique j'eusse de la peine à comprendre qu'il fût au pouvoir de quelqu'un que je n'estime pas, de me rendre l'honneur, quand c'était lui qui s'était déshonoré... j'ai obéi, j'ai consenti à ce mariage, à condition qu'il serait rompu sur-le-champ... et maintenant, c'est moi qui crois de ma dignité, de mon honneur, de réclamer cette séparation... Ma tante m'a fait demander pour ce sujet... Monsieur Salsbach, souffrez que je passe chez elle. (Elle salue et sort.)

SCÈNE II.

SALSBACH, seul.

Et elle aussi, qui s'avise maintenant de montrer du caractère!... Elle autrefois si bonne, si douce, si patiente!... comme le mariage change une jeune personne!... Le mari à gauche, la femme à droite... joli début pour mes lettres de noblesse!... ces gens-là cependant étaient faits l'un pour l'autre... même fierté... même obstination... et je suis sûr qu'ils s'aimeraient beaucoup, s'ils ne se détestaient pas!... Voyons, voyons, peut-être qu'en embrouillant l'affaire... ça m'a réussi quelquefois, et... chut!... voici le mari... est-ce qu'il aurait changé d'idée?

SCÈNE III.

SALSBACH, MALZEN, introduit par Fritz.

MALZEN.

C'est vous que je cherchais, monsieur.

SALSBACH, d'un air riant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon cher monsieur?... quelque chose de pressé, à ce qu'il paraît; car pour venir jusque dans la chambre de la mariée...

MALZEN.

Ah ! c'est... pardon ! si je l'avais su...

SALSBACH, souriant.

Pourquoi donc ?... vous avez bien le droit d'y entrer.

MALZEN.

Je n'y resterai pas longtemps, les vingt-quatre heures sont expirées, nous n'avons plus qu'à signer l'acte de séparation... Ainsi, terminons, je vous prie... j'ai fait seller mon cheval, et je veux partir avant la nuit.

SALSBACH, à part.

Quand je disais qu'il y avait sympathie. (Regardant à sa montre. Haut.) Permettez, monsieur, permettez... il s'en faut encore de trois quarts d'heure.

MALZEN, impatienté.

Ah ! monsieur !...

SALSBACH.

Non pas que nous tenions... mais il faut au moins le temps de dresser l'acte, de le rédiger.

MALZEN, montrant un papier.

C'est inutile... le voici.

SALSBACH.

Déjà !... très-bien, monsieur. (Il sonne.)

MALZEN.

Que faites-vous !... vous ne lisez pas ?

SALSBACH.

Mon devoir est de le soumettre d'abord à la tante de madame la baronne... (A Fritz qui paraît.) Portez cela à votre maîtresse. (Fritz reçoit le papier, et entre chez madame Barneck.) Et maintenant que tout est fini, jeune homme... je ne vois pas pourquoi vous refusez l'entrevue que madame de Malzen vous a fait demander.

MALZEN.

Madame de Malzen ?

SALSBACH.

Oui... avant de partir, votre femme veut vous parler... on vous l'a dit ?

MALZEN.

Du tout.

SALSBACH.

Eh bien! je vous l'apprends... (A part.) Qu'est-ce que je risque?.. ça ne peut pas aller plus mal.

MALZEN.

Me parler et de quoi?

SALSBACH.

Mais de vos intérêts communs.

MALZEN, vivement.

Nous n'en aurons jamais.

SALSBACH.

De votre fils... peut-être... car vous n'avez pas oublié, monsieur, que vous avez un enfant. (Avec sensibilité.) Un enfant!... savez-vous bien, jeune homme, tout ce que ce mot renferme de sacré... de touchant... quels devoirs il impose?...

MALZEN.

Je vous dispense...

SALSBACH.

Et quel bonheur il promettrait à votre vieillesse... surtout si vous en aviez plusieurs... beaucoup même?... Le ciel protége les familles nombreuses.

MALZEN, avec impatience.

Il suffit... j'ai pourvu au sort de mon fils... autant qu'il était en moi... ainsi cette entrevue est inutile.

SALSBACH, vivement.

Pardonnez-moi... elle est indispensable.

MALZEN.

Monsieur...

SALSBACH.

Et vous êtes trop galant homme...

MALZEN, avec colère.

Eh!... morbleu...

SALSBACH.

Justement, voici madame la baronne.

MALZEN, s'arrêtant.

Dieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, apercevant le baron.

Que vois-je!

SALSBACH, à part.

C'est le ciel qui l'envoie.

MALZEN, à part.

Je suis pris ! c'était arrangé entre eux.

LOUISE, bas à Salsbach, d'un ton de reproche.

Ah ! monsieur Salsbach !

SALSBACH, bas.

Ce n'est pas ma faute, madame la baronne ; j'ai voulu le renvoyer... mais il a tant insisté... Vous aurez plutôt fait de l'écouter.

LOUISE, bas.

Eh ! mon Dieu... et savez-vous ce qu'il me veut ?

SALSBACH, bas.

Non, madame la baronne... (A part.) Il serait bien embarrassé lui-même. (Allant à Malzen, qui est de l'autre côté.) Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous engager à la modération... au calme... (Bas à Louise.) Du courage, madame !... (A Malzen.) Je vous laisse... (A part, et s'essuyant le front.) Dieu ! se donner tant de mal, et pour les enfants des autres ! ils finiront peut-être par s'entendre. (Il se retire à pas de loup et entre chez madame Barneck.)

SCÈNE V.

LOUISE, MALZEN.

MALZEN, à part.

Voilà bien la plus sotte aventure !... Que peut-elle me vouloir ?

LOUISE, à part.

Qu'a-t-il à me dire ?

MALZEN, de même.

N'importe... il faut l'entendre.

LOUISE, de même.

Puisqu'on le veut... écoutons-le... (Moment de silence.)

MALZEN.

Elle a bien de la peine à se décider.

LOUISE.

Comme il se consulte !

MALZEN, à part.

Allons, il faut être généreux... et venir à son secours. (Haut.) Eh bien ! madame, vous avez désiré me parler?

LOUISE, étonnée.

Comment, monsieur... il me semble que c'est vous.

MALZEN.

Moi ! je n'y pensais pas.

LOUISE, blessée.

Ah ! monsieur... ce dernier trait manquait à tous les autres.

MALZEN.

Que voulez-vous dire?

LOUISE, se contraignant.

Rien, monsieur... j'y suis habituée... je ne vous fais aucun reproche... Tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ans, tout ce que j'ai souffert par vous ne me donnait aucun droit à votre affection, je le sais ; mais peut-être m'en donnait-il à vos égards.

MALZEN.

Madame...

LOUISE.

AIR : *Pour le chercher je cours en Allemagne.*

Je sais pour moi votre haine profonde,
Mais un seul point me rassurait ;
J'ai toujours vu jusqu'ici dans le monde
Que de respects chacun nous entourait.

Ce n'est pas moi plus que toute autre...
Mais, des égards... je croyais, entre nous,
Qu'une femme... fût-ce la vôtre,
Devait en attendre de vous.

MALZEN, embarrassé.

Je vous jure, madame, que je n'ai jamais eu l'intention de rendre notre position plus pénible... elle l'est déjà bien assez... J'ai cru... on m'avait dit... on m'a trompé, je le vois... et si quelque chose dans mes paroles a pu vous offenser, il faut me le pardonner... (D'une voix émue.) Je suis si malheureux!

LOUISE, baissant les yeux.

Du moins, vous ne l'êtes pas par moi... (Malzen la regarde et baisse les yeux à son tour.) Si l'on m'avait écoutée, croyez, monsieur, que ce procès n'aurait jamais eu lieu! Le bruit et l'éclat ne vont pas à une femme, même quand elle a raison!... ce qu'elle peut y gagner ne vaut pas ce qu'elle y perd!... Mais je n'étais pas la maîtresse; tout ce que j'ai pu faire, c'est que votre sort ne fût pas enchaîné pour longtemps... et grâce à moi... vous allez être libre.

MALZEN, interdit.

Madame... je dois à mon tour... me justifier sur des procédés...

LOUISE.

C'est inutile : puissiez-vous les oublier, monsieur, comme moi-même... je les oublie!

MALZEN, confondu, à part, avec dépit.

Eh bien! j'aimerais mieux la tante avec ses emportements... que cet air de résignation qui vous met encore plus dans votre tort. (Haut.) Permettez-moi seulement, madame, de vous expliquer...

LOUISE, avec émotion.

Oh! non... non, point d'explication, je vous en conjure... je vous prie seulement d'avoir pitié de moi... de vouloir bien abréger cette entrevue... et s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous ayez quelque chose à me demander...

MALZEN.

Oui, oui... madame... avant de m'éloigner, me sera-t-il permis de voir mon fils ?

LOUISE.

Je vais donner des ordres... vous le verrez.

MALZEN, troublé.

Un mot encore... je ne sais... comment vous exprimer... je vois que je suis plus coupable que je ne pensais... et j'ai regret maintenant d'avoir envoyé à madame votre tante, avant de vous l'avoir soumis... cet acte qui doit fixer...

LOUISE.

J'étais près d'elle quand on l'a apporté... et je l'ai lu, monsieur.

MALZEN, vivement.

Vous l'avez lu... je vous demande pardon pour quelques expressions... je l'ai fait dans un premier moment... et vous avez dû être choquée...

LOUISE.

Non... mais j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru peu convenables, et que je me suis permis de changer.

MALZEN.

AIR : *Je n'ai point vu ce bouquet de lauriers.*

Sans les connaître à l'instant j'y souscris :
Quoi qu'on ait fait, je l'approuve d'avance.
(A part.)
Car avec elle, et plus j'y réfléchis,
Je suis honteux de mon impertinence.
(Haut.)
Oui, j'en conviens, injuste en mes dédains,
Depuis qu'un fatal mariage
A dû réunir nos destins,
J'eus tous les torts...

LOUISE, avec douceur.

Et moi tous les chagrins,
Et je préfère mon partage.

MALZEN.

Ah ! madame, s'il dépendait de moi...

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, monsieur... j'aperçois votre ami, qui, sans doute, vous rapporte cet écrit.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SIDLER, entrant par la gauche.

SIDLER, sans voir Louise.

Victoire, mon cher baron... voici l'acte bienfaisant...

MALZEN, bas, lui serrant la main.

Veux-tu te taire !

SIDLER, voyant Louise.

Oh ! mille pardons, madame... Je veux dire... que... voici l'acte douloureux qu'on a cru nécessaire...

LOUISE.

Je vous laisse. (Elle fait un pas pour sortir.)

SIDLER, l'arrêtant.

Pourquoi donc ? puisque nous voilà réunis..... nous pouvons toujours signer.

MALZEN, regardant l'acte.

Oui ; mais je dois d'abord effacer quelques mots... Que vois-je !... c'est de votre main, madame ?

LOUISE, avec embarras.

Oui, monsieur.

MALZEN, qui a commencé à lire l'acte.

O ciel !... quoique séparés, vous voulez que la communauté de biens continue ?

SIDLER.

Est-il possible ?

LOUISE, lui faisant signe de continuer.

Lisez, monsieur : vous verrez que vous ne me devez aucun remerciment ; je n'ai rien fait pour vous.

MALZEN, continuant.

« Cette donation, que ma tante approuvera, j'espère, je la « fais, non pour un homme que je n'aime... (hésitant.) ni n'es- « time... mais pour mon fils seul !... Je ne veux pas que celui « dont il porte le nom se trouve dans une position indigne de « son rang et de sa naissance... Je ne veux pas que mon fils « puisse me reprocher un jour d'avoir permis que son père « connut la gêne et le malheur. »

SIDLER.

Par exemple... voilà une générosité...

MALZEN.

Dites un affront..... non, je n'accepte point... je n'accepterai jamais. Et quelques torts que j'aie eus, madame, je ne mérite pas cet excès d'humiliation... et je vous demande en grâce de m'écouter.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme BARNECK, donnant la main à SALSBACH.

Mme BARNECK, qui a entendu les derniers mots.

Il n'est plus temps, monsieur... l'heure a sonné.

MALZEN.

Comment !

Mme BARNECK.

Dieu merci, ma nièce est libre: et vous pouvez vous éloigner.

MALZEN.

Pas encore, madame.

Mme BARNECK.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?... quand tout est convenu, arrêté ; quand la séparation est prononcée ?

MALZEN, vivement.

Elle ne l'est pas encore, madame... votre nièce n'a pas signé.

Mme BARNECK, prenant l'acte.

Ce sera fait dans l'instant, monsieur... Allons, Louise... (Elle lui donne la plume.)

SIDLER.

Permettez...

SALSBACH.

Un moment...

MALZEN, à Louise.

Madame... je vous en conjure, au nom du ciel... ne signez pas avant de m'avoir entendu... je puis me justifier, et... (Louise signe.)

SALSBACH.

Elle a signé...

MALZEN, accablé.

Ah !...

Mme BARNECK, présentant la plume à Malzen.

A votre tour, monsieur.

MALZEN prend la plume, et après un instant de silence, la jetant avec vivacité, il s'écrie :

Non, madame !

Mme BARNECK.

Comment ?

MALZEN.

Je ne signerai pas.

SIDLER.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

SALSBACH, à part.

Très-bien.

MALZEN.

Non, je ne signerai pas un acte qui me déshonore... Il suffit de lire la clause que votre nièce a ajoutée...

Mme BARNECK.

Je ne la connais pas, monsieur, et je l'approuve d'avance... la baronne de Malzen ne peut rien vouloir que de juste, d'honorable... Ainsi terminons ce débat... et signez sur-le-champ.

MALZEN, hors de lui.

Non, vous dis-je ; mille fois non !

Mme BARNECK.

On vous y forcera, monsieur.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

Mme BARNECK.

AIR *du Vaudeville de Turenne.*

Les tribunaux décideront l'affaire.

MALZEN.

Vous le voulez? Eh bien! soit, j'y consens.

Mme BARNECK.

Nous plaiderons...

SALSBACH.

C'est là ce qu'il faut faire.

TOUS.

Nous plaiderons!...

SALSBACH, à part.

Quel bonheur je ressens!

(Haut.) (A part.)

Un bon procès! En voilà pour longtemps.

SIDLER.

C'est son mari!

Mme BARNECK.

Non pas!

SALSBACH.

La cause est neuve!

Avant qu'un arrêt solennel
Ait décidé ce qu'il est... grâce au ciel,
Elle aura le temps d'être veuve.

LOUISE, tremblante.

Ma tante, je vous en supplie...

Mme BARNECK, en colère.

C'est qu'on n'a jamais vu un pareil caractère... il a fallu un

jugement pour le marier... il en faut un pour le séparer... il en faudrait peut-être... Nous l'obtiendrons, monsieur, nous l'obtiendrons; et dès demain ; je présenterai requête... (A Salsbach.) monsieur Salsbach...

SALSBACH, passant auprès de madame Barneck.

Je suis prêt, madame... mais il y aurait peut-être moyen d'arranger à l'amiable...

Mme BARNECK.

Du tout... je veux plaider; et en attendant, j'espère, monsieur, que vous allez vous retirer... Il est nuit... votre cheval est sellé depuis longtemps.

MALZEN.

Il attendra... car je ne partirai pas sans avoir parlé à ma femme.

Mme BARNECK.

A votre femme!

SALSBACH.

Votre femme... provisoirement, c'est vrai; mais on verra.

MALZEN.

Tant que durera le procès, vous ne pouvez pas empêcher que je ne sois son mari; et j'ai bien le droit...

Mme BARNECK.

Vous n'en avez aucun.

MALZEN.

Je lui parlerai.

Mme BARNECK.

Malgré moi?...

MALZEN.

Malgré tout le monde... (Avec force.) Je suis ici chez elle... chez moi... dans la chambre de ma femme... et nul pouvoir ne m'en fera sortir. (Il s'assied.)

Mme BARNECK, s'approchant de Louise, qui a l'air de se trouver mal.

Qu'as-tu donc, Louise...

Air : *Sortez, sortez.*
(De la Fiancée.)

O ciel ! la pauvre enfant, la force l'abandonne.

MALZEN, courant à elle.

Malheureux que je suis !

Mme BARNECK.

Sortez, je vous l'ordonne !
Monsieur, voulez-vous dans ces lieux
La voir expirer à vos yeux !...

ENSEMBLE.

Mme BARNECK.

Sortez, ou bien j'appellerai ;
Il sortira, je l'ai juré.

SALSBACH, à Malzen.

Sortez, mon cher, je vous suivrai ;
Faites les choses de bon gré.

SIDLER.

Sortons, mon cher, et de bon gré,
C'est moi qui vous consolerai.

MALZEN.

Puisqu'il le faut, j'obéirai,
Mais dans ces lieux je reviendrai.

(Salsbach et Sidler emmènent Malzen. Tous les quatre sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, Mme BARNECK.

Mme BARNECK.

Je reviendrai... Qu'il en ait l'audace !...

LOUISE.

Comment, ma tante, est-ce que vous croyez ?...

Mme BARNECK.

Pure bravade !... Mais n'importe, je vais donner des ordres pour que l'on veille toute la nuit.

LOUISE, tombant dans un fauteuil.

Ah! ma tante... quelle scène!...

Mme BARNECK.

Pauvre petite!... j'espère que je me suis bien montrée... C'est d'autant mieux à moi, que je ne savais pas trop de quoi il était question, ni le motif de sa résistance.

LOUISE.

Je vous l'expliquerai... mais je dois convenir que c'est d'un honnête homme...

Mme BARNECK.

Hum!... ce n'est pas cela... et j'ai bien une autre idée.

LOUISE.

Quoi donc, ma tante?

Mme BARNECK.

Une idée qui m'est venue comme un coup de foudre, et qui rendrait notre vengeance complète... As-tu remarqué son trouble... son agitation? S'il s'avisait de t'aimer réellement?

LOUISE, troublée.

Lui!

Mme BARNECK.

Je donnerais tout au monde pour que ce fût vrai... quel bonheur de le désoler!

LOUISE.

Je n'y tiens pas.

Mme BARNECK.

Et tu as tort... Dieu! si c'était de moi qu'il fût amoureux... Adieu, mon enfant, adieu; ne t'inquiète pas... ne te tourmente pas... je me charge du procès, de la séparation... toi, songe seulement qu'il est parti désolé, désespéré... Ah! qu'il est doux de se venger, et quelle bonne nuit je vais passer! (Elle embrasse Louise, et rentre chez elle.)

SCÈNE IX.

LOUISE, seule.

En vérité, ma tante a des idées que je ne conçois pas... (Elle s'assied.) Et ce qu'elle disait tout à l'heure... cette émotion... c'est

singulier... je l'avais remarquée aussi... mais s'il était vrai!... ce serait une raison de plus pour hâter cette séparation... Oui, mon indifférence pour lui est dans ce moment la seule vengeance qui me soit possible. (On frappe doucement à la porte à gauche.) On a frappé à ma porte. (Elle se lève.) Qui peut venir au milieu de la nuit? (On frappe un peu plus fort.) Impossible de ne pas répondre... (D'une voix émue.) Qui est là?

SALSBACH, en dehors.

Moi, madame la baronne.

LOUISE.

C'est la voix de Salsbach!... que veut-il?

SALSBACH, à voix basse.

Si vous n'êtes pas couchée, j'ai un mot à vous dire... c'est très-pressé.

LOUISE, allant ouvrir.

Ah! mon Dieu! il va réveiller ma tante... Mais taisez-vous donc, monsieur Salsbach... vous faites un tapage... (Elle lui ouvre.)

SCÈNE X.

SALSBACH, LOUISE.

SALSBACH, entrant.

Pardon... je craignais que vous ne fussiez endormie.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc?

SALSBACH, regardant dans l'appartement.

Madame Barneck est rentrée dans son appartement... tant mieux!

LOUISE.

Mais pourquoi donc ces précautions? qu'avez-vous à me dire?

SALSBACH.

Une chose fort délicate... M. de Malzen...

LOUISE.

Eh bien?

SALSBACH.

Vous saurez que je l'avais emmené et reconduit jusqu'à la grande porte, qui s'est refermée sur lui.

LOUISE.

Grâce au ciel, le voilà donc sorti !

SALSBACH.

Pas encore.

LOUISE.

Que dites-vous ?

SALSBACH.

Je viens de le retrouver dans le parc, dont probablement il avait franchi les murs, au risque de se casser le cou. Il voulait rester... j'ai répondu... il a répliqué... Je suis avocat ; mais il est amoureux... il crie encore plus fort que moi... et comme on pouvait nous entendre, j'ai transigé... Il consentait à s'éloigner, à condition que je me chargerais pour vous d'une lettre..... qu'il fallait écrire.

LOUISE.

J'aurais refusé.

SALSBACH.

Vous aimez donc mieux qu'il passe la nuit dans le parc... sous vos fenêtres?... car il y est dans ce moment.

LOUISE.

M. de Malzen !

SALSBACH.

Exposé aux coups des gardes-chasse, qui, la nuit, peuvent le prendre pour un malfaiteur, et tirer sur lui.

LOUISE.

O ciel ! il valait mieux prendre la lettre.

SALSBACH.

C'est ce que j'ai fait.

AIR *de Marianne.*

C'était un parti des plus sages.
Je l'ai vu tracer au crayon
Ce petit mot de quatre pages
Que je vous apporte...

LOUISE, le prenant.

C'est bon !...

SALSBACH, la suivant des yeux.

On la reçoit...
C'est fort adroit ;
Par ce moyen
Mes affaires vont bien.

(Louise, sans lire la lettre, la déchire et jette les morceaux à terre.)

Ciel !... sans la lire,
On la déchire.
O sort fatal !
Mes affaires vont mal !

LOUISE.

Qu'avez-vous ? quel effroi vous presse ?

SALSBACH.

(A part.)

Moi... rien... Hélas ! dans ce billet,
Il m'a semblé qu'on déchirait
Mes lettres de noblesse.

(Haut.) Quoi, madame !... voilà le cas que vous en faites ?

LOUISE.

Oui, monsieur.

SALSBACH.

Mais cependant, madame...

LOUISE, sèchement.

Pas un mot de plus... Et maintenant qu'il s'éloigne à l'instant !

SALSBACH.

Je m'en vais lui dire de s'en aller..... Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il passe à la gauche, Louise va auprès de la toilette ; elle fait un mouvement. Il s'arrête.) Vous dites...

LOUISE.

Monsieur ?...

SALSBACH.

J'ai cru que vous me parliez... Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident (Un silence.) Vous n'avez plus rien à m'ordonner ?

LOUISE.

Non.

SALSBACH.

Bonsoir, bonsoir, madame la baronne.

LOUISE.

Bonsoir, monsieur Salsbach.

SALSBACH, à demi-voix.

Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, seule ; elle va fermer la porte, et pousse le verrou.

Fermons cette porte... Je suis toute tremblante... (Elle s'assied.) En vérité, tant d'audace commence à me faire peur... Et ce monsieur de Malzen... mais qu'est-ce qu'il a?... qu'est-ce qui lui prend maintenant?... un caprice... l'esprit de contradiction... (Otant son fichu, et se préparant à se déshabiller.) Grâce au ciel, tout est fini... et nous en voilà débarrassées... (Elle se lève.) Il faut tâcher surtout que ma tante ne se doute point de cette dernière extravagance... (Regardant à terre.) Et les morceaux de cette lettre... que l'on pourrait trouver !... (Elle les ramasse et les regarde.) Quatre pages !... M. Salsbach a dit vrai... les voilà... Comment m'a-t-il écrit quatre pages !... qu'est-ce qu'il a pu me dire ?... à moi ! (Elle lit.) « Louise... » C'est sans façon !... m'appeler Louise tout uniment. (Lisant avec émotion.) « Louise, vous devez me haïr, et « je ne puis vous dire à quel point je me déteste moi-même ! Avoir « méconnu tant de charmes, tant de vertus !... Ma vie entière « suffira-t-elle pour expier mes injustices !... » (S'interrompant.) Oh ! non, sans doute... (Lisant.) « J'ai vu notre enfant... Avec quelle « émotion, quel bonheur... j'ai retrouvé dans ces jeunes traits « ceux d'un coupable !... » (Avec un air de satisfaction.) C'est vrai, il lui ressemble. (Elle lit.) « Les miens finiront, j'espère, par vous « paraître moins odieux, en regardant souvent votre fils... « Je ne puis exprimer ce que j'éprouve depuis une heure... j'ai « mille choses à vous dire... il faut absolument que je vous « parle... Je sais qu'il y va de ma vie... mais je brave tout ; et

« dussé-je périr sous vos yeux.... » (On entend un coup de fusil dans le jardin.) Qu'entends-je !... Ah ! le malheureux ! il aura été aperçu !... (Elle court à la fenêtre à gauche, l'ouvre précipitamment pour voir ce qui se passe, et aperçoit Malzen sur le balcon.)

SCÈNE XII.

LOUISE, MALZEN.

LOUISE, reculant et jetant un cri.

Ahi !

MALZEN, à voix basse et la main étendue vers elle.

Ne criez pas... ou je suis perdu.

LOUISE, tremblante.

Que vois-je ?

MALZEN, de même.

J'étais poursuivi par un garde qui a crié : *Qui vive ?*

LOUISE.

O ciel !

MALZEN.

Ne craignez rien... je me suis bien gardé de répondre... Aussi, me prenant pour un voleur... il m'a ajusté; mais, caché par un massif, j'ai eu le temps de m'élancer au treillage de ce balcon.

LOUISE, s'appuyant sur un meuble.

Je me soutiens à peine.

MALZEN.

Calmez-vous.

LOUISE, se regardant.

Ah ! mon Dieu !

MALZEN, à la fenêtre, à droite, et prêtant l'oreille en dehors.

Chut, je vous en prie... On ouvre une fenêtre.

LOUISE, écoutant.

C'est celle de ma tante.

MALZEN, écoutant.

Elle s'inquiète... elle s'informe de ce bruit... On lui répond que c'était une fausse alerte... Très-bien... Elle recommande la plus grande surveillance. La fenêtre se referme...

LOUISE.

Je respire.

MALZEN, fermant la fenêtre.

Tout est tranquille maintenant... (Se tournant vers Louise.) Ah! madame! que d'excuses je vous dois!... Combien je me repens de la frayeur que je vous ai causée!

LOUISE, troublée.

En effet... cette manière d'arriver... est si extraordinaire... Mais maintenant, monsieur, qu'allez-vous devenir?... J'espère que vous allez repartir sur-le-champ.

MALZEN.

Et par où, madame?

LOUISE.

Mais... par le même chemin.

MALZEN.

Impossible... les gardes-chasse sont là.

Air : *Pour le chercher je cours en Allemagne.*

Songez qu'on me poursuit encore :
Je ne pourrai, malgré l'obscurité,
Leur échapper ; aussi j'implore
Les droits sacrés de l'hospitalité.

LOUISE.

Comment! monsieur...

MALZEN.

Faut-il donc qu'on réclame
De tels bienfaits! je croyais, entre nous,
Qu'un malheureux, fût-ce un époux, madame,
Devait les attendre de vous.

LOUISE, vivement.

Je ne dis pas non, monsieur... mais vous ne pouvez pas rester là... il faut vous éloigner à l'instant... je l'exige.

MALZEN, allant à la porte à droite.

Peut-être que cette porte...

LOUISE, l'arrêtant.

C'est la chambre de ma tante.

MALZEN.

Ah ! diable !... (Montrant la porte à gauche.) Celle-ci ?...

LOUISE.

Oui : elle donne sur l'escalier ; et... (Elle se dispose à l'ouvrir, et s'arrête en écoutant.) J'entends marcher.

FRITZ, en dehors et à voix basse.

Madame la baronne.

LOUISE, bas.

C'est Fritz.

FRITZ, bas.

Ne vous effrayez pas de ce bruit... ce n'est rien... Mais pour qu'personne ne puisse entrer... dans la maison... madame votre tante m'a dit de veiller dans ce collidor... Ainsi, dormez tranquille... j'suis là...

LOUISE.

O mon Dieu... et quel moyen ?

MALZEN.

Il n'y en a qu'un... et au risque de ma vie. (Courant à la fenêtre à gauche.) Cette fenêtre...

LOUISE, l'arrêtant.

O ciel ! non, monsieur... je vous en prie... (Se reprenant.) Il ne manquerait plus que cela... grand Dieu !... quelqu'un que l'on verrait s'échapper de chez moi. (Elle descend sur le devant du théâtre, à droite.)

MALZEN, allant auprès d'elle et souriant.

Il n'y aurait que le mari qui pourrait s'en fâcher, et nous sommes sûrs de lui.

LOUISE.

Monsieur...

MALZEN.

Mais vous le voulez, madame, je vous obéis... Je reste.

LOUISE, à part.

Allons... c'est moi maintenant qui l'empêche de s'en aller.
(Elle va s'asseoir auprès de la toilette.)

MALZEN, regardant autour de lui.

Me voici donc dans votre chambre !... dans cette chambre qui devait être la nôtre... et dont je m'étais exilé moi-même... J'y suis près de vous... mais par grâce, comme un banni... un fugitif... à qui l'on accorde quelques instants d'hospitalité... et demain...

LOUISE.

Ah ! demain est loin encore...

MALZEN, faisant quelques pas, et s'approchant de Louise.

Moi, je ne me plaindrai pas... le temps ne s'écoulera que trop rapidement.

LOUISE, effrayée.

Monsieur, monsieur... je vous en supplie.

MALZEN, retournant à sa place.

C'est juste... pardon, madame... C'est bien le moins, puisque vous m'accordez un asile, que je ne sois pas incommode... Soyez tranquille, je ne vous gênerai pas... je me tiendrai... là... sur une chaise... Vous permettez, madame ?

LOUISE.

Mais il le faut bien, monsieur.

MALZEN.

Que vous êtes bonne ! (Il s'assied. Moment de silence.) Je vous en prie, madame, que je ne vous empêche pas de reposer. Je sens bien que, dans notre situation, c'est difficile... on dit que les plaideurs ne dorment pas... mais nous pouvons, du moins, parler de notre procès ; car maintenant c'est vous qui voulez plaider, c'est vous qui m'y forcez... et je vous préviens, madame,

que je me défendrai avec acharnement, que je vous ferai toutes les chicanes possibles... Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LOUISE, le regardant.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez beaucoup... Il me semble que nous avons tout à fait changé de rôle... et ce matin encore...

MALZEN, se levant, et allant auprès de Louise.

Ne me parlez pas de ce matin, d'hier, de ces deux années... J'étais un insensé... un fou...

LOUISE.

Et maintenant vous vous croyez plus sage?

MALZEN.

Non : mais plus juste... car j'ai appris à vous apprécier... Il est des préjugés que je ne prétends pas défendre, mais que je devais respecter : car c'étaient ceux de ma famille.

Air *de l'Angelus.*

Mon père, dans cette union,
Voyait une honte certaine,
Une tache pour notre nom...

LOUISE.

J'entends, et vous avez sans peine
Contre nous partagé sa haine.

MALZEN.

Oui, mon père était tout pour moi...
Et dans mon âme prévenue,
J'ai fait comme lui; mais je croi
Qu'il eût bientôt fait comme moi,
Si jamais il vous avait vue.

Mais ne vous connaissant point... décidé à vous repousser... la perte de ce procès l'a conduit au tombeau.

LOUISE.

Ciel!... (Elle se lève.)

MALZEN.

Jugez alors des sentiments qui m'animaient pendant ce mariage; jugez si ma haine était légitime. En vous accablant de mes odieux procédés, il me semblait que je vengeais mon père. Un mot de vous a changé toutes mes résolutions, m'a fait connaître l'étendue de mes torts... et je n'ai plus qu'un seul désir, celui de les réparer, d'obtenir mon pardon, et de vous rendre au bonheur.

LOUISE, avec émotion.

Au bonheur!... Et qui vous dit, monsieur, qu'il soit encore possible?

MALZEN, étonné.

Comment!

LOUISE.

Qui vous dit que cet hymen que vous voulez m'imposer ne soit pas un supplice éternel pour moi?

MALZEN.

Qu'entends-je!

LOUISE.

Savez-vous, lorsqu'un sort fatal m'a fait vous rencontrer, si ma famille n'avait pas déjà disposé de moi?... si moi-même je n'avais pas fait un choix dans lequel j'eusse placé les espérances de toute ma vie? quel droit aviez-vous de changer ma destinée?... Et pour tant de maux, tant d'offenses... quelle réparation?... que m'offrez-vous?... la main d'un homme que je ne connais pas... qui m'a vouée au mépris, et... que peut-être je devrais haïr.

MALZEN.

O ciel!... vous en aimeriez un autre?... il serait vrai?

LOUISE, froidement.

De quel droit voulez-vous connaître mes sentiments?

MALZEN.

Ce n'est pas un mari qui vous interroge... Dès ce moment je ne le suis plus... mais parlez, de grâce...

LOUISE, avec calme.

Je n'ai, monsieur, nulle réponse à vous faire.

MALZEN.

Ah! votre silence en est une... (Froidement.) Écoutez, Louise, je vous ai outragée, et pendant trois ans je vous ai rendue bien malheureuse... mais ce jour seul vient de vous venger... Oui, soyez satisfaite, et jouissez à votre tour de votre triomphe et de mon tourment... (Avec force.) Je vous aime!

LOUISE.

Que dites-vous?

MALZEN.

De toutes les forces de mon âme... Depuis que je vous ai vue apparaître à mes yeux comme un ange de bonté, depuis surtout que j'ai embrassé mon fils, je ne puis vous dire quelle révolution s'est opérée en mon cœur... Je ne puis vivre sans vous, et c'est dans ce moment que je vous perds à jamais... que vous m'abandonnez..... que vous en aimez un autre.

LOUISE.

Qui vous l'a dit?

MALZEN.

Vous-même... votre silence.

LOUISE.

Pourquoi l'interpréter ainsi?

MALZEN, avec joie.

O ciel!... vous n'aimez personne?... vous le jurez?...

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela non plus.

MALZEN.

Et qui donc serait digne de tant de bonheur?... Ah! s'il est dû à celui qui vous aime le mieux, qui plus que moi pourrait y aspirer?... Je vous dois mon sang, ma vie entière en expiation de mes fautes. Elle se passera à vous adorer, à implorer ma grâce... Et peut-être un jour, convaincue de mon amour, vous consentirez à me pardonner...

LOUISE, troublée.

AIR *de Téniers*.

Non, non, monsieur, gardez-vous de le croire ;
N'essayez pas de m'attendrir :
Quand de vos torts je perdrais la mémoire,
Ma tante est là, que rien ne peut fléchir.
Elle a promis une haine constante,
Elle a juré sur l'honneur et sa foi
De ne jamais pardonner, et ma tante
Tient ses serments bien mieux que moi.

MALZEN, vivement.

Dieu ! qu'entends-je !

LOUISE.

Je n'ai rien dit.

MALZEN, avec chaleur.

Au nom de mon amour... au nom de mon fils, rendez-moi un bien qui fut le mien... Oui, Louise, je réclame mes droits... Tu es à moi... tu m'appartiens. (Il tombe à ses genoux.)

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous... (Plus tendrement.) Eh bien ! tais-toi, tais-toi... j'entends du bruit.

MALZEN.

Ah ! je suis trop heureux !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme BARNECK.

LOUISE, à part, et toute troublée.

C'est ma tante... (Malzen est à genoux devant elle. Elle se met devant lui, et le cache avec sa robe.) Quoi ! c'est vous... de si bon matin !

Mme BARNECK.

Il est jour depuis longtemps... et puis, je t'annonce une visite... M. le président, dont la terre est voisine de la nôtre... je l'avais fait prévenir hier soir... et il vient d'arriver.

LOUISE.

Se déranger à une pareille heure!

Mme BARNECK.

C'est pour lui un plaisir... Il a le fusil sur le dos, et rend la justice en allant à la chasse... Viens, on t'attend.

LOUISE.

Et pourquoi?

Mme BARNECK.

Pure formalité... Il faut seulement renouveler entre ses mains la déclaration d'hier.

MALZEN, la retenant par sa robe.

Vous n'irez pas. (Louise le regarde et lui sourit avec tendresse.)

Mme BARNECK.

Et devant témoins... que j'ai choisis, et qui nous attendent... M. Sidler et M. de Salsbach, attester que, depuis ta demande en séparation, tu n'as pas vu ton mari, ce qui est bien aisé à dire.....

LOUISE, dans le dernier trouble.

Oui, ma tante.

Mme BARNECK.

Que tu ne lui as pas parlé.

LOUISE, de même.

Oui, ma tante.

Mme BARNECK.

Qu'en un mot, il n'y a eu entre vous aucun rapprochement. (Elle s'avance pour emmener Louise, et aperçoit Malzen à genoux, qui, pendant les mots précédents, a pris la main de Louise, qu'il presse contre ses lèvres.) Ah! qu'ai-je vu!... quelle horreur!

LOUISE, voulant la faire taire.

Ma tante, au nom du ciel...

Mme BARNECK.

Et les témoins qui arrivent!... (S'élançant vers la porte au moment où entrent Sidler et Salsbach.) Messieurs, messieurs, on n'entre pas... Je vous défends de regarder.

SCÈNE XIV.

SIDLER, SALSBACH, Mme BARNECK, LOUISE, MALZEN, PLUSIEURS JEUNES GENS.

AIR *de Léonide.*

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah ! grands dieux !
Dans ces lieux,
Quelle vue
Imprévue !
Quoi ! tous deux
En ces lieux !
En croirai-je mes yeux ?

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux
Pour tous deux !
Quelle joie imprévue !
Jour heureux
Pour tous deux !
Il comble enfin nos vœux.

Mme BARNECK.

De rage et de dépit je tremble.

SALSBACH.

Est-ce donc pour se séparer
Qu'ici nous les trouvons ensemble ?

Mme BARNECK.

J'en puis à peine respirer.

SALSBACH.

Enfermés dans cette demeure
Depuis hier soir...

Mme BARNECK.

C'est trop fort;
Et madame trouvait encore
Que je venais de trop bonne heure.

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah! grands dieux! *etc.*

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux, *etc.*

SALSBACH.

Ah çà!... mais que diable voulez-vous que nous attestions?

Mme BARNECK, hors d'elle-même.

Vous attesterez... vous attesterez, messieurs, que je suis furieuse, que je bannis monsieur de ma présence... que je ne le recevrai jamais chez moi... (Malzen passe auprès de madame Barneck.)

LOUISE.

O ciel!

Mme BARNECK.

Et que vous, ma nièce, vous qui me devez tout, vous avez juré de ne jamais me quitter.

LOUISE, baissant les yeux.

Il est vrai.

MALZEN.

Croyez, madame, que mon plus cher désir serait de voir confirmé par vous le pardon que j'ai obtenu de Louise... mais, dans ce moment, je n'essayerai point de vous fléchir... je me soumettrai respectueusement à vos ordres.

Mme BARNECK, d'un air menaçant.

Je l'espère bien... ou sinon...

MALZEN.

Et puisque vous me bannissez..... résigné à mon sort..... (A Louise, d'un air peiné, et la prenant par la main.) Allons, chère amie, faites vos adieux à votre tante... et partons...

Mme BARNECK.

Qu'est-ce à dire ?

MALZEN.

Que je l'emmène chez moi.

Mme BARNECK.

L'emmener !... elle pourrait y consentir !

SALSBACH, froidement, et prenant une prise de tabac.

Qu'elle le veuille ou non... c'est la loi... la femme doit suivre son mari.

Mme BARNECK, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

MALZEN.

Quant à mon fils... toutes les fois que vous désirerez le voir...

Mme BARNECK.

Et cet enfant aussi !... mon filleul... vous l'emmenez...

SALSBACH, de même.

Vous ne pouvez pas l'empêcher... c'est le père... *Pater is est quem justæ nuptiæ...*

Mme BARNECK.

Eh ! laissez-moi.

MALZEN, à Sidler.

Toi, mon ami... tu nous suivras... et puisque M. de Salsbach, comme ami de la maison, veut bien accepter un logement chez moi...

Mme BARNECK.

Et vous aussi... tout le monde m'abandonne !... Je vais donc rester seule dans cet immense château !

SALSBACH.

A qui la faute ?

LOUISE, joignant les mains.

Ma bonne tante !

MALZEN, qui a passé à la droite de madame Barneck.

Madame !...

SALSBACH.

Ma respectable amie !

Mme BARNECK, *entre eux deux.*

Laissez-moi... laissez-moi... Perdre en un jour une colère à laquelle depuis si longtemps je suis habituée !... Non, non... je tiens à mes serments... je ne le recevrai point ici... et puisqu'il enlève ma nièce, mon petit filleul... puisqu'il enlève tout le monde... eh bien... qu'il m'enlève aussi !

SALSBACH.

Vivat !... la paix est signée... Ils sont réunis, et moi je suis baron... du moins j'y compte. (*Bas à Malzen.*) Ah çà ! jeune homme, j'espère que nous allons réparer le temps perdu... ce petit bonhomme attend une sœur. (*Louise passe auprès de Malzen.*)

CHŒUR.

AIR *du ballet de la Somnambule.*

De nos plaideurs désormais
Célébrons l'accord propice :
L'amour mieux que la justice
Sait arranger un procès.

MALZEN.

Ah ! quelle ivresse !
La guerre cesse...
Un seul jour change mon cœur...
A quoi donc tient le bonheur ?

SALSBACH.

A quoi donc tient la noblesse ?

CHŒUR.

De nos plaideurs désormais, *etc.*

FIN DE LOUISE OU LA RÉPARATION.

PHILIPPE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de S. A. R., le 19 avril 1830.

En société avec MM. Scribe et Mélesville.

Personnages :

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

MATHILDE, sa nièce.

M. DE BEAUVOISIS.

PHILIPPE intendant de Mlle d'Harville.

FRÉDÉRIC.

JOSEPH, domestique de Mlle d'Harville.

PLUSIEURS VALETS.

LA SCÈNE EST DANS L'HÔTEL DE MADEMOISELLE D'HARVILLE.

PHILIPPE

Un bel appartement, porte au fond, et deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mathilde, celle qui est à gauche est la porte de l'appartement de Frédéric. A droite sur le devant, une grande table couverte d'un riche tapis, et sur laquelle se trouvent une cassette, un encrier, etc. A gauche un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle D'HARVILLE, MATHILDE. Elles sont assises; mademoiselle d'Harville travaille à de la tapisserie. Mathilde lui fait la lecture.

Mlle D'HARVILLE.

Eh bien, Mathilde, vous ne lisez plus?

MATHILDE.

C'est que je réfléchis, ma tante.

Mlle D'HARVILLE.

Et à quoi, s'il vous plaît?

MATHILDE.

Mais à ce roman... C'est singulier! ce Tom-Jones que M. Alworthy et sa sœur élèvent avec tant de bonté, c'est absolument comme M. Frédéric, que vous avez recueilli dès son enfance, dont vous avez pris soin, et qui n'a jamais connu ses parents.

Mlle D'HARVILLE.

Ah! c'est possible... il y a quelque rapport.

MATHILDE.

Voulez-vous que je continue, ma tante?

Mlle D'HARVILLE, prenant le livre.

Non, mon enfant; cela vous fatigue... et puis voici bientôt l'heure du déjeuner.

MATHILDE.

C'est dommage... j'aurais été curieuse de savoir ce que de-

vient Tom-Jones... il est si bon, si aimable... comme M. Frédéric.

Mlle D'HARVILLE.

Vous êtes bien jeune, Mathilde... écoutez-moi, et parlons raison, si c'est possible... Vous prenez beaucoup d'intérêt à Frédéric, et il le mérite, sans doute, à quelques égards... mais une jeune personne comme vous doit s'observer davantage.

MATHILDE.

Ma tante...

Mlle D'HARVILLE.

Je voulais vous parler de cela il y a quelques jours... Nous étions allées, la veille, à l'Opéra... j'avais reçu Frédéric dans ma loge ; je lui avais fait cet honneur... nous avions avec nous M. le vicomte de Beauvoisis, mon neveu. Le vicomte, malgré quelques petits travers qui tiennent à la jeunesse, réunit les plus brillantes qualités... je vous dis cela entre nous, Mathilde, pour que vous le reteniez... J'ai des projets dont nous parlerons plus tard... Pour en revenir à l'Opéra, vous ne fîtes que rire et causer avec Frédéric... On ne rit point à l'Opéra, ma nièce... et en sortant, c'est encore le bras de Frédéric qui fut accepté par vous, sans égard pour le vicomte qui vous offrait le sien. (Elles se lèvent.)

AIR *du Vaudeville de la Somnambule.*

Ce n'est pas bien ; ce n'est pas convenable ;
A votre rang, Mathilde, il faut songer.

MATHILDE.

J'ai cru pouvoir... suis-je donc si blâmable?
Le consoler, sans déroger.
Il est si bon !

Mlle D'HARVILLE.

Soit ; mais, je le répète,
En fait d'amour, d'amitié, de bonheur,
Il faut encor consulter l'étiquette.

MATHILDE.

Moi, je n'aurais consulté que mon cœur.

Frédéric est si reconnaissant de vos bontés ; il vous aime tant !

Mlle D'HARVILLE.

Je le crois, Mathilde... j'ai besoin de le croire... et cependant, sans parler ici de mon rang, je ne trouve pas en lui ces égards, ces attentions, que j'ai le droit d'attendre peut-être, d'un jeune homme qui me doit tout... Logé dans mon hôtel, mon salon lui est ouvert... il peut venir s'y former au ton et aux manières de la bonne compagnie... Eh bien! non... à peine s'il paraît le soir chez moi.

MATHILDE.

Écoutez donc, ma tante, il faut être juste... votre salon, c'est bien beau, mais ce n'est guère amusant.

Mlle D'HARVILLE.

Comment, mademoiselle?...

MATHILDE.

Pour un jeune homme, je veux dire... n'entendre parler que de l'ancienneté de notre race, des hauts faits des d'Harville... moi-même, qui suis de la famille, je vous assure que quelquefois...

Mlle D'HARVILLE.

Ma nièce...

MATHILDE.

A plus forte raison ce pauvre Frédéric, qui est jeune, impatient, étourdi... car sa tête est légère, j'en conviens; mais son cœur est si bon... Élevés ensemble, ici, sous vos yeux, je connais ses sentiments pour vous... je sais à quel point il vous chérit.

Mlle D'HARVILLE.

En êtes-vous sûre, Mathilde?

MATHILDE.

Eh! tenez... ce jour où vos chevaux s'emportèrent... mon cousin de Beauvoisis appelait du secours; mais Frédéric se jeta au-devant des chevaux, au risque d'être renversé... il les retint, il vous sauva peut-être!... et pour ne pas vous alarmer par la vue de ses habits déchirés, de ses mains meurtries, il s'échappa en me recommandant le silence.

Mlle D'HARVILLE.

Et vous avez eu tort, mademoiselle... comment ! je n'en ai rien su ?... Frédéric !...

MATHILDE.

Entre nous, je crois que votre rang l'intimide un peu... « Ah ! » me dit-il souvent... parce qu'il cause avec moi.

Mlle D'HARVILLE.

Ah !...

MATHILDE.

Oui... il paraît qu'il ne me trouve pas l'air si imposant qu'à vous... « Ah ! disait-il, que n'ai-je l'occasion de prouver ma reconnaissance à ma bienfaitrice !... je donnerais mon sang, je donnerais ma vie pour elle !... Si du moins elle était mariée, je me serais dévoué au service de son époux... je l'aurais suivi à l'armée... je me serais fait tuer pour lui. »

Mlle D'HARVILLE.

Il disait cela ?

MATHILDE.

Oui, ma tante ; et cela m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas encore venue... Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais mariée ?

Mlle D'HARVILLE, un peu surprise.

Ah !... pourquoi ?... voilà bien la question d'un enfant.

MATHILDE.

Il me semble cependant que, lorsqu'on a un beau nom...

Mlle D'HARVILLE.

Lorsqu'on a un beau nom, ma nièce... ce qu'on peut faire de mieux, c'est de le garder... Je reconnais bien là les idées de ma sœur, de votre mère... qui, au lieu de suivre mon exemple, a choisi dans une classe inférieure un mari qui était riche, pas autre chose.

MATHILDE.

C'est vrai... on dit que mon père était millionnaire et roturier... mais il aimait tant ma mère, il l'a rendue si heureuse !

Mlle D'HARVILLE.

Ce n'est pas une excuse, mademoiselle... le bonheur ne justifie pas une faute.

MATHILDE, d'un ton caressant.

Sans cette faute, cependant, vous n'auriez pas auprès de vous une nièce qui vous chérit.

Mlle D'HARVILLE, l'embrassant.

C'est vrai, mon enfant... Ah ! l'on vient... sans doute monsieur Frédéric, que j'ai fait demander, et qui tarde bien... Non... c'est Philippe.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, tenant à la main des papiers et des journaux.

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

PHILIPPE, à mademoiselle d'Harville.

Les lettres et les journaux de mademoiselle... et puis les comptes du mois... car c'est aujourd'hui le premier. (Il lui présente les papiers.)

Mlle D'HARVILLE.

C'est bien... je n'ai pas besoin de lire.

MATHILDE.

On peut s'en rapporter à Philippe... ce n'est pas un intendant comme un autre.

Mlle D'HARVILLE.

Oui, c'est un honnête homme, et de plus un habile et dévoué serviteur... Grâce à lui, on me croit deux fois plus riche que je ne le suis... je fais des dépenses énormes... je n'ai jamais de dettes, et toujours de l'argent comptant.

PHILIPPE.

Je n'y ai pas grand mérite... pourvu qu'on se souvienne seulement que deux et deux ne font jamais que quatre, ce n'est

pas malin d'être intendant... je sais bien qu'anciennement ce n'était pas comme cela.

AIR *du Piége.*

Tous ces fripons d'intendants d'autrefois
Vous ruinaient d'une ardeur peu commune.

Mlle D'HARVILLE.

On n'en a plus et cependant je vois
Qu'on dissipe bien sa fortune.

PHILIPPE.

D'accord... je sais qu'on la mange souvent
Avec une vitesse extrême...
Mais du moins on a maintenant
L'esprit de la manger soi-même.

(Il présente un registre à mademoiselle d'Harville.)

Mlle D'HARVILLE.

C'est inutile, Philippe.

PHILIPPE.

Mademoiselle veut toujours signer sans lire... ce sont les usages d'autrefois... Lisez, lisez, il le faut... qu'est-ce que c'est donc que ça? (Mademoiselle d'Harville passe auprès de la table, et s'assied pour examiner les papiers que Philippe lui a présentés.)

MATHILDE.

C'est drôle; il n'y a que lui qui gronde ma tante... et elle ne se fâche pas... Ces vieux serviteurs ont des priviléges.

PHILIPPE, passant auprès de Mathilde.

J'ai tort, sans doute... mais voyez-vous, mademoiselle, un ancien militaire ne peut pas parler comme un gentilhomme de la chambre.

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce que je vois là? (Lisant.) « Secours donnés par mademoiselle... six mille francs... » (A Philippe.) C'est plus du double des mois ordinaires.

PHILIPPE.

Mademoiselle est si bonne, et l'hiver est si rigoureux!

AIR : *Dans un castel dame de haut lignage.*

A vos désirs j'obéissais d'avance ;
Dans vos salons, de tous ces grands seigneurs
Quand votre nom attire l'affluence,
Pour ses bienfaits on le bénit ailleurs.
Si votre hôtel est connu d'la noblesse,
Par l'indigence il l'est aussi ;
Et si quelqu'un ignorait votre adresse,
Le premier pauvr' lui dirait : « C'est ici. »

Mlle D'HARVILLE, se levant et continuant de lire.

Des ouvriers... d'anciens militaires.

PHILIPPE.

Des camarades à moi, qui servaient dans l'armée de Rhin et Moselle... Il faut faire quelque chose pour ceux qui y étaient, mademoiselle... car c'est sous leurs tentes que bien des gens, qui valaient mieux que moi, ont trouvé asile et protection.

Mlle D'HARVILLE, passant entre Philippe et Mathilde.

C'est vrai... c'est Philippe qui, dans ce temps-là, nous a aidées à passer la frontière.

MATHILDE.

Je comprends alors votre reconnaissance, votre affection pour lui.

Mlle D'HARVILLE.

Achevons... (Lisant.) « Pour la pension de Frédéric... cinq cents francs... » (A Philippe.) C'est beaucoup pour un mois.

PHILIPPE.

C'est bien peu, mademoiselle... puisque vous l'avez élevé et protégé... il faut achever votre ouvrage, il faut qu'il s'instruise, qu'il ait des maîtres... il a besoin d'avoir du mérite, lui qui n'a pas de fortune.

Mlle D'HARVILLE.

C'est ce qu'il faudrait souvent lui répéter... je vous ai placé près de lui, Philippe, comme un guide, comme un ami ; et j'ai à me plaindre de lui... de vous peut-être... vous le gâtez, vous

n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire... souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, embarrassé.

Mademoiselle...

Mlle D'HARVILLE.

Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu !...

Mlle D'HARVILLE.

Ce matin je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE.

Il était sorti de très-bonne heure... pour son droit... pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant que souvent il passe la nuit.

MATHILDE.

Voyez-vous, ma tante... il finira par se rendre malade.

Mlle D'HARVILLE, vivement.

Voilà ce que je n'entends pas... je ne veux pas qu'il travaille tant... je le lui défendrai.

PHILIPPE, à part.

Ce n'est pas la peine.

Mlle D'HARVILLE, allant à la table, et prenant dans la cassette une bourse qu'elle remet à Philippe.

Tenez, Philippe, voilà son trimestre... vous le lui donnerez de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle; mais vous, en revanche, ayez un peu d'indulgence.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il est léger, mais plein d'honneur et d'âme ;
Je m'y connais, et je vous en réponds ;
Pour des misèr's quand je vois qu'on le blâme,
Moi, je l'excuse, et j'ai bien mes raisons.

Oui, maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j'suis toujours indulgent;
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant...
Pardon, mamzell' ; mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, en dehors.

On n'a pas encore déjeuné... c'est bien.

Mlle D'HARVILLE.

Ah ! c'est mon neveu que j'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEAUVOISIS, en négligé très-élégant.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte d'Harville de Beauvoisis. (Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.)

BEAUVOISIS, baisant la main à Mlle d'Harville.

Bonjour, chère tante... bonjour, ma jolie cousine... Je suis bien matinal, n'est-ce pas ?... je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.

Mlle D'HARVILLE.

Comment avez-vous donc fait ?

BEAUVOISIS.

Je m'y suis pris d'avance... je ne me suis pas couché.

PHILIPPE, à part.

On ne lui demandera pas de l'ordre à celui-là...

MATHILDE.

Voilà une belle conduite, monsieur de Beauvoisis !

BEAUVOISIS.

Vous avez raison... mais il y a tant de bals cet hiver... les nuits sont trop courtes, et la vie aussi...

n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire... souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, embarrassé.

Mademoiselle...

Mlle D'HARVILLE.

Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu !...

Mlle D'HARVILLE.

Ce matin je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE.

Il était sorti de très-bonne heure... pour son droit... pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant que souvent il passe la nuit.

MATHILDE.

Voyez-vous, ma tante... il finira par se rendre malade.

Mlle D'HARVILLE, vivement.

Voilà ce que je n'entends pas... je ne veux pas qu'il travaille tant... je le lui défendrai.

PHILIPPE, à part.

Ce n'est pas la peine.

Mlle D'HARVILLE, allant à la table, et prenant dans la cassette une bourse qu'elle remet à Philippe.

Tenez, Philippe, voilà son trimestre... vous le lui [illegible] de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle; mais vous, en revan[illegible] d'indulgence.

AIR : *Amis, vo*[illegible]

Il est léger, [illegible]
Je m'y [illegible]
Pour d[illegible]
M[illegible]

Oui, maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j'suis toujours indulgent;
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant...
Pardon, mamzell' ; mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, en dehors.

On n'a pas encore déjeuné... c'est bien.

Mlle D'HARVILLE.

Ah ! c'est mon neveu que j'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEAUVOISIS, en négligé très-élégant.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte d'Harville de Beauvoisis. (Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.)

BEAUVOISIS, baisant la main à Mlle d'Harville.

Bonjour, chère tante... bonjour, ma jolie cousine... Je suis bien matinal, n'est-ce pas ?... je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.



Mlle D'HARVILLE.

Comment avez-vous donc fait ?

Je m'y suis pris d'a

Mlle D'HARVILLE, à Beauvoisis.

Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ?... (A Mathilde.) Mathilde, voyez, donnez des ordres, qu'on se dépêche de nous servir. (Elle s'assied auprès de la table.)

MATHILDE.

Oui, ma tante, j'y vais... (Saluant Beauvoisis.) Mon cousin... (Bas à Philippe.) Adieu, Philippe. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, Mlle D'HARVILLE, BEAUVOISIS. Mlle d'Harville est assise auprès de la table, Philippe est à sa droite... Elle signe de loin en loin des papiers que Philippe dispose sur la table.

BEAUVOISIS.

Je suis venu vous demander à déjeuner en famille ; d'abord, mon aimable tante, pour vous présenter mes hommages, et puis pour vous remercier... Vous avez vu Aaron.

Mlle D'HARVILLE.

Je le vois beaucoup trop souvent.

BEAUVOISIS.

Ce n'est pas ma faute... les chevaux anglais sont hors de prix... Moi, les chevaux et l'Opéra, voilà ce qui me ruine.

PHILIPPE.

Monsieur change si souvent !

BEAUVOISIS.

C'est vrai... c'est ce que je me dis tous les jours... je dépense un argent fou, à moi, et à ma tante... mais que voulez-vous ?

AIR *du Fleuve de la vie.*

L'argent n'est rien, il faut qu'on brille,
Que dans Paris on soit cité ;
Pour faire honneur à ma famille,
Je dépense avec dignité.
Sous des titres comme les nôtres,

Il est noble, il est de bon goût
De ne jamais compter...

PHILIPPE.

Surtout
Quand c'est l'argent des autres.

BEAUVOISIS.

C'est le seul moyen de se faire remarquer... Si nous avions une bonne guerre, ce serait bien plus économique... Je ferais parler de moi, ou je me ferais tuer ; et cela ne vous coûterait pas si cher.

M[lle] D'HARVILLE.

Exposer vos jours !... vous, le dernier des d'Harville !... Non, mon neveu... et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous dirai que vous vous devez à vous-même et à votre famille, plus de tenue, plus de modération... Qu'est-ce que cette aventure dont on parlait hier dans les salons ?

BEAUVOISIS.

Quoi ! vous sauriez ?... Cela vous a inquiétée ?...

M[lle] D'HARVILLE.

Beaucoup.

BEAUVOISIS.

Vous connaissez cependant mon adresse... et puis, cette fois, je n'avais pas tort... J'avais remarqué à l'Opéra... car je suis un fidèle... Nous sommes toujours là, moi, ou ma lorgnette... en gants blancs... balcon des Premières, à droite... c'est mon côté, vous savez... J'avais remarqué une jeune élève de Terpsichore... oh ! une taille !... un regard céleste... un cou-de-pied ravissant...

M[lle] D'HARVILLE.

Mon neveu !...

BEAUVOISIS.

N'ayez donc pas peur... j'ai du tact... je sais gazer... Autrefois, nous dansions sans déroger... par conséquent les danseuses, ça nous revient ; ce n'est pas noble, mais c'est gentil...

par malheur, c'est léger... et on voulut me persuader que j'avais un rival.

PHILIPPE.

Pas possible.

BEAUVOISIS.

Je fus comme Philippe... je ne voulus pas le croire... mais de ce temps-ci, il y a tant d'invraisemblances... Je cours chez ma divinité, qui était, dit-on, dans son boudoir... Je veux tourner le bouton... votre serviteur... la porte était fermée en dedans... et j'entends une voix de basse-taille qui me crie : « Qui est là ? »

Mlle D'HARVILLE.

Ah ! mon Dieu !...

BEAUVOISIS.

Il n'y avait plus moyen d'en douter... un autre aurait fait du bruit, de l'éclat... moi, pas du tout... et ne pouvant remettre ma carte à ce monsieur... je me suis contenté d'écrire au crayon sur la porte : « L'amant de ma maîtresse est un fat; je l'attends « au Bois... *Signé* D'HARVILLE DE BEAUVOISIS. »

Mlle D'HARVILLE.

Et il est venu ?

BEAUVOISIS.

Mieux que ça... il en est venu trois... il paraît qu'ils avaient tous pris connaissance de mon épître, qui, par le fait, est devenue une circulaire.

Mlle D'HARVILLE, se levant.

Et vous vous êtes battu ?

BEAUVOISIS.

Sur-le-champ, avec mes trois partners... J'ai blessé l'un, désarmé l'autre; et j'ai déjeuné avec le troisième... un aimable jeune homme, le fils d'un pair de France, qui n'a pas voulu me quitter : car les duels, c'est charmant; on se fait des amis à la vie et à la mort... Celui-ci m'a conduit, le soir, dans une société délicieuse, un rout... un cercle... comme on voudra, où, par parenthèse, j'ai trouvé votre ami Frédéric.

PHILIPPE.

Frédéric?

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce que vous dites là?

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte se trompe... ça ne se peut pas.

BEAUVOISIS.

Je me trompe si peu que je lui ai parlé... parce que j'ai été fort étonné de le trouver là... et quand je suis sorti à six heures du matin il y était encore.

PHILIPPE, à part.

Que le ciel le confonde!

Mlle D'HARVILLE, regardant Philippe.

Ah!... il était sorti, ce matin, pour travailler... pour... (Mouvement de Philippe.) C'est bien... (A Beauvoisis.) Et cette maison est-elle convenable?

BEAUVOISIS.

Hum!... hum!... tout au plus.

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte y était.

BEAUVOISIS.

Oh! moi, mon cher, c'est différent... nous allons partout... mais un pauvre diable qui n'a pas un sou à lui... ça peut devenir très-inquiétant!..... voilà tout ce que je dirai... je ne veux pas lui faire du tort.

PHILIPPE.

Eh! mon Dieu! parlez, et n'en laissez point croire plus qu'il n'y en a... Quand il serait allé dans cette maison, pour son plaisir... pour une danseuse... (Mouvement de Beauvoisis.) que sais-je..... eh! pourquoi pas? ma foi, à son âge...

Mlle D'HARVILLE.

Philippe, monsieur le vicomte ne vous a point adressé la parole.

BEAUVOISIS.

C'est vrai ; mais monsieur Philippe la prend assez volontiers... il a de l'éloquence, ce qui est du luxe dans un intendant... cela doit vous coûter bien plus cher...

PHILIPPE.

Morbleu !

Mlle D'HARVILLE.

Philippe... taisez-vous... vous vous oubliez... (A Beauvoisis.) Venez, mon neveu... et surtout devant Mathilde, pas de récit, pas d'aventure... au moment de lui faire part de nos projets, vos folies...

BEAUVOISIS.

Bah !... qu'est-ce que ça lui fait... tant que je suis garçon ?... une fois marié...

Mlle D'HARVILLE.

Vous serez plus sage, j'espère.

BEAUVOISIS.

Certainement... je ne les dirai plus.

Mlle D'HARVILLE, bas à Philippe.

Je suis mécontente... (A Beauvoisis.) Mon neveu, votre bras... (En s'en allant, à Philippe.) Très-mécontente. (Elle sort avec Beauvoisis par le fond.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, seul.

Très-mécontente... voilà le grand mot... après ça, il n'y a plus rien à dire... ce bavard, avec ses histoires, et ses airs de mépris... mépriser Frédéric ! il a des torts, c'est possible ; mais ça regarde mademoiselle... ça me regarde... (Pesant la bourse qu'il tient.) Pauvre garçon ! son trimestre... ce n'est pas lourd... et cette fois-ci, pas de supplément à espérer... c'est le cas de venir à son secours sans qu'il s'en doute. (Il regarde autour de lui et fouille dans sa poche.) J'ai justement là quelques petites épargnes que j'allais placer... je ne suis pas un richard, mais enfin, avec un

peu d'ordre, on a toujours quelques cartouches au service de ses amis. (Il prend un rouleau de napoléons.) Il trouvera sa paie un peu allongée ; mais il croira que c'est mademoiselle... (Il met quelques pièces d'or dans la bourse.) Où diable peut-il avoir passé la nuit ?... ne pas rentrer... nous donner de l'inquiétude... c'est très-mal... je suis d'une colère... (Versant tout le rouleau dans la bourse.) Bah !... il faut tout mettre... c'est plus tôt fait. (Il va vers la gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, JOSEPH, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC, à Joseph dans le fond.

Oui, va... que personne ne te voie !... ce billet sur son panier à ouvrage, ou dans son carton... tiens, voilà ma dernière pièce d'or. (Joseph entre dans l'appartement de Mathilde.)

PHILIPPE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, posant son chapeau et sa cravache sur la table à droite.

Elle saura tout... mais quand je serai loin. (Il traverse le théâtre et va se jeter dans un fauteuil près du guéridon.)

PHILIPPE, qui est au fond à droite, l'observant et se rapprochant.

Comme le voilà défait, abattu ! on dirait qu'il vient de faire cent lieues de marche forcée... pauvre enfant !...

FRÉDÉRIC.

Elle me plaindra peut-être... (Apercevant Philippe.) Ah ! Philippe !...

PHILIPPE, changeant de ton.

Vous voilà donc enfin !... morbleu ! n'avez-vous pas de honte ?...

FRÉDÉRIC.

Ah ! je t'en prie, fais-moi grâce de tes remontrances. Je ne suis pas en humeur de les entendre.

PHILIPPE.

Et vous les entendrez pourtant... Qu'est-ce que ça signifie,

une vie comme celle-là?... Nous donner de l'inquiétude à tous!... à moi surtout, et à mademoiselle.

FRÉDÉRIC, se levant vivement.

Mademoiselle, dis-tu?... Eh quoi! Philippe, elle saurait?...

PHILIPPE.

Elle sait tout... j'ai eu beau mentir pour vous excuser; ce qui ne me serait pas arrivé pour moi-même... elle n'a rien voulu entendre!... elle est furieuse contre vous.

FRÉDÉRIC.

Allons, il ne manquait plus que cela!... j'aurais tout bravé... je prenais mon parti... mais sa colère... Ah! jamais... moi, qui donnerais ma vie pour lui épargner un regret, un chagrin...

PHILIPPE.

A la bonne heure... mais est-ce que vous ne craignez pas aussi de me faire de la peine?... à moi, votre soutien, qui absent ou présent, suis toujours là, pour vous surveiller, pour vous défendre... Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

FRÉDÉRIC.

Si fait, Philippe... pardonne-moi... je suis un fou, un ingrat... mais non... tiens, je suis malheureux, voilà tout.

PHILIPPE.

Vous êtes malheureux!... (S'arrêtant plus froidement.) Je comprends... vous avez fait quelques sottises?

FRÉDÉRIC.

Une seule d'abord, qui m'en a fait commettre vingt autres.

PHILIPPE.

C'est beaucoup pour commencer... mais allons par ordre.

FRÉDÉRIC.

Je suis amoureux.

PHILIPPE.

Amoureux!... Eh bien! il n'y a pas de mal... il faut l'être quelquefois... pourvu que chaque fois ça ne dure pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est d'une personne si fort au-dessus de moi?

PHILIPPE.

Bah ! quand on est jeune, et assez bien... il n'y a plus de distance... et cette personne ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! si tu savais... mais non, je voudrais me le cacher à moi-même... Ah! Philippe... qu'il est cruel de sentir au fond du cœur qu'on pourrait se distinguer... qu'on serait capable d'arriver...

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Et voir sans cesse un obstacle invincible,
Un mur d'airain, qu'on ne peut surmonter...
Être *sans nom !... sans nom...* ce mot terrible
Je crois toujours l'entendre répéter.

PHILIPPE.

Cela doit-il vous arrêter ?
L'honneur est tout... il suffit qu'on le suive,
C'est là le but... et le monde aujourd'hui
Demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.
On demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.

FRÉDÉRIC.

Tu as beau dire... c'est une humiliation qui me pèse... Tous ces jeunes gens qui viennent ici semblent ne me voir qu'avec dédain... Aussi, je n'y puis plus rester... cette maison m'est devenue insupportable... le découragement m'a pris... je ne sais quelles extravagances m'ont passé par la tête... une rage de fortune... il me semblait que ce serait une compensation... une espèce de mérite... j'en vois tant qui n'ont que celui-là... et j'ai joué de désespoir.

PHILIPPE.

Vous avez joué !

FRÉDÉRIC.

Comme un fou... comme un furieux.

PHILIPPE, lui serrant la main.

Vous!... Ah! Frédéric... c'est mal... c'est très-mal... je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez perdu.

FRÉDÉRIC.

Plus que je ne puis payer.

PHILIPPE.

Je devrais vous gronder; mais ça viendra plus tard, et vous n'y perdrez rien... Allons au plus pressé... (Il tire de sa poche la bourse que lui a remise mademoiselle d'Harville, et la présente à Frédéric.) Voilà le trimestre : il arrive à propos.

FRÉDÉRIC, sans le regarder, et à lui-même.

Le trimestre... ah! ça ne suffit pas.

PHILIPPE.

Voyez... je crois qu'il y a plus qu'à l'ordinaire... (Il lui met la bourse dans la main.) C'est mademoiselle qui me l'a remis pour vous, avec une mercuriale que vous avez trop méritée..... (A part.) J'ai bien fait de penser au supplément.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est toujours un à-compte.

PHILIPPE.

Comment! un à-compte.

FRÉDÉRIC.

Ah! oui... apprends donc que j'ai joué ou parié toute la nuit, contre monsieur de Beauvoisis, que je ne peux pas souffrir... j'aurais été bien aise de l'emporter sur lui... mais pas du tout... il a eu un bonheur aussi insolent que sa figure... J'ai perdu onze mille francs.

PHILIPPE.

Onze mille francs!... miséricorde!...

FRÉDÉRIC.

Oui, onze mille francs, que j'ai empruntés à mes voisins, à

mes amis, au maître de la maison... Il faut que je les rende aujourd'hui même... et tu vois bien que je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

PHILIPPE.

Hein !

AIR *des Amazones.*

Y pensez-vous ?... Quel est donc ce langage ?
J'en suis encor tout tremblant.

FRÉDÉRIC.

Mais aussi
Quand le malheur me poursuit...

PHILIPPE.

Du courage !
Et n'allez pas fuir devant l'ennemi ;
Non, n'allez pas fuir devant l'ennemi.
Restez, morbleu !

FRÉDÉRIC.

Moi ! que je vive encore !
Ah ! dans le monde, aux yeux d'un créancier,
Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Eh ! non, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Du tout... il faut payer ;
Avant tout, monsieur, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Et comment payer onze mille francs ?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien... c'est embarrassant... il n'y a pas d'économies qui puissent y suffire.

FRÉDÉRIC.

J'ai couru chez tous mes amis.

PHILIPPE.

Bah ! les amis... quand il faut prêter, ils sont loin... Il n'y a qu'une personne qui puisse vous tirer de là.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle d'Harville, ma protectrice.

PHILIPPE.

Il faut tout lui avouer.

FRÉDÉRIC.

Je n'oserai jamais... je l'aime beaucoup, mais j'en ai si peur...

PHILIPPE.

C'est égal, morbleu... Du courage... il faut en passer par là... ce sera votre punition... Justement la voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mlle D'HARVILLE. (Frédéric et Philippe remontent le théâtre et se tiennent au fond à gauche.)

FRÉDÉRIC.

Tu ne nous quitteras pas, n'est-il pas vrai ?

PHILIPPE.

Soyez donc tranquille... Je suis là, en corps de réserve, pour vous soutenir. (Mademoiselle d'Harville entre ; elle marche lentement, et descend le théâtre sans voir Frédéric ni Philippe.)

FRÉDÉRIC, à Philippe.

Elle ne nous voit pas... elle est préoccupée... et elle a un air si sévère...

PHILIPPE.

Je connais cet air-là... avancez, et ne tremblez pas...

FRÉDÉRIC fait quelques pas et recule.

Non, je n'oserai jamais... c'est plus fort que moi... et plutôt mourir. (Il s'enfuit dans sa chambre dont il ferme la porte.)

PHILIPPE.

Allons donc... (Regardant autour de lui, et le voyant partir.) Eh bien ! il s'enfuit, et me laisse seul exposé au danger...

Mlle D'HARVILLE, levant les yeux.

Ah! c'est vous, Philippe!... Frédéric a-t-il enfin reparu?

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle.

Mlle D'HARVILLE.

J'espère que vous lui avez parlé... (Voyant que Philippe regarde de tous côtés.) Quoi donc?... que regardez-vous?

PHILIPPE.

Si personne ne vient... (Il se rapproche.) Parce que je suis bien aise de ne pas être interrompu.

Mlle D'HARVILLE.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPE.

Il y a, mademoiselle, un petit malheur, peu de chose... Dame!... la jeunesse, c'est un moment de fièvre qui dure plus ou moins... et quand l'accès est passé, ce qui malheureusement arrive toujours trop tôt...

Mlle D'HARVILLE.

Où voulez-vous en venir?

PHILIPPE.

Voici, mademoiselle... (Baissant la voix.) L'enfant a joué.

Mlle D'HARVILLE.

Frédéric!

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle, il a joué... il a perdu... il doit de l'argent. (A part.) Là! coup sur coup, c'est plus vite passé.

Mlle D'HARVILLE.

Que me dites-vous là?... cette maison où mon neveu l'a rencontré...

PHILIPPE.

C'était une maison de jeu... mais dans le grand genre... bonne société... aussi l'enfant a beaucoup perdu, et maintenant, mademoiselle, il faut payer.

Mlle D'HARVILLE.

Payer!... et vous croyez que j'y consentirai, moi?... que j'encouragerai un pareil désordre... que j'acquitterai une dette de jeu?

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle... onze mille francs.

Mlle D'HARVILLE.

Eh! qu'importe la somme? ai-je coutume de compter pour du bien à faire... un service à rendre?... j'y mets quelque noblesse, je crois... mais après une pareille conduite... non, Philippe, non... mon parti est pris, je ne paierai rien.

PHILIPPE, s'animant.

Vous ne paierez rien?

Mlle D'HARVILLE.

Non, sans doute... eh! que dirait ma famille... que dirait le monde... si la fortune des d'Harville ne servait qu'à réparer les sottises d'un étourdi?

PHILIPPE.

Votre famille... le monde!... vous les craignez trop, mademoiselle... vous leur avez déjà sacrifié tant de choses!

Mlle D'HARVILLE.

Philippe!...

PHILIPPE.

Ne craignez rien... ce que je vous ai promis, je ne l'oublierai pas... mais il faut que chacun fasse son devoir... songez donc que ce pauvre jeune homme n'a que vous au monde... et si vous l'abandonnez, si vous souffrez qu'il soit déshonoré... il a du cœur, cet enfant... il se tuera.

Mlle D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il y est décidé... Que voulez-vous! il ne tient pas à la vie... comme il me disait tout à l'heure : « Je suis seul, sans parents, « sans espérance... je dois tout à la pitié. »

Mlle D'HARVILLE.

Il disait cela ?...

PHILIPPE.

Oui... et bien d'autres choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux... Pauvre garçon !... je le regardais et je me disais à part moi... (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Rien, mademoiselle, rien du tout... mais j'avais le cœur serré... Oh ! vous ne sentez pas cela, vous... vous êtes tranquille, heureuse.

Mlle D'HARVILLE.

Heureuse ! moi... non, Philippe, non, je ne le suis pas.

PHILIPPE.

Laissez donc, mademoiselle !... Dans vos salons, entourée de ce monde qui vous honore, de votre famille que vous dirigez selon votre plaisir...

Mlle D'HARVILLE.

Au fond du cœur, croyez-vous donc que je ne sente rien de plus ?... mais je dois à tous ceux qui m'entourent des leçons... des exemples...

PHILIPPE.

Comment, mademoiselle !

Mlle D'HARVILLE.

Je paierai tout... je m'y engage... mais n'en parlez à personne... ne le dites pas à lui-même.

PHILIPPE.

Pourquoi donc ? vous avez peur qu'il ne vous aime trop ?

Mlle D'HARVILLE.

Ah ! pouvez-vous le penser ?... mais mon neveu pourrait s'étonner, se plaindre... vous savez qu'il doit être mon héritier.

PHILIPPE.

Raison de plus pour bien traiter ce pauvre Frédéric pendant que vous y êtes... Et d'abord, il ne doit plus être exposé à retomber dans une pareille faute. Pour cela, il faut qu'il soit content. Sa pension n'est pas assez forte.

Mlle D'HARVILLE.

Vous croyez ? eh bien ! Philippe, on peut l'augmenter.

PHILIPPE.

Oui, du double... Après ça, tous ses camarades ont des chevaux, des équipages... (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Je ne suis pas exigeant, mais il me semble que quand vous lui donneriez un joli cheval de selle, avec un domestique pour l'accompagner...

Mlle D'HARVILLE.

En vérité, Philippe, vous êtes d'une exigence...

PHILIPPE.

Dame !... écoutez donc, mademoiselle...

Mlle D'HARVILLE.

C'est bien... achetez ce cheval... tout ce qu'il faudra... mais soyez économe.

PHILIPPE.

Suffit... je prendrai ce qu'il y a de plus cher... et quand il sera dessus, vous m'en direz des nouvelles. Le gaillard ! savez-vous qu'il est très-bien, au moins ?... Vous n'y faites pas attention... Mais l'autre jour, aux Tuileries, il y avait des dames... mais de belles dames, qui le regardaient passer, et qui disaient entre elles : « Tournure distinguée... joli cavalier... »

Mlle D'HARVILLE, avec joie.

Vraiment !

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle... oui, elles l'ont dit... il ne l'a pas entendu, lui ; mais moi qui l'accompagnais, je n'en ai pas perdu un mot... et ça me faisait plaisir.

Mlle D'HARVILLE.

En effet... il a une physionomie...

PHILIPPE.

Fort agréable, j'ose le dire... et s'il était un peu encouragé... si vous lui adressiez de temps en temps un petit mot d'amitié... Tenez, mademoiselle... vous êtes trop sévère avec lui.

Mlle D'HARVILLE.

Moi !...

PHILIPPE.

Il est là... tout tremblant...

Mlle D'HARVILLE.

Là !... Frédéric !...

PHILIPPE.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Si vous-même daigniez lui dire
Que vous pardonnez cette fois...
Allons, votre cœur le désire
Autant que le mien, je le vois.

Mlle D'HARVILLE.

Mais êtes-vous sûr que personne ?...

PHILIPPE.

Non, non, personne ici n'porte ses pas...
Et vous pouvez être indulgente et bonne ;
Ne craignez rien, on ne vous verra pas.

(Mademoiselle d'Harville s'assied auprès de la table, Philippe va à la porte de la chambre de Frédéric, et lui fait signe d'approcher.)

SCÈNE VIII.

Mlle D'HARVILLE, FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, bas à Frédéric.

Venez, j'ai parlé... ça va bien.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible.

PHILIPPE.

Si fait... soyez gentil, et remerciez-la.

Mlle D'HARVILLE.

Ah ! Frédéric, approchez.

PHILIPPE, le poussant.

Approchez donc... plus près... encore...

FRÉDÉRIC, à part.

Je tremble.

Mlle D'HARVILLE.

Je sais tout, monsieur... (Mouvement de Frédéric.) Rassurez-vous... je n'ajouterai pas aux reproches que vous vous faites sans doute... je réparerai votre folie... mais que cette leçon ne soit pas perdue.

FRÉDÉRIC.

Je ne l'oublierai de ma vie... ni vos bontés non plus, madame.

PHILIPPE, bas.

C'est ça... (Il passe auprès de la table à la droite de mademoiselle d'Harville.)

Mlle D'HARVILLE.

Frédéric, ne devenez pas joueur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC.

Jamais, madame, jamais... (A part.) Je n'en reviens pas... tant de bonté...

PHILIPPE.

Il ne jouera plus, mademoiselle... c'est bon pour une fois.

Mlle D'HARVILLE.

Vous me feriez bien de la peine.

FRÉDÉRIC.

Ah! je mourrais plutôt que de rien faire qui pût déplaire à madame..... quand je songe à tous les bienfaits dont on m'a comblé dans cette maison... moi, qui n'avais personne au monde.

Mlle D'HARVILLE, lui tendant la main.

Vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas, tant que vous serez digne d'eux.

PHILIPPE.

Il le sera toujours, j'en réponds.

FRÉDÉRIC, baisant avec transport la main de mademoiselle d'Harville.

Oh ! toujours... (Mademoiselle d'Harville se détourne avec émotion.)

PHILIPPE, bas à mademoiselle d'Harville.

C'est bien, ça, mademoiselle... (A part.) A sa place, il me semble que moi, je l'aurais déjà... (Il fait le mouvement d'embrasser.)

Mlle D'HARVILLE.

Et vos travaux, vos études... où en êtes-vous ? songez-vous à vous faire un état, un nom ?

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus qu'à prêter mon serment d'avocat.

PHILIPPE.

Là ! voyez-vous, il est avocat !... et il n'en disait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est si peu de chose, tant qu'on ne s'est pas distingué.

Mlle D'HARVILLE.

Il a raison.

PHILIPPE.

Il paraît que c'est difficile... et que, dans ce régiment-là, les chevrons ne viennent pas vite... mais c'est égal, c'est toujours fort joli d'être avocat à son âge... n'est-ce pas, mademoiselle?

Mlle D'HARVILLE.

Sans doute ; c'est un titre... j'ai vu des avocats qui étaient reçus dans les meilleures maisons..... cela peut mener à quelque chose.

PHILIPPE.

Je crois bien.

Mlle D'HARVILLE, observant Frédéric. A part.

Oui, Philippe disait vrai ; il n'est pas mal... bonne tournure... air distingué. (Elle se lève. Haut à Frédéric.) Écoutez-moi, Frédéric, je m'occupe de votre avenir, de votre bonheur... je ne vous demande que de n'y point mettre obstacle par votre conduite.

FRÉDÉRIC.

Ah! parlez; décidez de mon sort... trop heureux de vous consacrer ma vie.

Mlle D'HARVILLE.

Voilà qui me satisfait... je ne trouverai donc en vous nul obstacle à mes volontés?

FRÉDÉRIC.

Que je perde tous mes droits à vos bontés, si j'hésite un instant... à vous obéir.

PHILIPPE.

Je suis caution.

Mlle D'HARVILLE.

Eh bien! Frédéric... j'ai en vue pour vous un établissement fort honorable... une étude qui vaut, dit-on, deux cent mille francs.

FRÉDÉRIC, s'inclinant.

Ah! madame!...

Mlle D'HARVILLE.

Celle de Desmarets, mon avoué... il vous la cède pour rien.

PHILIPPE.

Pas possible!

Mlle D'HARVILLE.

C'est la dot de sa fille, jeune personne charmante et très-bien élevée... qu'il vous donne en mariage.

FRÉDÉRIC.

O ciel!...

TRIO.

(MUSIQUE DE M. HEUDIER.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal! destin contraire!

Cet arrêt me désespère ;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère ?

PHILIPPE.

Sort heureux ! destin prospère !
Lorsque son cœur moins sévère
A nos vœux n'est plus contraire,
Pourquoi gémir et vous taire ?

Mlle D'HARVILLE.

Quel embarras ! quel mystère !
Lorsque mon cœur moins sévère
Vous assure un sort prospère,
Pourquoi gémir et vous taire ?

Mlle D'HARVILLE, à Frédéric.

Vous gardez le silence.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Pardon... je ne puis accepter.

PHILIPPE, bas.

O ciel ! quelle imprudence !

Mlle D'HARVILLE.

Que dit-il ?

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter.

Mlle D'HARVILLE.

Non, monsieur... à mes vœux
Il faut souscrire... je le veux.
Cet hymen...

FRÉDÉRIC.

Non jamais ;
Ah ! plutôt perdre vos bienfaits !

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal ! destin contraire !
et arrêt me désespère...

Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère,
Pour éviter sa colère?

Mlle D'HARVILLE et PHILIPPE.

A { mes / ses } vœux être contraire!
Ah! redoutez { ma / sa } colère...
Que veut dire ce mystère?
Mais, parlez, c'est trop vous taire,
Ou redoutez { ma / sa } colère.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATHILDE, accourant au bruit.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! ma tante, qu'est-ce donc?... comme vous avez l'air fâché!

Mlle D'HARVILLE, regardant Frédéric.

Il me semble que j'ai quelque droit de l'être.

MATHILDE.

Contre monsieur Frédéric!

Mlle D'HARVILLE.

Sans doute... et vous, mademoiselle, qui prenez toujours son parti... je ne sais pas, dans cette occasion, comment vous pourrez le justifier. Refuser un mariage superbe!

PHILIPPE.

Une étude de deux cent mille francs!

Mlle D'HARVILLE.

Une jeune personne charmante!

MATHILDE.

Serait-il vrai, monsieur Frédéric?

Mlle D'HARVILLE.

Et pour quelle raison?

FRÉDÉRIC.

Si je ne me croyais plus libre, si mon cœur était engagé?...

Mlle D'HARVILLE.

Quoi!... c'est cela?

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle, je l'avais oublié... il est amoureux.

FRÉDÉRIC.

Pour mon malheur!... mais cela ne me donne pas le droit, en me mariant, de faire celui d'une autre.

MATHILDE.

Ma tante... c'est au moins d'un honnête homme... et vous ne pouvez le forcer...

Mlle D'HARVILLE.

D'être raisonnable?... si, vraiment!... finissons.

AIR *de Téniers.*

Je veux connaître cette belle.
(A Philippe.)
A vous, peut-être, il le dira.

PHILIPPE, à Frédéric.

Répondez, monsieur, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC.

Non, non, personne ici ne le saura.
N'insistez pas sur un sujet semblable.....
Oui, malgré moi, pour mes tourments,
Je puis l'aimer, et sans être coupable;
Je le serais en la nommant.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BEAUVOISIS.

BEAUVOISIS.

Eh bien! où est donc tout le monde?... on me laisse seul... je vous cherchais, ma jolie cousine.

MATHILDE.

Vraiment!

BEAUVOISIS.

Moi, qui m'endors dès que je ne fais rien, je m'amusais à feuilleter votre carton de dessins... des choses ravissantes... lorsque tombe à mes pieds cette lettre toute cachetée.

Mlle D'HARVILLE.

Une lettre!

BEAUVOISIS.

Adressée à Mathilde.

FRÉDÉRIC, dans le plus grand trouble.

C'est la mienne!

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MATHILDE.

Je l'ignore, ma tante... voyez vous-même.

PHILIPPE, bas à Frédéric, qui fait un mouvement.

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, de même.

C'est fait de moi!

Mlle D'HARVILLE, qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.

Une déclaration! Signé, Frédéric...

BEAUVOISIS, MATHILDE, Mlle D'HARVILLE, PHILIPPE.

Frédéric!...

AIR : *A nos serments l'honneur t'engage* (de la MUETTE).

ENSEMBLE.

Mlle D'HARVILLE et BEAUVOISIS.

Dieu ! qu'ai-je lu !
Quelle insolence !
C'est l'indulgence
Qui l'a perdu.

PHILIPPE et MATHILDE.

Qu'ai-je entendu !
Quelle imprudence !
Plus d'espérance,
Tout est perdu !

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu !
Plus d'espérance...
Mon imprudence
A tout perdu.

Mlle D'HARVILLE.

M'outrager ainsi !

BEAUVOISIS.

Quelle audace !

Mlle D'HARVILLE.

Manquer à ma famille ?

BEAUVOISIS.

Oublier ce qu'il est !

Mlle D'HARVILLE.

A mes bontés, voilà le prix qu'il réservait !

FRÉDÉRIC.

Ah ! de grâce...

BEAUVOISIS.

Il fallait le tenir à sa place.

Mlle D'HARVILLE.

Il suffit !... de ces lieux qu'il s'éloigne à l'instant.

MATHILDE.

Que dites-vous, ô ciel!...

Mlle D'HARVILLE, regardant sa nièce et Philippe.

J'espère maintenant
Que personne, chez moi, n'osera le défendre.

(Mathilde baisse les yeux.)

FRÉDÉRIC.

Ah! madame... daignez m'entendre.

ENSEMBLE.

Mlle D'HARVILLE et BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu! *etc.*

PHILIPPE et MATHILDE.

Qu'ai-je entendu! *etc.*

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu! *etc.*

Mlle D'HARVILLE.

Qu'il sorte de mon hôtel... (A Beauvoisis.) Tenez, vicomte, voici la clef de mon secrétaire; allez... faites un bon sur mon banquier d'une année de pension...

FRÉDÉRIC.

Et je pourrais encore accepter vos bienfaits!

PHILIPPE, bas à Frédéric.

Taisez-vous.

Mlle D'HARVILLE.

Rentrez, Mathilde, dans votre appartement... et vous, Philippe, suivez-moi... (Philippe veut lui parler.) Et pas un mot... (Beauvoisis sort le premier; mademoiselle d'Harville, avant de sortir, ordonne du geste à Mathilde de rentrer chez elle; Frédéric et Philippe implorent mademoiselle d'Harville, qui les regarde d'un air courroucé, et sort; Philippe la suit. Mathilde est seule à droite auprès de la porte de son appartement.)

SCÈNE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

MATHILDE, prête à rentrer.

Ah! l'imprudent! (Au moment où elle va rentrer, Frédéric passe à sa droite pour l'arrêter.)

FRÉDÉRIC.

Ah! mademoiselle, un mot, de grâce.

MATHILDE, toujours près de la porte.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel... daignez m'écouter.

MATHILDE, de même.

Je ne le puis maintenant... et ma tante... M. de Beauvoisis.

FRÉDÉRIC, regardant par la porte du fond, et revenant à la gauche de Mathilde.

Peu m'importe leur colère... c'est la vôtre que je redoute... et quand un mot pourrait me justifier...

MATHILDE.

Vous justifier!... Ah! je le voudrais.

FRÉDÉRIC.

Ce secret eût dû mourir avec moi... je le sais... et quand je l'ai trahi, c'est que j'étais décidé à vous fuir à jamais... à m'ôter la vie.

MATHILDE.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Seul parti qui me reste maintenant.

MATHILDE, s'approchant vivement.

O ciel! monsieur Frédéric!... (Se reprenant sur un ton plus timide.) Je n'ai le droit de rien exiger de vous... mais si vous m'avez offensée, si vous tenez à votre pardon, renoncez à de telles idées... conservez-vous pour vos amis.

FRÉDÉRIC.

Des amis !... je n'en ai plus.

MATHILDE.

Ah ! plus que vous ne croyez.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses pieds.

Qu'entends-je !... ah ! Mathilde !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BEAUVOISIS, entrant par le fond, une traite à la main.

BEAUVOISIS, les apercevant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MATHILDE, poussant un cri.

Ah !... (Elle se sauve dans son appartement.)

BEAUVOISIS, riant.

Admirable !... et voilà qui est du dernier pathétique... Heureusement que la scène n'avait pas d'autre témoin que moi.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

BEAUVOISIS.

Il suffit... je veux bien ne pas en parler à ma tante, qui, sans doute, vous retirerait ses derniers bienfaits... (Lui présentant une lettre de change.) Les voici... prenez... et partez... Prenez, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

Jamais... la main qui me les offre suffirait pour me les faire refuser.

BEAUVOISIS.

Qu'est-ce à dire ?

FRÉDÉRIC.

Que je dois respect à ma bienfaitrice ; mais à vous, monsieur... je ne vous dois rien... et je vous demanderai de quel droit vous vous êtes permis...

BEAUVOISIS, riant.

De vous surprendre aux pieds de ma cousine ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur... mais de vous emparer d'une lettre qui n'était pas pour vous... c'est une action... une action indigne d'un galant homme... Je ne sais pas si je me fais entendre.

BEAUVOISIS.

Ah ! permettez... ce n'est pas bien, monsieur Frédéric... parce que vous êtes sans importance, sans état dans le monde, vous abusez de vos avantages pour m'insulter... Ce n'est pas généreux.

AIR *de Lantara.*

Je ne saurais, en conscience,
Accepter un pareil rival.

FRÉDÉRIC.

Oui, votre nom, votre naissance
Rendraient le combat inégal.

BEAUVOISIS.

Ah ! vous me comprenez fort mal.
Parler ici de rang et de distance
N'est plus de mode, et n'est pas mon dessein.
Car, maintenant, avec ou sans naissance,
Tous sont égaux les armes à la main.

Je voulais seulement vous parler de votre position dans cette maison.

FRÉDÉRIC.

Je n'y suis plus... on m'en bannit.

BEAUVOISIS.

Vous devez du moins vous la rappeler.

FRÉDÉRIC.

Vous me l'avez fait oublier... J'ai reçu les bienfaits de la tante, et les outrages du neveu... nous sommes quittes... et si vous n'êtes point un lâche...

BEAUVOISIS, étonné.

Monsieur...

AIR : *Le regret, la douleur* (de LÉOCADIE).

ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage :
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Il vous faut, je le gage,
Donner une leçon...
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai dit, mon honneur
Punira cette outrage...
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Vous avez, je le gage,
Besoin d'une leçon...
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

BEAUVOISIS.

Votre attente, monsieur, ne sera point trompée.
Votre arme ?...

FRÉDÉRIC.

C'est égal...

BEAUVOISIS.

L'épée.

FRÉDÉRIC.

Oui, soit, l'épée.

BEAUVOISIS.

Votre témoin ?

FRÉDÉRIC.

Je n'en ai pas besoin.

BEAUVOISIS.

Le lieu ?

FRÉDÉRIC.

Le bois.

BEAUVOISIS.

Et l'heure ?

FRÉDÉRIC.

Sur-le-champ.

BEAUVOISIS.

Soit, j'y consens.

FRÉDÉRIC.

Je vous suis à l'instant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'est assez, mon honneur
Doit punir cet outrage, *etc.*

FRÉDÉRIC.

C'est assez, mon honneur
Punira cet outrage, *etc.*

(Beauvoisis sort.)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, seul.

C'est bien... il est adroit... je ne le suis pas... Ce sera plus tôt fini... je serai délivré d'une existence qui m'est à charge... Et puisque je ne peux plus voir Mathilde... puisque, aujourd'hui même, il faut quitter ces lieux...

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, qui est entré avant les derniers mots.

Les quitter... pas encore.

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu ?

PHILIPPE.

Que je viens de parler pour vous.

FRÉDÉRIC.

On te l'avait défendu.

PHILIPPE.

Écoutez-moi... vous avez eu de grands torts... le premier d'aimer mademoiselle Mathilde... le second de lui écrire... et le troisième surtout de ne pas m'en avoir parlé.

FRÉDÉRIC.

A toi ?

PHILIPPE.

Oui, sans doute... c'est une idée comme une autre... et si elle m'était venue plus tôt, on aurait agi en conséquence.

FRÉDÉRIC.

Y penses-tu ?

PHILIPPE.

Si j'y pense !... apprenez que depuis vingt-cinq ans je n'ai point passé un jour sans penser à votre avancement... à votre avenir... et vous n'aurez jamais autant d'ambition... que j'en ai pour vous.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Philippe...

PHILIPPE.

Mais pour arriver, il faut se laisser conduire et me laisser faire... Vous restez... vous ne partez plus.

FRÉDÉRIC.

Il serait possible ! et comment as-tu pu l'obtenir ?

PHILIPPE.

A deux conditions... dont j'ai répondu.

FRÉDÉRIC, vivement.

Et que je ratifie d'avance.

PHILIPPE.

D'abord, que vous éviterez mademoiselle Mathilde, et que vous ne lui répéterez jamais un seul mot de ce que vous lui avez écrit.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon Dieu ! c'est déjà fait.

PHILIPPE, *sévèrement.*

Qu'est-ce que c'est ?

FRÉDÉRIC.

Rien... et la seconde condition ?

PHILIPPE.

C'est de ménager monsieur de Beauvoisis... de vous mettre bien avec lui... et pour commencer, comme il a droit d'être offensé de la lettre de ce matin... mademoiselle d'Harville exige qu'à ce sujet vous fassiez quelques excuses à son neveu.

FRÉDÉRIC.

Des excuses... à mon rival... à l'auteur de ma disgrâce !... à un homme qui a passé sa vie à m'abreuver d'outrages... des excuses... je vais me battre avec lui...

PHILIPPE.

Vous battre...

FRÉDÉRIC.

AIR *d'Aristippe.*

Oui, dût ma mort être certaine,
Je n'écoute que mon courroux.
J'ai sa parole, il a la mienne,
Et nous avons pris rendez-vous...

PHILIPPE.

Quoi ! vous avez pris rendez-vous !

FRÉDÉRIC.

Le premier, il faut qu'il m'y trouve.
(*Le regardant.*)
Mais tu trembles !... est-ce d'effroi ?

PHILIPPE, ému.

Oui, c'est possible ; car j'éprouve
Ce que jamais je n'éprouvai pour moi.

(Avec plus d'émotion.) Vous battre ! vous qui savez à peine tenir une épée !

FRÉDÉRIC.

N'importe.

PHILIPPE.

Et lui, qui ne se bat jamais qu'à coup sûr !

FRÉDÉRIC.

Ça m'est égal.

PHILIPPE.

C'est courir à un péril certain.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! que mon sort s'accomplisse !... qu'ai-je à faire ici-bas ?... Jeté seul sur la terre... m'ignorant moi-même, et rougissant peut-être de me connaître... sans parents, sans famille...

PHILIPPE.

Et moi... je ne suis donc rien pour vous ?

FRÉDÉRIC, vivement, et lui prenant la main.

Si, si... je me trompe... toi, toi seul, Philippe... tu m'aimais, je le sais... en ce moment même tu es ému... tes yeux sont mouillés de pleurs.

PHILIPPE, très-ému.

Eh bien !... au nom de ce long attachement... par ces larmes que vos dangers m'arrachent... renoncez à ce funeste dessein.

FRÉDÉRIC.

Y renoncer !

PHILIPPE, avec âme.

Frédéric !... mon ami... mon enfant... je vous en supplie... je vous le demande à genoux... non pour mademoiselle d'Harville, dont vous voulez si mal reconnaître les bienfaits... non pour Mathilde, que vous allez rendre mille fois plus malheureuse... mais pour moi, pour votre vieux Philippe... qui vous

a vu naître... qui vous a porté dans ses bras... oubliez les propos d'un étourdi, d'un fou.

FRÉDÉRIC.

Les oublier... non, jamais.

PHILIPPE.

Quel était le sujet de la dispute?

FRÉDÉRIC, avec force.

Je n'en sais rien... mais il faut que je me venge.

PHILIPPE.

Que vous a-t-il dit?

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Je n'en sais rien... mais il faut que je me venge... de lui, de son amour, de son mariage avec Mathilde... L'heure approche... vite, Philippe, mon épée.

PHILIPPE, froidement.

Non, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Comment!...

PHILIPPE.

Vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Qu'oses-tu dire?

PHILIPPE.

Que, puisque vous êtes sourd à mes prières... à la voix de l'amitié... puisque vous oubliez tous vos devoirs... je remplirai les miens... vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Et qui pourrait m'en empêcher?

PHILIPPE.

Moi... qui vous consigne.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que nous allons voir. (Il va prendre sur la table ses gants, son chapeau et sa cravache, qu'il y a déposés à sa première entrée; pendant ce mouvement Philippe est allé fermer la porte du fond, dont il a retiré la clef.)

FRÉDÉRIC se retourne et l'aperçoit.

Comment, tu oserais?...

PHILIPPE.

Vous sauver malgré vous... oui, monsieur, je vous ai dit que vous ne sortiriez pas... et vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle audace! (D'une voix émue.) Philippe, rendez-moi cette clef.

PHILIPPE.

Non, monsieur.

FRÉDÉRIC, s'emportant.

Crains ma fureur.

PHILIPPE, d'un ton impérieux.

Je ne crains rien... et je vous défends...

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Me défendre... c'en est trop... et une telle insolence...

PHILIPPE, voulant le retenir.

Arrêtez...

FRÉDÉRIC, levant sa cravache.

Sera châtiée par moi.

PHILIPPE.

Malheureux!... frappe donc ton père!

FRÉDÉRIC.

Mon père!... (Il laisse tomber sa cravache.)

PHILIPPE.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Oui, je le suis... oui, j'en atteste
Cet amour que j'avais pour toi ;
Oui, voilà ce secret funeste
Qui devait mourir avec moi;
Ce secret, dont je fus victime,
Je l'avais gardé jusqu'ici
Pour ton bonheur... et l'ai trahi,
Ingrat!... pour t'épargner un crime,
Afin de t'épargner un crime.

FRÉDÉRIC.

Je n'ose lever les yeux.

PHILIPPE.

Tu rougis sans doute de devoir le jour à un valet.

FRÉDÉRIC.

Jamais, jamais... ne le pensez pas.

PHILIPPE.

Je n'ai qu'un mot à te dire... ce valet était soldat quand tu es venu au monde... plein d'ardeur et de courage, une carrière brillante s'ouvrait devant moi... car alors on se faisait tuer, ou l'on devenait général... eh bien! gloire, avenir, fortune, jusqu'à l'espoir de mourir sur un champ de bataille, j'ai tout sacrifié... pour rester près de mon fils... pour veiller sur sa jeunesse, je n'ai pas craint de m'exposer aux dédains, de m'abaisser à l'emploi le plus vil... de devenir ton serviteur. (Mouvement de Frédéric.) Je n'en ai pas rougi, moi... je me disais : « Il m'aimera... n'importe comment; et cela me suffit. »

FRÉDÉRIC.

Ah! comment payer tant de bienfaits... comment expier mes torts?... (Il se jette dans ses bras.) Mon père!... (Avec amour.) Ah! que ce nom fait de bien! qu'il est doux à prononcer!... j'ai un ami, une famille... je ne suis plus seul. (Il embrasse de nouveau Philippe, qui le presse tendrement dans ses bras.)

PHILIPPE, s'essuyant les yeux.

Cher enfant... calme-toi...

FRÉDÉRIC.

Mais, de grâce, daignez m'expliquer...

PHILIPPE.

Pas un mot de plus sur ce mystère... une promesse sacrée... un serment... que personne ne puisse soupçonner que je l'ai trahi!... Mais, maintenant, refuseras-tu encore de m'obéir?

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, non... je suis prêt... parlez.

PHILIPPE.

AIR *de Turenne.*

Puisqu'à mes vœux tu consens à te rendre,
A l'instant mêm' rentre chez toi.

FRÉDÉRIC.

Y pensez-vous ?... il va m'attendre.

PHILIPPE.

N'as-tu pas confiance en moi ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! oui, sans doute... oui, je vous croi ;
Mais vous devez comprendre mieux qu'un autre
Qu'en ce moment, avec bien plus d'ardeur,
Je dois tenir à venger mon honneur,
Puisqu'à présent il est le vôtre.

PHILIPPE.

Cela me regarde... un soldat sait aussi bien que toi ce que l'honneur demande.

FRÉDÉRIC, à part.

Grand Dieu !... et cette porte est la seule... impossible de m'échapper... (Haut.) De grâce...

PHILIPPE.

Rentre, te dis-je, Frédéric, je t'en prie.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Mon père !

PHILIPPE, avec dignité.

Je vous l'ordonne.

FRÉDÉRIC, accablé.

J'obéis... (Il s'incline avec respect, et rentre dans sa chambre. Philippe le suit des yeux.)

SCÈNE XV.

PHILIPPE, seul. Il va remettre la clef à la porte.

Oui, je devine tout ce qu'il doit souffrir, et je l'en aime davantage !... mais on ne me privera pas du seul bien qui me reste, et je dois avant tout... Voici mademoiselle.

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, Mlle D'HARVILLE.

Mlle D'HARVILLE.

Eh bien, Philippe, l'avez-vous vu?... lui avez-vous signifié mes ordres?

PHILIPPE, montrant la porte à gauche.

Parlez bas, madame... il est là.

Mlle D'HARVILLE.

Là!... (Regardant Philippe.) Que s'est-il donc passé? vos traits sont bouleversés.

PHILIPPE.

Je suis arrivé à temps... il allait se battre.

Mlle D'HARVILLE, effrayée.

Se battre!

PHILIPPE.

Avec votre neveu.

Mlle D'HARVILLE.

O ciel!... Il fallait le lui défendre.

PHILIPPE.

C'est ce que j'ai fait... je l'ai consigné dans sa chambre, et jusqu'à nouvel ordre il n'y a rien à craindre... mais en me servant de mon autorité, il a bien fallu lui prouver que j'en avais le droit... il sait que je suis son père.

Mlle D'HARVILLE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Rassurez-vous... il n'en sait pas davantage : le reste du secret ne m'appartenait pas... je l'ai respecté. Mais il ne faut pas s'abuser, madame... les demi-mesures ne mèneraient à rien... ces jeunes gens se sont défiés, et plus tard...

Mlle D'HARVILLE.

Malgré votre défense?

PHILIPPE.

A leur âge, quand on a de l'honneur, la défense de se battre n'en donne que plus d'envie... Je sais ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve encore à l'idée d'un affront... il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheur... et vous seule pouvez l'employer.

Mlle D'HARVILLE.

Moi, Philippe!

PHILIPPE.

En faisant disparaître entre eux tout motif de querelle.

Mlle D'HARVILLE.

Et comment?

PHILIPPE.

Frédéric aime votre nièce.

Mlle D'HARVILLE, avec impatience.

Je le sais.

PHILIPPE.

M. de Beauvoisis n'aime que sa dot... il lui sera facile d'y renoncer, et d'abjurer tout projet de vengeance, si vous le lui ordonnez... Quant à Frédéric, je réponds de lui, s'il obtient la main de Mathilde.

Mlle D'HARVILLE, vivement.

La main de Mathilde!... qu'osez-vous dire?

PHILIPPE, froidement.

Il le faut, madame.

Mlle D'HARVILLE.

Vous avez pu croire que je consentirais à une pareille union?

PHILIPPE.

Il le faut, vous dis-je.

Mlle D'HARVILLE.

Vous n'y pensez pas, Philippe... m'abaisser à ce point!... donner des armes contre moi!

PHILIPPE.

Eh! qu'importe? il y va de la vie.

Mlle D'HARVILLE.

Je trouverai un autre moyen de sauver votre fils... mais je ne puis accorder ma nièce à un jeune homme obscur.

PHILIPPE.

Je vous le demande comme une grâce.

Mlle D'HARVILLE.

Non, vous dis-je... (Avec hauteur.) Finissons, Philippe... c'est oublier étrangement ce que vous me devez.... et qui vous êtes.

PHILIPPE, avec une indignation concentrée.

Qui je suis!... c'est vous qui l'oubliez... mais je vous le rappellerai.

Mlle D'HARVILLE, inquiète.

Philippe!

PHILIPPE, lui prenant la main.

Écoutez-moi... lorsqu'un arrêt de proscription frappait et vous et votre famille... lorsque seule, séparée d'une mère chérie, vous alliez payer de votre tête l'éclat de votre nom... où vîntes-vous chercher un refuge?... sous la tente d'un soldat, sous la mienne... car alors ce n'était que là que l'on trouvait la pitié!... et des milliers de cœurs généreux battaient sous le modeste uniforme... Je vous reçus, je vous cachai, au risque de ma vie.

PHILIPPE.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Pour vous sauver, en ce moment d'horreur,
Sur mes dangers je devins insensible;
Et ces dangers même avaient pour mon cœur
Je ne sais quoi de doux et de terrible.
Alors... vous le rappelez-vous?
Il n'était plus de rang ni de distance.
Le trépas nous menaçait tous;
Et quand la mort est si proche de nous,
Déjà l'égalité commence.

Mlle D'HARVILLE, se cachant la figure.

Philippe!...

PHILIPPE, *continuant.*

Oui, j'étais jeune, j'étais brave... mais je n'étais rien... qu'un soldat... vous l'avez oublié un moment; et de ce jour votre sauveur est devenu votre esclave.

Mlle D'HARVILLE, *effrayée, et montrant la porte de Frédéric.*

Plus bas, de grâce.

PHILIPPE.

Alors, ému de vos regrets, de votre désespoir, je me soumis à tout... plus tard, pour rendre le calme à votre conscience, vous vouliez un mariage... j'y ai souscrit. Pour le monde, pour votre orgueil, vous avez exigé qu'il fût secret, j'y ai consenti... et votre époux ignoré, confondu dans la foule de vos gens, n'a jamais laissé échapper une plainte, un murmure... (*Avec une émotion profonde.*) Savez-vous cependant ce que je vous sacrifiais?... je ne vous l'ai jamais dit, madame... mais, au fond de mon village, près de mon vieux père... une jeune fille douce, modeste, attendait le retour du pauvre soldat!... elle avait reçu mes serments: elle m'aimait.... elle était fière de moi, celle-là; et mon bonheur eût été son ouvrage... eh bien! je lui écrivis que je l'avais oubliée, que je ne l'aimais plus, qu'elle ne me reverrait jamais! Bien plus, pour rester près de mon fils, je me résignai à le voir orphelin... élevé par pitié dans la maison de sa mère, qui, pour cacher sa faute, le prive de ses droits... je me condamnai à ne jamais le serrer dans mes bras, à ne l'aimer qu'en secret, à la dérobée... et, pour prix de tant de courage, je ne vous demande qu'une chose, qu'une seule... le bonheur de votre enfant; et vous me le refusez!

Mlle D'HARVILLE.

Je le fais à regret... mais je le dois, et je suis surprise d'un pareil éclat... après vingt-cinq ans de silence, je ne m'attendais pas que vous, Philippe, vous auriez une prétention qui peut m'enlever, en un jour, ce que j'ai de plus cher au monde, l'estime et la considération de tous ceux qui m'environnent... Le mariage de Mathilde et de Frédéric me les ferait perdre sans retour; car il m'accuserait d'oubli de mon rang, de ma nais-

sance... il trahirait une faiblesse dont on chercherait la cause, et que la malignité aurait bientôt expliquée.... et si cette faute que je déplore depuis si longtemps... si ce fatal secret étaient connus... Oh ! Dieu !... je frémis d'y penser... je n'y survivrais pas, Philippe.... Ainsi, brisons là, je vous en prie.... ne m'en parlez plus.... ce mariage est impossible, et ne se fera jamais.

PHILIPPE.

Jamais ?...

Mlle D'HARVILLE, voulant sortir.

Laissez-moi.

PHILIPPE, la ramenant, avec force.

Non, madame, je ne vous quitte pas... j'ai pu me sacrifier à votre repos, à votre vanité... mais en échange de tant de supplices, de tant d'humiliations, il me faut le bonheur de mon fils... il me le faut... je le veux... et je l'obtiendrai par tous les moyens, même ceux que vous redoutez.

Mlle D'HARVILLE.

Qu'entends-je !... et votre devoir, vos serments ?

PHILIPPE.

Vous qui parlez, tenez-vous les vôtres ?

Mlle D'HARVILLE, apercevant Joseph.

On vient... silence, je vous en conjure. (Philippe reprend sur-le-champ une contenance respectueuse. Mademoiselle d'Harville s'éloigne et descend vers la gauche du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur Philippe...

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

JOSEPH.

Pardon, mademoiselle... c'est monsieur Philippe que je cherchais.

PHILIPPE.

Moi !...

JOSEPH.

Pour vous remettre ce papier que le concierge vient de monter... si j'avais su que mademoiselle était ici, je ne me serais pas permis...

PHILIPPE, recevant la lettre, et la regardant.

Eh ! mais... il n'y a pas d'adresse.

JOSEPH.

Oh ! c'est égal... c'est bien pour vous... c'est un commissionnaire qui l'a apporté, il y a un quart d'heure, en disant de vous le remettre sur-le-champ.

PHILIPPE, étonné.

C'est singulier.

Mlle D'HARVILLE, faisant signe à Joseph de sortir.

Il suffit... Allez, Joseph. (Joseph sort.)

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE, Mlle D'HARVILLE.

PHILIPPE, ouvrant le billet.

Je ne sais pourquoi... ce message me trouble... et... je ne puis deviner... (Il jette les yeux sur les premières lignes et pousse un cri.) Ah !...

Mlle D'HARVILLE.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPE.

Frédéric ?... il serait vrai !... (Il laisse échapper la lettre, et se précipite dans la chambre de Frédéric.)

Mlle D'HARVILLE.

Frédéric !... que dit-il !... et quel nouveau malheur ?... (Elle ramasse la lettre et lit rapidement.) « Mon ami, mon père... pardon si « je vous désobéis... mais à présent, moins que jamais, je « ne puis vivre avec opprobre... Fils d'un soldat, personne « n'aura le droit de m'appeler un lâche... l'heure a sonné...

« adieu... dans un instant, je serai vengé, ou je n'existerai « plus... » (Allant vers Philippe.) Est-il possible !... Frédéric !...

PHILIPPE, revenant pâle et les traits décomposés.

C'en est fait... la fenêtre qui donne sur la cour était ouverte... il s'est échappé.

Mlle D'HARVILLE.

O ciel !...

PHILIPPE.

Il est parti... et, peut-être, en ce moment... (Avec des sanglots.) Mon fils !... mon fils !...

Mlle D'HARVILLE, le soutenant.

Philippe !...

PHILIPPE, tombant dans un fauteuil.

Je ne le verrai plus... il le tuera.

Mlle D'HARVILLE, agitée.

Non, non... il est encore temps de les arrêter... il faut courir...

PHILIPPE.

Et de quel côté?... où sont-ils maintenant ?

Mlle D'HARVILLE.

Je ne sais... mais n'importe... il faut les retrouver... Ah !... (Courant à la porte du fond, qu'elle ouvre avec précipitation, et appelant.) Marcel, Joseph, Baptiste... (Elle court prendre la sonnette sur la table et sonne en continuant d'appeler.) Marcel, Joseph... venez tous... venez vite.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JOSEPH, PLUSIEURS DOMESTIQUES dans le fond ; ensuite MATHILDE.

Mlle D'HARVILLE.

Mon neveu, où est-il ?

JOSEPH.

Monsieur le vicomte ?... il a quitté l'hôtel depuis longtemps.

Mlle D'HARVILLE.

Et Frédéric... l'avez-vous vu sortir ?

JOSEPH.

Oui, mademoiselle... j'étais à la porte ; il est monté dans un cabriolet de place.

Mlle D'HARVILLE.

Quel chemin a-t-il pris ?

JOSEPH.

Je ne sais... je n'ai pas fait attention.

MATHILDE, entrant.

Qu'est-ce donc, ma tante ?... qu'y a-t-il ?

Mlle D'HARVILLE.

Rien, chère amie... c'est monsieur de Beauvoisis à qui je voudrais parler sur-le-champ. (Aux domestiques.) Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils courent chez mon neveu... chez ses amis... qu'on le trouve, quelque part qu'il soit... qu'on lui dise que je l'attends... que je veux le voir, tout de suite... à l'instant... allez... et songez à l'amener avec vous. (Les domestiques sortent.)

MATHILDE.

Eh ! mon Dieu, ma tante !... je ne vous ai jamais vue dans une inquiétude pareille pour monsieur de Beauvoisis... c'est donc bien important ?

Mlle D'HARVILLE.

Oui... laissez-moi, je vous en prie... je le veux... ne puis-je être seule ?

MATHILDE.

Je m'en vais, ma tante... je m'en vais... Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce qu'il y a donc ? (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XX.

Mlle D'HARVILLE, PHILIPPE.

Mlle D'HARVILLE, allant à Philippe qui est resté assis, et accablé par sa douleur.

Philippe, mon ami... revenez à vous... il nous sera rendu.

PHILIPPE.

Non... il n'a que du courage... et son adversaire... ah ! mon pressentiment ne me trompe pas... je ne le verrai plus...

Mlle D'HARVILLE, en larmes.

Frédéric !... notre fils...

PHILIPPE, la regardant, et lentement.

Voilà la première fois que ce mot vous échappe... votre fils !... ah ! vous pleurez maintenant... il est trop tard... vous pleurez...

Mlle D'HARVILLE, dans le plus grand trouble.

Eh bien ! oui... dût ma honte éclater à tous les yeux... je l'aime de tout l'amour d'une mère !... Que de fois mes bras se sont ouverts pour le presser sur mon sein, pour l'appeler mon fils !... et se sont fermés de désespoir !.. Ah ! Philippe ! si tu avais pu lire dans mon cœur... si tu avais connu ses angoisses, ses combats... tu m'aurais pardonné... ma seule consolation était de m'occuper de lui, de préparer son avenir, de lui former une fortune.

PHILIPPE, avec amertume.

Une fortune, de l'argent... oui, vous croyez, vous autres, que ça tient lieu de tout... (Il se lève.) C'est une mère qu'il fallait lui donner.

Mlle D'HARVILLE, d'un ton suppliant.

Épargnez-moi.

PHILIPPE.

Vous l'aimiez ! et il n'en a rien su.

Mlle D'HARVILLE, suppliant.

Philippe !...

PHILIPPE.

Il mourra !... sans avoir reçu un embrassement de sa mère.

Mlle D'HARVILLE.

Philippe !...

PHILIPPE, avec force.

C'est votre orgueil... c'est vous qui l'avez tué.

Mlle D'HARVILLE, se cachant la figure.

Ah ! Dieu ! non, non, il ne mourra pas... le ciel aura pitié de nous... Mathilde, ma fortune, ma vie... je donne tout, si l'on me rend Frédéric... si l'on me rend mon fils.

PHILIPPE.

Il est bien temps. (Après un moment de silence.) Écoutez...

Mlle D'HARVILLE, regardant Philippe qui prête l'oreille du côté de la rue.

Eh bien ! qu'avez-vous ?

PHILIPPE.

Chut ! écoutez... c'est le bruit d'une voiture.

Mlle D'HARVILLE, avec anxiété.

Elle s'arrête à ma porte. (Ils se regardent en silence, et se donnent la main pour se soutenir. Mademoiselle d'Harville tremblante à Philippe.) Eh bien !..... pourquoi trembler ?... c'est lui... c'est Frédéric...

PHILIPPE, d'une voix éteinte.

Que l'on ramène expirant, peut-être.

Mlle D'HARVILLE.

C'est trop souffrir... je veux savoir à l'instant... (Elle s'élance vers la porte et rencontre Mathilde.)

SCÈNE XXI.

Mlle D'HARVILLE, MATHILDE, PHILIPPE.

MATHILDE, entrant vivement, et avec joie.

Ma tante, ma tante, rassurez-vous... le voici.

PHILIPPE et Mlle D'HARVILLE.

Qui donc ?

MATHILDE, avec joie.

Votre neveu... monsieur de Beauvoisis.

Mlle D'HARVILLE, tombant dans un fauteuil.

Ah ! je succombe.

MATHILDE.

Comment !... vous ne demandiez que lui... et quand il ar-

rive... Ah ! mon Dieu ! venez à son secours... monsieur Philippe... (Le regardant.) Ah ! vous me faites peur...

PHILIPPE.

Il vient, dites-vous ?.. tant mieux... il me tuera aussi, ou j'aurai sa vie. (Il remonte la scène, Mathilde cherche à l'arrêter.)

MATHILDE.

Philippe !...

Mlle D'HARVILLE.

Arrêtez. (Beauvoisis paraît à la porte du fond.)

TOUS.

C'est lui !

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, BEAUVOISIS.

PHILIPPE, accablé.

Il est seul... plus de doute.

Mlle D'HARVILLE.

Je me meurs.

BEAUVOISIS, gaîment.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?... vous voilà tous pâles et consternés... (S'approchant de mademoiselle d'Harville.) Vous saviez donc...

Mlle D'HARVILLE.

Nous savions tout.

BEAUVOISIS.

Et vous aviez peur pour moi ?... quelle bonté !... calmez-vous, ma chère tante... me voilà.

PHILIPPE, allant à lui, avec douleur.

Et Frédéric ?

MATHILDE, avec effroi.

Frédéric ?

PHILIPPE, avec rage.

Sortons...

BEAUVOISIS, étonné.

Hein !... qu'est-ce qu'il a ?

PHILIPPE, avec rage.

Suivez-moi.

BEAUVOISIS.

Pour aller à son secours?... c'est inutile... sa blessure n'est presque rien.

Mlle D'HARVILLE.

Que dites-vous?

MATHILDE.

Sa blessure!

PHILIPPE, avec joie.

Il n'est que blessé?

BEAUVOISIS.

Très-légèrement..... contre mon habitude.

TOUS.

Est-il possible!

PHILIPPE, prêt à l'embrasser.

Ah! monsieur... ne me trompez-vous pas?

Mlle D'HARVILLE.

Vous ne l'avez pas tué?

BEAUVOISIS.

Moi!... par exemple!... s'il avait été de ma force... il y avait mille à parier contre un que cela lui serait arrivé... mais comme c'est un maladroit qui n'y entend rien... c'est lui, au contraire, qui a failli me...

PHILIPPE.

Comment?

BEAUVOISIS.

Je l'avais d'abord blessé à la main... une égratignure, une misère... et je m'arrêtai, en lui disant : « C'est bien, monsieur, « en voilà assez. — Assez! s'est-il écrié, en reprenant son épée... « non pas, s'il vous plaît : il faut que l'un de nous reste sur la « place... défendez-vous! » Et il se précipite sur moi, comme un furieux, sans grâce, sans méthode, ce qui est insoutenable pour quelqu'un qui se bat par principes... et au moment où je lui crie en riant de mieux tenir son épée, il me fait sauter la mienne.

PHILIPPE.

Il vous a désarmé !...

BEAUVOISIS.

Contre toutes les règles.

AIR *de la Sentinelle.*

Mais j'en conviens... lors, en homme d'honneur
Il s'est conduit ; et s'il n'est pas habile,
Ses procédés égalent sa valeur.

Mlle D'HARVILLE, à part.

Je reconnais là le sang des d'Harville.

BEAUVOISIS.

« Oui, je voulais qu'un de nous succombât,
« M'a-t-il dit : mais quelles que soient nos haines,
« Tout finit avec le combat. »

PHILIPPE, à part.

J'me reconnais... Du vieux soldat
Le sang coule aussi dans ses veines.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, le poignet entouré d'un mouchoir noir.

TOUS, courant au-devant de lui.

Frédéric !

FRÉDÉRIC, se jetant dans les bras de Philippe.

Mon ami !... mon p...

PHILIPPE, l'interrompant.

C'est bien... c'est bien... (A part, le regardant avec orgueil.) Mon fils... c'est là mon fils.

FRÉDÉRIC.

Vous me pardonnez.

MATHILDE, qui s'est approchée.

Non pas moi, monsieur... nous avoir fait une telle frayeur !

FRÉDÉRIC.

Mathilde...

Mlle D'HARVILLE, à part, et seule à l'autre bout du théâtre.

Et moi... il ne me dit rien... il ne croit pas me devoir des consolations !... (Haut et passant entre Beauvoisis et Mathilde.) Frédéric...

FRÉDÉRIC, avec respect.

Ah ! pardon, madame... ce n'est qu'en tremblant que j'ose reparaître devant vous.

Mlle D'HARVILLE, d'une voix émue.

Pourquoi donc ? croyez-vous que je n'aie pas partagé les inquiétudes que vous donniez tous deux ?... n'y allait-il pas de ce que j'ai de plus cher au monde ? (Elle regarde Philippe.)

BEAUVOISIS, s'inclinant.

Vous êtes bien bonne, ma tante... Il est sûr qu'il a rendu là un grand service à la famille.

Mlle D'HARVILLE.

Oui... aussi, nous devons le reconnaître d'une manière digne de nous... Mon neveu, nous avions parlé plusieurs fois de votre mariage avec Mathilde... mais j'ai cru découvrir le fond de sa pensée.

MATHILDE.

A moi, ma tante ?

Mlle D'HARVILLE.

Oui !... j'ai cru voir que, comme sa mère, elle préférait un mariage d'inclination à un mariage de convenance... et pour acquitter les dettes de la famille... j'ai résolu, si elle y consentait, de la donner à celui... à qui vous devez la vie.

FRÉDÉRIC et MATHILDE.

Il serait vrai !... quel bonheur !

BEAUVOISIS, à part.

Par égard pour moi... une héritière de quatre-vingt mille 'vres de rente !... Décidément, ma tante m'aime trop.

Mlle D'HARVILLE, à Philippe qui est venu auprès d'elle.

Et de plus... je ferai pour Frédéric... ce que je dois faire. (Bas.) Mais après moi, Philippe.

PHILIPPE, la regardant.

Mais qu'avez-vous?

Mlle D'HARVILLE, bas.

Que je voudrais l'embrasser!

PHILIPPE, bas.

Eh bien!... qui vous en empêche?

Mlle D'HARVILLE, bas.

Je n'ose pas.

PHILIPPE, bas.

Vous n'osez pas... vous devez être bien malheureuse! (A Frédéric.) Eh bien! mon... mon cher... monsieur Frédéric... vous voilà avec une belle fortune, une jolie femme... comment, vous ne remerciez pas celle à qui vous devez tout cela?

FRÉDÉRIC, baisant les mains de mademoiselle d'Harville.

Ah! ma vie entière ne suffira pas...

PHILIPPE, le poussant.

Eh! non, morbleu... pas ainsi... dans ses bras... mademoiselle le permet. (Mademoiselle d'Harville l'embrasse avec la plus vive émotion.)

Mlle D'HARVILLE.

Philippe, vous les suivrez.

PHILIPPE.

Oui, mademoiselle, je ne les quitte plus.

Mlle D'HARVILLE.

Et quant à votre fortune...

PHILIPPE, avec âme.

Moi!... je n'ai besoin de rien... je suis plus heureux et plus riche que vous tous... (Lui montrant son fils et Mathilde.) Regardez.

FIN DE PHILIPPE.

LES TROIS MAITRESSES,

OU

UNE COUR D'ALLEMAGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 24 janvier 1831.

En société avec M. Scribe.

Personnages :

LE GRAND-DUC FERDINAND, prince souverain.

LE COMTE DE HARTZ, surintendant des menus plaisirs.

LA COMTESSE D'AREZZO, maîtresse du Grand-Duc.

RODOLPHE, neveu du comte.

AUGUSTA, première cantatrice du Théâtre-Italien.

HENRIETTE, couturière.

OFFICIERS.

SOLDATS.

PEUPLE.

LA SCÈNE EST DANS UNE PETITE PRINCIPAUTÉ ALLEMANDE.

LES TROIS MAITRESSES

ACTE PREMIER

Un salon meublé simplement; porte au fond; deux portes latérales. A gauche de l'acteur, une petite porte secrète. Du même côté, et sur le devant, une petite table. Une psyché près de la porte du cabinet à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

HENRIETTE.

Par ici, messieurs... je remonte dans l'instant... je suis bien fâchée de vous faire attendre...

LE SURINTENDANT.

C'est tout naturel... une jeune et jolie couturière, aussi occupée que vous l'êtes.

HENRIETTE.

J'ai en bas, au magasin, des dames de la cour qui viennent essayer des robes nouvelles.

LE GRAND-DUC, vivement.

De jeunes dames?

HENRIETTE.

Non... quarante-cinq à cinquante ans!... A cet âge-là, cela ne va jamais bien... Les ouvrières ont bien plus de peine; et ce sera peut-être un peu long.

LE GRAND-DUC.

Qu'importe! nous sommes ici à merveille.

HENRIETTE.

Si, en attendant, ces messieurs veulent s'asseoir... Votre servante, messieurs... je reviens le plus tôt possible.

(Elle sort par le fond.)

SCENE II.

LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, au Grand-Duc qui regarde sortir Henriette.

Eh bien! qu'en dit Votre Altesse?

LE GRAND-DUC.

Très-jolie... et il n'y a que vous, mon cher comte, pour faire de pareilles découvertes.

LE SURINTENDANT.

Et puis une candeur... une naïveté... un cœur qui n'a jamais parlé.

LE GRAND-DUC.

AIR *du Piège.*

Vous en êtes sûr, mon ami?

LE SURINTENDANT.

De sa candeur, de sa constance?
Oui, j'en réponds.

LE GRAND-DUC.

C'est bien hardi;
Vous vous risquez beaucoup, je pense.
Oser répondre, en vos serments,
De la fidélité d'une autre!
C'est déjà trop, messieurs les courtisans,
D'oser répondre de la vôtre.

LE SURINTENDANT.

Ai-je jamais trompé Votre Altesse?

LE GRAND-DUC.

Non pas vous; mais... (Vivement.) Du reste, vous êtes certain qu'on ne nous a pas vus sortir du palais?

LE SURINTENDANT.

Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Il ne faudrait pas que cette aventure, que je commence à trouver fort piquante, vînt aux oreilles de la comtesse d'Arezzo.

LE SURINTENDANT, à part.

Une femme qui m'a empêché d'être ministre!... mais je me venge. (Au Grand-Duc.) Votre Altesse l'aime donc toujours?

LE GRAND-DUC.

Moi?... mais non; je crois même qu'au contraire...

LE SURINTENDANT, d'un air brusque.

Eh bien! moi, je vous dirai la vérité; parce que je n'ai jamais flatté personne... Vous êtes trop bon, trop grand, trop généreux... vous vous fâcherez si vous voulez... peu m'importe.

LE GRAND-DUC.

Non, mon ami, je ne vous en veux point de votre brusque franchise... Achevez.

LE SURINTENDANT.

Eh bien! elle éloigne du pouvoir tous les gens de mérite... elle prétend que c'est elle qui gouverne.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas vrai... c'est toujours moi qui règne... après ça, j'en conviens, cela continue avec la comtesse, parce que cela est... il est si difficile de prendre un parti... je l'ai beaucoup aimée... ce sont des titres... une femme charmante, d'une illustre famille... une âme de feu... une Napolitaine, c'est tout dire... il y a même des jours où je l'aime encore... et pour en finir, j'ai eu même un instant envie de l'épouser.

LE SURINTENDANT.

De la main gauche...

LE GRAND-DUC.

C'est elle qui n'a pas voulu.

LE SURINTENDANT.

Quelle idée ! mon prince.

LE GRAND-DUC.

J'aurais pu faire un plus mauvais choix... la comtesse est une femme d'un mérite supérieur, et de fort bon conseil... elle entend aussi bien que moi les affaires diplomatiques, dont, par parenthèse, je ne m'occupe jamais sans avoir la migraine.

LE SURINTENDANT.

C'est autre chose, si elle vous tient lieu d'un ministre des affaires étrangères.

LE GRAND-DUC.

Précisément... c'est une économie... les ministres sont si chers !

LE SURINTENDANT.

Et les maîtresses donc !

LE GRAND-DUC.

Raison de plus pour réunir les deux charges en une... le peuple y gagne... Et vous qui parlez, rigide conseiller, ne dit-on pas que cette jeune cantatrice française qui vient de débuter sur mon Théâtre-Italien...

LE SURINTENDANT, avec émotion.

La petite Augusta ?

LE GRAND-DUC.

Oui... elle me plaisait beaucoup... j'y avais pensé pour moi... mais j'ai appris que vous l'adoriez...

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

Ah ! prince !... Il ne fallait pas pour cela...

LE GRAND-DUC.

Si vraiment... comme surintendant des menus plaisirs, cela vous revient de droit... ce serait attenter aux prérogatives de mes grands officiers.

AIR *du Vaudeville de l'Actrice.*

Contre les bourgeois, quoi qu'on ose,
On est le maître ; et rien de mieux...
Les grands seigneurs, c'est autre chose,
Et j'ordonnerai, je le veux,
Que l'on respecte la personne
Et le front des gens comme il faut;
Quand cela vient si près du trône,
Cela pourrait monter plus haut.

LE SURINTENDANT.

Ah ! Monseigneur ! j'ai besoin de vous le dire, vous êtes le meilleur des souverains.

LE GRAND-DUC, s'attendrissant.

Oui, oui, je crois que je suis bon prince... surtout pour ceux qui, comme vous, s'occupent de mes plaisirs... richesses, honneurs, dignités... ils ont droit de tout attendre.

LE SURINTENDANT.

Ah! Monseigneur !

LE GRAND-DUC.

C'est trop juste... A quoi donc serviraient les impôts, si ce n'était à moi et à mes amis ?... Tout ce que je demande à mon peuple, c'est de me laisser régner tranquille... Et j'espère que vous avez fait exécuter mes ordres contre l'école des Porte-Enseigne... contre ces jeunes gens !

LE SURINTENDANT.

Oui, monseigneur... les chefs ont été mis en prison; et défense aux autres d'approcher à plus de vingt lieues de votre capitale... et quoiqu'il y en ait qui disent que cela nuira à leurs études...

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas un grand mal... on en sait déjà trop dans mes États... Cela gagne même les hautes classes; car, dans la liste de ces jeunes séditieux, j'ai vu entre autres, ce qui m'a fort étonné... le jeune Rodolphe de Strobel.

LE SURINTENDANT.

Lui! qui ne s'occupe que de femmes... qui leur a sacrifié sa fortune!

LE GRAND-DUC.

Lui-même... Votre neveu.

LE SURINTENDANT.

Mon neveu!... Il ne l'est plus!... Et j'appellerai sur lui, s'il le faut, toute la rigueur de Votre Altesse... Voilà comme je suis... c'est la seule faveur que je demande.

LE GRAND-DUC.

Voilà, mon cher comte, un noble et beau caractère!... C'est du Brutus.

LE SURINTENDANT.

Du Brutus monarchique.

AIR : *De cet amour vif et soudain* (de CAROLINE).

Par des torts dont je me défends
Si cette parenté m'accuse,
Les services que je vous rends
Peuvent me compter pour excuse.

LE GRAND-DUC, apercevant Henriette.

Si je m'en souvenais encor,
Tenez, voilà que je l'oublie;
Comment se rappeler un tort,
Lorsque l'excuse est si jolie?

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Enfin, ces dames sont parties... ce n'est pas sans peine... et me voilà tout à vous... Que désirent ces messieurs?

LE GRAND-DUC, la regardant.

Ce que nous désirons?... Eh! mais, ce serait facile à vous dire.

HENRIETTE.

Vous m'avez parlé de robes de cour.

LE GRAND-DUC.

Oui, robes de cour... robes de bal...

HENRIETTE.

Et combien?

LE GRAND-DUC.

Ce que vous voudrez... Une ou deux douzaines.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! c'est donc pour un mariage?

LE SURINTENDANT, avec sang-froid.

Oui, mademoiselle... à peu près.

HENRIETTE.

Et qui me procure une commande pareille?... Car c'est presque une fortune... et je ne connaissais pas ces messieurs.

LE GRAND-DUC.

Oui; mais nous... nous connaissons vos talents, votre gentillesse.

LE SURINTENDANT.

Vos principes.

HENRIETTE.

Dame ! je travaille toujours en conscience; et je prends toujours le moins que je peux.

LE GRAND-DUC.

C'est un tort... vous êtes donc bien riche?

HENRIETTE.

Moi, riche!... Je n'ai rien... Mon père, qui était un brave officier, a été tué à l'armée, et m'a laissé pour unique héritage le souvenir de ses exploits, son épaulette et son épée... Ça ne pouvait guère servir à une fille.

LE SURINTENDANT.

Non, certainement.

HENRIETTE.

Il fallait donc implorer la pitié ou l'orgueil de quelques grandes dames, ou entrer à leur service... Par bonheur, je savais coudre, broder... et cela vaut mieux.

AIR *nouveau* de Mme DUCHAMBGE.

Jeune, et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

Toute la semaine
Si j'ai travaillé,
Que dimanche vienne,
Tout est oublié.

Jeune, et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

Aujourd'hui, je pense,
Humble est mon destin;
Mais j'ai l'espérance
Qui me dit : Demain.

Jeune, et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

LE GRAND-DUC.

Et jamais vous n'avez eu d'ambition?

HENRIETTE.

Si... une fois... J'ai dans mes pratiques la signora Augusta, cette jeune cantatrice du Théâtre-Italien, qui me commande toujours de si belles robes.

LE GRAND-DUC.

Qu'elle vous doit peut-être !...

HENRIETTE.

Non, vraiment... On m'envoie toujours le mémoire acquitté.

LE GRAND-DUC.

Vous ne savez pas par qui ?

HENRIETTE.

Mon Dieu, non...

LE GRAND-DUC, bas au surintendant qui est venu à sa droite.

Vous le savez peut-être ?

LE SURINTENDANT, bas au grand-duc.

Hélas, oui !

HENRIETTE.

En la voyant toujours arriver dans de si beaux équipages, je me disais : S'il ne faut que chanter pour faire fortune, moi aussi, j'ai de la voix... Et il doit être plus agréable de faire des roulades que des corsages... Mais je n'y ai pensé qu'un instant, et je suis revenue à mes robes et à mes patrons, parce qu'on dit que c'est plus sûr, et que si ça ne rapporte pas tant, cela coûte moins cher.

LE GRAND-DUC.

Certainement... Mais il y a pour vous d'autres moyens d'être heureuse.

HENRIETTE.

Vous croyez ?

LE GRAND-DUC.

Supposons, par exemple, qu'il ne tînt qu'à vous de désirer... qu'est-ce que vous demanderiez ?

HENRIETTE.

Une chose... une seule chose au monde.

LE SURINTENDANT.

Un bel équipage, comme la signora Augusta ?

HENRIETTE.

Non, vraiment.

LE GRAND-DUC.

De l'or, des diamants ?

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu, non.

LE SURINTENDANT.

De riches toilettes... des parures?

HENRIETTE.

Du tout, j'en fais tous les jours, je sais ce que c'est.

LE GRAND-DUC.

Eh bien! alors, que pouvez-vous désirer?

HENRIETTE.

Eh! mais c'est mon secret... et je ne suis pas obligée de le dire...

LE GRAND-DUC.

Comment...

HENRIETTE.

Dans quel goût ces messieurs veulent-ils les robes qu'ils demandent?

LE GRAND-DUC, désignant le surintendant.

Je vais m'entendre pour cela avec monsieur. (Ils gagnent la gauche du théâtre, pendant qu'Henriette va vers la droite.)

LE SURINTENDANT, bas.

Eh bien?

LE GRAND-DUC, bas.

Charmante... Le difficile est de l'introduire dans le palais... de la faire paraître à la cour, sans que la comtesse...

LE SURINTENDANT.

Il y aurait un moyen... Votre tante, la princesse Ulrique, qui aime à s'entourer de jeunes dames... Et la fille d'un ancien officier...

LE GRAND-DUC.

Excellente idée!

HENRIETTE, venant à eux.

Eh bien! messieurs, ces robes...

LE GRAND-DUC.

Dans le dernier goût.

HENRIETTE.

Je les ferai à la française... Pour une duchesse, peut-être?

LE GRAND-DUC.

C'est possible.

HENRIETTE.

Et la mesure?

LE GRAND-DUC.

Faites-les comme pour vous... car la personne à qui on les destine est exactement de votre taille, et vous ressemble beaucoup.

HENRIETTE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Ah! la rencontre est admirable!

LE GRAND-DUC.

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

HENRIETTE.

Mais pour moi c'est fort honorable.

LE GRAND-DUC.

Et pour elle c'est fort heureux.

HENRIETTE.

Ah! si je pouvais... quelle ivresse!
Changer avec elle.

LE GRAND-DUC.

Entre nous,
Je connais plus d'une duchesse
Qui voudrait changer avec vous.

HENRIETTE.

Si ces messieurs veulent choisir des étoffes, voici des échantillons qu'on leur apporte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE FILLE DE BOUTIQUE, posant un carton d'échantillons.

HENRIETTE.

Donnez... C'est le carton n° 2?... et cette lettre?

LA FILLE DE BOUTIQUE.

C'est pour mademoiselle.

HENRIETTE, regardant la lettre.

Dieu! c'est son écriture!

LE GRAND-DUC.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, ouvrant le carton qu'elle leur présente.

Rien... Si ces messieurs veulent voir ce qui leur plairait.

LE GRAND-DUC.

Nous allons choisir avec vous.

HENRIETTE.

Je le voudrais; mais je ne puis... des affaires importantes....

LE GRAND-DUC.

Alors, nous nous en rapportons à vous.

HENRIETTE.

Eh bien! je ferai de mon mieux.... Je vous demande pardon de ne pas vous reconduire... (A la fille de boutique.) Mina, accompagnez ces messieurs.

LE SURINTENDANT, bas au Grand-Duc.

Il me semble qu'on nous met à la porte.

LE GRAND-DUC.

C'est égal, elle est charmante... Comte, je vous nomme premier chambellan.

LE SURINTENDANT.

J'accepte, car je crois le mériter... sans cela, et pour rien au monde...

LE GRAND-DUC.

Partons... (A Henriette.) Je suis content de ce que j'ai vu.

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

Au revoir!
On peut, mademoiselle,
Compter sur votre zèle?

HENRIETTE.

Monsieur, c'est mon devoir.

LE GRAND-DUC.

Au revoir, à ce soir.

HENRIETTE.

A ce soir !

LE GRAND-DUC.

J'ai des projets, ma belle ;
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir.
Au revoir.

HENRIETTE.

Au revoir.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Au revoir,
Au revoir,
Au revoir.

LE GRAND-DUC.

J'ai des projets, ma belle,
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir.
Au revoir.

LE SURINTENDANT, à part.

Servons cette intrigue nouvelle ;
Et les projets qu'il a sur elle,
Vont combler mon espoir.
(Haut.)
Au revoir !

(Le Grand-Duc et le Surintendant sortent.)

SCÈNE V.

HENRIETTE, seule.

C'est bien heureux... ils s'en vont... c'est de lui !... c'est de

Rodolphe !... lisons vite. (En décachetant la lettre.) Depuis un mois qu'il est absent. (Lisant.) « Ma bonne, ma gentille Henriette.

AIR : *Adieu Madeleine* (de Mme DUCHAMBGE).

PREMIER COUPLET.

(Lisant.)

« Je reviens près de ce que j'aime,
« Et j'espère que ton ami
« Pourra te voir aujourd'hui même,
(S'interrompant.)
« A deux heures. » Nous y voici.
L'heure s'avance
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir.
Bonheur suprême!
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.

DEUXIÈME COUPLET.

(Lisant.)

« Pour un dessein que je projette,
« L'on doit me croire encore absent ;
« Et c'est par ta porte secrète
(S'interrompant.)
« Que j'arriverai. » C'est charmant.
L'heure s'avance,
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir...
Bonheur suprême !
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.
(On frappe à la petite porte à gauche de l'acteur.

Ah ! c'est lui... (Elle court ouvrir.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, RODOLPHE, enveloppé d'un manteau qu'il jette en entrant.

RODOLPHE, la serrant dans ses bras.

Ma chère Henriette !

HENRIETTE.

Vous voilà donc !... que je vous regarde... est-ce bien vous ?

RODOLPHE.

Oui ; c'est celui qui t'aime plus que jamais, et qui avait bien besoin de te voir.

HENRIETTE.

Et moi donc... ah ! que c'est long un mois à attendre !... et pas une seule lettre.

RODOLPHE.

Je ne pouvais t'écrire.

HENRIETTE.

Vous étiez donc bien occupé ?

RODOLPHE.

Mais... oui.

HENRIETTE.

Qu'importe ? D'écrire à ce qu'on aime, cela ne prend pas de temps... c'est comme d'y penser... Et vos mathématiques ?... êtes-vous bien savant ?... cela me fait peur.

RODOLPHE.

Et pourquoi ?

HENRIETTE.

Je crains qu'en apprenant tant de choses, vous ne finissiez par m'oublier... j'en mourrais, d'abord.

RODOLPHE.

Ma chère Henriette !

HENRIETTE.

Moi, je n'en sais qu'une, que vous m'avez apprise... mais je la sais bien... c'est de vous aimer, Rodolphe.

RODOLPHE.

Ah ! que tu es bonne !... Vois-tu, Henriette, quand je t'entends parler ainsi, je ne désire plus rien au monde... ton amour me suffit.

HENRIETTE, gaiement.

C'est heureux, car nous n'avons rien... mais quand on est jeunes, et qu'on s'aime, l'avenir n'est jamais effrayant. Je travaillerai... vous donnerez des leçons, et quand nous serons assez riches, nous nous épouserons... Ah ! dame ! ce sera peut-

être dans bien longtemps... mais nous nous aimerons en attendant, pour prendre patience.

RODOLPHE.

Ah ! si ce n'était que cela.

HENRIETTE.

Et qu'y a-t-il donc ?

RODOLPHE.

Il y a, Henriette, que je crains bien...

HENRIETTE.

Et quoi donc ?... pourquoi ce trouble où je vous vois ?... cet air mystérieux ?... et puis les précautions que vous avez prises pour entrer par cet escalier dérobé ?

RODOLPHE.

Écoute... tu n'auras pas peur ?... je vais te dire la vérité... je suis poursuivi.

HENRIETTE.

Vous ! mon bon Dieu !

RODOLPHE.

N'as-tu pas entendu parler, il y a un mois, de quelques troubles assez sérieux, qui avaient éclaté dans cette résidence... à l'école des Porte-Enseigne ?

HENRIETTE.

C'est vrai.

RODOLPHE.

C'était nous autres sous-officiers, qui réclamions pour le peuple ses priviléges et ses franchises.

HENRIETTE.

Et en quoi cela vous regardait-il ?

RODOLPHE.

Tu auras peut-être de la peine à me comprendre... mais vois-tu, Henriette, la liberté... cela regarde tout le monde... on nous en avait promis, il y a quelques années, quand Napoléon avait envahi notre Allemagne, et qu'on voulait nous soulever

en masse contre lui. Mais dès qu'on eut repoussé le tyran, nos petits princes et nos petits grands-ducs, qui étaient tous comme lui, à la hauteur près, ont bien vite oublié leurs serments... Quand quelques-uns de leurs sujets se plaignent de ce manque de mémoire, on les appelle séditieux... et on les poursuit... et on les condamne... et ils ont tort, jusqu'au jour où ils deviennent les plus forts... et alors, ils ont raison.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur, qu'est-ce que j'entends là ?

RODOLPHE.

Il n'y a pas de quoi s'effrayer... il ne s'agit que d'attendre.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Le torrent grossit et nous gagne.
Chaque pays a sa force et son droit ;
Bientôt viendra pour l'Allemagne
La liberté que l'on nous doit.
Ces rois dont nous craignons le glaive,
Combien sont-ils ?... Peuples, combien ?
On se regarde, on se compte, on se lève,
Et chacun rentre dans son bien.

HENRIETTE.

Et pourquoi vous mêlez-vous de ça ?

RODOLPHE.

Parce que moi, surtout, il le faut !

HENRIETTE.

Et pourquoi le faut-il ?

RODOLPHE.

Ce serait trop long à t'expliquer... je te dirai seulement qu'il y a un mois, je reçois un avis mystérieux, qui me disait : « Vous êtes dénoncé ; et d'ici à une heure, on doit vous arrêter... « fuyez. »

HENRIETTE.

Ce que vous avez fait sur-le-champ ?

RODOLPHE.

Non, je suis venu d'abord ici te rassurer sur mon absence, t'annoncer que je partais pour Leipsick... On a tant de choses à se dire quand on se quitte, qu'une heure s'est bien vite écoulée... et je n'avais pas fait dix pas dans la rue, que je suis arrêté, jeté dans une voiture; et j'appris en route que l'on me conduisait à six lieues d'ici, à la forteresse... mais à moitié chemin, nous entendons un bruit de chevaux : on nous entoure, on désarme mes gardes... on me fait descendre.

HENRIETTE.

C'étaient vos amis ?

RODOLPHE.

Je le crus comme toi.... mais je n'en connaissais pas un.... Leur chef, qui était un nègre, espèce de majordome ou de valet de chambre, me dit : « Monsieur, vous êtes libre.—A qui dois-« je un pareil service ? — Je ne puis vous le dire ; mais ne ren-« trez pas dans la ville, et ne restez pas dans les environs. — « Où donc aller ? — Si vous voulez nous suivre, mon maître « m'a chargé de vous mettre en sûreté. »

HENRIETTE.

Il fallait accepter.

RODOLPHE.

C'est ce que je fis... On me présente un fort beau cheval ; nous marchons longtemps, et, à la nuit close, nous arrivons dans un endroit que je ne connais pas.

HENRIETTE.

Un endroit sauvage !

RODOLPHE.

Du tout... une habitation délicieuse... un séjour royal, où les soins, les plaisirs me furent prodigués... On s'empressait de prévenir tous mes vœux ; tous... excepté un seul : c'était de me dire qui me recevait si généreusement... Quelquefois seulement, Yago, c'était le nègre, venait de la part de son maître savoir de mes nouvelles, et me recommander la retraite la plus absolue... C'était bien aisé à dire... mais je ne pouvais pas vivre sans te voir... et hier, je me suis échappé.

HENRIETTE.

Quelle imprudence!

RODOLPHE.

Je le crois... car tout à l'heure, au moment où je venais de franchir les portes de la ville, j'ai entendu un cri partir d'un landau élégant dont on venait de baisser les stores.... et, quelques instants après, j'ai cru voir qu'un homme à cheval me suivait de loin... Quelques détours que je prisse, je l'apercevais toujours sur mes pas ; et j'ai idée qu'il m'a vu frapper à cette porte.

HENRIETTE.

C'est fait de vous... c'est un ennemi.

RODOLPHE.

Non... il m'eût fait arrêter sur-le-champ; rien ne l'empêchait... et je croirais plutôt que c'est quelque émissaire de ce protecteur inconnu dont les bienfaits me poursuivent.

HENRIETTE.

Que faire alors?

RODOLPHE.

Attendre de ses nouvelles... car, si c'est lui, il ne tardera pas à m'en donner... et d'ici là, me tenir tranquille et caché.

HENRIETTE.

Ici?

RODOLPHE.

Sans doute... Ne veux-tu pas me donner asile?

HENRIETTE.

Oh! je ne demande pas mieux... Mais seul, avec moi!...

RODOLPHE.

Qu'importe?... Tu sais si je t'aime.

HENRIETTE.

C'est à cause de cela... Si vous croyez que c'est rassurant?

RODOLPHE.

N'as-tu pas confiance en moi?... Et me crois-tu capable d'abuser de l'hospitalité?

HENRIETTE.

Non, monsieur, ce n'est pas vous que je crains... ce sont les autres... Si jamais l'on découvre que vous êtes resté ici, et le jour et la nuit...

RODOLPHE.

Qui le saura? Personne ne m'a vu entrer. (Passant à la droite d'Henriette, et désignant la porte du cabinet à droite.) Je ne sortirai point de ce cabinet où est ton piano, et qui est séparé du reste de ton appartement... Toi seule seras ma garde, mon geôlier.

HENRIETTE.

Ah! oui... ce serait bien gentil... mais ça ne se peut pas.

RODOLPHE.

Aimes-tu mieux me livrer... me perdre!...

HENRIETTE.

Plutôt me perdre moi-même.

AUGUSTA, en dehors.

Ne vous dérangez pas; je vais monter à son salon.

HENRIETTE, troublée.

On vient... Cachez-vous vite.

RODOLPHE.

Où donc?

HENRIETTE, montrant le cabinet à droite.

Eh bien! là... chez vous.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne.... et que je te remercie! (Il entre dans le cabinet.)

HENRIETTE.

Enfermez-vous en dedans.... (Rodolphe, qui est entré, met le verrou.) A la bonne heure.

SCÈNE VII.

AUGUSTA, HENRIETTE.

AUGUSTA.

Eh bien! mademoiselle Henriette, est-ce que vous devenez grande dame?... On ne peut plus vous voir.

HENRIETTE.

La signora Augusta!... Pardon, madame.

AUGUSTA.

Et la robe que vous m'avez promise pour ce matin, et dont vous vous étiez chargée vous-même?

HENRIETTE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Elle n'est pas encore terminée.

AUGUSTA.

Il me la faut cependant pour aujourd'hui, car j'ai une soirée que je ne puis remettre.

HENRIETTE.

Un concert... j'entends.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous chantez des airs d'Opéra
Devant votre juge suprême,
Notre grand-duc...

AUGUSTA.

Mieux que cela,
C'est devant le public lui-même...
Grand seigneur, qu'on doit révérer,
Juge difficile à surprendre;
Qui se fait souvent désirer,
Mais qu'on ne fait jamais attendre.

Ainsi, dépêchez-vous.

HENRIETTE.

Soyez tranquille... Je vous promets qu'il n'y a pas pour un quart d'heure d'ouvrage.

AUGUSTA.

Ah ! oui... les quarts d'heure des couturières, c'est comme les caprices des chanteuses, cela n'en finit jamais... et je ne sors pas d'ici que je n'aie avec moi ma robe... En même temps, et pendant que j'y suis, prenez-moi mesure pour une robe de bal.

HENRIETTE.

Votre mesure, je l'ai.

AUGUSTA, se regardant dans la psyché.

Elle n'est pas exacte... depuis huit jours je maigris horriblement... J'ai tant de contrariétés !

HENRIETTE.

Vous avez des chagrins ?

AUGUSTA.

De très-grands... Une débutante qui arrive... des intrigues, des cabales... Heureusement, le surintendant est pour moi ; ce qui est bien pénible, car il est ennuyeux à la mort.

HENRIETTE, apprêtant ses mesures.

Et moi, qui trouvais si beau d'être artiste ; moi, qui enviais votre sort, à vous et à mademoiselle Sontag !

AUGUSTA.

Ne m'en parlez pas... Je me suis dit vingt fois que j'aimerais mieux être une simple comtesse, une simple baronne, avec vingt ou trente mille livres de rentes, et même un mari !... que d'être comme je suis.

HENRIETTE, lui prenant mesure.

Est-il possible !

AUGUSTA.

Certainement, les cantatrices ont quelques avantages... Ici surtout, en Allemagne, il y a un peu d'enthousiasme... les populations arrivent à leur rencontre ; les princes vont au-devant d'elles... on leur frappe des médailles... Ne me faites pas surtout les entournures trop étroites... L'encens, les triomphes,

les couronnes... c'est bien; mais cela passe si vite... le public a tant d'inconstance

HENRIETTE.

Vraiment!

AUGUSTA.

Et il parle de la nôtre!... lui!... qui oublie quinze ou vingt ans de succès pour le premier petit minois qui a de la jeunesse et de la fraîcheur... Tenez, le public, je le déteste... en masse!... et je m'en venge tant que je puis en détail... Qu'est-ce que vous mettrez pour garniture?... des rouleaux?... des volants?...

HENRIETTE.

Mieux que cela... tout autour des bouquets espacés... Cela vous ira à merveille; et vous serez charmante.

AUGUSTA.

Tant mieux... pas pour moi, mais pour eux... Je serai enchantée de les désespérer... C'est si agréable d'être aimée quand on n'aime personne!

HENRIETTE, achevant de prendre ses mesures.

Quoi! jamais personne?

AUGUSTA.

Jamais?... Je ne dis pas... une fois peut-être, à ce que je crois... un jeune seigneur riche, aimable, charmant... adoré de toutes les dames... Elles en sont toutes folles... elles courent toutes après lui, je ne sais pas pourquoi!... et il m'a abandonnée!...

HENRIETTE.

Pas possible!

AUGUSTA.

Le seul que j'aie aimé... Aussi cela m'apprendra... et si on m'y reprend jamais...

HENRIETTE.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Lui, vous trahir, mademoiselle!
Et vous l'aimez?

AUGUSTA.

Précisément.
C'est parce qu'il m'est infidèle
Que peut-être je l'aime autant.
Lorsque les amours nous maîtrisent,
Non, rien n'attache, en vérité,
Autant qu'une infidélité...
Tous mes amoureux me le disent.

Et vous, ma petite, avez-vous quelque inclination ?

HENRIETTE.

Moi, madame ?

AUGUSTA.

Il ne faut pas rougir... Pour être couturière, on n'est pas obligée d'être insensible... Les amours et la couture vont très-bien ensemble.

HENRIETTE, baissant les yeux.

Du tout, madame, je ne sais pas ce que vous voulez dire... (On entend tomber un meuble dans le cabinet où est Rodolphe.)

AUGUSTA.

Qu'est-ce que j'entends là ?

HENRIETTE, troublée.

Une de mes ouvrières, qui travaille dans ce cabinet. (On entend Rodolphe qui prélude sur le piano, et qui fait quelques roulades.)

AUGUSTA.

Très-bien... un superbe contralto... Cette ouvrière-là...

HENRIETTE, à part.

L'imprudent ! (Rodolphe chante quelques paroles.)

AUGUSTA, à part.

Dieu ! c'est la voix du comte... Qu'est-ce que cela signifie ?... (Se retournant, à Henriette.) Eh bien ! mademoiselle, cette robe ?... je ne m'en vais pas sans l'avoir, je vous l'ai dit.

HENRIETTE.

Mais, madame...

AUGUSTA.

Eh bien! alors, finissons-en... et puisqu'il n'y a que pour un quart d'heure d'ouvrage, dépêchez-vous.

HENRIETTE.

Certainement... Mais vous, pendant ce temps...

AUGUSTA.

J'attendrai ici... Voyez si vous voulez que j'y reste jusqu'à ce soir.

HENRIETTE, vivement.

Oh! mon Dieu, non. (A part.) Et ce ne sera pas long... puisqu'il n'y a que ce moyen de s'en débarrasser... (Haut.) Dans l'instant vous allez l'avoir... (Augusta la regarde avec impatience.) Dans l'instant, madame... (A part, en sortant.) Heureusement qu'il est enfermé. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTA, puis RODOLPHE.

AUGUSTA, seule.

Voilà qui est amusant. (Elle s'approche de la porte du cabinet qu'elle veut ouvrir.) Impossible d'ouvrir... (Avec colère.) Est-ce qu'il ne serait pas seul par hasard?... Oh! non... le piano continue; et il ne s'amuserait pas à faire de la musique. (Écoutant.) Je reconnais cet air-là... un air de *Fra Diavolo*, qui arrivait de France, et que nous chantions autrefois... Voyons s'il a de la mémoire.

RODOLPHE, dans le cabinet.

AIR : *Voyez sur cette roche* (de FRA DIAVOLO).

Où donc l'amour fidèle
Peut-il habiter désormais?
Dans les champs, dans les palais,
En vain je le cherchais.

AUGUSTA, achevant l'air.

Ingrat! lorsque ta voix appelle,
L'amour tendre et fidèle,

Près de toi le voilà.

(Rodolphe entr'ouvre doucement la porte, et avance la tête avec précaution.)

Il est là,
Il est là,

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Augusta!

AUGUSTA.

Le voilà!

AUGUSTA.

Bravo! une reconnaissance en musique!... C'est dans mon genre.

RODOLPHE.

Vous dans ces lieux!

AUGUSTA.

Vous y êtes bien, infidèle!

RODOLPHE.

Qui vous y amène?

AUGUSTA.

Je vous ferai la même demande; et je ne pense pas que vous y veniez pour une robe de bal.

RODOLPHE.

Moi!... poursuivi, et cherchant un asile, j'ai accepté le premier qu'on daignait m'offrir.

AUGUSTA.

Quoi! vous êtes en danger, et vous n'êtes pas venu chez moi!... J'aurais pu oublier tous vos torts... je vous pardonnerais d'être parjure, infidèle... cela ne dépend pas de soi... cela peut arriver à tout le monde... mais d'être ingrat; cela n'est pas permis.

RODOLPHE.

Que vous êtes bonne!

AUGUSTA.

Du tout, je suis en colère, et vous me suivrez à l'instant... je vous cacherai chez moi, dans mon hôtel..... un séjour délicieux que vous ne connaissez pas, et que j'ai acquis dernièrement... l'ancien palais du cardinal.

RODOLPHE.

Il serait possible! cela a dû vous coûter bien cher.

AUGUSTA.

Mais non... et je serai si heureuse de vous y recevoir... Venez, Rodolphe, venez, mon ami.

RODOLPHE.

Je le voudrais... Mais vous conviendrez que, pour vivre inconnu, il serait imprudent de choisir un palais, où vos gens, vos amis...

AUGUSTA.

Je vous cacherai dans mon oratoire; personne n'y va... pas même moi.

RODOLPHE.

N'importe... je puis être découvert..... ce serait vous compromettre aux yeux du prince et de la cour... ce que je ne veux pas.

AUGUSTA.

Dites plutôt que vous refusez tout ce qui vient de moi... que vous m'avez tout à fait oubliée... que vous ne voulez plus m'aimer.

RODOLPHE.

Augusta!

AUGUSTA.

Et pourquoi ne m'aimez-vous pas, je vous le demande?... moi, qui ai fait pour vous ce que je n'ai fait pour personne!... moi, qui vous suis toujours restée fidèle!... Ne riez pas, monsieur, ne riez pas; car je vais me fâcher : je joue quelquefois la tragédie..... et si vous refusez mes offres...

RODOLPHE.

J'en accepterai du moins une partie... D'abord, donnez-moi des nouvelles, car j'arrive.

AUGUSTA.

Le prince est toujours furieux..... à ce que dit votre oncle.

RODOLPHE.

Mon oncle... le surintendant !... Vous le voyez ?

AUGUSTA.

Mais oui... assez souvent.

RODOLPHE.

Ah ! mon Dieu !.... est-ce que par hasard ce serait lui qui m'aurait succédé?

AUGUSTA.

Pour vous... pour défendre vos intérêts.

RODOLPHE.

Vous êtes bien bonne..... car je ne veux, je n'attends rien de lui..... et plutôt que d'implorer ses secours, j'aimerais mieux rester dans la gêne où je suis.

AUGUSTA.

Qu'entends-je? Ah ! que je suis heureuse ! Est-ce que ma bourse n'est pas la tienne... je veux dire la vôtre ?...

RODOLPHE.

Y pensez-vous ?

AUGUSTA.

Et pourquoi donc?... C'est comme si votre oncle vous le donnait.

AIR *du Vaudeville de la Petite Sœur*.

N'allez-vous pas vous révolter ?
Oh ! je connais votre noblesse.
Mais vous pouvez bien accepter
Sans blesser la délicatesse.
Refuse-t-on entre parents !
Or, monsieur, l'éclat dont je brille,
C'est votre bien... je vous le rends,
Ça ne sort pas de la famille.

RODOLPHE.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est de mon pays et de mes amis... Comment les voir... nous concerter en secret ?

AUGUSTA, vivement.

J'y suis... je leur donne à souper... ce soir, chez moi, après le *Comte Ory*... Vous y viendrez... Une conspiration... quel bonheur !... que ce doit être amusant !

RODOLPHE.

Et que dira le surintendant ?

AUGUSTA.

Il ne peut pas m'empêcher de conspirer, tant que ce n'est pas contre lui... Et encore, si cela me plaisait...

RODOLPHE.

Ce ne seraient pas les conjurés qui vous manqueraient.

AUGUSTA, le regardant tendrement.

Vous croyez... c'est gentil ce que vous dites là... et il me semble presque que je ne vous en veux plus.

Même air que le précédent.

Allons, monsieur, embrassez-moi,
Pour me donner plus de courage.
Eh bien !... vous refusez, je croi ?

RODOLPHE.

Un baiser ! ce serait dommage.
C'est en vain que je m'en défends,
(A part.)
Elle est si bonne et si gentille...
C'est à mon oncle, je le prends,
(L'embrassant.)
Ça ne sort pas de la famille.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, apportant un carton.

HENRIETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que je vois !

AUGUSTA, à part.

Ma couturière... (Haut.) Ce que c'est aussi, mademoiselle, que de se faire attendre comme vous le faites !

HENRIETTE.

Je vous demande pardon... j'avais fini votre robe que voici.

AUGUSTA.

Qu'on la porte chez moi... je n'y retourne pas... j'ai autre chose à faire... adieu, petite... (Bas à Rodolphe.) Adieu, monsieur, à ce soir... je vais faire mes invitations pour le souper et pour la conspiration. (Elle sort.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE, après un moment de silence.

Eh bien ! Henriette... qu'as-tu donc ? comme tu me regardes !

HENRIETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi ? Je venais pour vous parler... pour vous dire que je suis encore toute tremblante... ce que j'ai vu là, tout à l'heure...

RODOLPHE, étonné.

Quoi donc ?

HENRIETTE.

Vous ne l'embrassiez peut-être pas ?...

RODOLPHE.

Ce n'est que cela... sois tranquille, ce n'est rien.

HENRIETTE.

Comment, ce n'est rien... Une personne que vous ne connaissez pas !

RODOLPHE.

Si vraiment.

HENRIETTE.

Vous la connaissez !... c'est encore pis... et si elle vous dénonce... si elle vous trahit.

RODOLPHE.

Justement... c'était pour l'engager au silence.

HENRIETTE.

Ah ! c'était pour cela ?... c'est différent... mais vous n'auriez pas pu trouver un autre moyen ?

RODOLPHE.

Celui-là, je l'atteste, est sans conséquence... Mais ce que tu voulais me dire.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! elle me l'avait fait oublier !... et cependant c'est bien important... Tout à l'heure, au magasin, où j'étais à travailler à cette maudite robe, est entré un domestique, un nègre... une livrée vert-olive et or.

RODOLPHE.

C'est Yago.

HENRIETTE.

Il n'a voulu parler qu'à moi en particulier... « Mademoiselle,
« m'a-t-il dit à voix basse, il y a ici un jeune homme caché...
« Ne craignez rien, nous sommes ses amis... mais il est néces-
« saire que celui qui m'envoie, que son protecteur puisse le
« voir un instant, sans témoins... et surtout sans être aperçu...
« donnez-m'en les moyens. »

RODOLPHE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Eh bien, alors tout émue, je lui ai dit : « Monsieur, si vous
« me répondez que ce n'est pas pour lui faire du mal, la per-

« sonne n'a qu'à entrer, rue des Étudiants... la première allée « à droite; montez au second... une porte grise, dont voici la « clef... c'est là qu'est monsieur Rodolphe. » — Il a pris la clef et a disparu, en disant : « Dans un instant on sera près de lui. »

RODOLPHE.

Il serait vrai... je vais donc connaître enfin cet homme généreux à qui je dois tout, et que je n'ai pu encore remercier !

HENRIETTE.

Écoutez... j'entends une clef dans la serrure.

RODOLPHE.

C'est lui.

AIR *du Partage de la richesse.*

Ah ! par égard, mon aimable Henriette,
Laisse-moi seul... il faut être discret.

HENRIETTE.

Oh ! malgré moi tout cela m'inquiète.
Adieu, je sors, puisque c'est un secret.
J'ai toujours respecté les vôtres ;
Mais dépêchez-vous, s'il vous plaît.
Tous les moments où je vous laisse à d'autres
Sont autant de vols qu'on me fait.

(Elle sort par la porte du fond, et au moment où elle la ferme, la petite porte à gauche s'ouvre, et Amélie paraît.)

SCÈNE XI.

RODOLPHE, AMÉLIE.

RODOLPHE.

Ciel ! une femme !... et une femme charmante !

AMÉLIE, avec émotion.

Je conçois, monsieur, que ma vue doive vous étonner ; et quelque singulière que vous paraisse une semblable démarche, ne vous hâtez pas de la blâmer ; car je n'avais peut-être que ce moyen de vous sauver.

RODOLPHE.

Quoi! c'est vous, madame, dont la généreuse protection a daigné veiller sur moi?

AMÉLIE.

AIR *du Vaudeville de la Somnambule.*

La liberté trompait votre courage.
Vous vous perdiez... je protégeai vos pas.
Dans vos projets, du moins, soyez plus sage,
Oubliez-les.

RODOLPHE.

Ah! ne le croyez pas.
A la patrie il faut rester fidèle:
Et, je le sens, mon bonheur le plus doux,
Après celui de me perdre pour elle,
Serait d'être sauvé par vous.

Que je sache du moins à qui je dois tant de bienfaits.

AMÉLIE.

Vraiment, vous ne me connaissez pas... vous ne savez pas qui je suis?.

RODOLPHE, la regardant.

Non, madame.

AMÉLIE.

Ah! tant mieux!

RODOLPHE.

Et pourquoi, de grâce?

AMÉLIE.

Cela me rassure... il me semble que je respire plus librement... et maintenant, je vous crains moins.

RODOLPHE.

Et que pouvez-vous craindre auprès de quelqu'un qui vous est dévoué?... qui donnerait sa vie pour vous?... Daignez vous fier à mon honneur... daignez me dire en quoi j'ai pu mériter l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon sort?

AMÉLIE.

Et si je n'avais fait que mon devoir... si je n'avais fait qu'acquitter envers vous une ancienne dette!

RODOLPHE.

Et comment cela?

AMÉLIE.

Ne vous souvient-il plus de l'hiver dernier, du bal de l'ambassadeur d'Angleterre? Victime d'une méprise, j'allais être insultée...

RODOLPHE.

Quoi! vous étiez ce domino que l'on prenait pour la comtesse d'Arezzo, pour la maîtresse du prince?... Et dans son erreur, le baron de Wilfrid, et quelques-uns de ses amis, se permettaient les mots les plus piquants...

AMÉLIE.

Vous seul avez pris ma défense : « Et quand ce serait elle, « vous êtes-vous écrié, il suffit qu'elle soit femme, pour que « je devienne son chevalier. » Et, me frayant un passage, vous m'avez reconduite jusqu'à ma voiture... et seulement alors, à mes armes et à ma livrée, ils ont reconnu leur méprise.

RODOLPHE.

Et l'aventure en a fini là.

AMÉLIE.

Du tout; je suis mieux informée... Le lendemain, le baron et ses amis ont continué à vous plaisanter, à vous appeler le défenseur de la comtesse... et justement indigné d'un soupçon pareil, vous avez eu la bonté de vous fâcher, et de vous battre pour une femme que vous ne connaissiez pas, à propos d'une autre que vous détestez.

RODOLPHE.

La détester!... je ne l'aime pas, c'est vrai... mais cela ne m'empêche pas de lui rendre justice... De toute cette cour frivole qui nous gouverne, c'est la seule qui ait quelque noblesse, quelque fierté dans l'âme.

AMÉLIE.

Enfin, je suis votre obligée pour les périls auxquels, sans le vouloir, je vous ai exposé... J'avais cru reconnaître ce service,

en vous protégeant contre vos ennemis, et en vous offrant chez moi un asile que j'avais tâché de rendre agréable... votre brusque départ m'a prouvé qu'il n'en était pas ainsi, que je m'étais trompée... et avant de vous offrir de nouveau ou mon aide ou ma protection, il m'a semblé qu'il fallait vous demander votre avis... autrement, ce serait porter atteinte à cette liberté dont vous êtes un des plus ardents défenseurs, et qui, respectant les droits de tous, ne permet pas de rendre les gens heureux... malgré eux.

RODOLPHE.

Ah! je ne demande qu'une faveur... c'est de connaître ma bienfaitrice... ne refusez pas ma prière.

AMÉLIE.

C'est jouer de malheur; car c'est la seule que je ne puisse accueillir... mais à quoi bon connaître ses amis?... on en est sûr... ce sont ses ennemis qu'il faut connaître, pour s'en défendre... et même au sein de votre famille, vous en avez... Né d'illustres parents, qui ne sont rien que par leur noblesse, ils ne vous pardonneront pas de vouloir vous élever au-dessus d'eux, par votre mérite... de ne jamais paraître à la cour... jamais!... Vous voyez, monsieur que je n'ignore rien de ce qui vous concerne.

RODOLPHE.

Quoi! madame?...

AMÉLIE.

Je sais que, jeune, étourdi, et trop généreux, peut-être, vous avez dissipé en peu de mois un riche patrimoine... c'est ce qu'on peut excuser... l'or et la jeunesse ne sont faits que pour être dépensés... Ce que je blâmerais peut-être, ce sont ces idées exaltées, romanesques, qui vous ont jeté à la tête d'un parti qui rêve l'indépendance... Et maintenant, poursuivi, exilé, que voulez-vous faire?... quels sont vos desseins?

RODOLPHE.

De ne point me rebuter, et de continuer... ce que nous demandons, nous l'obtiendrons.

AIR *des Frères de lait.*

De tous côtés les peuples sont en armes,
Les rois partout ont besoin d'un abri...
La liberté qui cause leurs alarmes
De leur couronne est le plus ferme appui.
Tel, en voyant l'aiguille tutélaire
Par qui la foudre est facile à braver,
L'ignorant craint d'attirer le tonnerre,
Le sage sait qu'elle en doit préserver.

Alors, et quand j'aurai assuré le bonheur de ma patrie, je penserai au mien... que je rencontre la femme de mon choix, celle qui m'aimera d'un amour véritable; et dans quelque situation qu'elle fût placée, rien ne m'empêchera d'être à elle... ni l'orgueil du rang... ni les préjugés...

AMÉLIE.

Que dites-vous?

RODOLPHE.

Ce que je pense... et ce que je suis décidé à faire.

AMÉLIE.

Il serait vrai!... vous auriez un pareil courage?

RODOLPHE.

Le courage d'être heureux?... oui, sans doute.

AMÉLIE.

C'est bien; je vous approuve... vous voyez donc bien que j'avais raison, que mon amitié avait deviné juste en vous choisissant... oui, regardez-moi comme votre conseil, votre guide, votre amie... je veux l'être, je le serai toujours... Parlez, Rodolphe, que puis-je faire pour vous?... je vous offre ma protection, mon crédit, quel qu'il soit.

RODOLPHE.

Eh bien! employez ce pouvoir dont j'ai déjà ressenti les effets... non pour moi, mais pour mes amis... Il en est qui n'ont pu, comme moi, échapper aux poursuites, et qui dans ce moment gémissent en prison.

AMÉLIE.

Les délivrer tous serait difficile; mais du moins quelques-uns.

RODOLPHE.

Ah! madame.

AMÉLIE.

Peut-être un mot de moi écrit au grand bailli... essayons toujours... Puis-je écrire?

RODOLPHE, regardant autour de lui, et n'apercevant ni plumes ni encre, lui montre le cabinet à droite.

Là, dans ce cabinet, où j'étais tout à l'heure...

AMÉLIE.

C'est très-bien... attendez-moi... je reviens. (Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE XII.

RODOLPHE, puis HENRIETTE.

RODOLPHE.

Je ne puis y croire encore... C'est comme une fée bienfaisante, à qui rien n'est impossible... Henriette...

HENRIETTE, accourant.

Ah! mon ami, si vous saviez; quelle nouvelle!... quel bonheur!

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE.

Ce matin sont venus ici deux inconnus, deux grands seigneurs, à ce qu'il paraît... et je reçois à l'instant une lettre de l'un d'eux, où, comme fille d'un ancien officier, l'on me propose d'être demoiselle d'honneur de la duchesse douairière, la princesse Ulrique, la tante de notre souverain.

RODOLPHE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie?

HENRIETTE.

On ajoute que, tout à l'heure, un conseiller de son altesse, un chambellan viendra me prendre dans une voiture du prince; et que j'aie à me tenir prête.

RODOLPHE.

Et une pareille offre pourrait vous éblouir?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas?... c'est si gentil! et puis c'est honorable.

RODOLPHE.

Honorable!... Ne voyez-vous pas que c'est un piége?... que quelque grand personnage qui a daigné jeter les yeux sur vous se sert de ce prétexte pour vous attirer à la cour?

HENRIETTE.

Et l'on croit que je pourrais accepter?... Non, Rodolphe... Qu'il vienne, ce chambellan, et devant lui, devant tout le monde, je dirai que, pauvre et malheureuse, je vous préfère à tous; et que je vous aime, parce que vous m'êtes fidèle. (Apercevant Amélie qui sort du cabinet.) Ah! mon Dieu!... encore une femme ici!... et une nouvelle?... et pourquoi donc, Rodolphe?

RODOLPHE.

Silence.

HENRIETTE, se tenant contre lui.

Pourquoi donc est-elle aussi belle?

RODOLPHE.

Taisez-vous, de grâce.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, RODOLPHE, HENRIETTE.

AMÉLIE, tenant un papier à la main.

Tenez, je crois que ce mot suffira... et dès aujourd'hui, Rodolphe, vous pouvez l'envoyer.

HENRIETTE.

Rodolphe... c'est sans façon.

AMÉLIE.

Quelle est cette jeune fille?

RODOLPHE.

Une personne qui m'avait donné asile.

AMÉLIE, passant près d'Henriette.

C'est fort bien, mon enfant... Consentez à le cacher encore vingt-quatre heures, c'est tout ce que je vous demande... c'est le temps qui m'est nécessaire pour agir en sa faveur.

HENRIETTE.

Vous, madame?

AMÉLIE.

Une telle générosité ne sera point sans récompense.

HENRIETTE, avec émotion.

Et d'où vient, madame, l'intérêt que vous prenez à lui?

RODOLPHE.

Que dit-elle?

HENRIETTE.

Non, non, je ne m'abuse point.

AIR : *Vaudeville du Colonel.*

Oui, je comprends ce trouble, ce langage :
Ce que j'éprouve ici, vous l'éprouvez :
Pour le sauver vous avez mon courage,
Et ses secrets, enfin, vous les savez.
Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'âme.

AMÉLIE.

Près d'une amie?...

HENRIETTE.

Impossible, entre nous :
Vous lui montrez trop d'amitié, madame,
Pour que j'en aie ici pour vous.

RODOLPHE.

On vient, taisez-vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AUGUSTA.

AUGUSTA, vivement.

C'est moi que vous revoyez... Me voici, mon ami.

HENRIETTE, à part.

Son ami!... Et elle aussi... Encore une!...

AUGUSTA.

Je crains qu'on ne se doute de quelque chose... tout le quartier est surveillé par des affidés de la police... par des agents de la comtesse d'Arezzo... et si elle se mêle de découvrir notre retraite... (Apercevant Amélie.) Ah! mon Dieu! (A demi-voix à Rodolphe.) Vous êtes perdu, et nous aussi.

HENRIETTE, à gauche, bas à Augusta.

Est-ce que vous connaissez madame?

AUGUSTA.

Certainement.

HENRIETTE, de même.

C'est une de vos camarades?

AUGUSTA.

A peu près... dans un autre genre. (Haut.) Mais cela m'est égal; je ne crains rien, et puisque c'est connu... Eh bien! oui,.. je suis de la conspiration... Du moins, je devais l'avoir ce soir à souper... et quoi qu'il arrive, je partagerai le sort de Rodolphe, parce que je l'aime... je n'aime que lui.

HENRIETTE, passant près de Rodolphe.

Vous l'entendez... Celle-là, du moins, en convient.

AUGUSTA.

Moi! je ne m'en suis jamais cachée; au contraire... et je le dirai à tout le monde.

LE SURINTENDANT, en dehors.

Que la voiture reste devant la porte.

AUGUSTA, troublée.

Le surintendant.

AMÉLIE.

Le comte de Hartz !

RODOLPHE.

Mon oncle !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE SURINTENDANT.

(Amélie est à gauche du spectateur, après elle Rodolphe ; Henriette et Augusta sont à l'extrémité à droite.)

LE SURINTENDANT, à la cantonade.

Vous autres, suivez-moi. (Entrent quatre domestiques à la livrée du Grand-Duc ; ils restent au fond du théâtre. Le Surintendant s'avançant près d'Henriette.) Je viens, ma belle enfant, fidèle aux ordres du prince, vous conduire près de son auguste tante, la princesse Ulrique !

TOUS.

Qu'entends-je !

LE SURINTENDANT.

La voiture est en bas, partons vite.

RODOLPHE.

Partir !

LE SURINTENDANT, apercevant Rodolphe.

AIR *de Turenne.*

Que vois-je !... doublement coupable,
Vous osez paraître en ces lieux,
Sous un déguisement semblable...
Monsieur, que diraient vos aïeux ?

RODOLPHE, bas.

Silence !... ne parlez pas d'eux.
(L'amenant sur le bord du théâtre.)
Qu'ils n'entendent point, au contraire.
Ils rougiraient trop en voyant
Ici leur noble descendant
Remplir un pareil ministère.

(Entrent plusieurs ouvrières d'Henriette.)

LE SURINTENDANT.

Monsieur, vous oubliez que vous êtes mon neveu.

HENRIETTE.

Son neveu! lui!... un grand seigneur!

FINALE.

AIR : *Il ne peut s'en défendre* (du DIEU ET LA BAYADÈRE).

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT.

Il n'est plus temps de feindre,
Lui-même est devant vous;
Il a raison de craindre
Mon trop juste courroux.

RODOLPHE.

Il n'est plus temps de feindre;
Mais calmez ce courroux;
Daignez plutôt me plaindre,
Car je n'aime que vous.

AUGUSTA.

Il n'est plus temps de feindre,
Il se livre à leurs coups;
De son oncle il doit craindre
Le trop juste courroux.

AMÉLIE, montrant le Surintendant.

A ses yeux comment feindre?
S'il se peut, cachons-nous:
Contre moi je dois craindre
Sa haine et son courroux.

HENRIETTE.

A ce point oser feindre
Et nous abuser tous!
De mon cœur il doit craindre
Le trop juste courroux.

HENRIETTE, à Rodolphe.

De toutes les façons ainsi vous m'abusiez!

LE SURINTENDANT.

Que dit-elle ?

HENRIETTE, montrant Augusta.

A l'instant il était à ses pieds.

AUGUSTA, s'en défendant.

Qui, moi ?

HENRIETTE.

Vous l'avez dit : oui, votre cœur l'adore!

LE SURINTENDANT, à Augusta, avec colère.

Eh quoi ! perfide!

HENRIETTE, montrant Amélie.

Oh ! ce n'est rien encore.

Madame aussi.

LE SURINTENDANT.

Comtesse d'Arezzo,

C'est vous que j'aperçois.

TOUS.

Comtesse d'Arezzo.

HENRIETTE.

Ah ! de sa perfidie encore un trait nouveau.

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, à Augusta.

Il n'est plus temps de feindre,
Redoutez mon courroux ;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

RODOLPHE.

J'ignorais sans rien feindre
Qu'elle fût près de nous ;
Daignez plutôt me plaindre,
Et calmez ce courroux.

AUGUSTA, au Surintendant.

Il n'est plus temps de feindre,
Je le préfère à vous ;

Et je n'ai rien à craindre
De vos transports jaloux.

HENRIETTE, regardant Rodolphe.

A ce point oser feindre !
Avec des traits si doux,
De mon cœur il doit craindre
La haine et le courroux.

AMÉLIE, montrant le Surintendant.

Il n'est plus temps de feindre ;
Mais, déjouant ses coups,
Ils ne pourront m'atteindre,
Je brave son courroux.

HENRIETTE, s'avançant au milieu du théâtre, et s'adressant à Rodolphe.
(A part.)

Adieu ! tout est fini ! Je n'y pourrai survivre.
(Haut.)
Mais pour me venger d'elle, de lui, d'eux tous,
(Au Surintendant.)
Monsieur, je suis prête à vous suivre.

RODOLPHE, s'élançant au-devant d'elle.

O ciel, y pensez-vous !

HENRIETTE.

Laissez-moi, je vous hais.

RODOLPHE.

Et vous croyez peut-être
Que je pourrai souffrir...

LE SURINTENDANT, passant auprès de Rodolphe.

Il le faut, ou sinon
De votre liberté, de vos jours je suis maître.
J'en ai l'ordre, et je puis vous conduire en prison ;
Sachez mériter ma clémence.

RODOLPHE.

Qui, moi?

AMÉLIE, s'approchant de lui, et bas.

De la prudence.
Modérez-vous,
Rien n'est perdu, car je veille sur vous.

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, à Henriette.

Vous n'avez rien à craindre
De ses transports jaloux;
Rien ne peut vous atteindre...
Oui, venez, suivez-nous.

RODOLPHE.

Je saurai vous atteindre,
Redoutez mon courroux ;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

AUGUSTA.

Il est prudent de feindre,
De grâce, taisez-vous ;
Car nous avons à craindre
Sa haine et son courroux.

AMÉLIE.

Il est prudent de feindre,
De grâce, calmez-vous ;
Vous n'avez rien à craindre,
Car je suis près de vous.

HENRIETTE, au Surintendant.

Non, je ne puis contraindre
Ma haine et mon courroux ;
Il n'est plus temps de feindre,
Et je pars avec vous.

LE CHOEUR.

Non, rien ne peut l'atteindre,
Ni haine ni courroux.
Elle n'a rien à craindre,
Elle vient avec nous.

(Le Surintendant offre la main à Henriette et l'emmène avec lui.)

ACTE SECOND

Le palais du Grand-Duc.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Vous ici, dans le palais du grand-duc! Songez-vous aux dangers que vous courez?

RODOLPHE.

Peu m'importe.

AUGUSTA.

Et si, comme votre oncle vous l'a promis, il vous faisait arrêter?

RODOLPHE.

Peu m'importe, vous dis-je... je l'attends ici pour la voir... pour lui parler...

AUGUSTA.

Ah! perfide! jamais vous ne m'avez aimée ainsi!

RODOLPHE.

C'est que jamais on n'a été plus malheureux.

AUGUSTA.

Et en quoi donc?... Une perspective superbe!... on n'arrive ici que par les femmes, par les favorites... et vous êtes aimé de l'ancienne et de la nouvelle... Vous avez pour vous le passé et le présent; et vous êtes inquiet de l'avenir?...

RODOLPHE.

Oui, je ne vis plus... je ne puis rester en place... je viens, grâce à la comtesse, de délivrer mes amis; et si je ne rougissais d'employer leurs secours dans une cause qui m'est personnelle, je crois que je viendrais ici avec eux...

AUGUSTA.

Exciter une révolte... une sédition... avec ça que le peuple ne demande pas mieux... Y pensez-vous?

RODOLPHE.

Ah! vous avez raison! mais, cependant, Henriette!... Conseillez-moi, quel parti prendre?

AUGUSTA.

Je n'en connais qu'un immanquable, et pas très-difficile, que j'ai souvent employé.

RODOLPHE.

Et lequel?

AUGUSTA.

C'est de l'oublier.

RODOLPHE.

Jamais!

AUGUSTA.

J'ai bien oublié votre oncle... un surintendant?... une belle place dont je suis déjà toute consolée... il y a tant d'aspirants!... non que j'y tienne; car je ne me déciderai pour personne; à moins que ce ne soit pour lord Coburn, l'ambassadeur d'Angleterre: son crédit peut vous être utile, et dans cette occasion il peut nous seconder.

RODOLPHE.

Lui! l'ambassadeur?

AUGUSTA.

Vous n'êtes donc pas au fait?... L'Angleterre, qui est bien avec la comtesse d'Arezzo, veut que les choses restent comme elles sont... C'est la Russie et la Prusse qui désirent un changement.

RODOLPHE.

Un changement de maîtresse?

AUGUSTA.

Oui, sans doute.

RODOLPHE.

Et le corps diplomatique se mêle de cela?

AUGUSTA.

Certainement... Dans un gouvernement absolu, c'est ce qu'il y a de plus important : la maîtresse et le confesseur... Dès qu'on les a, on a tout... Ce n'est pas comme dans les pays où il y a des chambres, des parlements... Il n'y a pas moyen... cela fait trop de monde à gagner.

RODOLPHE.

Et qui vous a rendue si forte en politique?

AUGUSTA.

Lord Coburn, qui venait souvent chez moi, sous le règne même de votre oncle... Fiez-vous à nous... De la cabale, de l'intrigue... je me croirai au théâtre !... Il ne s'agit que de s'opposer...

RODOLPHE.

A ce qu'Henriette devienne favorite.

AUGUSTA.

C'est une débutante qu'il faut empêcher de paraître... Eh bien ! pour cela, monsieur, il faut s'adresser au chef d'emploi... homme ou femme... ce sont toujours eux qui ont intérêt à empêcher les débuts... C'est donc avec la comtesse d'Arezzo que vous devez vous entendre... Croyez-vous qu'elle se laisse enlever un poste aussi brillant, et que, depuis cinq ans, elle occupe avec... honneur ?

RODOLPHE.

Mais, comment parvenir jusqu'à la comtesse ?

AUGUSTA, le menant près de la table.

Demandez-lui un instant d'entretien... deux lignes, qu'il me sera facile de lui remettre. (Rodolphe écrit ; Augusta, debout auprès de lui, continue.) Car je suis au palais pour toute la journée... Je chante ce matin à la chapelle, et ce soir, au concert : et, pour tout cela, je n'ai que vingt mille écus... c'est une horreur !... Aussi je comptais bien être augmentée, sans la perte que j'ai faite du surintendant. (A Rodolphe.) Est-ce fini ?

RODOLPHE, lui donnant le papier.

Voyez vous-même si c'est bien.

AUGUSTA, le lisant.

Pas mal... Peut-être un peu trop de respect; car elle vous adore aussi, cette femme-là... et je suis bien sûre que, si vous vouliez... (Rodolphe se lève.) Du tout, du tout... Me préserve le ciel de vous donner de tels conseils !... (Ils viennent sur le devant du théâtre.) Car il y aurait peut-être un moyen de tout simplifier.

RODOLPHE.

Et lequel ?

AUGUSTA.

Ce serait de laisser là vos deux inclinations, la grisette et la grande dame... et de partir sur-le-champ avec moi.

RODOLPHE.

Que dites-vous ?

AUGUSTA.

Acceptez; et j'abandonne tout... je sacrifie tout... ma position, mes avantages, et tous mes engagements... même ceux du théâtre.

RODOLPHE.

Moi ! vouloir vous ruiner !...

AUGUSTA.

Ingrat !... vous ne m'aimez pas assez pour cela... (Pleurant.) Moi, je n'aurais pas hésité un instant !... le ciel m'en est témoin !... Mais voilà que je m'attendris... et c'est si bête !...

Air : *Faut l'oublier.*

Plus de chagrin, plus de tristesse,
Pour vous je m'immole aujourd'hui;
Quoi qu'il arrive, mon ami,
Vous me retrouverez sans cesse.
Goûtez ailleurs un sort plus doux;
Par mon crédit, par ma puissance,
D'une autre devenez l'époux...
Moi, je vous jure une constance } *bis.*
Que je n'exige pas de vous. }

Partez, car voici le prince et votre oncle..... Je me charge de votre lettre... et dans une demi-heure, ici... revenez... vous aurez la réponse. (Rodolphe sort par le fond. Augusta reste au fond à droite, pendant que le Grand-Duc et le Surintendant font leur entrée par la gauche.)

SCÈNE II.

AUGUSTA, au fond; LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

LE GRAND-DUC, des papiers à la main.

Allons, encore des affaires d'État... des papiers à parcourir!

LE SURINTENDANT.

Quelques réponses à donner vous-même.

LE GRAND-DUC, apercevant Augusta.

Ah! c'est vous, signora?... Vous savez que ce soir nous avons concert?

LE SURINTENDANT, passant auprès d'Augusta et lui montrant un papier.

Et voici les morceaux que vous chanterez, indiqués dans ce programme.

LE GRAND-DUC, allant s'asseoir à la table, et lisant les papiers.

Et surtout n'oubliez pas des romances... des airs tendres... qui puissent faire impression...

LE SURINTENDANT.

Sur une jeune personne.

AUGUSTA, à part.

Décidément, c'est elle qui l'emporte... Chanter devant une couturière!

LE SURINTENDANT.

Vous avez entendu.

AUGUSTA, à demi-voix.

C'est impossible aujourd'hui... je suis enrhumée.

LE SURINTENDANT, de même.

C'est une fable... vous ne l'êtes pas.

AUGUSTA, de même.

Je le serai ce soir... j'ai du monde à souper... l'ambassadeur d'Angleterre.

LE SURINTENDANT.

Il est donc vrai !... je m'en suis toujours douté... Perfide !

LE GRAND-DUC.

Qu'est-ce donc ?

LE SURINTENDANT.

Rien... je faisais observer à mademoiselle, qui se dit indisposée, que toute la cour compte sur un concert.

AUGUSTA, au Surintendant, à demi-voix.

Elle s'en passera.

LE SURINTENDANT, de même.

Et le prince qui le veut.

AUGUSTA, de même.

Eh bien! moi, je ne le veux pas.

LE SURINTENDANT.

Craignez sa colère et la mienne.

AUGUSTA.

Et qu'est-ce que vous pouvez me faire ?

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Pour élever au premier rang
Des gens du talent le plus mince,
D'un sot pour faire un chambellan,
Il ne faut qu'un ordre du prince.
Mais nous autres, c'est différent,
C'est moins facile qu'on ne pense...
Des chanteurs... des gens à talent
Ne se font pas par ordonnance.

LE GRAND-DUC.

Eh bien ! est-ce arrangé ?

LE SURINTENDANT.

Non, mon prince.

LE GRAND-DUC.

C'est fâcheux.

LE SURINTENDANT, au Grand-Duc.

Ce ne sera rien... laissez donc... (Elevant la voix.) Alors il faudra faire débuter cette cantatrice italienne qui a une si belle voix, un si beau talent... et qu'on empêchait de débuter... Elle paraîtra dès demain... dès ce soir.

AUGUSTA, en colère, à demi-voix.

Si vous étiez capable d'une trahison pareille...

LE SURINTENDANT.

Ce sera.

AUGUSTA.

C'est ce que nous verrons... et d'ici là peut-être, et vous et vos protégées...

LE SURINTENDANT.

C'est bien... c'est bien...

AUGUSTA.

Oh! je n'ai plus rien à ménager!... (A part.) Je cours chez l'ambassadeur... Faire débuter quelqu'un dans mon emploi!...

AIR *du Carnaval.*

Courons! il faut que la comtesse apprenne
Tout ce qui vient ici de se passer;
On la menace, et ma cause est la sienne,
Car toutes deux on veut nous remplacer.
Oui, nous avons, en cette circonstance,
Des droits égaux qu'elle défendra bien;
Et d'autant mieux que son emploi, je pense,
Est plus facile à doubler que le mien.

(Au Surintendant.) Adieu, mon cher surintendant... vous n'en êtes pas encore où vous voulez, et comme, avant tout, il faut de la

franchise, je vous prie de me regarder comme votre ennemie intime et mortelle.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE SURINTENDANT, LE GRAND-DUC.

LE SURINTENDANT, à part, après qu'Augusta est partie.

Elle chantera... (Au Grand-Duc.) Elle chantera.

LE GRAND-DUC.

Je comprends... Ah! vous êtes un habile homme, un fin diplomate... (Il se lève.) Dites-moi, il y a donc une cantatrice italienne?... Il faut que nous en parlions, ainsi que du bal, du concert auquel je compte assister.

LE SURINTENDANT.

Quoi! vous daigneriez...

LE GRAND-DUC.

Je veux tout voir et tout entendre par moi-même... je vous l'ai dit, je règne.

LE SURINTENDANT.

J'en vois la preuve... Ces papiers que vous venez de lire et de signer...

LE GRAND-DUC.

Mais oui... de signer!... Comme vous le disiez, je crois qu'il y a réellement moyen de se passer de la comtesse... il n'y a que l'ennui d'aller au conseil, où l'on m'attend... je ne pourrai jamais...

LE SURINTENDANT.

Et pourquoi donc?... Une demi-heure est sitôt passée... Vous êtes là devant une table ronde... Pendant que les ministres délibèrent, vous parlez de la chasse d'hier... du concert de ce soir... Pendant qu'ils vont aux voix, vous rêvez à vos amours, vous faites des dessins à la plume, et le lendemain la gazette de

la résidence dit : *Le prince a travaillé avec ses ministres*... cela fait toujours un très-bon effet.

LE GRAND-DUC.

Vous croyez?

LE SURINTENDANT.

Certainement... et tenez, voilà qui vous donnera du courage... La belle Henriette qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRIETTE, entrant par le fond à droite.

HENRIETTE, très-émue, à part.

Je ne me trompe pas... c'est lui, je l'ai vu... quelle imprudence !... (Apercevant le Grand-Duc.) Ah! le prince!

LE GRAND-DUC.

Qu'avez-vous donc, ma belle enfant? la princesse Ulrique, mon auguste tante, est enchantée de vous avoir près d'elle... et vous, n'êtes-vous pas satisfaite des égards dont on vous environne?

HENRIETTE.

Ah! monseigneur, tout ce monde empressé à me complaire, à prévenir mes moindres désirs...

LE GRAND-DUC.

Ce sont les seuls moyens que je veux employer pour vous retenir près de nous... j'attendrai tout du temps et de mes soins... Est-il ici quelques vœux que vous puissiez former?

HENRIETTE.

Je ne veux rien, monseigneur; rien pour moi... mais si j'osais...

LE GRAND-DUC.

Eh bien! je crois vraiment qu'elle n'ose demander... parlez.

AIR : *O bords heureux du Gange* (de LA BAYADÈRE).

PREMIER COUPLET.

HENRIETTE.

C'est qu'il est une grâce...

LE GRAND-DUC.

Quelle est donc cette grâce...

HENRIETTE.

Que je veux implorer.

LE GRAND-DUC.

Qu'elle veut implorer?

HENRIETTE.

Mais c'est par trop d'audace.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est point de l'audace.

HENRIETTE.

Daignez me rassurer.

LE GRAND-DUC.

Daignez vous rassurer.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander.

LE GRAND-DUC.

A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder ;
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.

Tout ce que je désire...

LE GRAND-DUC.

Tout ce qu'elle désire...

HENRIETTE.

Le seul vœu de mon cœur...

LE GRAND-DUC.

Le seul vœu de son cœur...

HENRIETTE.

Je consens à le dire...

LE GRAND-DUC.

Elle veut bien le dire...

HENRIETTE.

A vous seul, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

A moi seul... quel bonheur !

(Il fait signe au Surintendant de s'éloigner.)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander.

LE GRAND-DUC.

A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder,
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

LE GRAND-DUC.

Eh bien, donc ?

HENRIETTE.

J'ai appris (montrant le Surintendant) que vous aviez condamné le neveu de monsieur.

LE GRAND-DUC.

Le comte Rodolphe !...

HENRIETTE.

Et je voudrais bien qu'il fût libre, qu'il eût sa grâce.

LE GRAND-DUC.

Je comprends... c'est son oncle qui, dans sa fierté républicaine et farouche, ne voulant pas demander lui-même, a compté sur votre crédit, et vous a priée... allons, convenez-en.

HENRIETTE, baissant les yeux, et hésitant.

Oui, monseigneur... (A part.) Mon Dieu, je trompe déjà... je fais comme lui!... mais c'est pour le sauver.

LE GRAND-DUC, après l'avoir regardée.

C'est bien... je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez au surintendant et à sa famille.

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Venez, mon cher surintendant,
Et saluez mademoiselle
Qui se rappelle en ce moment
Ce que vous avez fait pour elle.
Je vois qu'elle veut, en ce jour
Vous prouver sa reconnaissance.

(Il va à la table et signe un papier.)

LE SURINTENDANT.

Sa reconnaissance!... à la cour!
Ah! l'on voit bien qu'elle commence.

LE GRAND-DUC, donnant le papier à Henriette.

J'accorde.

HENRIETTE, lui prenant la main.

Ah! monseigneur!...

LE GRAND-DUC, au Surintendant.

Elle est charmante!... et décidément il faut renoncer à la comtesse.

LE SURINTENDANT.

Je triomphe!

LE GRAND-DUC.

Le terrible est de lui annoncer, de lui apprendre moi-même...

LE SURINTENDANT.

Eh bien ! je m'en charge... votre intérêt avant tout.

LE GRAND-DUC.

Soit... nous allons arranger cela au conseil... Adieu, mon cher comte, je vous estime, je vous aime.

LE SURINTENDANT.

Parbleu ! vous y êtes bien forcé.

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LE SURINTENDANT.

Parce que je vous défie de trouver dans tous vos États quelqu'un qui vous aime plus que moi.

LE GRAND-DUC.

Il faut vraiment que je sois bien bon pour ne pas me fâcher... mais aujourd'hui, je suis trop heureux... Adieu, belle Henriette, je reviens bientôt... Allons au conseil. (Passant près du Surintendant.) Adieu, misanthrope.

LE SURINTENDANT, brusquement.

Je suis fait ainsi... la vérité avant tout.

SCENE V.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT.

Que je vous remercie de lui avoir parlé en ma faveur... que lui avez-vous donc demandé ?

HENRIETTE.

Moi !... rien... vous le saurez.

LE SURINTENDANT.

Je n'insiste pas... mais en revanche, je vous promets que, quels que soient les partisans de la comtesse, demain elle n'en aura plus.

HENRIETTE.

Comment?

LE SURINTENDANT.

C'est qu'elle est congédiée aujourd'hui... et en vous laissant guider par les gens dont les intérêts sont liés aux vôtres...

HENRIETTE, qui n'a entendu que les derniers mots.

Vous êtes bien bon, et je vous remercie... Dites-moi alors...

LE SURINTENDANT.

Tout ce que vous voudrez...

HENRIETTE.

Savez-vous pourquoi le comte Rodolphe, votre neveu, était tout à l'heure ici?

LE SURINTENDANT.

Lui, en ces lieux!

HENRIETTE.

Je l'ai vu.

LE SURINTENDANT, avec dépit.

Mon neveu! il y venait pour la signora Augusta, avec qui il est d'intelligence.

HENRIETTE.

Vous croyez?

LE SURINTENDANT.

J'en suis sûr.

HENRIETTE.

Cette femme-là, je la déteste.

LE SURINTENDANT.

Et moi aussi... heureusement, et quoique le prince tienne beaucoup à son talent, il suffira d'un mot de vous pour la faire congédier.

HENRIETTE.

Un mot de moi?

LE SURINTENDANT.

Sans doute... Vous ne connaissez pas votre pouvoir... Dès que vous direz : « Je le veux! » chacun doit obéir... et il faut le dire souvent... le dire à tout le monde, ne fût-ce que pour prendre acte... pour vous installer souveraine dans l'opinion, et pour y habituer la cour, le peuple, et le prince lui-même...

habitude qui, à la longue, acquiert force de loi, et devient presque de la légitimité.

HENRIETTE, à part.

Je crois que c'est lui.

LE SURINTENDANT.

Tout ce qu'on vous demande, c'est la sévérité la plus absolue... l'indifférence la plus complète... n'éprouvez rien, n'aimez rien... et vous goûterez, au sein de la grandeur, le sort le plus heureux... On vient.

HENRIETTE.

Rodolphe!

SCÈNE VI.

RODOLPHE, entrant par la droite; HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT.

Mon neveu!

RODOLPHE, à part.

C'est Henriette.

LE SURINTENDANT.

Qui vous amène ici, monsieur?..... Et comment avez-vous l'audace de vous présenter dans le palais du prince?

HENRIETTE.

Il peut maintenant y paraître sans danger.

RODOLPHE.

Que dites-vous?

LE SURINTENDANT.

Et comment cela?

HENRIETTE, avec embarras.

C'est à lui que je désire l'apprendre.

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

Vous en êtes la maîtresse.

HENRIETTE, voyant que le Surintendant est encore là, continue avec embarras.

Oui; mais je voudrais lui parler... à lui.

LE SURINTENDANT, à demi-voix.

Y pensez-vous?... une pareille imprudence?... Si on vous surprenait... si on le savait même... ce serait nous compromettre tous.

HENRIETTE, timidement.

Enfin... je le veux.

LE SURINTENDANT.

Mais, madame...

HENRIETTE.

Vous m'avez dit vous-même qu'à ce mot tout devait m'obéir...

LE SURINTENDANT.

C'est vrai... mais...

HENRIETTE, avec résolution.

Je le veux.

LE SURINTENDANT.

C'est différent... je m'en vais... je vous laisse... (A part.) Heureusement que le prince est au conseil..... Que c'est utile qu'un prince aille au conseil!... Maudit neveu!..... (Rencontrant un regard d'Henriette.) Je sors... (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE.

A merveille!..... A peine arrivée en ce palais, je vois déjà que vous y commandez..... que mon oncle lui-même s'empresse de vous obéir, et de rendre hommage à votre crédit.

HENRIETTE.

Mon crédit n'est pas tel que vous le croyez; et probablement il doit peu durer... C'est pour cela que je me suis hâtée d'en faire usage.

AIR *du Suisse au régiment* (Musique de Mme DUCHAMBGE).

PREMIER COUPLET.

De ma grandeur nouvelle
Si je me sers ici,

C'est pour un infidèle
Que je crus mon ami.
De ma grandeur nouvelle
Je n'use que pour lui.
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Du sort qui le menace
Mon cœur avait frémi ;
J'ai demandé sa grâce,
Car il fut mon ami...
J'ai demandé sa grâce,
Regardez... la voici :
(Lui remettant le papier que le Prince lui a donné.)
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

RODOLPHE, qui a parcouru l'écrit.

Ma grâce, à moi!..... et au prix qu'on a pu y mettre, vous croyez que je l'accepterais... (Il déchire le papier.)

HENRIETTE.

Que faites-vous?

RODOLPHE.

Je repousse des bienfaits indignes de moi, et que vous auriez dû rougir de demander.

HENRIETTE.

Et pourquoi?

RODOLPHE.

C'est que vous ne le pouviez sans trahir vos serments.

HENRIETTE.

Et c'est vous qui osez me faire un pareil reproche!..... Qui de nous deux a commencé?... Deux maîtresses à la fois!... et sans me compter encore.

RODOLPHE.

Et si vous étiez dans l'erreur?... si les infidélités dont vous m'accusez n'avaient dépendu ni de moi ni de ma volonté?

HENRIETTE.

Quoi! la signora Augusta?...

RODOLPHE.

J'ai pu, j'en conviens, penser à elle autrefois.

HENRIETTE.

Et c'est déjà trop.

RODOLPHE.

Mais maintenant, je vous l'atteste, ni elle, ni aucune autre n'occupe mon cœur et ma pensée.

HENRIETTE.

Ah! si vous disiez vrai!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AUGUSTA.

AUGUSTA, entrant par le fond à droite.

Grâce au ciel, le voilà! (Venant auprès de Rodolphe.) Je vous cherchais!

HENRIETTE, bas à Rodolphe.

Vous l'entendez.

RODOLPHE, bas à Henriette.

Ce n'est pas ma faute.

AUGUSTA.

La comtesse d'Arezzo consent à vous accorder l'entretien secret que vous lui avez demandé!

HENRIETTE.

O ciel! un entretien secret!... Et c'est vous, monsieur, vous qui l'avez demandé!

RODOLPHE.

Permettez...

AUGUSTA.

Et pourquoi pas?... Une lettre charmante qu'il lui avait écrite, et qui m'a attendrie... Aussi la comtesse, qui n'est pas moins sensible que moi, consent à vous voir ici même... dans l'instant.

HENRIETTE.

Vous voyez donc que vous me trompiez encore.

AUGUSTA.

Et où est le mal?... vous le rendrez à monseigneur... Car je n'en reviens pas... cette petite fille! qui, hier encore, me prenait mesure!... Dieu sait maintenant quand j'aurai ma robe de bal.

HENRIETTE, avec colère.

AIR *de Oui et non.*

Madame, un langage pareil...

AUGUSTA.

Votre altesse ne peut l'entendre.

HENRIETTE.

Je n'ai pas besoin de conseil.

AUGUSTA.

Vous feriez pourtant bien d'en prendre.
A ce poste mettre un enfant
Sans expérience et sans grâces!
Tandis que moi... mais à présent,
Voilà comme on donne les places!

HENRIETTE, à Rodolphe.

Et me faire encore insulter par elle... Adieu, monsieur, tout est fini. (Elle veut sortir.)

RODOLPHE, cherchant à la retenir.

Henriette, écoutez-moi. (Henriette sort sans vouloir l'écouter, Rodolphe veut sortir avec elle.)

AUGUSTA, se mettant au-devant de Rodolphe et l'empêchant de sortir.

Y pensez-vous! Et la comtesse qui va venir, qui s'expose pour vous.

SCÈNE IX.

AUGUSTA, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Et pourquoi aussi me dire cela devant elle?

AUGUSTA.

Est-ce que j'ai besoin de me gêner? Est-ce que je dois des ménagements à elle, ou à sa nouvelle dignité?... Une petite bégueule qui fait sa fière. C'est bien le moins qu'elle soit malheureuse, qu'elle souffre à son tour... je ne fais pas autre chose, moi, ingrat, qui vous adore toujours!.. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai vu l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne conçoit rien à la comtesse. Indifférente sur sa position, elle ne fait rien pour déjouer les projets de ses ennemis, ou pour renverser sa rivale : il semble que cela ne la regarde pas... et elle se laisse enlever le cœur de Son Altesse... comme une personne enchantée de donner sa démission.

RODOLPHE.

Si cela lui convient.

AUGUSTA.

C'est possible!... mais ça ne convient pas à l'ambassadeur, qui a intérêt à ce qu'elle reste en place; et il me supplie d'employer mon influence sur vous... pour que vous agissiez auprès d'elle, afin qu'elle agisse à son tour... Enfin, c'est un ricochet diplomatique auquel je ne suis pas encore habituée... mais c'est égal, c'est amusant; et il faut que vous me promettiez de songer à vos intérêts et à ceux de mon ambassadeur.

RODOLPHE.

Quoi! vous voulez?

AUGUSTA.

AIR *d'Yelva.*

Il est si bon que, par reconnaissance,
Je me sens là, pour lui, du dévoûment.
Je l'ai juré, du moins, et ma constance...

RODOLPHE.

Votre constance...

AUGUSTA.

Eh oui! vraiment.
Toujours la même, et d'une douceur d'ange,
J'ai toujours fait, dans mes vœux assidus,

Mêmes serments... Ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.
Dans mes serments ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.

Mais songez aux vôtres ; car c'est la comtesse. (A la comtesse, qui entre par le fond.) Madame, voilà ce pauvre jeune homme, qui vous attend avec impatience... il tremblait que vous ne vinssiez pas... je vous laisse. (Elle fait des signes à Rodolphe pour l'encourager à parler à la comtesse ; puis elle sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, RODOLPHE.

LA COMTESSE.

Rodolphe... monsieur, vous demandez à me parler... je vous ai fait attendre peut-être.

RODOLPHE.

Pardon, madame... c'est trop de bonté... en ce moment surtout, que d'autres soins... d'autres intérêts...

LA COMTESSE.

Moi ! non... Je ne m'occupais que de vous... du danger qui vous menace.

RODOLPHE.

Et le vôtre, madame !... Disposez de mes jours, de mon bras... ils sont à vous... Je cours rejoindre mes amis... un mot d'eux peut soulever le peuple, qui n'attend qu'un signal.

LA COMTESSE.

Vos amis !

RODOLPHE.

Je vous réponds de leur dévouement comme du mien.

LA COMTESSE.

Comment ?... à quel titre ?

RODOLPHE.

Ils savent que si parfois un peu de liberté nous fut laissée, c'est

à vous, à vous seule que nous le devions... que vous fûtes leur protectrice... que récemment vous avez risqué votre faveur à défendre leur cause.

LA COMTESSE.

Vraiment! ah! que de bien vous me faites!... Et ces sentiments, vous les partagiez?... Écoutez-moi, Rodolphe... j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur, de justifier la confiance de vos amis, la vôtre... Lorsque vous me connaîtrez mieux, vous me plaindrez peut-être.

RODOLPHE.

Ah! madame!

LA COMTESSE.

Le rang où je suis placée, ces honneurs qui m'environnent, ce n'est pas moi qui les ai recherchés; on m'a condamnée à les subir... Issue d'une des premières familles de Naples, je fus mariée bien jeune encore au comte d'Arezzo, seigneur ambitieux, prodigue, et cachant ses vices sous les dehors les plus brillants... En peu d'années il eut dissipé au jeu et en folles dépenses, une partie de mon immense fortune, et pour sauver l'autre, que réclamaient ses créanciers, il quitta l'Italie... il m'arracha de la maison de mon père, que je ne devais plus revoir, de ma belle patrie, où j'avais été heureuse pendant quinze ans... (Regardant Rodolphe.) où je puis l'être encore...

RODOLPHE.

Madame...

LA COMTESSE.

Je le suivis en Allemagne... Il avait connu, je crois, votre grand-duc à Rome, au milieu des désordres de sa jeunesse : il les avait partagés... et comptant sur cette fraternité de plaisirs, il parut à la cour du prince, qui d'abord l'accueillit assez mal... Mais le jour où je fus présentée, mon mari rentra en grâce... Une charge nouvelle l'attacha à la personne de son nouveau maître, dont il redevint l'ami, le confident... Le trésor lui fut ouvert, les honneurs lui furent prodigués... et moi, fière d'un crédit dont, sans le vouloir, j'étais la cause, je vis bientôt les courtisans à mes pieds... le prince donnait l'exemple. Bientôt il se montra plus tendre, plus pressant... il demanda le prix de

ses bienfaits... Je vis alors le piége tendu sous mes pas ; et courant près de mon mari...

AIR *de Teniers.*

De ces projets qu'en tremblant je soupçonne,
Je l'avertis... Il rit de ma terreur ;
Je veux partir... De rester il m'ordonne,
Et chaque jour voit doubler sa faveur...
D'aucun affront son âme ne s'effraie,
Et je compris alors que pour gagner
Ces honneurs vils qu'avec l'honneur on paie,
Il n'avait plus que le mien à donner.

RODOLPHE.

Le lâche !

LA COMTESSE.

N'est-ce pas, Rodolphe ? il méritait ma haine, mon mépris... (Baissant les yeux.) Je le méprisai trop peut-être... Dès lors, je n'eus plus de rivales... je régnai... L'ambition s'était glissée dans mon cœur, je crus que c'était de l'amour... Le prince lui-même, soumis à mes volontés, ne fut bientôt que le premier de mes sujets... il abandonnait à mes caprices le sort de sa couronne... Son indolence aimait à se reposer sur moi de l'embarras des affaires..... Et, il y a quelques mois, lorsqu'un duel eut mis fin aux bassesses du comte d'Arezzo, effrayé de mes projets de départ pour l'Italie, il voulut m'attacher à lui par de nouvelles chaînes, et m'offrit sa main : il voulut m'épouser.

RODOLPHE.

Vous, madame !... Et vous avez hésité ?

LA COMTESSE.

Non... j'ai refusé... parce qu'alors il y avait dans mon cœur autre chose que de l'ambition... Une couronne ne pouvait lui suffire... c'était du bonheur qu'il lui fallait... Vous vous rappelez ce bal, où vous prîtes ma défense contre de jeunes étourdis... un jour plus tôt j'aurais méprisé cet outrage... devant vous il me fit rougir... Mon sort avait changé... j'aimais !...

Rodolphe, ce matin, vous-même, vous m'avez dit que, libre, sans ambition, exempt de préjugés...

RODOLPHE.

C'est vrai, je l'ai dit.

LA COMTESSE.

AIR : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

Vous ne demandiez qu'une humble existence,
Vous ne demandiez rien que d'être aimé;
Comprenez ma joie et mon espérance :
Ce projet si doux, je l'avais formé.
Richesses, honneurs, pouvoir, rang suprême,
Ce sceptre qu'un roi veut me confier,
Moi, j'oublirais tout pour celui que j'aime,
M'aimez-vous assez pour tout oublier?

RODOLPHE.

Ah! le ciel m'est témoin que jamais reconnaissance ne fut plus pure, plus vraie que la mienne.

LA COMTESSE.

Répondez-moi.

RODOLPHE.

Ah! je ne puis vous dire ce que j'éprouve... ce qui se passe dans mon cœur!..... Que n'êtes-vous sans fortune, sans naissance, dans la classe la plus humble!

LA COMTESSE.

Répondez.

RODOLPHE.

Pour vous je sacrifierais tout au monde..... tout..... excepté...

LA COMTESSE.

L'amour.

RODOLPHE.

L'honneur.

LA COMTESSE, atterrée.

Ah! je comprends... Laissez-moi.

RODOLPHE.

Quoi! madame.

LA COMTESSE, avec dignité.

Sortez ! (Rodolphe sort en saluant.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule.

Il refuse ma main !... il me méprise !... moi qui l'ai sauvé... moi qui me suis perdue pour lui !... Et pourtant, tout à l'heure, ici... son cœur était ému : ses yeux se mouillaient de larmes !... C'était de la pitié !... Ah ! malheureuse !... de la pitié... Non, je n'en veux pas... et plutôt, pour me venger de celle qu'il aime encore.... (Elle voit Henriette qui entre en ce moment.) C'est elle.

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LA COMTESSE.

HENRIETTE, apercevant la Comtesse.

Ah !

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Non, madame... j'en conviens.

LA COMTESSE, d'un ton plus doux à Henriette qui s'éloigne.

Ah ! restez... Ne voyez plus en moi une ennemie... Approchez, et regardez-moi sans crainte.

HENRIETTE.

Il se pourrait !... et ce qu'on m'a dit de vous, que vous me perdriez...

LA COMTESSE.

Moi, mon enfant ! Non... c'est un soin que je laisse à d'autres... Et ces honneurs qu'on vous offre, ces chaînes dorées qu'on vous impose, puisque vous les acceptez avec joie...

HENRIETTE.

Avec joie !

LA COMTESSE.

Avant de les quitter, je veux que vous sachiez ce qu'elles pèsent... Ce sont les adieux d'une rivale, qui vous laisse en partant plus à plaindre qu'elle... Maîtresse du prince...

HENRIETTE, avec effroi.

Moi !...

LA COMTESSE.

Désormais c'est votre titre !... Maîtresse du prince, les plaisirs vous entoureront.... Les courtisans seront à vos pieds, comme ils étaient aux miens : c'est de droit, c'est leur état, cela tient à la place... Une favorite doit compter sur eux, jusqu'au jour de sa chute... et alors, ils passent, avec son antichambre, à celle qui lui succède... Souveraine du maître de tous, on prendra pour lois vos volontés, vos caprices... Vous régnerez... c'est un sort bien séduisant !..... il peut vous éblouir ; vous, si jeune et sans expérience... il en a ébloui qui en avaient plus que vous.

HENRIETTE.

Moi, madame!

LA COMTESSE.

Mais attendez... vous ne savez pas tout encore... Au faîte des grandeurs, environnée de plaisirs et d'hommages, vous serez un objet de haine pour les uns, d'envie pour les autres... de mépris pour tous.

HENRIETTE.

Ah ! madame !...

LA COMTESSE.

Et si votre cœur s'ouvrait à des sentiments plus purs... (Entre le Surintendant par le fond à gauche.) Si vous aimiez quelqu'un que vous croiriez honorer peut-être... Ah ! que je vous plains !... Il rejettera votre amour... et ses dédains...

HENRIETTE.

Non, non, jamais.

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, LA COMTESSE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, à la Comtesse.

Madame, je suis désolé du message dont on m'a chargé.... C'est avec regret, avec un profond regret, que je me vois forcé... un devoir rigoureux.... (Henriette veut se retirer : la Comtesse, la prenant par la main, la retient.)

LA COMTESSE.

Attendez, je ne vous ai pas tout dit encore... Et puis, quand vous aurez tout sacrifié, (regardant le Surintendant.) un homme que votre pitié aura soutenu à la cour... un homme accablé de vos bienfaits, viendra, pour prix de votre faiblesse, vous signifier un ordre d'exil, et vous dire.... (Au Surintendant.) Achevez, monsieur, je vous écoute.

LE SURINTENDANT.

Ah! madame, c'est de l'ingratitude... Quand par amitié pour vous, je n'ai pas voulu qu'un autre vous fût envoyé, pour vous annoncer qu'à la sortie du conseil... en présence de tous ces messieurs..... mon magnanime souverain a signé...

LA COMTESSE.

L'ordre de m'éloigner!... et mes amis étaient là!..... Le baron de Midler qui me doit sa fortune, son entrée au conseil... qui me jurait hier encore...

LE SURINTENDANT.

L'honorable baron a signé le premier.

LA COMTESSE.

Le duc de Vaberg, mon ami?...

LE SURINTENDANT.

C'est lui qui a décidé Son Altesse.

LA COMTESSE.

Ah! c'en est trop! quand je suis encore si près d'eux,

(Traversant le théâtre et allant sur le devant à gauche.) Mon Dieu ! encore une heure !... une heure de pouvoir, pour me venger de mes ennemis... de mes amis surtout, et je partirai contente.

LE SURINTENDANT, s'approchant d'Henriette.

Pardon, madame, si devant vous, un pareil débat...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mal, monsieur le comte ; il est bon que madame apprenne comment finit le rôle que vous lui faites commencer.

HENRIETTE.

Jamais... Dites au prince que je renonce à ses dons, que je veux partir à l'instant même... Je le veux... que Rodolphe ne puisse jamais me mépriser.

LA COMTESSE.

Malheureuse ! je voulais me venger et je l'ai sauvée... Je l'ai rendue digne de celui qu'elle aimait.

LE SURINTENDANT.

Donner à cette jeune fille des conseils aussi pervers!... Madame, c'est une indignité ! et je dois exécuter à l'instant même les ordres dont je suis porteur.

LA COMTESSE.

Faites comme vous l'entendrez, monsieur le comte, mais je ne me soumettrai point à de pareils ordres.

LE SURINTENDANT.

Madame !

LA COMTESSE.

Je ne quitterai point ces lieux...

LE SURINTENDANT.

Il le faut cependant.

LA COMTESSE.

Dieu ! le prince...

LE SURINTENDANT.

Ah !... nous allons voir.

SCÈNE XIV.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT, LE GRAND-DUC, UN OFFICIER, LA COMTESSE.

LE GRAND-DUC, entrant vivement.

Vous voilà, comtesse... je vous cherchais... (Au Surintendant. Vous ici, monsieur !... Remettez votre épée... je vous destitue de vos places, de vos honneurs..... Vous n'êtes plus rien.

LE SURINTENDANT.

Moi, monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Vous-même.

LE SURINTENDANT.

Je suis perdu ! mais quelle machination a-t-elle fait jouer contre moi ?

LE GRAND-DUC.

Sortez... sortez, vous dis-je... Non, restez et répondez.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc ?

LE GRAND-DUC.

Il y a, madame, que le neveu de monsieur, le comte Rodolphe, à qui ce matin j'avais fait grâce par égard pour lui (montrant le Surintendant), et à la sollicitation de mademoiselle (montrant Henriette), le comte Rodolphe, comme un furieux, comme un désespéré, vient de se jeter dans les rues de cette résidence, en appelant le peuple à la révolte.

LA COMTESSE, à part.

Ah ! l'imprudent !

LE GRAND-DUC.

Il a été saisi par ma garde, et dans un instant il sera fusillé : ce n'est pas cela qui m'inquiète.

HENRIETTE.

Ah ! je me meurs... (Le Surintendant la soutient et la fait asseoir dans un fauteuil.)

LE GRAND-DUC, étonné, la regardant.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA COMTESSE.

Qu'elle aimait Rodolphe... qu'elle en était aimée... Demandez au chambellan qui le savait.

LE SURINTENDANT.

Je le savais... Je le savais comme tout le monde.

LE GRAND-DUC.

Et il m'abusait, et j'ignorais la vérité.

LA COMTESSE.

On ne l'apprend que les jours de disgrâce... Et vous et moi nous commençons...

LE GRAND-DUC.

Il sera responsable de tout... car lui, son neveu et les siens me serviront d'otage ; et comme je vous le disais tout à l'heure, au moindre soulèvement...

LE SURINTENDANT.

Ah ! mon Dieu !... (Bruit sourd au dehors. — L'orchestre joue la Marseillaise... *Aux armes, citoyens !*)

LA COMTESSE.

Entendez-vous ces cris ?

LE GRAND-DUC, à demi-voix.

Voilà ce que je craignais, et ce que je venais vous apprendre... On assurait que les jeunes officiers, les amis de Rodolphe, se rassemblaient pour le délivrer ; et que le peuple mis en mouvement et soulevé par eux...

HENRIETTE, à part.

Quel bonheur !

LE SURINTENDANT, à part.

Maudit neveu !

LA COMTESSE, allant à la fenêtre à gauche.

En effet... des rassemblements se forment devant le palais, dont on vient de fermer les portes.

LE GRAND-DUC, se promenant avec agitation.

C'est ainsi que cela a commencé chez mon cousin le duc de Brunswick, et si ma garde refuse de donner... si elle fait cause commune avec eux !... Mon Dieu, mon Dieu, que devenir !... Une sédition... une révolte !

LE SURINTENDANT.

C'est fait de moi !

LE GRAND-DUC.

Dépouillé, banni... pire encore, peut-être... les ingrats ! moi qui ne demandais rien qu'à régner tranquille !... moi qui me disposais à me rendre au concert.

LA COMTESSE, qui a quitté la fenêtre.

Allons, allons, de la tête, du sang-froid... Calmez-vous.

LE GRAND-DUC.

Se calmer... (Montrant par la croisée.) Voyez donc, comtesse, voyez ! que ces masses sont effrayantes ! elles augmentent à chaque instant... (Se retirant de la fenêtre.) Gardons qu'ils ne me voient.

LA COMTESSE.

Au contraire, il faut se montrer... il faut paraître.

LE GRAND-DUC.

Au milieu de ces furieux ?

LA COMTESSE.

C'est votre devoir... et quand on est prince !...

LE GRAND-DUC, avec effroi.

Et s'ils en veulent à mes jours !

LA COMTESSE, lui prenant la main.

Eh bien ! on meurt... mais on ne tremble pas.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas pour moi que je tremble ; mais pour ce peuple... mais pour les malheurs qui peuvent résulter d'une émeute, d'une guerre civile !... Que faire ? je vous le demande, que faire ?... vous qui êtes mon guide, mon conseil.

LA COMTESSE.

Me laissez-vous libre et maîtresse d'agir à mon gré, à ma volonté?

LE GRAND-DUC.

Sans contredit.

LA COMTESSE s'assied et écrit; et appelant en même temps l'officier qui est au fond du théâtre.

Monsieur le major... qu'à l'instant même on mette en liberté ce jeune prisonnier... le comte Rodolphe.

HENRIETTE, qui est venue auprès de la Comtesse.

Ah! madame!

LA COMTESSE, regardant le Grand-Duc.

C'est l'ordre du prince.

LE GRAND-DUC.

Quel est votre dessein?

LA COMTESSE, écrivant toujours.

Qu'il parte... et qu'il remette sur-le-champ cette lettre à ses amis. (Elle se lève, et amenant le Prince sur le devant de la scène, elle lit.) « Confiez-vous à la parole de votre souverain... séparez-vous à « l'instant même; et je vous réponds qu'il accordera dès au- « jourd'hui, de son plein gré, les garanties que, plus tard, son « honneur l'obligerait de refuser à la violence. »

LE GRAND-DUC prend la lettre, la ploie, et la donne au major.

Allez. (Le major sort. A la Comtesse.) Et vous croyez qu'une telle promesse apaisera les esprits.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre... Le tout est de céder à temps, et vous n'aurez plus rien à craindre... Et maintenant (serrant la main d'Henriette.) que je l'ai sauvé... (regardant le Surintendant.) que je me suis vengée de mes ennemis... (au prince) que j'ai affermi votre pouvoir... Ferdinand, je puis partir pour l'exil où vous m'avez condamnée.

LE GRAND-DUC, la retenant.

Jamais... ou je serais le plus ingrat des hommes... Cette main que, naguère encore, je vous offrais...

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

LE GRAND-DUC.

La refuserez-vous de nouveau, quand c'est pour moi, pour mon bonheur que je vous le demande ?

LA COMTESSE.

Je ne le puis !... je ne le veux pas !... je vous l'ai dit.

LE GRAND-DUC, écoutant.

Ciel ! qu'entends-je ?

LE SURINTENDANT.

Le bruit recommence.

HENRIETTE, regardant par la fenêtre.

C'est le peuple, les officiers... ils se précipitent dans les cours intérieures.

LE GRAND-DUC.

Je suis perdu.

LA COMTESSE, lui prenant la main.

J'accepte votre sort... Je le partage... Je ne vous quitte plus.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Ah ! mon prince... Ah ! madame !... le peuple qui se pressait autour du palais, parlait d'enfoncer les portes, et de mettre le feu... lorsque tout-à-coup le comte Rodolphe et ses amis se sont précipités au milieu de la foule en criant : « Vive notre souverain !... Vive le prince à qui nous devons nos libertés... Nous « mourrons tous pour le défendre !... » Et tout le monde a crié comme eux.

LE GRAND-DUC, avec joie.

Il serait vrai !

AUGUSTA.

Et les voici.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, RODOLPHE, Peuple, Officiers, Soldats, etc., etc.

CHŒUR.

Air *du Dieu et la Bayadère.*

Vive à jamais la liberté!
Vive celui qui nous la donne!
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté.

LE GRAND-DUC.

J'ai compris vos vœux... vos besoins..... J'y saurai pourvoir... (A Rodolphe.) Je compte sur vous... (aux officiers et au peuple) comme vous pouvez compter sur moi.

LA COMTESSE.

Oui, Rodolphe... et, pour commencer, Son Altesse vous accorde la main d'Henriette.

HENRIETTE et RODOLPHE.

Ah ! madame ! (Rodolphe passe auprès d'Henriette.)

LA COMTESSE, à Rodolphe.

Maintenant remerciez votre oncle, qui se charge de votre fortune.

LE SURINTENDANT.

Moi... permettez...

LA COMTESSE, passant auprès de lui.

Je le veux... ce sont les ordres du prince.

LE GRAND-DUC, au Surintendant.

A ce prix, je vous rends votre épée.

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

C'est différent... (A la Comtesse.) Et croyez, madame, que dans tous les temps...

LA COMTESSE.

C'est bien, c'est bien... Allons donc, puisqu'il le faut... allons retrouver les courtisans... et la puissance.

HENRIETTE, à Rodolphe.

Nous, le bonheur.

AUGUSTA.

Et moi... mon ambassadeur !...

CHŒUR.

Vive à jamais la liberté !
Vive celui qui nous la donne !
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté.

LA COMTESSE, HENRIETTE et AUGUSTA, au public.

AIR : *Fleuve du Tage.*

ENSEMBLE.

(Montrant Rodolphe.)

Pour lui je tremble,
Car il eut plus d'un tort ;
Mais lorsqu'ensemble
Trois femmes sont d'accord...
Lorsqu'indulgente et bonne,
Chacune ici pardonne,
Ah ! serez-vous
Plus sévères que nous?

FIN DES TROIS MAITRESSES.

LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase Dramatique, le 4 mars 1831.

—

En société avec M. Scribe.

— —

Personnages :

LUDOVIC.

STÉPHANIE, sa femme.

VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.

M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.

LOUIS, domestique de Ludovic.

ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

LA SCÈNE EST A PARIS, CHEZ LUDOVIC.

LE BUDGET
D'UN JEUNE MÉNAGE

Un salon ; porte au fond ; portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

(Tous deux sont en costume de bal ; ils paraissent harassés. Stéphanie se jette sur un fauteuil auprès de la table. Ludovic va poser son chapeau sur un meuble à gauche et vient se placer à la droite de Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Ah ! je n'en puis plus !

LUDOVIC.

Dieu ! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode !

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah ! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah mon Dieu ! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid ?

STÉPHANIE.

Non ; et toi ?

LUDOVIC.

Bon, un homme !... et puis c'est nous qui portons les cravates, les habits de drap, les gilets bien chauds... tandis que vous autres femmes, dont la santé est si frêle, si délicate, au sortir d'un bal... Oh ! quand j'étais garçon, ça me paraissait charmant... je ne voyais là que de jolis bras, de jolies épaules... mais

à présent que tout cela est à moi, j'y vois des rhumes, des uxions de poitrine ; avec ça que tu as dansé...

STÉPHANIE.

Comme une folle !... tandis que toi, tu étais dans le petit salon, sans doute à faire de la gravité... c'est l'usage à présent.

AIR *de Jadis et Aujourd'hui*.

Au bal on s'observe, on s'ennuie;
On croirait dans chaque salon
Que la jeunesse et la folie
Ont donné leur démission.
Avec vos airs de patriarche
Réformant de nombreux abus,
J'ignore si le siècle marche ;
Mais, pour sûr, il ne danse plus.

LUDOVIC.

De la gravité, moi !... après deux tours de galope, je m'étais mis à la bouillotte, qui reprend faveur.

STÉPHANIE.

Tu as joué ?...

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Oui, pour m'asseoir... il n'y avait que ce moyen-là... Mais c'est égal, je levais souvent la tête pour te regarder et t'admirer... tu danses si bien... d'un si bon cœur !... Je me trouvais dans un groupe où tout le monde était de mon avis... J'entendais dire autour de moi : « Voyez donc cette jeune dame, qui « est là, en face... en chaperon de plumes... que de grâce !... « quelle taille charmante !... » Et moi, souriant, je me disais tout bas : c'est ma femme !

STÉPHANIE.

Mauvais sujet !

LUDOVIC.

Mais c'est surtout lorsque tu as chanté... c'était une admiration générale... Tiens, à ton point d'orgue.

STÉPHANIE.

Ou à ma grande roulade... ah ! ah ! ah !...

LUDOVIC.

C'était délicieux ! tu as enlevé tous les suffrages... De toutes parts on criait : « *Brava !... bravissima !...* mieux que ma- « dame Malibran. »

STÉPHANIE.

Ah ! laisse donc, flatteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Eh ! oui, c'est la phrase ordinaire,
Et ous ces messieurs, en dansant,
Jusqu'à notre propriétaire,
M'ont fait le même compliment.

LUDOVIC.

Ma ! je le conçois aisément.
Près de toi, dans un trouble extrême,
Je troirais, dans ces moments-là,
Devenir amoureux moi-même.

STÉPHANIE.

Comment, monsieur !

LUDOVIC, finissant l'air.

Si je ne l'étais pas déjà.

LOUIS, entrant.

Pardon, monsieur.

LUDOVIC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

LOUIS.

Ce sont vos journaux que je vous apporte, si vous voulez les lire.

LUDOVIC.

Par exemple... moi qui viens de passer la nuit !

LOUIS.

Et puis une carte.

STÉPHANIE, prenant la carte.

Donne... Ah mon Dieu ! Ludovic, vois donc...

LUDOVIC, regardant la carte.

Ton frère !... Il est à Paris !

LOUIS.

C'est un monsieur qui arrivait de Rouen, et qui est venu hier soir, pendant votre absence... et il aime à causer, celui-là!... Dieu! m'a-t-il fait des questions!

LUDOVIC.

Des questions!... sur quoi?

LOUIS.

Dame!... sur vous... sur votre train de maison... sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier!

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous... il nous aime tant!

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AMABLE, en habit de bal, costume du jour, un peu outré.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien... c'est bien... s'ils ne sont pas couchés.

LUDOVIC.

Notre propriétaire.

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune!

AMABLE.

Eh! bonjour, mes amis... savez-vous que c'est bien mal d'avoir quitté le bal comme ça... moi qui voulais revenir avec vous!

LUDOVIC.

Bah! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement... vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon der-

nier Philippe... Je ne sais pas comment ça se fait... c'est toujours de même... Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc !... à votre âge... répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah ! la fortune ne fait pas le bonheur !

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve, par la force des circonstances, en quelque sorte, concentrée... et comme forcée de retomber sur elle-même... on a bien du vague dans l'âme, mon voisin... on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme !... oh ! certainement, elle tient de la place dans ma vie !... ne fût-ce que par son embonpoint... Pauvre Amanda ! je ne lui fais pas de reproches... ce n'est pas sa faute, si elle est ma femme... je n'en accuse que moi, et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela ?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois... elle toujours !... et l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente, et autant d'années... moi, je ne possédais que ce que vous voyez... un physique assez agréable, de la jeunesse, un beau nom... c'est peu de chose... c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser... moi, je ne voulais pas... mais elle me menaça d'être malade... de mourir à mes yeux... de mourir de consomption...

STÉPHANIE et LUDOVIC.

O ciel !

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée !... vous savez le reste... Amanda se porte à merveille, et continue d'exister... heureuse et fière de son choix... tandis que moi, attaché à une chaîne dorée qui, par cela même, n'en est que plus pesante !... prisonnier dans ce bel hôtel qui m'appartient, et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an... je tâche de m'étourdir de mon mieux... je vais aux Italiens... je sème l'or à pleines mains... j'ai des chevaux, des équipages ; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme... mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur... et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme !... il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne !... et, pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure.

AMABLE.

Ma femme dîne en ville... j'ai congé... je suis garçon... (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse... je vais ôter ma robe de bal... il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc ?... cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard...

(Il passe auprès de Stéphanie.)

AIR *des Carabiniers* (dans FRA DIAVOLO).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et moi
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et toi,
Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi
Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi?

(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, seul, les regardant sortir.

C'est ça... ils me laissent seul... comme c'est agréable! Il est vrai que, pendant qu'il est près de sa femme, je peux penser à

la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis chaque fois que je rentre... aussi je ne rentre que le moins possible... Sept heures du matin... la nuit sera moins longue; car, hélas !

AIR *de la Vieille.*

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une âme revêche, jalouse, } *bis.*
Acariâtre, *et cætera*...
O chère, trop chère Amanda !
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée, } *bis.*
Votre fortune, ah ! je l'ai bien payée...
Bien payée !... trop payée !
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations... et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... elle, si jolie !... et puis chez moi, dans ma maison, ce serait si commode... Vrai, ce n'est pas une plaisanterie... j'en suis réellement amoureux... et depuis longtemps... aujourd'hui surtout, ce bal, ce punch, ces parures... tout cela m'a monté la tête... je voudrais me déclarer ; je venais pour cela... eh bien ! non ; pas moyen ! un si bon ménage !... Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre... on s'y glisse entre deux disputes... mais ici, il n'y en a jamais... je crois bien, de l'aisance, de la fortune... c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, en costume de ville ; AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin... et maintenant tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire... J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre... deux petites

pièces charmantes donnant sur le boulevard... et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir...

LUDOVIC.

Vous avez raison... cette chère Stéphanie !...

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable... à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien... mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh ! certainement... mais c'est qu'ayant déjà cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus... un compte rond... qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer ?... il est impossible de se loger à moins, quand on a un certain rang, une certaine fortune...

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment !

LUDOVIC.

C'est sûr... on me l'a promise... le ministre est mon ancien camarade de collége... et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir...

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme !... dès que cela lui fait plaisir... Par exemple, je vous demanderai un service... Il se peut qu'aujourd'hui à dîner vous vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal ! n'est-ce pas un manufacturier de Rouen ?

LUDOVIC.

Oui... ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela ?... est-ce que vous me prenez pour une quittance ?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami... notre meilleur ami... mais cette année, j'ai été un peu vite... et ces négociants de province sont des gens en arrière qui croient tout perdu dès qu'on est en avance... mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis ; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre... c'est comme je vous le dis ; et je me fâcherais si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon... comment reconnaître ?...

AMABLE.

Soyez tranquille... je me paierai moi-même... je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile... Voilà donc qui est dit... à tantôt, à dîner... surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible... (En confidence.) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?... un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus... c'est loyal, parce qu'au moins il y a une revanche à prendre... et moi, je n'empêche pas... Adieu donc, à ce soir... est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non ; je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste ; alors je resterai avec vous... Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble !... impossible de la trouver seule un moment... ma foi, j'écrirai, c'est plus commode... et à la première occasion....

LUDOVIC.

AIR *du Piége.*

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,
Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi, nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,

Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu... Voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC, puis STÉPHANIE, en robe de ville; ANNETTE.

LUDOVIC.

Voilà un pauvre diable de millionnaire qui est bien à plaindre... (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si vraiment... mais voici une lettre qui arrive pour toi... une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge... elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite... (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre... je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place!

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos; car je ne te l'avais pas dit... mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment!

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant... (Lisant tout haut.) « Mon cher « camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi, c'est très-bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite... « Personne n'apprécie « mieux que moi ton caractère et tes talents. » Il y a si longtemps que nous nous connaissons! « La place que tu demandes « était sollicitée par de nombreux concurrents. » Voyez-vous, les gaillards!... « Entre autres par notre ancien camarade Der-

« vière, dont tu connais aussi la capacité, et qui, père d'une « nombreuse famille, n'a pas, comme toi, vingt mille livres de « rente... A mérite égal, je lui devais donc la préférence, et tu « ne m'en voudras pas, je l'espère, etc., etc. » Quelle injustice !

STÉPHANIE.

Quelle indignité !

LUDOVIC.

Me préférer Dervière !

STÉPHANIE.

AIR : *J'avais mis mon petit chapeau* (de L'AUBERGE DE BAGNÈRES).

Du courage ! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrace ;
Qu'avons-nous besoin d'un emploi ?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne ?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai ?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit... Ce n'est pas une raison... nous les avions l'année dernière, en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard ?...

LUDOVIC.

Je n'en sais rien... je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus... je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc !... c'était ma seule occupation... Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé ; et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance !

LUDOVIC.

Que veux-tu ?... je comptais sur cette place pour tout réparer... et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs !... chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai... c'est joliment cher !...

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles... un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc ?

(Annette entre et apporte le déjeuner sur le guéridon.

LUDOVIC.

Tu en avais besoin... tu le désirais... et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se peut pas !

STÉPHANIE.

Eh bien ! monsieur, il fallait le dire... je m'y serais habituée... Vous me croyez donc bien déraisonnable... vous croyez donc que je vous aime bien peu !

LUDOVIC.

Oh ! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien ! tout peut se réparer... il ne s'agit que de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses... et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, gaîment.

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera... et nous allons nous en occuper en déjeunant. (Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.)

LUDOVIC.

A merveille... car jamais nous ne parlons d'affaires... Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très-bien... plus de superflu... et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh! non, non... il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste... je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage... la table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners, tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner... ton frère, notre propriétaire, etc... il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement... sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur... On reçoit, il faut bien rendre... c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison... ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense... mon domestique.

STÉPHANIE.

Non... tu ne peux pas t'en passer... mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh! une femme de chambre, pour toi, c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait ?... ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe... notre voiture.

LUDOVIC.

Air *de M. Amédée de Beauplan.*

Ce coupé si fort à la mode !

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer !...

STÉPHANIE.

Oh ! pas du tout !

Pour autre chose je ne dis pas... mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah! Ludovic !... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air que le précédent.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amour et d'innocence!

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air... et puis, j'oublie
La chasse, qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.

Ton bonheur, ton bonheur, surtout.

STÉPHANIE.

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Oui, oui... j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là... eh bien ! décidément, je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE.

Ah ! que je te remercie !... que je suis contente !...

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Ainsi nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.

La voiture.

LUDOVIC.

La femme de chambre.

STÉPHANIE.

Le domestique.

LUDOVIC.

Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE.

Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.

Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie... ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.

Et surtout à trois.

LUDOVIC.

Hein ! qu'est-ce que tu veux dire ?

STÉPHANIE.

Tu ne comprends pas ?... ce que nous espérions... ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille... te voilà bientôt comme lui... tu auras des titres.

LUDOVIC.

Il serait possible !... quel bonheur !... Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas ?

STÉPHANIE.

Je l'espère bien... un fils qui sera si joli... De bonnes grosses joues... des cheveux blonds... et des yeux noirs, longs comme ça... c'est moi qui le soignerai... qui le porterai dans mes bras...

mon fils!... je lui ferai des petits bonnets, des petites pélerines... ça l'enveloppera comme ça... vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant!... il lui faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant... ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille.

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

AIR : *De Thémire* (de CATEL).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...

(Annette rentre, et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies,
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner, et à demi-voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, *avec embarras.*

Ma marchande de modes... ah! oui, je sais... tantôt, qu'elle revienne... je la paierai. (*Annette sort.*)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, *hésitant.*

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie... je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu?... ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes... tu m'en veux?...

LUDOVIC.

Je t'en veux... je t'en veux... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, *avec reproche.*

Comment, monsieur... des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien... toi qui réclamais mon indulgence...

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence... vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc... moi, je suis le mari... il faut de la proportion... Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai recu ce matin, pour étrennes, tous ceux de l'année dernière... il faut payer, avec quoi ?... ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance... et vingt mille francs de dettes!

LUDOVIC, regardant Stéphanie.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste... et à des ouvriers, des fournisseurs qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui... témoin cette marchande de modes qui reviendra tantôt... Quel parti prendre ?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un... il est terrible... il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah ! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états-généraux... à nos grands parents... de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'en-

fants... elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires... si nous lui disions la vérité?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay... oh! non... j'aimerais mieux m'en passer... elle est si fière!... elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçants... Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère... à Victor...

LUDOVIC.

Tu crois?...

STÉPHANIE.

Il est si bon... et puis, c'est le ciel qui nous l'envoie... on dirait qu'il arrive de Rouen exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui... mais je t'avouerai qu'avec lui qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu... car pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien... que nous étions en avance... que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment, monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible... je n'en savais rien... et dorénavant ce sera ainsi. (Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh! certainement, c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais... en attendant...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère!... qu'il monte... nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah ! mon Dieu ! j'y vais. (Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc... va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant ! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère... car, ma tante... je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute ; veux-tu que j'y aille pour toi ?

LUDOVIC.

Ah ! que tu es bonne !... je n'osais pas te le demander... Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut... Embrasse-moi, cela m'en donnera.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo ! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE et LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère !

VICTOR.

Et après un an de mariage !... c'est beau... c'est exemplaire ! je croyais qu'il n'y avait que chez nous, en province..

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir ! toujours d'abord... mais dans ce moment surtout... Tu nous restes à dîner ?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison... adieu, mon frère... (Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.) Adieu mon ami... je vais m'adresser à ta famille... adresse-toi à la mienne. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, la regardant sortir.

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et, chaque jour, je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencements que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir... de madame d'Obernay, qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen... Permis à elle!... Mon Dieu ! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins ; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure, comme dans celui de la Seine... plus, peut-être, vu la richesse de la population... Aussi ce n'était pas cela qui m'inquiétait... c'était votre jeunesse, votre inexpérience. Avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et

des idées de dépense, qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment !

VICTOR.

Je me disais : Il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller... ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine... c'est pour ses voisins, et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, avec embarras.

Ah ! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas?... voilà ce que je pensais, je te l'avoue... et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer... mais tu m'as bien vite rassuré... j'ai vu, par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement : car, tout à l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude... et le résultat doit en être satisfaisant ; car, dans ta dernière lettre... celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, à part.

Ah ! mon Dieu !

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, à part.

Quelle humiliation !... et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien ! mon ami... je t'ai trouvé un excellent placement... je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas... cela peut arriver à tout le monde; dans ce moment surtout... les derniers évènements si propices à la liberté ont compromis quelques intérêts... et, par suite, entravé le commerce... cela reviendra, j'en suis sûr; et cela ne m'inquiète pas... mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices... les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas... et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

O mon Dieu !

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit : J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté... et m'adresser à d'autres que lui, ce serait l'offenser... n'est-ce pas ?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui... mon sang, ma vie... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas ; mais je ne t'en demande pas tant... c'est quinze mille francs qu'il me faut... c'est, je crois, la somme que tu as en caisse... du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, avec embarras.

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

LUDOVIC.

Rien... mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais ?

LUDOVIC.

Non, mon ami... mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens toujours riches, quand on n'a pas besoin d'eux... et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service ?

LUDOVIC.

Moi !... quelle idée !... (A part.) Il pourrait croire !... (Haut.) Tu auras ton argent... tu l'auras ce matin même... le temps d'envoyer à la Banque... (A part, montrant le salon.) Ma tante est là... et ce que ma femme lui a demandé pour nous, servira pour son frère... (Haut.) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure... je te reconnais... Ah ! çà, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper... je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier... tu peux y envoyer.

AIR : *Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée* (de LA MAITRESSE AU LOGIS).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère :
Va, ne crains rien ; tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici ;
Pour soi d'abord... et puis quel avantage !
On peut encore obliger un ami.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

Je reviendrai ce soir... adieu, beau-frère;
Je ne crains rien... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi;
Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère;
Va, ne crains rien... je vais penser à toi.

(Victor sort.)

SCÈNE IX.

LUDOVIC, seul.

Par exemple, qui s'y serait attendu?... Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter!... (Montrant la porte du salon.) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien! chère amie, est-ce une affaire terminée?

STÉPHANIE, avec émotion.

Oh! certainement... tout à fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému!

STÉPHANIE.

On le serait à moins... si tu savais quelle fierté! quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah! dame!... elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? ah! que je le voudrais!... pour toi, mon ami... et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah ! que tu es bonne !

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère... car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras où nous étions, et de la somme que tu la priais de te prêter, si tu avais vu quel air de triomphe brillait dans ses yeux !... elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement... elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux !... et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi !

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi... j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (avec colère.) quand on aime bien... que nous n'avions pas besoin d'elle... que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

Air : *Du Partage de la richesse.*

Quelle imprudence !

STÉPHANIE.

Eh ! que m'importe !
Pourquoi subir d'humiliants refus ?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
A-t-elle dit, vous ne me verrez plus. »
Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel ! elle est partie !

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu !

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait... ne vas-tu pas prendre sa défense? il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère!

STÉPHANIE.

Oui, sans doute... est-ce que tu ne lui as pas avoué?...

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort... ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier... il nous tendra une main secourable... il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, embarrassé.

Je n'en doute pas... mais c'est que les affaires d'argent... c'est si délicat... je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel! est-ce qu'il serait comme ta tante?... est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler?

LUDOVIC.

Au contraire... il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui?

LUDOVIC.

Oui... il est gêné... il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs... et ce qu'il y a de plus terrible... c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi, qui ne les as pas!

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand'tante... et maintenant que tu l'as congédiée... que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah! pardon, mon ami... je vois que j'ai eu tort... j'aurais dû supporter pour toi ces humiliations... ces mépris.

LUDOVIC.

Non, non... si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert... Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parents.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah! mon ami! je ne m'en serais jamais doutée! quelle bonne chose que l'argent!... puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela... et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris... je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh! oui... à la campagne, on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément... je la ferai valoir... j'abattrai les arbres... j'aurai un fermier... je mettrai le parc en luzerne, les jardins en prairie... tout sera en plein rapport; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, *pleurant.*

Tu as raison, nous serons bien heureux.

LUDOVIC.

AIR *du Petit Corsaire.*

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux,
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfants seront, mon ami,
Notre richesse...

LUDOVIC.

C'en est une;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.

Rien ne nous manquera... Partons.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande madame.

LUDOVIC.

Et qui donc?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire; mais il dit que si monsieur voulait seulement lui donner un à-compte...

LUDOVIC, bas à sa femme.

Ah ! mon Dieu !... avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut à Louis.) C'est bien... Fais-les passer dans mon cabinet... Tout à l'heure je suis à eux. (Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire ?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais ?... quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là...

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps ? (Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien... Mais ils ne sont pas les seuls... et rendre tout ce monde-là confident de notre gêne, de notre embarras... du désordre de nos affaires... Rougir à leurs yeux...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi ?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai !... (A Louis.) Que fais-tu là ? que veux-tu ?

LOUIS.

C'est qu'il y a monsieur de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger monsieur, et qui m'a demandé si madame était chez elle toute seule.

STEPHANIE.

Ah bien oui !... je suis bien en train de le recevoir !

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible ! quel bonheur !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMABLE.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir ; je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et, apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche, il cache sa lettre en disant :) Dieu ! le mari est avec elle !... Cet imbécile de Louis qui ne m'avait pas dit cela... C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an !

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin ; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai !... (A part, après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je n'avais jamais remarquée... (Haut, avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi ! vous savez ?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire ?

AMABLE, à part.

Ah ! si le mari n'était pas là ?... (Haut.) C'était au sujet de deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic... et je venais m'entendre avec vous pour les changements.

STÉPHANIE.

C'est inutile... je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment !

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gêne.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas, vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement... je n'en suis pas embarrassé... lord Hutchinson le prendra; ce jeune millionnaire fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée... il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre... S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé... l'argent ne lui coûte rien... il est si riche!

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien... Il est garçon!... Ah! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai... tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment?

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage... les jours de recettes... j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup?

AMABLE.

Mais oui... une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout... je ne suis pas à cela près... Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin... de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait des offres de services, que j'ai refusées... parce que je n'en avais pas besoin... mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez?...

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe?... tout le temps que vous voudrez... je ne demande pas mieux... (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité!

AMABLE.

Il est si doux d'obliger... (A part.) Dieu! qu'elle est jolie! (Haut.) Et combien vous faut-il?

LUDOVIC, allant à la table et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours... une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah diable! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère... ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, monsieur... un frère pour qui nous nous sommes en-

gagés... un frère à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi... certainement... (A part.) Oh! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit... mettons quarante... pour lesquels je vous offre ma signature, la sienne et hypothèque sur ma maison de campagne que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc... est-ce qu'entre amis on a besoin de sûreté, de garanties?... et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien! ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs... c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier... je vais demander le reste à mon notaire à qui je dirai de préparer l'obligation... (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille... Quant à la marchande de modes et au sellier

qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires... Ah ! quel bonheur ! je me sens là un poids de moins... encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable.) et ces dettes-là ne pèsent pas... (A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu ; je te laisse avec notre ami... (Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison. (Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh bien ! monsieur, vous me regardez... vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion... c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque... (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins !... je comprends... ceux dont vous nous parliez ce matin... votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instants... mais celui-là du moins, c'est connu, tout le monde le sait !... il en est d'autres... d'autres tourments d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas ?

AMABLE.

A vous, hélas ! moins qu'à tout autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc ?... ne sommes-nous pas vos amis ?... n'a-

vons-nous pas droit à vos peines?... ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous... Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille... mon mari et moi nous ne disons jamais rien... cela restera toujours entre nous deux.... entre nous trois.

AMABLE.

Ah diable!... c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi.... et une autre personne... un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme... à une amie... si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous!... une passion coupable!

AMABLE.

Coupable!... non pas, mais du moins fort aimable... et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle... intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?...

AMABLE.

Intimement, Stéphanie... intimement.

STÉPHANIE.

Ah! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien ! puisqu'il le faut...

SCENE XIV.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Le cabriolet est prêt... et quand monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile !... qui vient se jeter à la traverse avec son cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien, monsieur ?

AMABLE, à demi-voix, avec chaleur.

Eh bien !... je ne puis achever en ce moment... mais ce matin, dans le désordre de mon âme, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées... qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentiments... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce... Prudence... discrétion... je vous recommande mes intérêts... et je vais m'occuper des vôtres... (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend... partons... (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et que le coup de fouet s'y trouve... (Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCENE XV.

STÉPHANIE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... et quel air singulier !... Est-il original, notre voisin !... (Ouvrant la lettre.) En tous cas, voyons... ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, *entrant gaîment.*

A merveille... en voilà déjà deux d'acquittés... quant aux autres, que j'ai avertis, et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, *qui vient de lire.*

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc?... Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, *courant à lui*

Ah! mon ami!... ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure? tiens, lis!

LUDOVIC.

C'est de monsieur Amable, notre propriétaire... O ciel! une déclaration!... il t'aimait... et depuis longtemps... et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre... le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la mienne.

STÉPHANIE.

Non, non... c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, *entre ses dents.*

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services... nous n'en voulons plus... renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

O mon Dieu!... je ne les ai plus... le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait!

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter... et je reste sous le poids d'une telle obligation!... Devoir à un homme que je méprise!

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre?... Est-ce que ce billet n'était pas échu?... Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même?... Aussi, c'est ta faute... A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes?

STÉPHANIE.

Ma faute!... c'est plutôt la tienne... sept mille francs à un carrossier! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu! je le crois bien... tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences... car c'est ton étourderie... ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi!

LUDOVIC.

Oui; je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée! c'est affreux à vous... c'est indigne... et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien ! fâche-toi.

(Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.)

STÉPHANIE.

Air : *Ah! c'est désolant* (des Rosières).

Ah ! ah ! comment, il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi ! tu pleures, Stéphanie?

STÉPHANIE.

Oui, oui, monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère.

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

ENSEMBLE.

STÉPHANIE.

Ah! ah! comment il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause.
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi ?

Dieu ! ton frère !

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien ! eh bien ! ce n'est plus comme ce matin... on ne s'embrasse plus... on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout... (Se rapprochant vivement de Ludovic et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux... il nous arrive toujours assez de chagrins sans s'en créer soi-même de nouveaux... Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas à Stéphanie.

O ciel ! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore... mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais... dans ta caisse, ou à la banque, ce qui est la même chose ?

LUDOVIC.

Si vraiment... mais un paiement imprévu... des mémoires qu'il a fallu acquitter... ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme... je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait?... et d'où vient ton trouble? Ces regards d'intelligence avec ta femme... je comprends, mes amis... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien... et je devine tout... vous n'avez point voulu compter sur les autres... et c'est de vous... de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher?... N'est-ce pas, j'ai raison... ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même, cette campagne à laquelle vous teniez tant?... Enfin, cela ou autre chose... il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger... pour me sortir d'embarras... Je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant... (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin... cela me devient inutile.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant... Une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagements... et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs

comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Mon frère !

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache... et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel !

LUDOVIC.

Qu'entends-je ! te livrer ainsi au désespoir ! je ne te reconnais plus... toi ! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux événements.

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci ?... Y a-t-il quelque remède, quelque secours ?

LUDOVIC.

Peut-être.

AIR *de Turenne.*

Promets-nous seulement d'attendre ;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc ?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre ?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon âme
Des droits égaux... car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure... mais je voudrais écrire à la mienne... à mes enfants.

LUDOVIC.

Là... dans mon cabinet... Adieu, frère ; adieu, bon courage... nous sommes là. (Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STÉPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment?... Nous n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous... il s'agit de ton frère, notre ami, notre seul ami... il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre!... et il n'est qu'un moyen de le sauver... Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée... là, par hasard ; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE.

Nos chevaux, notre voiture.

LUDOVIC.

Tu y tenais ce matin.

STÉPHANIE.

Du tout... Je mettrai des socques... tout le monde en met... tu me donneras le bras... le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

LUDOVIC.

C'est dit, plus d'équipage.

STÉPHANIE.

Plus de campagne... elle nous ruinerait une seconde fois, si c'était possible.

LUDOVIC.

Ce n'est que là, disais-tu, que nous pouvions nous aimer.

STÉPHANIE.

On s'aime partout.

LUDOVIC.

A merveille... ce qu'on m'en offre, je l'accepte... je termine à l'instant... et cet appartement dont lord Hutchinson avait tant d'envie, je passe chez lui, je lui cède le bail, le mobilier ; ce ne sera pas long... et nous prendrons un joli petit quatrième.

STÉPHANIE.

Mieux encore... un cinquième. On est en bon air.

LUDOVIC.

On se porte mieux.

STÉPHANIE.

Tu as raison... que de choses dont on peut se passer !

AIR *de Manette* (de M. THÉNARD).

PREMIER COUPLET.

Bijoux et dentelles,
Parures nouvelles,
A quoi servent-elles ?
Prends, elles sont là.
Ce luxe éphémère
M'était nécessaire,
Pourquoi ?... pour te plaire
Je te plais sans ça !
Qu'importe le reste ?
Oui, je te l'atteste,
Si, simple et modeste,
Tu me trouves bien,
Ta seule tendresse
Fera ma richesse ;
Ta seule tendresse
Fera tout mon bien.

ENSEMBLE.

Je suis riche , et beaucoup ;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

DEUXIÈME COUPLET.

LUDOVIC.

Serviteurs à gage,
Dans un bon ménage,
Sont un esclavage,
Je m'en passerai.

STÉPHANIE.

Plus de soin futile;
Pour me rendre utile,
A tes lois docile,
Je te servirai.
Servir ce qu'on aime,
C'est le bien suprême.

LUDOVIC.

Et des gages même,
Je veux t'en donner
Les voilà, ma chère.

(Il l'embrasse.)

STÉPHANIE.

A ce prix, j'espère,
Tu ne risques guère
De te ruiner.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

LUDOVIC.

C'est ton frère; reste avec lui, et tâche surtout qu'il ne se doute de rien. (Il sort.)

SCENE XIX.

VICTOR, tenant à la main des lettres qu'il jette sur la table; STÉPHANIE.

VICTOR.

Mon courrier est terminé et partira ce soir... mais, en apprenant à ma femme la fâcheuse position où je me trouve, une seule idée me consolait... c'est que, grâce au ciel, vous êtes

plus heureux... et je suis bien sûr que c'est à toi que ton mari en est redevable ; car, de lui-même, il a toujours eu des idées de luxe et de dépense.

STÉPHANIE, soupirant.

C'est vrai... vous le connaissez bien.

VICTOR.

Aussi tu as bien fait de le retenir, de compter avec lui et avec toi-même... de te mettre à la tête de ta maison, d'y faire régner l'ordre et l'économie.

STÉPHANIE, avec embarras.

Mon frère !

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment... c'est tout naturel... c'est toi que cela regardait.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer ;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser ;
Car leur bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, à part.

Ah ! mon Dieu ! s'il savait !

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, à part, voyant entrer Amable.

Dieu ! monsieur Amable !

AMABLE, tenant un papier.

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis... l'acte est en bonne forme. (Stéphanie prend le papier.)

VICTOR.

Quel est ce papier?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent... un acte par-devant notaire... un service que je rends à ce jeune ménage, qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous?

AMABLE.

Pour eux, d'abord... et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, avec colère.

Comment!

STÉPHANIE, vivement.

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai... nous n'avons pas besoin de ses offres... nous les rejetons... et la preuve...

(Elle déchire l'acte.)

AMABLE.

Un acte notarié!... Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, monsieur... sortez!

AMABLE, étonné.

Sortez!... Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire... et de quel droit?

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère!...

AMABLE.

Son frère!... c'est différent... mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas... et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!... et que devenir!...

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous le demander... Combien?

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE et AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCENE XXI.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire... ils se chargent de la vente, de la liquidation... Ils se

chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs, qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait!... ah!... mon ami!

AMABLE.

Et vous acceptez?

VICTOR.

Oui, monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, monsieur!... J'ai un autre compte à régler avec vous... et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, monsieur... A l'autre, maintenant... Qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

LUDOVIC.

Vous accepterez... ou sinon...

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que je puis faire, c'est de lui en donner un reçu.

(Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous?... Je connaissais vos folies, vos dissipations... J'aurais voulu qu'il ne tînt qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit... mais, une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer... Dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans ressources... aujourd'hui il y en avait encore... Mais, pour s'arrêter, pour trancher dans le vif, il faut un grand courage... jamais vous ne l'auriez eu pour vous... vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr... Dès que vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE et LUDOVIC.

Mon ami!

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte... Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras.

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien, je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille... ta femme avec la mienne, tes enfants avec les miens... (Amable se lève et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des états, font aussi celle des jeunes ménages... et quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami... presque pour rien.

STÉPHANIE, *faisant la révérence.*

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ces préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie ;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.

FIN DU BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE.

APPENDICE

LA REINE DE SEIZE ANS

PERSONNAGES :

CHRISTINE, reine de Suède [1].

LE COMTE DE RANTZOFF, vieux ministre [2].

FRÉDÉRIC DE BURY, officier de l'armée suédoise [3].

M. DE VADERG, son cousin [4].

EMMA, nièce du comte de Rantzoff [5].

Un Officier du palais [6].

Dames de la suite de la Reine.

Courtisans, Gardes.

ACTEURS :

[1] Madame JENNY VERTPRÉ. — [2] M. FERVILLE. — [3] M. PAUL. — [4] M. KLEIN. — [5] Mademoiselle LÉONTINE FAY. — [6] M. BORDIER.

LA MANIE DES PLACES

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE

PERSONNAGES :

M. DE BERLAC [1].

M. DE NOIRMONT, ancien inspecteur-général [2].

FRÉDÉRIC DE RINVILLE [3].

M. DUFOUR, employé du Mont-de-Piété [4].

GEORGES, commis de l'hôtel garni [5].

Mme PRESTO, tenant un hôtel garni [6].

JULIETTE, sa fille [7].

JOSEPH, domestique de l'hôtel.

Un Domestique.

ACTEURS :

[1] M. NUMA. — [2] M. DORMEUIL. — [3] M. PERRIN. — [4] M. KLEIN. — [5] M. ALLAN. — [6] Madame JULIENNE. — [7] Madame DORMEUIL.

MARIE MIGNOT

PERSONNAGES :

MARIE MIGNOT [1].
LAGARDIE [2].
MIGNOT, traiteur [3].
MARION DELORME [4].
NACQUART, procureur [5].
LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL [6].
CASIMIR DE POLOGNE [7].
GASTON, secrétaire-copiste du Maréchal, et secrétaire de Casimir [8].
MARIE, fille de Mignot [9].
Un Valet.

ACTEURS :

[1] Madame DUSSERT. — [2] M. VOLNYS. — [3] M. BERNARD-LÉON. — [4] Mademoiselle BROHAN. — [5] M. DEROUVÈRE. — [6] M. FONTENAY. — [7] M. LEPEINTRE aîné. — [8] M. ALVARÈS. — [9] Mademoiselle OLIVIER.

LOUISE

OU

LA RÉPARATION

PERSONNAGES :

Mme BARNECK, veuve d'un riche négociant [1].

LOUISE, sa nièce [2].

M. DE MALZEN, jeune baron [3].

SALSBACH, avocat [4].

FRITZ, domestique de Mme Barneck [5].

SIDLER, ami de Malzen [6].

Plusieurs jeunes gens, amis de Malzen.

Dames invitées à la noce.

ACTEURS :

[1] Madame JULIENNE. — [2] Mademoiselle LÉONTINE FAY. — [3] M. PAUL. — [4] M. NUMA. — [5] M. BORDIER. — [6] M. BERCOUR.

PHILIPPE

PERSONNAGES :

Mlle D'HARVILLE [1].
MATHILDE, sa nièce [2].
M. DE BEAUVOISIS [3].
PHILIPPE, intendant de mademoiselle d'Harville [4].
FRÉDÉRIC [5].
JOSEPH, domestique de mademoiselle d'Harville [6].
Plusieurs Valets.

ACTEURS :

[1] Madame Grévedon. — [2] Madame Dormeuil. — [3] M. Allan. — [4] M. Gonthier. — [5] M. Paul. — [6] M. Bordier.

LES TROIS MAITRESSES

OU

UNE COUR D'ALLEMAGNE

PERSONNAGES :

Le grand-duc FERDINAND, prince souverain [1].

Le comte DE HARTZ, surintendant des menus-plaisirs [2].

La comtesse D'AREZZO, maîtresse du Grand-Duc [3].

RODOLPHE, neveu du Comte [4].

AUGUSTA, première cantatrice du Théâtre-Italien [5].

HENRIETTE, couturière [6].

Officiers.

Soldats.

Peuple.

ACTEURS :

[1] M. Allan. — [2] M. Klein. — [3] Mademoiselle Léontine Fay. — [4] M. Paul. — [5] Madame Jenny Vertpré. — [6] Mademoiselle Jenny Colon.

LE

BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE

PERSONNAGES :

LUDOVIC [1].

STÉPHANIE, sa femme [2].

VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie [3].

M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel [4].

LOUIS, domestique de Ludovic [5].

ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

ACTEURS :

[1] M. ALLAN. — [2] Madame JENNY VERTPRÉ. — [3] M. NUMA. — [4] M. LEGRAND. — [5] M. BORDIER.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.



